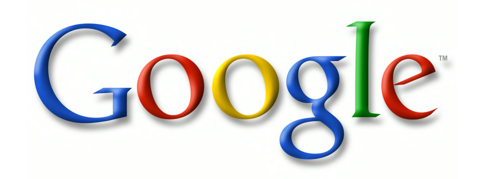
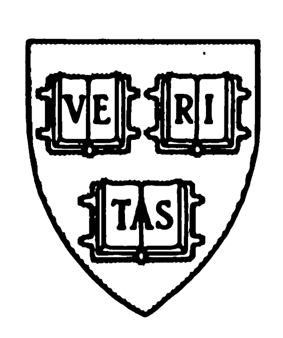





VE RI
TAS



CAPITAINE CLERC

Historique du 79e Régiment d'Infanterie

Illustrations de THIRIET

Berger-Levrault & Cie, Éditeurs

1896

HISTORIQUE

DU

79e RÉGIMENT D'INFANTERIE

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET Cie

HISTORIQUE

DU

79e RÉGIMENT D'INFANTERIE

Par le Capitaine CLERC

D'après les ordres du Colonel DE LANOUVELLE

ILLUSTRATIONS DE THIRIET



BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS — 5, RUE DES BEAUX-ARTS | NANCY — 18, RUE DES GLACIS

1896

COLONELS

RÉGIMENT DE BOULONNAIS

MM. DE VIBRAYE, 5 septembre 1684, lieutenant-général.
DE CRÉCY, 6 janvier 1703, maréchal de camp.
D'ANTIGNY, 6 mars 1719, brigadier.
DE RUFFEY, 8 juin 1736, maréchal de camp.
DE CHOISEUL-BEAUPRÉ, 1er janvier 1748.
DE LA TOUR D'AUVERGNE, 11 novembre 1751, lieutenant-général.
DE BÉON, 21 décembre 1761, maréchal de camp.
DE SENNEVOY, 25 novembre 1766, colonel-général.
DE LA GRANDVILLE, 11 novembre 1782, maréchal de camp.
D'AVARAY, 10 mars 1788, démissionnaire.
DU BOURG DE VACHEROLLES, 25 juillet 1791.

79e DEMI-BRIGADE ET 79e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

MM. GODART, 13 juin 1796, général de brigade, 11 septembre 1809.
GAY, 24 septembre 1809, général de brigade, 26 février 1814.
VERDUN, 11 juin 1814, retraité.

4e BATAILLON DE CHASSEURS CORSES

MM. DE ROSSI, 1er mai 1788.
SANSONETTY, 6 novembre 1791.
DE MASSEI, 7 août 1792

4e DEMI-LÉGÈRE. — 4e RÉGIMENT D'INFANTERIE LÉGÈRE

MM. Destaing, 7 avril 1796, général de division.
Delzons, 21 juillet 1798, général de division.
Bazancourt, 27 avril 1801, général de brigade, 6 mars 1808.
Corsin, 6 avril 1808, général de brigade.
Desgraviers-Berthelot, 14 août 1809, général de brigade.
Langeron, 3 août 1811, général de brigade.
Peyris, 5 septembre 1814, général de brigade.
Muller, 11 octobre 1815, colonel de la légion de l'Ardèche, retraité, 1er septembre 1819.
Buchet, 1er septembre 1819, colonel de la légion de l'Ardèche, général de division.

4e RÉGIMENT D'INFANTERIE LÉGÈRE

MM. Pincton de Chambrun, 4 juillet 1823, retraité, 9 septembre 1830.
Lecourt *dit* Fongarnière, 11 septembre 1830, mort le 19 février 1835.
Galinier, 21 mars 1835, général de brigade.
Deshorties de Beaulieu, 18 septembre 1841, général de brigade.
Soumain, 16 avril 1850, général de division.
Grenier, 5 septembre 1854, général de division.

79e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

MM. Grenier, 1er janvier 1855.
Courtot de Cissey, 14 août 1860, retraité.
Bressolles, 25 décembre 1867, général de brigade.
Étienne, 2 mai 1871, général de brigade.
Gay, 26 avril 1879.
de Négrier, 25 octobre 1879, général de division.
Dinoff, 8 juillet 1881, général de brigade.
Allard, 14 octobre 1886.
Sauvan, 5 janvier 1887, général de brigade.
de Lanouvelle, colonel, le 27 octobre 1890, — du 79e, le 2 octobre 1893, général de brigade le 18 mai 1895.
Bergougnioux, colonel le 19 mai 1895.

MINISTÈRE DE LA GUERRE

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL

2e Bureau

CIRCULAIRE

Versailles, le 3 juin 1872.

Général,

Améliorer notre organisation militaire, répandre l'instruction dans tous les rangs, consolider la discipline, ne sont pas les seuls devoirs que la situation présente nous impose. Nos efforts doivent tendre surtout à raffermir et développer la valeur morale de l'armée, cette force qui est la plus sûre garantie de notre avenir et à laquelle ni le nombre, ni les moyens matériels, ni les perfectionnements de l'art de la guerre, ne sauraient jamais suppléer. Un des moyens les plus efficaces à mes yeux d'atteindre ce résultat, c'est d'entretenir dans tous les corps le culte des traditions.

On a proclamé que tous les peuples qui ont une légende périssent par cette légende. Au moins contestable au point de vue de l'histoire des nations, cette thèse est absolument contraire à la vérité en ce qui concerne la famille et par conséquent en ce qui concerne le régiment, cette grande famille militaire dont tous les membres sont solidaires des gloires, des dévouements et des sacrifices de ceux qui les ont précédés sous les drapeaux. Il faut que nos jeunes soldats apprennent, en y entrant, que cette famille a eu un passé souvent glorieux, que dans nos plus grands malheurs, au milieu de nos plus affreux revers, elle s'est toujours montrée dévouée au pays, fidèle à ses devoirs, à la hauteur des dures épreuves que nous a envoyées la Providence. Le simple récit de ce qu'ont fait leurs devanciers leur fournira de justes motifs d'émulation et de profitables enseignements, et leur inspirera le désir d'imiter ceux qui avant eux ont bien mérité de la Patrie.

Beaucoup de régiments ont leur historique remontant aux guerres de la Révolution et même à l'ancienne monarchie ; il convient de les compléter en y ajoutant les événements contemporains. Les régiments de nouvelle formation devront également établir le leur, et si les documents leur manquent, je suis disposé à leur donner toutes facilités pour puiser dans nos archives du Dépôt de la Guerre les éléments de ce travail.

Les officiers qui, sur la proposition des chefs de corps hiérarchiquement transmise, auront été autorisés par moi à faire ces recherches, devront dans leur travail reproduire ou tout au moins analyser l'historique des demi-brigades et des régiments dont, par suite de transformations successives, leur corps porte aujourd'hui le numéro, *de manière à faire du tout un ensemble qui renoue et complète pour chacun la chaîne de ses traditions.*

Ces historiques devront être écrits avec sincérité et simplicité. On évitera d'y donner trop de développements, mais on ne négligera pas d'y mentionner, toutes les fois qu'ils seront dûment constatés, les faits particuliers à la louange du corps ou des individus *qui en font ou en ont fait partie. A chaque volume ou cahier il sera annexé un état nominatif alphabétique comprenant les noms des militaires de tout grade honorablement cités dans le courant du volume. On y joindra également, avec une courte notice individuelle, toutes les fois que cela sera possible, les noms des hommes distingués de toute profession qui ont servi sous le drapeau du corps. Il est bon de faire connaître à nos jeunes soldats, dont le plus grand nombre après quelques années de service est destiné à rentrer dans la vie civile, que plus d'un homme d'État, plus d'un magistrat éminent, plus d'un grand agriculteur, d'un négociant ou d'un industriel a commencé par servir la Patrie dans les rangs de l'armée, et de leur montrer que les principes d'honneur, de discipline, de respect pour la loi et pour l'autorité qu'on puise à cette école sont des garanties de succès pour ceux qui les emportent avec eux dans d'autres carrières.*

MM. les inspecteurs généraux s'assureront, dans le cours de leurs opérations, que les prescriptions qui précèdent sont exécutées ou en cours d'exécution. Ils se feront présenter et viseront l'historique de chaque corps, et me transmettront avec leur avis motivé ceux qui seront complètement terminés. Je me réserve de les faire examiner et de faire imprimer pour nos bibliothèques militaires ceux de ces historiques qui seront jugés dignes de cet honneur.

Recevez, Général, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le Ministre de la Guerre,

Général E. de Cissey.

SOURCES ET DOCUMENTS CONSULTÉS

Archives et Bibliothèque du ministère de la guerre.
Bibliothèque nationale.
Archives du Régiment.

Nous remercions ici M. Antoine, inspecteur d'académie honoraire, qui a bien voulu nous communiquer les *Souvenirs du colonel Godart*, son parent.

Nous avons fait de nombreux emprunts aux mémoires manuscrits de l'ancien colonel du 79e, dans la période qui s'étend de 1796 à 1809.

M. Antoine a depuis publié les *Souvenirs du général baron Roch Godart*, chez Ernest Flammarion, éditeur.

AVANT-PROPOS

La circulaire ministérielle du 3 juin 1872 indique le but des historiques.

Pour nous faire une idée nette de l'histoire du régiment, reportons-nous à l'année 1854.

Il existait alors 75 régiments de ligne et 25 d'infanterie légère. Un décret ayant supprimé les régiments légers, ces derniers prirent les numéros à la suite de 75 à 100.

Le 4e léger devint alors 79e de ligne. Puisqu'il n'existe plus de régiments d'infanterie légère, l'histoire du 4e léger depuis son origine appartient au 79e de ligne.

Or, que doit comprendre l'historique d'un régiment?

Évidemment l'histoire des corps qui aux différentes époques de l'histoire nationale ont porté son numéro; nous avons donc à faire l'historique :

1° Des corps d'infanterie de ligne qui ont porté le n° 79;

2° Des corps d'infanterie légère qui ont porté le n° 4.

Avant la Révolution, les régiments étaient désignés par des noms de province ou par le nom de leur colonel. Le 1er janvier 1791, une loi supprime les noms portés par les régiments qui dès lors ne seront plus désignés que par le numéro du rang qu'ils occupent entre eux.

Le régiment de *Boulonnais* prend alors le n° 79; le bataillon de *Chasseurs corses* prend le n° 4. Le 28 janvier 1794, l'amalgame des bataillons de volontaires et des bataillons des anciens régiments de la monarchie est définitivement décrété; nous voyons paraître la *79e demi-brigade de bataille* et la *4e demi-brigade légère,* de première formation.

Cette organisation n'ayant donné que des résultats incomplets ou défectueux, un décret du 1er février 1796 ordonne de former avec les 238 demi-brigades existantes 140 demi-brigades de ligne et 30 légères.

C'est alors que nous trouvons la *79e demi-brigade de ligne* et la *4e demi-brigade légère,* de deuxième formation. Ces corps conservent cette désignation jusqu'en 1803, époque à laquelle ils deviennent *79e régiment d'infanterie de ligne* et *4e régiment d'infanterie légère.*

En 1815, après les Cent-Jours, l'armée ayant été licenciée, les régiments disparaissent complètement. Une nouvelle force armée est créée sous le nom de



légions; mais en 1820 une ordonnance transforme les légions en 80 régiments, dont 60 de ligne et 20 légers.

La *légion de l'Ardèche* devient *4e régiment d'infanterie légère.*

Le n° 79, qui a disparu en 1815, ne reparaît plus qu'à la suppression des régiments d'infanterie légère, le 24 octobre 1854. *Le 4e léger prend alors le nom de 79e de ligne.*

L'historique du régiment comprend donc cinq parties:

Partie	Dates	Désignation
1re partie:	de 1684 à 1791.	Régiment de Boulonnais.
	de 1791 à 1795.	79e de ligne (ci-devant Boulonnais).
2e partie :	de 1796 à 1815.	79e demi-brigade.
		79e régiment d'infanterie de ligne.
3e partie :	de 1788 à 1815.	4e bataillon de chasseurs corses.
		4e demi-brigade légère.
		4e régiment d'infanterie légère.
4e partie :	de 1815 à 1854.	Légion de l'Ardèche.
		4e régiment d'infanterie légère.
5e partie :	de 1855 à 1894.	79e régiment d'infanterie de ligne.



HISTORIQUE

DU

79e RÉGIMENT D'INFANTERIE

PREMIÈRE PARTIE

RÉGIMENT DE BOULONNAIS

Origines du régiment.

A la paix de Nimègue, en 1678, 68 régiments d'infanterie furent seuls conservés sur pied, ainsi qu'un certain nombre de bataillons de garnison. Mais Louis XIV vit bientôt l'Europe se liguer contre lui à Augsbourg et, pour se mettre en mesure de résister à cette formidable coalition, il dut augmenter son armée.

C'est alors que furent créés, sous des noms de provinces, 30 nouveaux régiments, dont le noyau fut fourni par les troisièmes bataillons des 30 plus anciens corps. Primitivement, ces nouvelles troupes devaient être employées à la défense des places ; mais, en 1691, elles furent mises au nombre des régiments de campagne.

Afin d'éviter que ces corps formés en bloc n'eussent plus tard des contestations pour le rang à tenir entre eux, Louis XIV signa, chaque jour du mois de septembre, une ordonnance de





levée. Le régiment de Boulonnais fut ainsi créé le 5 septembre 1684.

Un manuscrit contenant l'état des services des officiers de Boulonnais en novembre 1705 nous donne un renseignement précis sur l'origine du régiment ; nous y trouvons en effet :

Castagniet, major, aagé de 57 ans, natif de Condom, sert depuis 41 ans. Sous-lieutenant au mois d'octobre 1671 dans le régiment d'Anjou, capitaine dans le régiment de Champagne au mois d'octobre 1677, et à la prise de Nimègue, le bataillon fut dispersé et de Castagniet a passé dans celui de Villeneuve du régiment de Champagne, du même régiment duquel bataillon on a fait le régiment de Boulonnais.

C'est donc le bataillon de Villeneuve, du régiment de Champagne, qui a servi de noyau au régiment de Boulonnais.

Le régiment de Boulonnais de 1684 à 1705.

Il nous semble intéressant de nous rendre compte de ce qu'était le régiment de Boulonnais sous Louis XIV quelques années après sa création.

Le régiment de Boulonnais n'eut qu'un bataillon de 1684 à 1701, époque à laquelle il fut complété par l'incorporation des hommes du régiment de Villefort, ce qui permit de le porter à deux bataillons.

L'état-major se composait d'un colonel, un lieutenant-colonel, un major, un aide-major, un maréchal des logis, un aumônier ; un tambour-major, un prévôt, un lieutenant de prévôt ; un greffier, un chirurgien, un commissaire à la conduite, de plusieurs archers et d'un exécuteur. L'effectif du corps est alors de 55 officiers et 800 hommes.

Uniforme du corps. — Habit et culotte gris blancs ; doublure, parements, veste et bas bleus de roy ; boutons unis de cuivre à coquille ; pattes des poches en rond avec huit boutons à chacune ; chapeau bordé d'argent faux sur fil.

Drapeau. — Croix blanche, quatre cantons verts à la bande en diagonale moitié violet, moitié isabelle.

Colonel. — Le colonel achetait son régiment; il pouvait aussi l'obtenir du roi, qui le lui donnait en récompense des services de ses aïeux. Il avait l'obligation morale de subvenir aux besoins de ses capitaines trop peu fortunés pour maintenir leur compagnie en bon état.

Le colonel était un jeune seigneur appartenant à la haute noblesse; paraissant peu à son régiment pendant la paix, il ne quittait la cour que par ordre du roi pour prendre son commandement un mois ou deux au plus chaque année, en juin et juillet. La première compagnie du premier bataillon lui appartenait et portait le nom de compagnie colonelle; elle avait un drapeau blanc porté par le premier enseigne qui était un jeune gentilhomme. Ce qui indiquait la nationalité française, c'était l'écharpe ou la cravate blanche qu'on attachait sous le fer de la lance.



LE COLONEL.

Voici les états de service du colonel du régiment de Boulonnais, empruntés au manuscrit de 1705 dont nous avons déjà parlé :

Monsieur le marquis de Crécy, colonel, aagé de 21 ans, natif de Paris, sert depuis six ans dont un an aux mousquetaires, deux ans de capitaine et trois de colonel. Il est entré au service en 1699 en qualité de mousquetaire et a esté fait capitaine de cavalerie dans le régiment du Châtelet et colonel en 1702. Il s'est trouvé à la bataille de Hoechtet où il a esté fait prisonnier.

Le colonel portait l'épée et était armé d'un esponton long de 7 pieds et demi à 8 pieds.

Lieutenant-colonel. — Les emplois de lieutenant-colonel et de major ne s'achetaient pas ; le roi se les était réservés et les donnait en récompense aux officiers pauvres appartenant à la

petite noblesse de province qui s'étaient distingués à la guerre. Le lieutenant-colonel était un homme âgé, ayant trente à quarante ans de service ; il commandait le régiment pendant les absences du colonel, c'est-à-dire qu'il en était le véritable chef. Cet officier, à la guerre, commandait spécialement le premier bataillon ; la deuxième compagnie de ce bataillon lui appartenait. Elle avait un drapeau d'ordonnance porté, comme le drapeau du colonel, par un jeune gentilhomme appelé le deuxième enseigne.

Voici les états de service du lieutenant-colonel en 1705 :

Monsieur Demilleraye, lieutenant-colonel, aagé de 57 ans. Entré au service en 1667 en qualité de cadet dans le régiment Royal-Roussillon ; lieutenant en 1669 ; capitaine-major du régiment de Boulonnais à sa création en 1684.

Il a esté fait lieutenant-colonel en 1692.

Il s'est trouvé à la prise d'Épinal et Châtel-sur-Moselle, a été assiégé dans Dinan, estait aux sièges de Condé, Valencienne, Cambray, Saint-Omer, Saint-Guillain, Bouillon, Hitenberg, Gand, Thinfeld, le fort de Kehl, d'Ath, d'Hidelberg et à la bataille de Hoschtedt, où il a esté fait prisonnier.

Le major. — Le major était nommé par le roi parmi les capitaines ayant quinze ans de grade. Il administrait le régiment, mais il n'était que l'égal des autres capitaines. Il était chargé de l'instruction des jeunes officiers et de l'éducation militaire des soldats ; il commandait l'exercice et veillait à la discipline.

C'était un vieil officier, sans fortune; on lui adjoignait, pour l'aider dans ses nombreuses fonctions, un aide-major, prédécesseur du capitaine adjudant-major actuel.

Le bataillon. — Le bataillon se composait de treize compagnies, dont une de grenadiers. Il était commandé par le plus ancien capitaine, qui gardait néanmoins sa compagnie et n'était pas le supérieur en grade des autres capitaines. A la guerre, le commandement du premier bataillon appartenait au lieutenant-colonel, qui était le plus ancien capitaine du régiment.

La première compagnie du premier bataillon portait le

nom de compagnie colonelle ; la deuxième compagnie du même bataillon était la compagnie lieutenant-colonelle.

Dans chaque bataillon il y avait trois drapeaux. Au premier bataillon le drapeau colonel était porté par un gentilhomme ayant rang de capitaine.

Latour, capitaine, enseigne-colonelle, aagé de 20 ans, natif de Condom, sert depuis quatre ans dont un en qualité de cadet, quinze mois de sous-lieutenant et neuf mois de capitaine.

Le drapeau colonel marchait avec la première compagnie. Le deuxième drapeau était également porté par un gentilhomme ; il marchait avec la deuxième compagnie du premier bataillon ; c'était un drapeau d'ordonnance.

Des Isleu, capitaine, 38 ans, enseigne de la lieutenant-colonelle.

Le troisième drapeau était d'ordonnance et porté par un sous-lieutenant, ancien sergent ayant conquis son titre d'officier sur le champ de bataille.

Le deuxième bataillon de Boulonnais avait trois drapeaux d'ordonnance également portés par d'anciens sergents devenus officiers à la suite d'une action d'éclat.

La compagnie. — La compagnie se composait de : un bas officier, deux sergents, trois caporaux, un tambour, un fifre et trente-huit hommes dont quatre anspessades. Quatre hommes par compagnie avaient des fusils à pierre, douze étaient armés de piques, le reste de mousquets. La compagnie était commandée par un capitaine ayant sous ses ordres un lieutenant et un sous-lieutenant.

Le capitaine. — Le capitaine achetait sa compagnie 12,000 à 15,000 livres ; il devait recruter, habiller, nourrir, armer, instruire, exercer ses hommes et les conduire au combat. Un homme tué à la guerre, un déserteur, un prisonnier, c'était une perte d'argent pour le capitaine. Aussi, après une campagne, n'y a-t-il aucune exagération dans les plaintes de ceux d'entre eux qui se déclaraient ruinés au service du roi.

L'âge des capitaines variait avec leur origine ; le gentilhomme pauvre qui ne pouvait acheter un régiment restait longtemps dans ce grade ; le riche protégé ne faisait qu'y passer. En 1705, nous trouvons sur vingt-six capitaines du régiment de Boulonnais :

1 capitaine-major âgé de 57 ans ;
1 capitaine de grenadiers de 47 ans ;
4 autres capitaines de 40 à 50 ans ;
6 âgés de 30 à 40 ans ;
13 de 20 à 30 ans ;
1 de 19 ans.

Le chevalier de Saint-André, aagé de 19 ans, natif de Florac en Gévaudan, sert depuis 4 ans dont un an de cadet, un an de sous-lieutenant, un an trois mois de lieutenant et neuf mois de capitaine.

Le capitaine touchait 75 livres par mois.

On trouvait aussi parmi les capitaines quelques aventuriers comme le capitaine Dumenil, âgé de 43 ans, qui a été fait capitaine par le roi d'Angleterre, pour lequel il a servi en Irlande en qualité de volontaire. Les notes de l'inspecteur général nous donnent les renseignements suivants sur ce personnage :

C'est un aventurier dangereux qui a discontinué le service pendant 4 ans, son père étant mort.

Le lieutenant. — La majeure partie des lieutenants et sous-lieutenants était composée de jeunes gentilshommes qui n'avaient pas les moyens d'acheter une compagnie. Quelques autres provenaient des sergents : ils avaient été nommés par le roi à la suite de quelque action d'éclat. Tel est le lieutenant Grèce, qui a comme notes particulières : « Soldat de fortune, bon officier, brave, fait officier par distinction. » L'âge des lieutenants est très variable ; on y trouve de vieux officiers qui ne peuvent aspirer qu'à une lieutenance de grenadiers et de tout jeunes gentilshommes comme le lieutenant Lamorrie, âgé de 14 ans, qui sert depuis quatre ans, dont trois ans trois mois de cadet et neuf mois de sous-lieutenant.



Le lieutenant touche 30 livres par mois, l'enseigne 22 livres 10 sols. Tous les officiers avaient l'épée et étaient armés de l'esponton.

On pouvait arriver officier en sortant d'une école de cadets, des pages du roi ou d'un grand seigneur, enfin de la classe des sergents.

Les écoles de cadets. — Louvois avait créé, en 1682, neuf compagnies spéciales de cadets qui étaient instruites dans les places fortes. Les élèves connaissaient fort peu de choses; plusieurs ne savaient ni lire ni écrire. A l'école

On n'était sévère que pour l'exercice du mousquet; on enseignait aussi le maniement de la pique et le tir à blanc; on apprenait à saluer de bonne grâce de l'esponton soit de pied ferme, soit en marchant. Pour les autres exercices, on était libre de les prendre ou de les laisser.



PORTE-DRAPEAU.

Les pages. — En sortant des pages du roi, on pouvait obtenir une compagnie. Les pages se souciaient encore moins de l'orthographe que les cadets; l'un d'eux écrivait au commencement du règne de Louis XV :

Vous mavais sovais mon oncur qui mes cher [1].

Officiers sortant du rang. — Les places dévolues aux sous-officiers étaient très peu nombreuses; une action d'éclat extraordinaire et faite sous les yeux d'un chef influent était nécessaire pour obtenir une telle faveur.

Les sous-officiers. — « Les sous-officiers, sous l'ancien ré-

1. Babeau, p. 43.



gime, furent le véritable nerf de l'armée. Ces modestes sergents qui, à de très rares exceptions près, ne pouvaient aspirer à l'épaulette, suppléaient, dans le service journalier, les officiers presque toujours absents ou à la recherche du plaisir. »

Les sous-officiers appartenaient tous à la classe des artisans ou des laboureurs; ils étaient heureux de leur position qui les relevait aux yeux du peuple. Habillés avec élégance, ne manquant pas de fierté, ils ressemblaient aux gentilshommes et menaient plus joyeuse vie que s'ils étaient restés chez eux. Enfin leur bonne mine leur donnait un certain prestige auprès du beau sexe. La nomination des sous-officiers était faite par les capitaines; il n'y avait aucun contrôle, leur choix était livré à l'arbitraire le plus complet.



SOUS-OFFICIER.

Insignes. — Les manches de leurs habits étaient en bottes, garnies sur les parements de trois agréments ou d'un large bordé d'argent fin; le chapeau était galonné d'argent. Les officiers et les sous-officiers portaient sur l'épaule gauche une touffe de rubans (origine des épaulettes) aux couleurs de la cocarde.

Le sous-officier était armé d'une hallebarde longue de 6 pieds et demi y compris le fer; il portait l'épée; la solde était fixée à 10 sols par jour.

Caporaux et Anspessades. — Les caporaux se distinguaient par les parements des manches qui portaient trois agréments en laine. Les anspessades étaient les quatre plus anciens soldats de la compagnie; ils portaient un galon de laine qui bordait le parement de la manche.

Les caporaux touchaient 7 sols; les anspessades 6 sols par jour.

Soldats. — *Recrutement.* — Lorsqu'un officier partait en congé de semestre, il devait ramener au corps deux recrues qu'il faisait dans son pays. Les régiments avaient aussi des officiers et des sergents dont la seule occupation était de



SOUS-OFFICIERS RECRUTEURS

leur chercher des hommes. Ils allaient de village en village, les uns avec des violons, les autres avec les tambours.

Dans les jours de fête, dans les foires, un vieux sergent de quelque régiment arrivait, avec sa moustache bien relevée, son uniforme brillant, sa tenue toute martiale. Il s'installait dans un cabaret, racontait aux jeu

nes gens du village les merveilles de la vie des camps, vie pleine d'aventures joyeuses, de belles jeunes filles enlevées, de villes conquises, de batailles gagnées, de bruit, de fanfares, de coups de canon... Puis, après force libations, après force chansons de guerre et quand l'auditoire était séduit par cette brillante perspective, enivré par les douces illusions de plaisir et de gloire, l'habile sergent profitait de cet enthousiasme pour enrôler des soldats à Sa Majesté le roi de France [1].

Voilà comment les choses se passaient quand le racoleur était honnête ; mais combien d'autres n'hésitaient pas à se servir de la violence.

En 1695, il y avait plusieurs soldats et même deux gardes du corps qui, dans Paris et sur les chemins voisins, prenaient par force des gens qu'ils croyoient être en état de servir et les menoient dans des maisons qu'ils avoient pour cela dans Paris, où ils les enfermoient et ensuite les vendoient malgré eux aux officiers qui faisoient des recrues ; ces maisons s'appeloient des fours. On prétend qu'il y avait vingt-huit de ces fours-là dans Paris.

Quelques racoleurs se servaient d'affiches où ils faisaient savoir à la « belle jeunesse » que le régiment où elle s'engagerait « était dans un pays où le sexe est très beau ». Un bas officier qui racolait pour le régiment d'artillerie de La Fère affirmait que dans son régiment

L'on y danse trois fois la semaine, on y joue aux battoirs deux fois et le reste du temps est employé à faire des armes. Les plaisirs y règnent et tous les soldats ont la haute paye [2].

Il n'y avait donc rien d'étonnant qu'avec un pareil mode de recrutement les déserteurs fussent si nombreux sous l'ancienne monarchie.

Le minimum de taille était 5 pieds 3 pouces (1m,70) en temps de paix, et 5 pieds 2 pouces (1m,674) en temps de guerre. Il n'y avait pas de limite d'âge ; l'engagement ne devait pas être inférieur à quatre ans. Une fois son engagement signé, l'homme de recrue était conduit par étapes jusqu'au

---

1. Pascal, *Histoire de l'armée.*
2. Dangeau (Journal).

lieu de garnison du régiment, souvent fort éloigné de son pays natal.

Arrivée au corps. — En arrivant à sa compagnie, l'homme de recrue recevait un nom de guerre ; ce surnom prenait une grande importance, car l'homme n'était jamais appelé par son nom de famille. Nous avons relevé les suivants sur les registres matricules du régiment de Boulonnais ; le nom propre y est en petits caractères et le surnom en grosses lettres :

Robinet, dit VADEBONCŒUR ;
Molot, dit LA TULIPE ;
Liguat, dit BEAUSOLEIL ;
Lepage, dit SANSFAÇON ;
Potier, dit FLEURDAMOUR ;
Boeule, dit JOLICŒUR.

Habillement. — Le soldat portait un grand habit de drap gris blanc, une veste à deux rangs de boutons qui croisait sur la poitrine ; une culotte blanche, des bas bleus ; un chapeau en feutre noir appelé *lampion,* à bords retroussés, galonné de blanc et orné de la cocarde noire ; des souliers à boucle.



LE GRENADIER.

Le tambour portait un habit de la couleur de livrée du colonel ; ses ceinturons et colliers étaient en buffle et couverts de galons de livrée, la caisse était en bois peint portant les armes du colonel. Le tambour n'avait d'autre arme que l'épée.

Le grenadier. — Les grenadiers étaient armés du fusil, d'un sabre d'abatis de 31 pouces de lame ; ils portaient une poche en cuir de vache souple appelée grenadière où ils mettaient douze à quinze grenades qu'ils lançaient à la main. Ils étaient munis de haches légères pour couper les palissades et s'en servir à l'attaque du chemin couvert

Le mousquetaire et le fusilier. — Les mousquetaires et les fusiliers étaient armés du mousquet ou du fusil à pierre et d'une épée à deux tranchants; ils portaient un ceinturon en buffle, avec un fourreau de baïonnette et un porte-épée placé obliquement. A un baudrier de cuir de vache pendaient des tubes en bois contenant chacun une charge de poudre. Tous portaient la giberne et une poire à poudre d'amorce « dont la charge était de calibre à tirer 30 coups d'une livre de poudre. » Cette poire était portée par un cordon en bandoulière de gauche à droite.



LE MOUSQUETAIRE.

Le mousquet portait à 150 toises (292 mètres); le fusil était de même longueur et de même calibre que le mousquet : 5 pieds de long (1m,62).

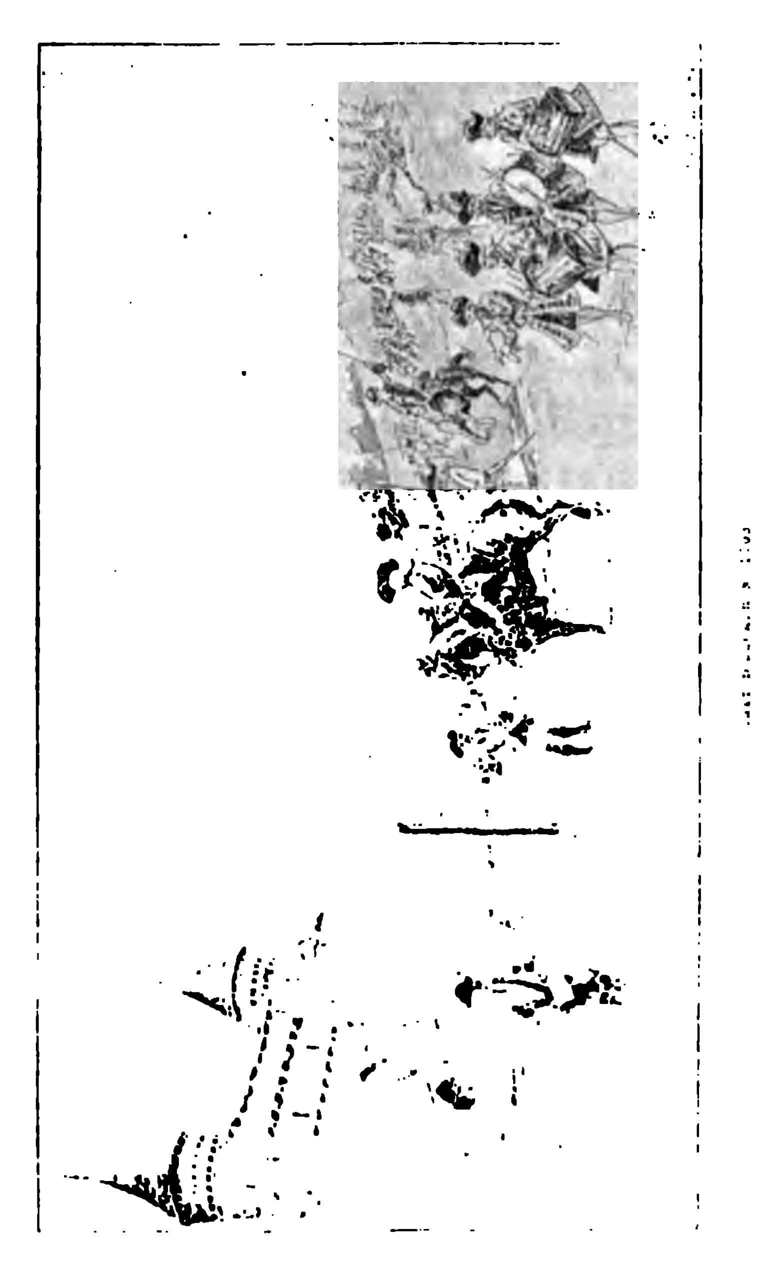
Piquier. — Les piquiers étaient armés d'une pique de 15 pieds de long (4m,86); ils portaient l'épée et la giberne.

Solde et gamelle. — Chaque soldat avait 5 sols de solde par jour.

En 1727, une chambrée de 7 personnes, y compris le caporal qui avait 7 sous par jour et l'anspessade qui en recevait 6, devait toucher 2 livres 1 sou de solde; 17 sous 6 deniers en étaient retranchés pour le pain, le linge et les chaussures; 24 sous étaient disponibles pour la cuisine; le compte en était établi de la sorte :

Une demi-livre de viande par homme.	10 s. 6 d.
Une demi-livre de pain de soupe outre le pain de munition.	3 6
Légumes et sel	3
Total.	17 sols.

Il restait sept sous pour la boisson et le tabac de sept hommes pendant



5 jours. Si le soldat recevait une lettre, où trouvait-il l'argent nécessaire pour en payer le port qui s'élevait parfois à 20 sous sans compter le supplément d'un sou pour le facteur du régiment [1].

Les soldats mangeaient avec des cuillers en fer dans une gamelle de terre ou de bois qui servait pour sept ou cinq d'entre eux. Dans les chambrées, ils couchaient par trois dans un lit.

L'exercice. — On apprenait aux piquiers à croiser leurs armes et à en présenter la pointe à la cavalerie; au premier rang ils avaient la pique dans la main gauche, le pied droit en arrière, l'extrémité du bois de la pique contre le pied; de la main droite ils tenaient l'épée.

Les mousquetaires et fusiliers apprenaient à charger leurs armes de pied ferme et en marchant. Tout le monde marchait l'arme sur l'épaule gauche.

Manière de combattre. — Chaque compagnie formait un carré plein de 8 à 10 hommes de côté; les compagnies conservaient entre elles un intervalle égal à leur front. En ligne la compagnie se formait sur quatre rangs, les piquiers réunis au centre de la compagnie et détachant quelques hommes pour former chaque aile.

Créé en 1684, le *régiment de Boulonnais* reste dans les garnisons jusqu'en 1690, époque à laquelle il est appelé en Allemagne.

Bataille de la Marsaille. — En 1693, il passe à l'armée de Catinat, en Piémont, et combat bravement à la Marsaille; son colonel, le marquis de Vibraye, est fait brigadier le 28 avril 1694, pour sa brillante conduite dans cette affaire. En 1695, Boulonnais revient sur le Rhin; en 1696 il sert à l'armée de la Meuse et l'année suivante il prend part au siège d'Ath.

Porté à deux bataillons le 1er février 1701, le régiment occupe la ville de Bruges pour le nouveau roi d'Espagne.

1. Babeau : *La Vie militaire sous l'ancien régime.*

Bataille de Nimègue. — En 1702, il contribue à la défaite des Hollandais à la bataille de Nimègue, après laquelle son colonel est nommé maréchal de camp en récompense de ses brillants services. Le 2e bataillon de Boulonnais est alors destiné à l'armée du Rhin et se rend en Alsace ; le 10 mars, dix compagnies de ce bataillon sont à Belfort, trois compagnies à Landskrone. A la même époque, M. le marquis de Bedmar rejoint M. de Lamothe à Heede, près d'Ardenbourg, avec des troupes dont fait partie le 1er bataillon de Boulonnais embrigadé avec Charolais et Sillery ; il est campé à Heede le 13 juin 1702. En juillet, le 1er bataillon est au camp sous Bruges, il le quitte en août pour prendre part au siège d'Hulst sous les ordres de M. de Bedmar qui échoue et se retire le 2 septembre ; le 30 novembre, le 1er bataillon prend ses quartiers d'hiver à Charlemont et Givet.



SALUT DU FUSIL : 1er TEMPS.

Combat d'Eeckeren. — En 1703 il combat à Eeckeren et le 10 septembre fait partie des troupes qui sont détachées de l'armée de Flandre pour aller sur la Moselle avec M. de Pracontal, qui était chargé d'observer le corps du prince de Hesse-Cassel. Au mois d'octobre M. de Pracontal est dans le Luxembourg ; vers le 1er novembre il reçoit l'ordre de rejoindre l'armée du Rhin placée sous les ordres du maréchal de Tallard. Parti de ses cantonnements entre Arlon et Luxembourg, le 5 novembre, il passe la Moselle le 6, arrive le 10 à Sarrelouis et, le 15, abandonnant son infanterie, M. de Pracontal rejoint Tallard avec sa cavalerie seulement ; il arrive trop tard pour participer efficacement à la bataille de Spire et à la capitulation de Landau.

C'est alors que le 1er bataillon de Boulonnais retrouve son second bataillon, qui faisait partie depuis le 6 juin des troupes du maréchal de Tallard.

Le 14 août, le 2e bataillon de Boulonnais était sorti de Strasbourg pour se rendre devant Brisach, escortant 2,000 chariots de munitions. Il avait servi au siège de cette place et, après la capitulation, le 6 septembre, y avait été mis en garnison.

Bataille de Hochstedt (13 août 1704). — En 1704 le régiment de Boulonnais fit la campagne de Bavière sous les ordres du maréchal de Tallard; il faisait brigade avec Royal.



SALUT DU FUSIL : 2e TEMPS.

Le 13 août il prend part à la bataille d'Hochstedt, qui fut un véritable désastre pour l'armée française.

La cavalerie de M. le maréchal de Tallard ayant été repoussée et jetée dans Hochstedt, l'infanterie n'étant plus soutenue, vingt-sept bataillons et quatre régiments de dragons que le maréchal avait établis dans le village retranché de Blindheim, se trouvant coupés et investis par les ennemis, prirent le parti de capituler et de se rendre prisonniers de guerre. Le maréchal de Tallard ayant été fait prisonnier dans le temps qu'il allait au village pour les en retirer, le reste de l'infanterie de son armée qui joignait le dit village, se trouvant abandonné de sa cavalerie, fut entièrement accablé[1].

Le 1er bataillon de Boulonnais, le colonel, 10 capitaines, 9 lieutenants, 10 sous-lieutenants et 308 soldats furent faits prisonniers.

Le 2e bataillon parvint à s'échapper; à son retour en France il fut cantonné dans la Lorraine et, en 1705, fit la campagne sur la Moselle.

1. Lettre de M. le maréchal de Marchain à M. de Chevillard. Du camp, près d'Ulm, 15 août 1704.

En 1706, Boulonnais est reformé à deux bataillons; il débute sur le Rhin et, au mois de mai, passe en Flandre avec le maréchal de Marchain; il y arrive quelques jours après la bataille de Ramillies.

En 1708, il fait partie des troupes destinées à s'embarquer sur la flotte du chevalier de Forbin, pour aller, avec le prétendant d'Angleterre, tenter la fortune en Écosse. Le régiment fut même embarqué à Dunkerque, mais cette expédition ayant reçu contre-ordre, il rallia l'armée de Flandre.

Le 11 juillet, Boulonnais prend part au *combat d'Oudenarde* contre Marlborough; après l'action, il bat en retraite sur Lille. Le 3 août 1708, la brigade de Picardie dont fait partie le régiment de Boulonnais était ainsi composée :

Général MONTBAZON.

Picardie	3 bataillons
Boulonnais . . .	2 —
O'Brien	1 —
Total . . .	6 bataillons



SALUT DU FUSIL : 3e TEMPS.

Le 17 septembre, Boulonnais entre dans la composition du corps particulier placé sous le commandement du comte de La Mothe, qui était chargé de faire une diversion dans la Flandre maritime; il combat le 30 à Wynendale, où l'infanterie se comporte assez mal :

Au lieu de charger avec la baïonnette, suivant l'ordre qu'elle en avait, elle tira; elle le fit même trop tôt, et à peine eut-elle fait une décharge, pour ainsi dire en l'air, qu'elle se jeta de droite et de gauche dans les bois. On ne put en rallier qu'une partie pour seconder la cavalerie et les dragons qui soutinrent le combat pendant deux heures [1].

1. Lettre manuscrite de l'époque.

Aux attaques de Leffinghe le 20 octobre, Boulonnais fait partie du corps de réserve ; il prend ses quartiers d'hiver le 12 novembre à Saint-Jooris.

Bataille de Malplaquet (11 septembre 1709). — Le 14 juin 1709, le régiment se trouve à Saint-Pol d'où il part. Le 21 juillet, le maréchal de Villars s'étant déterminé à marcher à l'ennemi avec une partie de ses troupes, Boulonnais fait brigade avec Royal et Royal-Italien.

Le 7 août, 45 bataillons sont réunis au camp de Denain; le 9, M. d'Albergotti va se placer le long de la Scarpe avec ces bataillons et une partie de la cavalerie.



SALUT DU FUSIL : 4e TEMPS.

La situation matérielle était assez mauvaise à cette époque; M. Dartaignant écrivait au maréchal de Villars le 27 août :

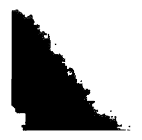
> Les officiers meurent de faim, la plupart sont obligés de vivre de mauvais pain ; cependant rien n'est plus louable que les officiers et les troupes du peu de murmures qu'il m'en revient.

C'est dans ces conditions que le maréchal de Villars livre le 11 septembre la bataille de Malplaquet, lutte acharnée, où l'armée française laissa sur le champ de bataille 250 officiers tués et 604 blessés.

Boulonnais prit une part honorable à cette glorieuse action et fit des pertes sensibles.

A la suite de l'envoi des états des tués et blessés, le maréchal de Boufflers écrivait au roi:

> Je ne vous réponds pas qu'ils soient bien justes, vous sçavez que les majors, quoyque braves et honnêtes gens, et fort estimables d'ailleurs, ont toujours coutume de grossir les pertes et de mettre dans le nombre



des tués, tout le non complet, c'est-à-dire tout ce qui manque de cavallerie, de soldats ou dragons aux régiments pour estre complets, ce qui vous fait voir, Monsieur, combien les officiers aiment à grossir leurs pertes pour en retirer quelques émoluments.

Le 22 septembre, Boulonnais est au camp de Ruesnes; il se compose de deux bataillons comprenant 13 capitaines, 17 lieutenants, 12 sous-lieutenants et 750 hommes. La nourriture manquait et l'état de l'armée laissait fort à désirer.

Nous sommes dans une si grande disette et détresse pour notre pain, écrivait le maréchal de Boufflers le 27 septembre, qu'il ne serait quasy pas possible de faire le moindre mouvement en avant sans risquer d'en manquer absolument.

Boulonnais prend ses quartiers d'hiver en Flandre.

En avril 1710, il est en garnison à Aire; en mai, au camp de Cambrai en seconde ligne entrant dans la composition d'une brigade comprenant en outre Royal-Roussillon (2 bataillons) et Lafond (1 bataillon). Cette brigade était commandée par M. de Crécy, colonel de Boulonnais, nommé brigadier le 29 mars précédent.

Le régiment reste dans les camps jusqu'en octobre où il est mis en garnison à Saint-Omer; cette période de calme avait permis de renforcer sensiblement les deux bataillons de Boulonnais et, le 20 mai 1711, nous les trouvons en garnison à Ypres, à l'effectif de 1,100 hommes. A cette époque les recrues n'étaient pas arrivées; 150 hommes étaient attendus du jour au lendemain. L'effectif total au 1er juin 1711 était donc de 1,250 hommes.

Le 26 mai 1712, le régiment figure en seconde ligne dans l'ordre de bataille de l'armée du roi; la brigade dont il fait partie est commandée par le colonel de Crécy et composée de Limousin (2 bataillons), Solre (2 bataillons). C'est avec ces deux régiments que Boulonnais se trouve à l'attaque des retranchements de Denain le 25 juillet et au siège de Douai le 11 août suivant.

Le 17 octobre, les deux bataillons du régiment se trouvent au



camp près Marquette, entrant dans la composition des troupes destinées au siège de Bouchain.

Après la paix d'Utrecht, Boulonnais est envoyé en Allemagne; il sert à la prise de Landau, à l'attaque des lignes du général Vaubonne et au siège de Fribourg, où le lieutenant de Lavergne est grièvement blessé.

Pendant toute cette campagne, il fait brigade avec le régiment de la Reine, fort de trois bataillons.

Ramené en France après la paix de Rastadt, Boulonnais est mis en garnison à Toul et réduit à un bataillon en 1715.

M. de Crécy, son colonel, est nommé maréchal de camp le 1er février 1719.

Règne de Louis XV. — Le régiment reste en France dans les garnisons jusqu'au mois de décembre 1733. L'entrée des Autrichiens, des Russes et des Saxons en Pologne, pour écarter du trône Stanislas Leczinski, avait décidé les ministres de Louis XV à envoyer deux armées françaises sur le Rhin et dans les Alpes en août 1733. Mais l'armée du Rhin, commandée par le maréchal de Berwick, étant insuffisante pour faire face aux nombreuses troupes autrichiennes qui se trouvaient sur la rive droite, le gouvernement français résolut d'envoyer des Évêchés et de Franche-Comté des renforts considérables; 60 escadrons et 69 bataillons, dont faisait partie le bataillon de Boulonnais, arrivèrent en Alsace au milieu du mois de décembre 1733.

Attaque des lignes d'Ettingen. — Les hostilités ne commencèrent qu'au mois de mars 1734. Le 2 mai, l'armée passe le Rhin au fort Louis et s'établit sur la rive droite; le duc de Noailles, avec l'avant-garde, se porte à Rastadt, où il devait attaquer le lendemain les fameuses lignes d'Ettingen qui avaient leur gauche au Keppfenberg et leur droite au Rhin, près du village de Daxlanden. Le 4 au matin de très bonne heure, une colonne composée de deux brigades d'infanterie, où se trouvait le régiment de Boulonnais (11 compagnies de

grenadiers), gravit la montagne et arrive au sommet par un orage épouvantable. Après deux heures d'attente, les troupes se forment en colonne d'assaut, essuient trois décharges à bout portant et forcent les retranchements. Le régiment de Boulonnais combattit avec valeur et le lieutenant-colonel Dubois fut dangereusement blessé en le conduisant à la victoire.

Après cette glorieuse action, le maréchal de Berwick se dirige sur Philipsbourg qu'il investit aussitôt. Le 10 mai Boulonnais se trouve au camp de Brücksal où les troupes, qui s'étaient rouillées après vingt années de paix, reprennent l'habitude de la manœuvre par des exercices journaliers; il participa ensuite au siège proprement dit. Les officiers et les soldats y furent admirables de patience et de bravoure jusqu'à la capitulation de la place qui n'eut lieu que le 18 juillet suivant. Le reste de la campagne s'acheva en marches et contre-marches sur les deux rives du Rhin.

Le 1er août, M. d'Autigny, qui avait commandé le régiment de Boulonnais pendant toute la campagne, fut fait brigadier. A la fin de septembre, les troupes sont baraquées dans les deux camps d'Offenburg et de Renchen, en attendant l'ordre de prendre les quartiers d'hiver en Alsace. L'état sanitaire était déplorable, les hôpitaux regorgeaient de malades; les fatigues et les privations avaient réduit l'effectif des corps, il manquait en moyenne 15 hommes par compagnie de 40 hommes et les capitaines ne pouvaient combler les vides, les enrôlements étant devenus plus difficiles et plus chers.

Les premiers mois de l'année 1735 furent employés à réorganiser les troupes; aucune attaque sérieuse de la part des Impériaux n'était à craindre, car ils avaient encore plus souffert que nous.

Ce n'est que le 30 mars que parut l'ordre de bataille des troupes de l'armée du Rhin qui étaient alors commandées par le maréchal de Coigny, le maréchal de Berwick ayant été tué par un boulet au siège de Philipsbourg; les régiments avaient ou allaient recevoir leur effectif normal.

Jusqu'en octobre, la campagne sur le Rhin se passe tout entière en marches et en fourrages, aussi M. de Coigny se préparait-il à prendre ses quartiers d'hiver lorsque les Impériaux prirent l'offensive.

Le 18 octobre, Boulonnais fait partie des troupes que le maréchal de Coigny conduit au secours de l'armée de la Moselle commandée par M. de Belle-Isle; le 20, il assiste au combat indécis de Clausen.

Les troupes françaises restèrent sur le territoire ennemi jusqu'en mai 1736 en vivant sur le pays. Le marquis d'Autigny étant mort dans le courant de l'année 1736 fut remplacé à la tête du régiment de Boulonnais par son frère, le marquis de Ruffey, qui était entré au corps comme lieutenant en 1724; la paix étant définitivement signée, Boulonnais rentra en France où il resta en garnison jusqu'en mars 1742.

Campagne de Bavière. — Au commencement de l'année 1742, Louis XV prend la résolution de confier une armée au maréchal de Broglie pour défendre la Bavière et opérer une diversion favorable aux troupes françaises qui se trouvaient en Bohême.

Cette armée quitte les bords du Rhin dans les premiers jours de mars 1742; elle était forte de 40 bataillons, dont le bataillon de Boulonnais, 30 escadrons et 4 compagnies franches.

Le 7 mai, toutes les troupes étaient à Donauwerth; le 11, Boulonnais est envoyé relever un détachement bavarois qui occupait le château de Wintzer et chasser les ennemis des postes d'Hofkirchen et de Grafenau qu'ils occupaient.

Il passe les mois de juin et juillet au camp de Nieder-Altach et la situation était si précaire que l'armée de Westphalie fut envoyée au secours des troupes françaises en Bavière.

Le 10 août, Boulonnais fait partie des deux divisions chargées de débloquer le château d'Hauss, assiégé par l'ennemi;

le capitaine de grenadiers de Richecourt est blessé dans cette opération.

Les derniers mois de l'année se passent en marches et, le 28 décembre, le régiment prend ses quartiers d'hiver à Bassing.

En 1743, le maréchal de Broglie, d'accord avec le général bavarois de Seckendorf, resta sur la défensive.

Le 20 mai, Boulonnais est à Worth avec quatre autres bataillons. A cette époque le prince Charles prend contre nous une vigoureuse offensive et surprend le passage du Danube. Le maréchal de Broglie, abandonnant la Bavière, se retira alors sur le Rhin et rentra en France du 27 au 30 juin; le régiment de Boulonnais fut mis en garnison à Longwy où il passa l'hiver.

Il reprend la campagne en Alsace au printemps de 1744, contribue à la défaite du général Nadasty sur les hauteurs de Saverne et à la prise de Fribourg le 6 novembre, où le capitaine Bonot est blessé à la tête de sa compagnie.

Le régiment continue de faire partie de l'armée du Bas-Rhin sans prendre part à aucune action mémorable; son colonel, le marquis de Ruffey, est nommé brigadier le 1er mai 1745.

En 1746, Boulonnais est envoyé en Flandre, où il sert aux sièges de Mons et de Saint-Ghislain; le capitaine de Richecourt et le lieutenant de Lavergne y sont blessés.

Bataille de Raucoux (11 octobre 1746) — Le 8 octobre, le maréchal de Saxe avait réuni son armée au camp sur le Jaar; le 9 il franchit cette rivière et campe sur la rive droite. Le 10 se passe en préparatifs; le maréchal de Saxe donne ses ordres pour attaquer l'ennemi le 11 au matin.

Un violent orage qui avait éclaté dans la nuit retarda la mise en marche jusqu'à 8 heures, de sorte que les deux armées ne furent en présence qu'à midi seulement. Boulonnais faisait brigade avec le régiment d'Auvergne; placé sous les ordres de M. d'Hérouville, qui commandait les brigades de

Montmorin, Navarre et Royal, il marche à l'attaque du village de Raucoux, centre de la ligne ennemie et défendu par 12 bataillons anglais, hanovriens et hessois. A 3 heures et demie, les différentes colonnes abordent les clôtures extérieures et les haies qui entouraient le village ; la présence du maréchal anime le courage des soldats qui font des prodiges de valeur et, à 4 heures, les villages de Voroux et de Raucoux sont chargés avec impétuosité ; deux redoutes sont successivement enlevées à la baïonnette. Malgré une résistance opiniâtre, les Anglais sont culbutés et le village est pris en une demi-heure.

Le succès de cette attaque détermina la retraite des ennemis dont l'armée se trouvait coupée en deux tronçons ; la nuit arrêta les vainqueurs. Cette victoire nous coûta 3,518 hommes tant tués que blessés ; les pertes de Boulonnais furent des plus sensibles.

Après la bataille, les alliés se retirèrent derrière la Meuse ; l'armée française repassa le Jaar et reprit son ancien camp entre Preeren et Tongres. Peu de temps après, les deux armées prenaient leurs quartiers d'hiver, mais le régiment de Boulonnais fut envoyé au secours de la Provence et, chemin faisant, il organisa son 2e bataillon, rétabli par ordre du 11 novembre.

Le 1er janvier 1747, l'armée française en Provence était sous les ordres de M. de Belle-Isle ; 29 bataillons et 10 escadrons étaient au camp du Puget ; 35 bataillons occupaient différentes places, Boulonnais se trouvait à Beausset.

Les opérations commencèrent le 21 janvier et, à cette date, les troupes étaient rassemblées au camp du Puget.

En mars, Boulonnais est placé au camp de Guillestre, où il fait partie des troupes chargées d'une diversion dans les Alpes, du côté d'Exiles. L'armée du Var devait attendre dans le comté de Nice l'effet de cette attaque. M. le chevalier de Belle-Isle, frère du maréchal de Belle-Isle, désigné par le roi, prit la direction de cette opération difficile ; il s'agissait en effet de forcer les retranchements du col de l'Assiette.

Attaque des retranchements du col de l'Assiette. — Sur une longueur de près de 2 kilomètres, la crête était garnie sur ses deux bords d'une enceinte palissadée continue, reliant entre elles de nombreuses redoutes. Tout cet ensemble constituait au sommet des rochers une énorme masse de pierres et de bois. Les parapets avaient 13 pieds d'épaisseur, ils étaient armés de canons qui montraient leurs bouches aux



embrasures et derrière les palissades se trouvaient 5 régiments piémontais et 3 autrichiens.

L'attaque se fit sur trois colonnes ; Boulonnais avait un bataillon à la colonne du centre avec son colonel ; le 2 bataillon était à la colonne de droite, commandée par le marquis de Villemer. Ce dernier bataillon ne donna presque pas, l'effort principal ayant été fait au centre et à la gauche

Mais laissons la parole à un témoin oculaire dont nous avons trouvé la lettre dans la correspondance relative à l'at

faire du col de l'Assiette[1]. C'est un aide de camp du chevalier de Belle-Isle qui a combattu avec la colonne du centre et le 1er bataillon de Boulonnais.

Lettre de M. d'Azaincourt, aide de camp de M. le chevalier de Belle-Isle, à son père.

Champ de bataille d'Exilles, 19 juillet 1747.

... La colonne du centre qui est devenue le poste le plus important parce qu'il s'est trouvé une redoute vis-à-vis d'elle qui communiquait à toute l'étendue des retranchements dont elle pouvait être rafraîchie à tous moments comme elle l'a été en effet.

A midy, M. le chevalier de Belle-Isle fit attaquer des postes de volontaires et des gardes avancées qui occupaient une hauteur à une demi-portée de fusil des premiers ouvrages. Quatre compagnies de grenadiers s'en rendirent maîtres avec beaucoup de facilité; nous y montâmes tout de suite sept petites pièces de canon de montagne qu'un seul mulet porte avec leur affût; jugez par là de sa grosseur.

Cette première opération faite, nous fîmes un fort bon déjeuner, après quoi toutes les colonnes se mirent en mouvement pour attaquer; vous connoissez les montagnes de ce pays-cy, il faut au moins deux heures pour parvenir du pied au sommet. L'attaque générale commença à 3 heures; jamais les colonnes de droite et de gauche ne purent avancer plus près du retranchement qu'à 30 ou 40 pas; la nôtre, c'est-à-dire celle de la redoute, après beaucoup de « Vive le roy ! », partit avec une rapidité incroyable et fut dans l'instant au pied du parapet. Mais voicy le commencement de nos malheurs. M. d'Arnaud, chef de la colonne du centre, à la première décharge fut tué et, après des efforts surprenants mais inutiles, nous vîmes plier toute cette colonne; le chevalier de Belle-Isle, qui était à cheval, sauta à terre et, mettant l'épée à la main, rallia sous le feu des ennemis nos soldats qui revinrent à la charge avec la même vivacité mais avec aussi peu de succès. Enfin, voyant que nous perdions un monde infini et que le chevalier de Belle-Isle qui venait de recevoir un coup de fusil dans le bras était colé contre le retranchement et travaillait avec quelques grenadiers à faire tomber le gazon, les pierres et les branches d'arbres qui le composaient et qu'il tirait même avec ses dents, j'essayai de ranimer nos soldats; j'arrachai des mains d'un jeune enseigne un drapeau et allay le porter droit aux retranchements. La colonne suivit effectivement et je restay une heure dans cette situation sans que personne pût y monter. Les grenadiers qui défendaient cette maudite redoute nous assommaient avec des quartiers de rochers qu'ils jetaient sans discontinuer et nous tuaient un monde effroyable: enfin que vous dirai-je de plus touchant, le pauvre chevalier de Belle-Isle, ou pour mieux dire le héros,

1. Dossiers du dépôt de la guerre

a été tué et j'ay vu tomber à mes côtés plus de 1,500 hommes. J'en ay été quitte pour un trou à la tête qu'une grosse pierre m'a fait et qui cependant n'est d'aucune conséquence, un coup de fusil dans mon habit que mon mouchoir et mes gants m'ont paré ; je suis tombé d'un coup de pierre qui était le second, mais je me suis relevé dans l'instant ; mon drapeau a été cassé en mille pièces de coups de fusil et lorsque je l'ay rendu à son bataillon, après la mort du chevalier, le plus grand morceau n'avait pas deux pieds de long ; je me suis tiré de cet affreux endroit tout plein du sang des misérables qui me tombaient à tous momens sur le corps. Les ennemis ne doivent pas avoir perdu 500 hommes car ils étaient bien couverts et en vérité nous tirons assez mal.

Un officier piémontais rend justice au courage des troupes françaises, contre lesquelles il vient de combattre, et dit dans une lettre :

Les généraux même étaient à la tête des troupes ; des rangs entiers d'officiers les suivaient et montraient aux soldats les sentiers de la victoire ou de la mort ; malgré le feu qui partait du front et des flancs de la tenaille et celui de nos volontaires placés sur une crête de montagne parallèle à la redoute, malgré la chute d'un nombre infini de morts et de blessés, les généraux, officiers et soldats ennemis ne ralentissaient pas leur ardeur.

Si l'armée royale ne brillait pas par sa discipline, nous lui voyons déjà ce courage sans égal que nous retrouverons soixante ans plus tard dans l'armée de la Révolution.

Boulonnais fit des pertes cruelles pendant ce terrible combat; son colonel, le marquis de Ruffey, fut grièvement blessé aux côtés du chevalier de Belle-Isle ; son lieutenant-colonel, M. de Morel, fut tué ; le lieutenant de Grès fut tué. Il y eut en outre neuf officiers blessés, les capitaines de Lagrave, de Beaurepaire, de Coublin ; les lieutenants de Lauzel, de la Fortune, de Pradel, de Saint-Julien, de Champagne, de Paquet.

159 soldats tués ou blessés restèrent sur le champ de bataille.

Dans le rapport qui fut adressé au roi à la suite de l'action, M. de Ruffey, colonel, et M. de la Motte, major du régiment de Boulonnais, furent cités pour leur bravoure. Le 1er janvier 1748, M. de Ruffey était nommé maréchal de

camp et remplacé à la tête du régiment de Boulonnais par le comte de Choiseul. Après la sanglante et malheureuse affaire du col de l'Assiette, le régiment se retire au camp de Castellane et il va finir la campagne et la guerre en garnison à la Seyne.

Une ordonnance du 15 novembre 1748 le réduit de nouveau à un bataillon.

Débarquement des Anglais sur les côtes de Bretagne. — A l'époque où commença la guerre de Sept ans, Boulonnais était en Bretagne. Il était attaché à la défense des côtes et tenait garnison à Saint-Malo lorsque, le 3 juin 1758, la flotte anglaise vint mouiller dans la baie de Cancale, attendant la marée pour effectuer sa descente. A 5 heures et demie du soir, les troupes de débarquement, ayant à leur tête le duc de Marlborough, se préparèrent à aborder. Trois compagnies de dragons de Marbeuf, le régiment de Boulonnais et les gardes-côtes, formant 2,000 hommes sous le commandement de M. de La Châtres, cherchèrent à s'opposer à la descente des Anglais ; mais, trop peu nombreux, ils furent obligés de se replier. Marlborough s'empare alors de Cancale et de Saint-Servan, où il brûle les vaisseaux qui sont dans le port, puis se retire au camp de Paramé, tout près de Saint-Malo.

Après avoir essayé en vain de prendre cette ville de vive force, il se retire devant le duc d'Aiguillon arrivant avec des renforts et se rembarque le 12 en brûlant trois frégates, vingt-quatre corsaires et une soixantaine de bâtiments de commerce dans le port de Saint-Servan.

Les Anglais firent une tentative analogue sur Cherbourg le 28 juin, mais, étant revenus le 7 juillet, ils s'emparèrent de la ville qu'ils dévastèrent de fond en comble, et ne l'abandonnèrent que le 16 août après avoir comblé le port et démoli les fortifications.

Bataille de Saint-Cast (11 septembre 1758). — La flotte anglaise se dirigea alors vers les côtes de Bretagne et le gé-

néral Bligh, qui commandait les troupes, tenta un nouveau débarquement à l'anse de Saint-Briac, en avant de Saint-Cast. Renonçant au projet d'attaquer Saint-Malo, protégé par la large embouchure de la Rance et par ses nombreuses batteries, le général anglais pénétra dans le pays pendant que la flotte, qui ne se trouvait pas en sûreté dans la baie de Saint-Lunaire, allait jeter l'ancre dans la baie de Saint-Cast.

La Bretagne entière prend les armes et le duc d'Aiguillon, son gouverneur, rassemble à la hâte les troupes cantonnées aux environs ; le général Bligh, effrayé, se retire et va camper dans une plaine à 3 milles de la baie de Saint-Cast avec l'intention de se rembarquer.

Le 11 septembre, les troupes du duc d'Aiguillon, réunies à Lamballe, se mettent en marche à 3 heures du matin ; mais les haltes furent si fréquentes et la chaleur était si forte qu'elles n'arrivèrent qu'à 9 heures sur le rivage de Saint-Cast.

Cependant l'enthousiasme était général.

La bonne volonté des troupes a surpris tout le monde, écrivait-on à la cour, car il est rare de voir le soldat faire quatre heures à jeun, combattre, battre et revenir encore à jeun sans se plaindre.

L'armée anglaise était en pleine retraite et allait se rembarquer ; les troupes du duc d'Aiguillon n'étaient pas encore en bataille et le feu de cinq frégates gênait considérablement leurs mouvements.

M. d'Aubigny, qui servait sous le duc d'Aiguillon, las de demander et impatient de recevoir l'ordre d'attaquer, engage l'action en faisant marcher le régiment de Boulonnais ; les gentilshommes bretons, qui formaient un corps de volontaires, se joignirent au premier rang des grenadiers. Le chevalier de la Tour d'Auvergne, colonel de Boulonnais, voyant la manœuvre des gentilshommes, quitta son poste du centre et vint leur demander la permission de se mettre à leur tête.

Entraînés par leur colonel, suivis par les régiments de Brie et de Marbeuf, les grenadiers pénétrèrent dans les retranchements anglais malgré la mousqueterie et le canon de



la flotte embossée à bonne portée. L'ennemi, culbuté, abandonne sa position et se précipite vers le rivage; mais les soldats de Boulonnais le poursuivent la baïonnette dans les reins, le poussent dans la mer, y entrent jusqu'à la ceinture à sa suite et pendant toute la durée du rembarquement, le criblent de coups de fusil.

Le carnage est affreux; 2,000 Anglais sont tués ou noyés, deux barques chargées d'hommes sont coulées à fond; de nombreux ennemis qui ne peuvent regagner les vaisseaux et qui cherchent leur salut en grimpant à travers les rochers sont pris après le combat. M. de Reboul, major du régiment, qui marchait à la tête des volontaires, fit de sa main quatre officiers anglais prisonniers. Boulonnais, qui avait toujours combattu sous les boulets de la flotte, éprouva de grandes pertes, mais il eut les honneurs de la journée comme en témoignent les deux lettres suivantes de M. de la Châtre au maréchal de Luxembourg.

Saint-Servan, le 11 septembre, 8 heures du soir.

Monseigneur,

Nous venons de remporter une victoire complète sur l'arrière-garde des ennemis composée d'au moins 3,000 hommes retranchés sur le bord de la grève de leur rembarquement. Six vaisseaux ou frégates avec deux bombardes, embossées pour soutenir le rembarquement des Anglais, ont fait un feu impossible à décrire. Il n'a point ralenti un moment l'ardeur de nos troupes qui ont franchi les retranchements avec la plus grande vigueur. Il ne s'est pas rembarqué cent Anglais et c'était l'élite de leurs troupes qui faisait l'arrière-garde. Les régiments de Brie et de Boulonnais y ont beaucoup perdu, surtout le dernier, qui y a fait des prodiges de valeur, etc...

Saint-Servan, 12 septembre.

Monseigneur,

Les prodiges de valeur qu'a fait le régiment de Boulonnais hyer, et qui se sont passés sous mes yeux, me font espérer que vous voudrez bien luy accorder quelque grâce. M. le chevalier de la Tour d'Auvergne, que ses blessures empêchent d'avoir l'honneur de vous écrire, me prie de vous recommander ce régiment; ils ont onze officiers blessés et un de tué, sans compter les contusionnés.

J'espère que la conduite que nous avons fait à l'élite des troupes anglaises les dégoûtera de leur visite aux environs de Saint-Malo.

Le chevalier de la Tour d'Auvergne fut fait brigadier le 15 octobre suivant.

En 1761 le régiment fut embarqué pour Saint-Domingue et c'est à cette circonstance qu'il dut d'échapper aux réformes de 1762, qui ont fait disparaître la plupart de ses contemporains. Une ordonnance du 30 avril le porta à deux bataillons en y incorporant divers détachements d'autres corps qui étaient alors aux colonies. Une autre ordonnance du 21 décembre de la même année le destine au service de la marine et des colonies et à la garde des ports dans le royaume.

Rentré en France le 4 août 1764, Boulonnais fit successivement différentes garnisons jusqu'en 1790, où il occupa la citadelle de Strasbourg.

C'est là qu'il perdit son nom de régiment de Boulonnais pour prendre le numéro 79 en exécution de la loi du 1er janvier 1791.

79e RÉGIMENT D'INFANTERIE CI-DEVANT BOULONNAIS

Le 79e, fort de deux bataillons, quitte la garnison de Strasbourg en mai 1791 et se met en route pour Besançon. Peu de temps après son arrivée dans cette ville il est dirigé sur le Midi pour l'occupation et la pacification du Comtat-Venaissin. Le 3 novembre il se trouve à la prise de possession de Carpentras et le 11 à celle d'Avignon.

A cette époque il a un effectif de 1,019 hommes ; il manque 496 hommes pour avoir le complet de guerre.

Après cette expédition, il s'établit à Montélimar et, en 1792, il fait partie de l'armée des Alpes.

Formation de l'armée des Alpes. — Le 1er mars 1792, le 79e, fort de 1,135 hommes, est à Béziers, dans l'Armée du Midi, sous les ordres du lieutenant-général Montesquiou. Au mois de mai suivant, le 1er bataillon est au camp de Lyon, le 2e

à Marvejols. Le 16, le général Montesquiou, ayant 25,000 hommes disponibles, reçut l'ordre de disposer ses troupes de la manière suivante: 12,000 hommes pour couvrir Lyon, 6,000 dans la position du fort Barraux et 6,000 dans le département du Var.

Elles étaient cantonnées aux environs des camps à occuper, ces derniers ne pouvant être formés faute d'objets nécessaires à leur établissement.

Le 1er juillet, l'armée du Midi est rassemblée le long de la frontière des Alpes; le 1er bataillon du 79e est au camp de Cellieux, faisant partie de la division de gauche commandée par le lieutenant-général Dalbignac; le 2e bataillon fait partie de la réserve aux ordres du maréchal de camp Dornac.

A cette époque difficile où les soupçons pesaient sur les plus honnêtes, le régiment mérita qu'on fît de lui cet éloge :

L'esprit de ce corps est excellent, il joint à un patriotisme sûr l'amour de l'ordre et l'habitude de la discipline.

Le 79e quitte le camp de Cellieux et entre en Savoie avec la division de gauche le 24 septembre; le 1er bataillon est cantonné à Carrouge, le 2e bataillon à Chambéry.

Un décret de la Convention nationale du 1er octobre ayant divisé les forces de la République en huit armées, savoir: du Nord, des Ardennes, de la Moselle, du Rhin, des Vosges, des Alpes, des Pyrénées et de l'intérieur, l'armée en Savoie prend le nom d'*Armée des Alpes*.

Au mois de novembre, les deux bataillons du 79e réunis à Chambéry entrent dans la division du lieutenant-général Antonio Rossi comprise dans la première ligne. C'est alors qu'un décret d'accusation émané de la Convention nationale oblige le général Montesquiou à se réfugier en Suisse et, le 21 décembre, Kellermann prend le commandement en chef de l'armée des Alpes.

Le 27 décembre, trouve-t-on dans un journal du temps, la musique du 79e a joué, à l'issue de la messe militaire, l'ouverture de Richard Cœur-de-Lion.

Grave accusation, car les commissaires de la Convention se crurent obligés de mettre le colonel aux arrêts et les musiciens en prison.

Pendant les premiers mois de l'année 1793, le 79e perfectionna son instruction militaire dans les camps organisés par le général Kellermann. En mai, le 2e bataillon était au camp de Chambéry et le 1er bataillon au camp de Carrouge lorsque ce dernier reçut l'ordre, le 31, de se mettre en route pour Toulon avec 4 bataillons de la garde nationale. Arrivé à Bourg-Saint-Maurice le 15 juin, il reçut un nouvel ordre le dirigeant sur Perpignan.

Les deux bataillons du 79e séparés l'un de l'autre vont combattre avec la même gloire l'un à l'armée des Alpes, l'autre à l'armée des Pyrénées-Orientales.

ARMÉE DES ALPES

2e bataillon.

Le 1er août 1793, le 2e bataillon du 79e, fort de 706 hommes, fait partie, avec le 8e bataillon de chasseurs, de la brigade du général Bagdelane. Poussé par 7,000 Piémontais, ce dernier se retire dans la haute vallée de l'Isère jusqu'à Villette, couvrant Moutiers qu'il défend avec une grande énergie. Le 79e y combat avec vigueur jusqu'à ce que son général, débordé par des forces supérieures, vint rejoindre le général de division à Conflans le 19 août. Le 1er septembre, Kellermann s'étant mis lui-même à la tête de ses troupes prend une vigoureuse offensive.

Attaque du camp du mont Cormet. — Il attaque l'ennemi le 28 à Beaufort et l'en chasse avec perte ; les Français victorieux marchent sur le mont Cormet qu'ils attaquent avec une grande bravoure ; battus et repoussés, les Piémontais se retirent sur Moutiers où les troupes républicaines rentrèrent le 2 octobre.

Le 2e bataillon du 79e se distingua dans ces différents combats où les Piémontais perdirent 3 pièces de canon, leurs équipages, beaucoup de tués et un grand nombre de blessés.

Le capitaine Verdelin, commandant un détachement du régiment, enleva à l'ennemi la redoute Saint-Martin armée de 6 canons, établie près de Sallanches.

Le 2e bataillon, avec les troupes de la Tarentaise, poursuit l'ennemi jusqu'au pied du petit Saint-Bernard et s'empare de ses magasins à Aime, à mi-chemin de Moutiers et de Bourg-Saint-Maurice. Serrés de trop près, les Piémontais se mettent en bataille sur le plateau du village de Saint-Germain et veulent arrêter les troupes républicaines, mais abordés à la baïonnette, ils sont culbutés et mis en fuite.

Le 2e bataillon est cantonné à Moutiers où il reste jusqu'au 16 décembre, époque à laquelle il est dirigé sur Grenoble.

L'armée des Alpes est alors dans le plus grand dénuement; le général Carteaux, qui la commandait depuis peu de temps, est arrêté et conduit à Paris, le général de division Alexandre Dumas, nommé général en chef, se rend au quartier général à Grenoble le 21 janvier 1794.

Le bataillon du 79e faisait alors partie de la 3e division de l'armée des Alpes et ne comptait que 456 hommes présents sous les armes.

Les neiges tombées avec abondance obstruaient depuis quelques jours tous les passages des montagnes qui séparaient les Français de l'armée piémontaise et suspendaient momentanément les hostilités; les troupes étaient descendues dans le fond des vallées où on leur avait assigné des cantonnements.

Attaque du petit Saint-Bernard. — Le général Alexandre Dumas, arrivé à Grenoble dans la nuit du 20 au 21 janvier, reçut par un arrêté en date du 25 l'ordre de prendre les mesures nécessaires pour s'emparer le plus promptement pos-

sible du petit Saint-Bernard et du mont Cenis, principaux débouchés de la Tarentaise et de la Maurienne. Ces expéditions, confiées par un arrêté des représentants Garton et Dumont aux généraux Bagdelane et Forret, quoique jugées impossibles pour le moment à cause du peu de fermeté des neiges, donnèrent lieu cependant à quelques mouvements de troupes préparatoires, et le 2ᵉ bataillon du 79ᵉ, complété dès la fin de janvier avec des hommes de la réquisition, partit le 2 mars pour Saint-Pierre-d'Albigny, destiné à coopérer à l'attaque du petit Saint-Bernard; il y arriva le 7 fort de 957 hommes.

Pendant tout le mois de mars, le mauvais temps continua à s'opposer à l'exécution de l'attaque projetée et les troupes restèrent inactives dans leurs cantonnements.

Dans la nuit du 5 au 6 avril, le général Forret, impatient de profiter du peu de fermeté que les neiges venaient d'acquérir, gravit le mont Cenis, mais il fut tué dès le commencement de l'action et l'attaque échoua. Cet échec ne découragea pas le général Bagdelane chargé de l'attaque du petit Saint-Bernard ; à la tête des troupes de nouvelle levée, du 19ᵉ bataillon de l'Isère et du 2ᵉ bataillon du 79ᵉ, il s'avance à travers les précipices, au milieu des neiges éternelles, gravit les rochers et aborde les retranchements ennemis. Il fallait les emporter de vive force ou se voir jeté dans les abîmes ! Les cinq bataillons, à la tête desquels se trouvait le bataillon du 79ᵉ, croisent la baïonnette et s'élancent au cri de : « Vive la République ! » ; les Piémontais sont chassés de leurs redoutes, et nos braves soldats ayant tourné aussitôt les pièces dont ils venaient de s'emparer contre la redoute de la chapelle Saint-Bernard, la firent évacuer promptement ainsi que les ouvrages en arrière. Nos troupes poursuivirent les Piémontais pendant trois lieues jusqu'à la Tuillé dont elles s'emparèrent également ; 20 pièces d'artillerie, 200 fusils, autant de prisonniers furent le fruit de cette victoire. Notre perte ne s'éleva qu'à 7 hommes tués et une vingtaine de blessés. Le général Bagdelane fit dans son rapport l'éloge

des troupes et cita particulièrement le 2e bataillon du 79e comme s'étant comporté avec la plus grande valeur.

2e attaque du mont Cenis. — Le général Bagdelane, promu au grade de général de division, fut aussitôt chargé de réparer l'échec essuyé au mont Cenis ; il partit avec 2,000 hommes d'élite dont un détachement du 79e. La nouvelle expédition eut un plein succès ; les troupes enlevèrent à la baïonnette les redoutes du mont Cenis et prirent aux Piémontais leur superbe et nombreuse artillerie, leurs équipages et des magasins considérables. Les jours suivants furent occupés à détruire les ouvrages de l'ennemi et à en construire d'autres pour défendre ce poste important.

Pendant les mois de juillet et d'août, le 2e bataillon participa à la construction de quelques batteries élevées en face du fort d'Exiles que le général en chef se proposait d'assiéger. Le 1er septembre, le bataillon campait au poste des Quatre-Dents et ses grenadiers étaient détachés au camp de l'Assiette, mais l'abondance des neiges l'obligea à abandonner ces postes et il descendit à Houle, où il resta jusqu'au 5 novembre.

L'armée prit alors ses quartiers d'hiver et le 2e bataillon alla tenir garnison à Annecy, attaché à l'aile gauche de la 2e division aux ordres du général Bagdelane.

Les représentants du peuple ayant, par différents arrêtés, enlevé 11 bataillons à l'armée des Alpes pour les envoyer à celle d'Italie, les bataillons de réserve furent portés en première ligne et, le 6 décembre, le 2e bataillon du 79e, passant de la 2e division dans la 3e, partit d'Annecy pour se rendre à Carrouge où il passa l'hiver.

Attaque du mont Genèvre (31 juillet). — Les hostilités reprirent au printemps de 1795 ; le bataillon prit part à toutes les opérations préliminaires et, le 31 juillet, il se couvrit de gloire à l'attaque du mont Genèvre.

Au début de l'action une colonne de 600 grenadiers autri-



chiens se portait sur Clavières ; le capitaine Abaffour, aux avant-postes, avec 10 grenadiers, leur barre le passage dans un chemin de montagne, bordé de précipices. Entraîné par son ardeur, il tombe deux fois au pouvoir de l'ennemi ; deux fois délivré par le soldat Ploye, de sa compagnie, il parvient après des efforts surhumains à refouler l'ennemi. Cette énergique résistance donne le temps aux cantonnements voisins de prendre les armes et de secourir le brave capitaine Abaffour, que le représentant Réal nomme chef de bataillon sur le champ de bataille.

Le 2e bataillon du 79e continua la campagne jusqu'au 6 septembre de cette même année 1795, où il entra dans la formation de la 146e demi-brigade.

ARMÉE DES PYRÉNÉES-ORIENTALES

1er bataillon.

Le 1er bataillon du 79e, qui avait quitté l'armée des Alpes au mois de mai 1793, rejoignit l'armée des Pyrénées-Orientales le 6 juillet suivant.

Cette armée, alors aux ordres du général Flers, obligée de céder à des forces supérieures, s'était retirée sur les hauteurs proches de Perpignan et y occupait un camp retranché dit de l'Union. Le 1er bataillon fut, à son arrivée, envoyé à ce camp et attaché à la 1re division commandée par le général Puget-Barbantanne.

Le 17 juillet, les Espagnols, au nombre d'environ 24,000 hommes, dont 6,000 de cavalerie, ayant attaqué le camp de l'Union, le 1er bataillon du 79e contribua à sa défense et à la défaite de l'armée ennemie qui, après 15 heures d'efforts inutiles, fut obligée de se retirer avec une perte de 600 hommes tués. Pendant l'action, le soldat Müller, voyant ses sous-officiers hors de combat, se met à la tête de la 2e section de sa compagnie qui n'avait pas plié sous le choc de l'ennemi et,



secondé par un mouvement de cavalerie, parvient avec ce petit nombre de braves à arrêter les progrès de l'ennemi. Cette action hardie permit au bataillon du 79e de se reformer en arrière et de reprendre vigoureusement le combat.

L'armée continua à garder la défensive et à occuper les camps; quelques escarmouches eurent cependant lieu entre les avant-postes, mais sans résultats importants.

Au commencement d'août, plusieurs détachements quittèrent le camp de l'Union pour camper sur les bords de la Têt et s'opposer au passage de cette rivière, que l'armée ennemie paraissait vouloir tenter. Quatre compagnies du 79e en firent partie et furent cantonnées, deux à Corneilla-la-Rivière, la troisième à Montalba et la quatrième à Mosset.

Le général Ricardos, décidé à faire passer une partie de son armée sur la rive gauche de la Têt, fit attaquer le 29 août les petits camps que nous avions à Force-Réal et à Corneilla-la-Rivière.

Nos troupes, après une légère résistance, cédèrent au nombre et se retirèrent en ordre sur Rivesaltes et Salces. Les détachements des 61e et 79e se distinguèrent dans cette retraite par leur bonne contenance, ils se battirent à chaque pas et ralentirent la poursuite de l'ennemi. Le général Puget-Barbantanne arriva avec des secours, mais ne tenta rien pour rétablir l'affaire et, craignant de voir intercepter ses communications avec Narbonne, il transporta le quartier général à Salces. Les troupes le suivirent et campèrent sur les hauteurs de cette localité, leur gauche appuyée au château. Le 1er bataillon du 79e, réduit à 325 hommes, en faisait partie.

Bataille de Peyrestortes. — Le 12 septembre, les troupes du camp de Salces furent renforcées par des bataillons venus de l'intérieur et le général Goguet prit le commandement à la place du général Puget-Barbantanne, démissionnaire. Les Espagnols s'étant emparés le 17 du village de Vernet, situé à peine à trois quarts de lieue de Perpignan, le général Daoust

commandant les troupes françaises du camp de l'Union, les attaqua avec succès et l'ennemi battu sur tous les points rentra dans son camp de Peyrestortes. Ne voulant pas laisser refroidir l'enthousiasme des troupes, le général Daoust résolut de s'emparer du camp ennemi le soir même et, à cet effet, il fit prévenir le général Goguet, qui commandait à Salces, pour qu'il fît une attaque sur Peyrestortes à la même heure que lui. L'opération réussit pleinement ; après quatre heures de combat, nos troupes chargèrent à la baïonnette et les deux divisions pénétrèrent en même temps dans le camp ennemi par les côtés opposés ; à 10 heures du soir, les Espagnols fuyaient en pleine déroute.

Cette bataille, une des plus importantes de la campagne, délivra Perpignan d'un siège et les départements du Midi d'une invasion.

Les Espagnols perdirent 800 hommes tués, 1,500 blessés et 1,200 prisonniers. On leur prit 6 obusiers, 40 pièces de canon, tous les caissons et les mulets ; nos troupes trouvèrent dans le camp ennemi des armes, des meubles de luxe, beaucoup d'argent monnayé et des vivres en abondance.

Le 1er bataillon du 79e, qui avait combattu à la tête de la colonne du général Goguet, coucha dans le camp ennemi.

Attaque du camp de Truillas. — Le 18 septembre, le général Dagobert prit le commandement en chef et résolut d'attaquer les Espagnols qui s'étaient retirés dans leurs camps de Nils et de Truillas. Le 1er bataillon du 79e destiné, dans l'attaque projetée pour le 22, à faire partie de la colonne du centre, vint pendant ce temps du camp de Peyrestortes dans celui de l'Union.

Le 22, l'armée se mit en mouvement sur trois colonnes ; celle de droite fut arrêtée devant Thuir, celle de gauche échoua devant les hauteurs du Réart ; celle du centre, où se trouvait le 79e, commandée par le général Dagobert en personne, enleva d'abord avec beaucoup d'élan une redoute défendue par les gardes espagnoles et pénétra dans le camp

ennemi ; mais l'inaction des deux autres colonnes permettant au général Ricardos de porter toutes ses forces sur ce point, elle fut bientôt écrasée par le nombre et une partie entourée par la cavalerie ennemie.

Le 1er bataillon du 79e fit de grandes pertes dans cette malheureuse affaire et le lendemain il ne comptait plus que 277 baïonnettes au camp de l'Union où il s'était retiré après le combat.

Malgré sa victoire, le général Ricardos craignant pour ses communications battit en retraite le 30 septembre 1793 sur le camp du Boulou.

L'armée des Pyrénées-Orientales le suivit le lendemain et vint camper près de Banyuls-des-Aspres ; le 1er bataillon du 79e fit partie du camp dit de la République placé sur les hauteurs du Pla del Rey.

Il prit pendant les premiers jours d'octobre une part active à presque tous les combats que l'armée eut à soutenir.

Le 25, il fut désigné pour renforcer la division de Collioure, chargée d'une incursion dans le Lampourdan ; après quatre jours d'une marche pénible à travers les montagnes, par une pluie continuelle, les troupes rentrèrent en France le 30, harassées et mourant de faim, le bataillon du 79e resta à la division de Collioure et campa près de Villelongue.

Des pluies abondantes suspendirent les hostilités jusqu'à la fin de novembre mais le 7 décembre, à la pointe du jour, les Espagnols surprirent le camp de Villelongue et s'en emparèrent.

Reprise du camp de Villelongue. — D'autres succès de l'ennemi décidèrent le général en chef à battre en retraite sur le camp de l'Union, mais, afin de cacher ce dessein aux Espagnols, il fut décidé que l'on attaquerait le camp de Villelongue en cherchant à ressaisir notre artillerie dont l'ennemi s'était emparé le 7 décembre.

En conséquence le 19, à 5 heures du matin, le général Dagobert à la tête de 2,000 hommes passa le Tech et, sous la

protection de nos batteries, forma ses troupes en deux colonnes qui s'avancèrent en même temps sur les retranchements ennemis. La colonne de gauche, où se trouvait le 79e, força les trois premiers postes espagnols et contint ensuite l'ennemi pendant que la colonne de droite pénétrait dans son camp.

Le général Daoust, maître de la position, fit enlever l'artillerie, les tentes et les munitions et repassa le Tech en bon ordre.

Le 21 décembre, l'armée des Pyrénées-Orientales se retira sur Perpignan en soutenant plusieurs combats où nos troupes



infligèrent à l'ennemi des pertes sérieuses ; elle prit alors ses quartiers d'hiver sur les deux rives de la Têt.

Le 1er bataillon du 79e fut cantonné à Sainte-Marie-la-Mer, sur la rive gauche, faisant partie de la division des côtes confiée au général Marbot.

Le 16 janvier 1794, le général Dugommier, qui venait de faire rentrer Toulon au pouvoir de la République, prit le commandement en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales. Le 25, le bataillon du 79e passa de la division des côtes à celle dite de gauche commandée par le général Doppet.

Bataille du Boulou (1er mai 1794). — Pendant le mois d'avril, les avant-postes eurent des escarmouches continuelles

avec l'ennemi et, le 29, le général Dugommier prenant l'offensive, passa le Tech et attaqua les Espagnols. Pendant la bataille, la division de gauche, où se trouvait le 1er bataillon, resta en observation sur les abords du Tech, faisant face à la division ennemie du général Navarro, qui était en position à Argolia.

Siège de Collioure (mai 1794). — L'armée espagnole ayant été battue au Boulou par la division du centre, la division de gauche, renforcée par deux brigades, marcha sur Collioure, l'investit complètement dans la nuit du 2 au 3 mai, et en fit le siège. Après avoir supporté pendant 24 jours avec un courage et une résignation admirables les pluies abondantes et un froid des plus vifs sans aucun abri, le 1er bataillon du 79e eut la satisfaction d'assister à la reddition de la place qui eut lieu le 26 mai. La division ayant été envoyée prendre quelques jours de repos aux environs de Perpignan, le 1er bataillon occupa Alésia.

Blocus et reddition de Bellegarde (18 juin-17 septembre). — Quittant ses cantonnements le 18 juin, la division de gauche vint s'établir en avant de Casteloup, couvrant la gauche du blocus de Bellegarde. Elle contribua à repousser les tentatives de ravitaillement de la place faites le 13 août par le comte de la Union, et Bellegarde ayant capitulé le 17 septembre, le 1er bataillon du 79e resta au camp de Canceret d'où il ne sortit que le 17 novembre pour prendre part à l'attaque de l'armée espagnole.

Bataille de la Montagne-Noire (17-20 novembre). — Pour se conformer au nouveau règlement sur le service en campagne, les divisions de l'armée avaient été numérotées et la division de gauche était devenue 3e division.

La bataille de la Montagne Noire commença le 17 novembre par une fausse attaque de la 3e division dans le but de favoriser le succès de la 1re chargée de l'effort principal.

La brigade du général Causse, dont le 1er bataillon du 79e faisait partie, s'était avancée avec intrépidité jusqu'aux palissades de la grande redoute, lorsqu'un feu très vif partant des ouvrages environnants, ayant mis un peu de désordre dans ses rangs trop peu nombreux pour tourner ces ouvrages, l'obligea à se retirer. Elle fut chargée alors par la cavalerie ennemie, sortie des retranchements ; le 1er bataillon donna une grande preuve de courage et de sang-froid en se ralliant sous le feu des redoutes et en obligeant cette cavalerie à la retraite.

La mort du général Dugommier, tué sur la Montagne-Noire d'un éclat d'obus, suspendit les opérations offensives qui ne reprirent que le 30 sous la direction du général Pérignon.

Au début de cette journée, la 3e division fut chargée d'une fausse attaque dans laquelle elle eut à lutter encore une fois contre la cavalerie ennemie qu'elle mit en pleine déroute.

Siège de Roses (29 novembre). — Après la défaite de l'armée espagnole, la 3e division investit la place de Roses le 26 novembre et en fit le siège au commencement de décembre. La place résista pendant 68 jours, dont 27 furent employés par l'armée française aux constructions de routes ou de travaux de tranchées.

La pluie tomba par torrents pendant six jours, la neige pendant 15 jours ; les inondations envahirent les travaux pendant 10 jours.

La constance, le dévouement et le courage des soldats du 79e furent au-dessus de tout éloge, leur gaîté ne les abandonna pas un instant.

Enfin, dans la nuit du 2 au 3 février 1795, une partie de la garnison s'enfuit à bord de ses vaisseaux ; l'autre partie se rendit à discrétion.

Le siège terminé, le 1er bataillon du 79e, réduit par les fatigues et par le feu de l'ennemi à 186 hommes, quitta le camp de Roses pour s'établir à Castello de Ampurias.

Il y resta jusqu'au 9 juin et passa de la 3e division à la 1re, où il fut placé au camp dit de l'Égalité près Palol.

Le 11 juin, il fut embrigadé avec le 3e bataillon de la Haute-Vienne et le 2e bataillon des Hautes-Pyrénées sous la dénomination de 145e demi-brigade.



DEUXIÈME PARTIE

79e DEMI-BRIGADE

Première formation.

Le 11 juillet 1792, en présence de l'ennemi qui de tous les côtés envahissait la France, l'Assemblée nationale déclara *la Patrie en danger*. Mais les enrôlements volontaires étant insuffisants, la Convention fut amenée à voter, le 24 février 1793, la première réquisition de 300,000 hommes. Six mois plus tard, elle était obligée de décréter la *levée en masse* permanente de tous les hommes valides de 20 à 40 ans. Ces troupes formèrent de nombreux bataillons, portant le nom des départements qui les avaient fournis et qui furent appelés à tort bataillons de *Volontaires*.

La plupart des hommes qui les composaient étaient, en effet, réquisitionnés et enrôlés de force conformément à la loi du 23 août 1793. Les cadres avaient été nommés à l'élection; c'est assez dire ce qu'était leur valeur et si, parmi les officiers d'un bataillon, il s'en trouvait un capable et énergique ayant servi comme sous-officier dans un ancien régiment, il était l'objet de la jalousie de ses collègues, de la mauvaise volonté de ses soldats. Aussi l'indiscipline était-elle grande dans ces troupes de nouvelle levée, et l'arrivée des nouveaux bataillons de sans-culottes mit le comble au désordre qui régnait déjà dans nos armées.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que les deux

bataillons du régiment de Boulonnais avaient été séparés et, tandis que le 1er bataillon se battait dans les Pyrénées, le 2e bataillon contribuait vaillamment à la défense des Alpes. Cette mesure n'était pas particulière au 79e; tous les vieux régiments avaient été disséminés le long de nos frontières. Ils étaient les seules troupes sur lesquelles nos généraux pouvaient compter et, par leur exemple, par leur bravoure sans égale, par leur discipline, ils entraînaient au feu les troupes de nouvelle levée qui n'avaient pour elles que le courage et le désir de bien faire. Sous le prétexte de *déroyaliser les régiments* et en réalité pour masquer l'indiscipline et le défaut d'instruction des bataillons de volontaires, l'amalgame fut décrété le 28 janvier 1794.

Ainsi finirent ces vieux corps, dit l'historien Susanne; calmes, résignés, toujours les yeux tournés du côté de l'ennemi du dehors, ils se sont dispersés sans bruit, fournissant des cadres parfaits aux héroïques demi-brigades du Directoire et du Consulat, aux immortels régiments de l'empire.

L'embrigadement des volontaires avec les troupes de ligne s'effectua péniblement de la fin de 1793 au commencement de 1795.

Le mode d'amalgame, rédigé en conformité de la loi du 21 février 1793 et approuvé par la Convention le 12 août suivant, avait réglé ainsi qu'il suit la formation de la 79e demi-brigade.

79e demi-brigade :

1er bataillon du 40e régiment ci-devant Soissonnais;
2e bataillon de Saône-et-Loire;
3e bataillon du Gard.

Mais l'embrigadement de ces trois corps ne put avoir lieu que deux ans après.

En effet, le 1er bataillon du 40e régiment, après avoir combattu à l'armée des Alpes en 1793, avait été appelé sur le Rhin et, le 12 septembre, il était bloqué dans le fort Vauban

et fait prisonnier de guerre. Le 3e bataillon de Saône-et-Loire et le 3e bataillon du Gard faisaient aussi partie de la garnison du fort Vauban et y furent faits prisonniers comme le précédent le 13 novembre; ce n'est qu'à leur rentrée de captivité qu'on put former la 79e demi-brigade, le 14 février 1796.

Au mois de mars, elle est à Diebolsheim faisant partie de la 2e division de l'armée du Rhin-et-Moselle, à l'effectif de 3,435 hommes.

Mais l'embrigadement avait blessé les volontaires dans leur amour-propre et dans leurs prétentions, aussi le nombre des déserteurs fut-il considérable. En peu de temps il ne resta sous les drapeaux que les vieux soldats et ceux des volontaires qui avaient le sentiment du devoir. L'effectif des demi-brigades présenta de grandes différences d'un corps à l'autre et, en février 1796, un décret de la Convention ordonna de reprendre les 238 demi-brigades existantes et de les refondre en 140 demi-brigades nouvelles, dont 110 de ligne et 30 légères.

Les nouveaux numéros furent désignés par le sort et, par un singulier hasard, la 79e demi-brigade de première formation tira le même numéro 79, au commencement de mai 1796.

Sa nouvelle composition fut la suivante :

79e demi brigade; 2e formation.

> 79e ancienne ;
> 89e ancienne ;
> Demi-brigade du Pas-de-Calais (198 *bis*) ;
> 7e bataillon de la Charente.

L'incorporation de ces divers corps dans la 79e de deuxième formation n'eut lieu que successivement ; la demi-brigade du Pas-de-Calais fut incorporée dans les premiers jours de juin, le 7e bataillon de la Charente le 21 novembre ; la 89e demi-brigade ne fut amalgamée aux deux autres que le 25 janvier 1797.

Deuxième formation.

Un mois après le tirage au sort, le général de division Schauenbourg, inspecteur général chargé de l'organisation de la demi-brigade, fit réunir et manœuvrer devant la caserne Finkmatt, à Strasbourg, les bataillons destinés à en faire partie ; il y avait d'abord l'ancienne 79e et ensuite les bataillons de la demi-brigade du Pas-de-Calais sous les ordres de leur chef Godart, qui prit le commandement de ces différentes troupes réunies le 13 juin 1796.

La 79e demi-brigade de deuxième formation, à l'effectif de 2,315 hommes, fait alors partie de l'aile droite de l'armée du Rhin, commandée par le général Ferino ; la 2e division de ce corps s'étend de Brisach à Strasbourg ; elle a la composition suivante :

74e, 79e, 89e demi-brigades de ligne ;
9e et 12e demi-brigades de cavalerie.

Les hommes de la 79e demi-brigade sont employés à réparer les digues du Rhin et, le 13 juin, les habitants de la commune de Rhinau envoient au chef de demi-brigade Godart une adresse chaleureuse de remerciements.

Le passage du Rhin étant décidé, l'attaque du pont de Kehl est confiée au général Ferino, ayant sous ses ordres les 56e, 79e, 89e demi-brigades de ligne, le 4e dragons et le 8e chasseurs. Le 23 juin, la 79e est arrêtée près du pont de Graffenstad, sur l'Ill ; elle ne passe le Rhin que le 25 et prend position au village de Sant. Le lendemain, après une légère fusillade, elle se porte sur le village de Mœlein, y rencontre l'ennemi, l'attaque et le chasse de ses positions ; la marche est ensuite dirigée sur Offenbourg ; le 27, les troupes s'établissent au bivouac à Ruschoff après s'être emparées des villages de Rohrburg, Altenheim et Schutterwald. La 79e, faisant partie de la brigade de droite, se trouve le 28 à Altenheim et le 30, elle rencontre les émigrés. Les trois com-



pagnies de grenadiers qui gardaient la position de Malheim parvinrent, après plusieurs essais et quelques combats, à débusquer l'ennemi d'un bois près Wittenwihr et Altwihr. La marche en avant continue jusqu'à l'Eltz, dont les ponts ont été détruits par l'ennemi.

Le 5 juillet, l'aile droite de l'armée de Moreau entre à Fribourg.

Cette partie de la campagne n'avait été faite que par les deux premiers bataillons de la 79e; le 3e, qui était resté à Rhinau, rejoint la demi-brigade à Kippenwihr où elle prend les avant-postes le 9 juillet.

Après une reconnaissance vers Gravenhausen, la 79e séjourne à Ettenheim, où elle arrive le 14.

La discipline qui, à cette époque, laissait tant à désirer parmi les troupes de l'armée du Rhin, était restée intacte dans la 79e demi-brigade; les écrivains de l'époque, qui citent de nombreux actes d'indiscipline, n'en mentionnent pas dans le corps de Ferino.

Le 24 juillet, la 1re division, commandée par le général de Laborde, était à Landschutt et se composait de trois brigades, la 1re était commandée par le général Tharreau (38e et 79e), les 2e et 3e brigades se trouvaient sous les ordres des généraux Paillard et Tolmé.

Le 29, cette division se met en marche et se dirige vers le lac de Constance, où elle arrive le 1er août, et s'établit en arrière d'Engen. L'ennemi, qui avait pris position à Uberdringen est repoussé sur Ravensburg; un bataillon français y force 300 Autrichiens à s'embarquer pour Bregenz et occupe Constance.

Le 3 août, la division de Laborde passe l'Aach et longe le lac; la brigade Tharreau livre un petit combat près de Friesenbach; passant la Schussen, les 38e et 79e demi-brigades s'étendent depuis le lac jusqu'à Brachenzel. A ce moment, le général autrichien Frölich, cherchant à se rapprocher de l'archiduc, abandonne au général Wolf la défense du Tyrol. Vivement pressé par la 1re division, attaqué avec succès à

Eriskirch par la brigade Paillard, l'ennemi bat en retraite et, le 7 août, nos troupes sont en position derrière l'Argen.

Le lendemain, la division autrichienne du général Wolf cherche à s'opposer au passage du cours d'eau et attaque vigoureusement pendant que nos soldats établissent avec peine un pont sur l'Argen.

La lutte dura trois heures et, l'ennemi étant enfin rejeté dans les montagnes, la division Laborde occupe Lindau ; les avant-postes sont établis derrière la Libach.

Combat de Bregenz. — Le 9 août, le général autrichien fait un dernier effort pour sauver Bregenz, mais le courage de nos soldats a bientôt raison de sa résistance ; Wolf, culbuté, se retire précipitamment dans la nuit du 9 au 10 août, ayant perdu 500 hommes dont un colonel et laissant un drapeau entre nos mains.

La 1re division entre aussitôt dans Bregenz et la 79e demi-brigade contribue à la prise de 30 bouches à feu, de 40,000 sacs d'avoine et d'orge, de 1,100 tonneaux de farine et de 30 à 40 grands bateaux. Ne faisant que traverser la ville, le général de Laborde poursuit l'ennemi l'épée dans les reins, s'empare encore d'une pièce de canon et force l'ennemi à se retirer sur Feldkirch.

Occupant Bregenz et Kempten, la division française garde la défensive et surveille les gorges du Tyrol. Tout le pays était soulevé contre nous, les paysans tyroliens avaient pris les armes.

Combat d'Immerstadt. — Le 18 août, nos avant-postes étaient à Kempten ; sur les rapports des nombreuses reconnaissances envoyées par la division dans les montagnes environnantes, le général de Laborde se décida à attaquer Immerstadt, où l'ennemi s'était retranché. Afin de mieux cacher ses projets, le général fit partir ses troupes dans la nuit du 19 au 20 août ; la 79e marche en tête de colonne et attaque au petit jour ; elle pénètre au pas de charge dans la ville que

les Autrichiens évacuent en toute hâte pour se retirer dans le Tyrol, à Mittenwald, considéré comme la clef du pays.

Wolf, ayant alors été renforcé par 7 bataillons et 14 escadrons venus d'Italie, paraît en force devant Kempten le 21 août, mais il n'ose attaquer, se retire pendant la nuit et se retranche à Overben, près de Bregenz.

Inquiet, le général Tharreau part pour Kempten avec 300 hussards, un bataillon et les grenadiers de la 79e, pendant que le reste de la demi-brigade tient dans Immerstadt sous les ordres de son chef Godart. Le lendemain, 22 août, Wolf se décide à attaquer ; avec des forces considérables il se rue sur Kempten et Immerstadt, mais la 79e demi-brigade résiste avec un courage sans pareil ; débordée de toute part, elle charge à la baïonnette sur les Autrichiens, les culbute et parvient à se retirer sur Vangen, où la 1re division arrête les progrès de l'ennemi.

Le 24 août, cette division occupe les hauteurs entre Küssing, Ottonarnig et Rheinthal ; la brigade Paillard est en avant de Bregenz. La brigade Tharreau réoccupe Kempten ; le quartier général de la division est à Vangen.

Godart, qui occupait toujours Immerstadt avec la 79e, soutient chaque jour de nouveaux combats. Le 27 au soir, il part avec ses trois bataillons pour surprendre les avant-postes ennemis, enlève une grand'garde, lui tue 50 hommes et au petit jour se jette sur le village, où il surprend les Autrichiens endormis. Un combat des plus vifs a lieu sur la place centrale, un capitaine de la 79e y est tué ; l'ennemi se retire en désordre et la demi-brigade ne se replie sur Immerstadt que devant les nombreuses troupes autrichiennes qui accourent de tous côtés.

Croyant à une attaque générale, Wolf appelle à son aide le général Frölich qui, ayant reçu des renforts, quitte les sources de l'Isère le 27 et, pour dégager Wolf, se dirige sur Kempten le 31 ; un combat acharné de tirailleurs s'engage aussitôt. Au plus fort de l'action, une pièce d'artillerie légère qui soutenait la chaîne était sur le point de tomber au pou-



voir de l'ennemi. Ce dernier, qui avait établi une embuscade dans un bois, sortait en forces pour s'emparer de cette pièce et poussait déjà des cris de triomphe, lorsque le lieutenant Duquesne, à la tête de 80 hommes de la 79e, se précipite au-devant des Autrichiens, soutient le choc avec impétuosité et, prenant ensuite l'offensive, les rejette dans le bois où il les maintient jusqu'à l'arrivée du 1er bataillon de la demi-brigade qui accourait à son secours. La division autrichienne ne se sentant pas en sûreté se retire le jour même sur Memmingen. La division de Laborde occupe à cette époque Bregenz, Isnich, Immerstadt et Nesselwang; la 2e division, avec le général Ferino, est à 30 lieues de là.

Le 3 septembre, le général Paillard, quoique inférieur en nombre, réoccupe Kempten; la brigade Tharreau est campée à Durpach et Immerstadt.

Les Autrichiens gardent les débouchés du Tyrol à Holzkirchen et Fuessen. Le 5, le général de Laborde ayant reçu l'ordre de pousser jusqu'à Fuessen, la brigade Tharreau lance de nombreuses reconnaissances sur les camps de Wils et de Tannhun.

Le 7, Wolf se porte en avant et vient cerner la brigade Paillard auprès de Nesselwang; elle est rejetée sur Durach, mais Tharreau, prenant l'ennemi en flanc, dégage la brigade compromise et rejette Wolf dans les gorges du Tyrol.

La division reste sur le qui-vive pendant quelques jours et, voulant connaître la force de l'ennemi, le général de Laborde charge la 79e, toujours en première ligne, d'une reconnaissance offensive; voici le récit de cette opération tel que l'a écrit le chef de demi-brigade Godart :

Le 26 fructidor, le général Tharreau me donna ordre de marcher sur Isnich avec 1,100 hommes, 200 hussards et une demi-compagnie d'artillerie. A minuit la cavalerie rencontre les Autrichiens; nous prenons position au delà d'un bois d'où j'aperçus des forces considérables à Isnich et au delà (au moins 200 feux). Je fis informer le général Tharreau qui me donna l'ordre formel d'attaquer; je repousse les petits postes ennemis, mais la cavalerie (2 escadrons) me charge avec vigueur pendant que deux bataillons me tournent par ma gauche. Mon centre est forcé

et se replie avec quelque désordre; j'ordonne alors la retraite sur le bois.

Le général Tharreau arrive et m'ordonne de revenir; mais l'infanterie ne put en entier gagner le bois et fut chargée par deux régiments de cavalerie; plusieurs pelotons furent sabrés.

J'étais suivi de si près par un officier de cavalerie que je l'entendais me crier:

— Rendez-vous, colonel!

Je perdis là environ 600 hommes.

Au début de l'action le grenadier Nourrissare surprit et attaqua un poste autrichien; il mit hors de combat plusieurs



ennemis, mais, cerné de tous côtés, il préféra mourir que de se rendre.

La demi-brigade qui venait d'être si maltraitée dans cette affaire glorieuse fut en partie sauvée par le sang-froid du lieutenant Duquesne; pendant la retraite, les tirailleurs se trouvaient engagés dans des marais et étaient coupés par de larges ruisseaux. Le lieutenant Duquesne, connaissant un petit pont sur la rivière, réunit 50 hommes, s'empare du passage et, se plaçant sur une éminence, arrête l'ennemi par ses feux bien dirigés; il permet ainsi aux nombreux tirailleurs de la 79e de se joindre à lui et se replie ensuite sur la demi-brigade, environnée de toutes parts par les Autrichiens qui n'osent l'attaquer à l'arme blanche.

Le soir même, Bregenz et Lindau sont évacués par la 38e, 2e régiment de la brigade. La 79e se retire à Ravensburg; elle venait de lutter contre 10,000 hommes.

Le 14 septembre, les Autrichiens sont sur la Wertach; Wolf est à Nesselwang. Le 17, Frölich attaque la 1re division à Kempten et Immerstadt avec 3,000 hommes d'infanterie, 2 escadrons de cavalerie et 5 bouches à feu. Le lieutenant DUQUESNE, qui était en grand'garde au pont en avant de Durach, reçut le premier choc. L'ennemi, brusquant l'attaque, se porta en force sur le poste que cet officier commandait, mais malgré son infériorité numérique, le lieutenant DUQUESNE résista avec une énergie sans pareille et donna le temps aux trois compagnies de grenadiers commandées par le capitaine MAFFRAND de venir le rejoindre et de maintenir les Autrichiens à distance des cantonnements; le capitaine MAFFRAND fit 11 prisonniers à lui tout seul. Un désastre était évité, car la 79e avait été surprise par l'attaque au moment où elle nettoyait ses armes, complètement démontées. Cette vigoureuse défense que le lieutenant DUQUESNE fit deux fois au même poste et dans les mêmes circonstances fit donner son nom à ce poste.

Un combat des plus sérieux a lieu le 19 au même endroit; la cavalerie ennemie enveloppe complètement un bataillon de la 79e, qui est pris. Le capitaine Maroulat, commandant un escadron du 2e régiment de hussards, se trouvant engagé et sur le point d'être cerné, le capitaine MAFFRAND vole à son secours avec sa compagnie de grenadiers. Dans la mêlée, il est entouré par 16 hussards ennemis; l'un d'eux saisit la bride de son cheval pour l'emmener prisonnier, mais le capitaine MAFFRAND, conservant son sang-froid, lui coupe le poignet d'un vigoureux coup de sabre et, pointant de droite et de gauche, s'ouvre un passage au travers des cavaliers autrichiens. A peine dégagé, voyant son sous-lieutenant sur le point d'être sabré par l'ennemi, il s'élance à son aide et lui sauve la vie.

Cependant, le général Tharreau, à la tête des débris de la

demi-brigade, pressé de tous côtés, se précipite sur l'ennemi à la baïonnette et, traversant deux colonnes autrichiennes, parvient à se retirer sur Weswihr et Lalmas. Harcelé toute la nuit, il arrive à Isny au petit jour. Pendant la retraite, le lieutenant DUQUESNE, voyant la droite de son bataillon culbutée par l'ennemi, ne consultant que son courage, rassemble 200 hommes et prend à leur tête la défense des pièces de canon dont les Autrichiens allaient s'emparer. Il les arrête sous son feu, les attaque à la baïonnette et donne le temps à son bataillon de se rallier derrière lui et d'accourir ensuite pour le délivrer. Il était temps, le lieutenant DUQUESNE et ses vaillants soldats, entourés par l'ennemi, allaient succomber[1].

A l'époque où je passais le Rhin, dit Godart, j'avais 2,350 hommes présents sous les armes ; il me manque à présent 700 tués ou blessés, 700 prisonniers et 300 malades.

Le 19 septembre, la retraite générale de l'armée du Rhin est décidée par Moreau et la 1re division se retire derrière l'Argen.

Le 22, la division résiste encore sur la ligne de la Schussen, la droite au lac, la gauche à Hemlingen ; mais l'insurrection a gagné toute la Souabe derrière nous et les convois sont difficiles.

Le 24, la 1re division sous les ordres du général Tharreau abandonne les hauteurs derrière la Schussen ; la 79e est à Briskirch.

La 2e division, commandée par le général Ferino, s'est rapprochée et ses flanqueurs se montrent à Ravensburg.

Le 30 septembre, 4,000 Autrichiens cherchent à s'emparer de ce point important, mais Ferino s'en étant approché les voit se retirer sans combattre ; enfin à 5 heures du soir

---

1. Le grenadier GILLES, se voyant près de tomber entre les mains des Autrichiens, se précipita sur eux, en tua deux et continua la lutte jusqu'au moment où, couvert de blessures, il reçut un coup mortel.

l'ennemi attaque les avant-postes du général Tharreau, mais il est repoussé avec pertes.

La 79e demi-brigade, dont l'effectif était considérablement réduit, est alors chargée de conduire un fort convoi à Huningue. Pendant le trajet, dans la traversée d'un bois, elle trouve la route encombrée d'abatis ; le convoi qui avait une lieue de long est attaqué par une centaine de cavaliers et les paysans révoltés. La 79e leur fait tête, les met en fuite et, après avoir enlevé les abatis, continue sa route sur Mösskirch où elle est attaquée de nouveau sans aucun succès ; de là, elle dirige le convoi sur Huningue où il arrive sans rencontrer de nouvel obstacle.

La 79e demi-brigade fut alors désignée pour rejoindre l'armée d'Italie ; laissons la parole à son colonel qui raconte ce qu'elle est devenue jusqu'au 8 juin 1797 dans un rapport au chef d'état-major général de l'armée d'Italie.

Corfou, le 7 fructidor an V (24 août 1797).

..... Le 24 nivôse dernier (14 décembre), la 79e demi-brigade était entre Neuf-Brisach et Strasbourg sur les bords du Rhin ; la campagne qu'elle venait de faire et où elle avait honorablement combattu l'avait réduite au tiers de ce qu'elle était au début. Presque entièrement démembrée, elle avait le plus grand besoin d'être renforcée lorsque. le 25, elle reçoit l'ordre de se rendre à Besançon et là, on incorpore avec elle toute la 89e qui avait été faite prisonnière de guerre à Mannheim.

La 79e laisse là sa compagnie auxiliaire, forte de plus de 700 hommes qui, presque tous, sortaient des prisons d'Autriche et n'étaient pas alors échangés ; elle partit ensuite pour Chambéry où se trouve maintenant cette compagnie auxiliaire et y arriva le 1er ventôse. Le lendemain, son 1er bataillon fut détaché et envoyé à Avignon, où il doit être encore actuellement ; elle partit le même jour, 2 ventôse, et se rendit à Milan le 16. Elle n'y obtint pas de séjour et fut de suite dirigée sur Vérone.

Là, la 79e demi-brigade commença bientôt à faire éclater son impatience ; il lui tardait déjà d'arriver à l'armée et de retrouver ses vieux adversaires d'autrefois !

Mais, hélas ! cette espérance était vaine ; arrivée à Vérone le 22, elle en partit le 26 et se rendit à Bassano pour garder les gorges de la Brenta. Elle y resta 15 jours, voyant à chaque instant arriver des prisonniers ennemis, s'indignant du repos forcé auquel elle était condamnée, brûlant d'impatience de courir à la poursuite des Autrichiens.

Les éloges qu'elle entend donner à ses frères de l'armée d'Italie sont



presque un reproche à sa tranquillité involontaire, car elle compte pour rien le service pénible qu'elle est obligée de faire pour garder un espace de plus de 7 lieues de terrain, tandis que l'armée va chaque jour en avant et remporte toujours de nouvelles victoires.

Le 13 germinal, elle part enfin pour rejoindre l'armée et arrive le 22 à Leoben après une marche forcée et sans aucun séjour. Elle trouve là les braves qu'elle désirait depuis si longtemps rencontrer et qui se reposaient après les glorieuses fatigues qu'ils venaient d'essuyer. La 79e put espérer un moment qu'elle allait partager leurs triomphes et leurs travaux, qu'elle n'aurait pas aussi longtemps marché sans obtenir l'honneur d'être envoyée à l'ennemi, mais hélas! les préliminaires de la paix étaient signés le lendemain de son arrivée à Leoben.

La demi-brigade se rendit alors à la division du général Serrurier qui reçut l'ordre le 1er floréal d'aller à Gratz, où il resta jusqu'au 7; il partit avec elle et revint à Portdenone le 18 germinal.

La 79e resta sans faire de mouvements jusqu'au 27, époque à laquelle elle fut détachée de cette division et envoyée à Mestre dans celle du général Baraguey d'Hilliers. Le 2 prairial elle passa à Venise pour y tenir garnison et y demeura jusqu'au 20 du même mois où elle s'est embarquée pour Corfou.

Ainsi, la 79e demi-brigade n'a eu d'autre part aux succès de l'armée d'Italie que les fatigues d'une marche pénible et presque continuelle pendant cinq mois; elle n'a eu de ses victoires que le désir de les partager et de prouver qu'elle était digne de combattre et de vaincre.

Tel est, citoyen général, le récit fidèle de toutes les marches qu'a faites la demi-brigade depuis son départ du Rhin jusqu'au jour de son embarquement.

J'ai l'honneur d'être avec respect, citoyen général, le chef de la 79e demi-brigade de bataille.

GODART.

OCCUPATION ET DÉFENSE DE L'ILE DE CORFOU PAR LA 79e DEMI-BRIGADE DU 28 JUIN 1797 AU 3 MARS 1799

Quoique le traité de Campo-Formio ne fût pas encore signé, aussitôt que l'armée d'Italie se fut emparée de tout le pays vénitien situé sur la rive droite de l'Isonzo, le général Bonaparte fit venir à Malacomo, près de Venise, l'escadre de Toulon, commandée par le vice-amiral Brueys. Le général en chef donna ensuite l'ordre au général de division Gentili et au général de brigade la Salcette de se rendre à Corfou pour



prendre possession des îles et arrondissements continentaux de la mer Ionienne. La *division du Levant*, formée à cette occasion, eut la composition suivante :

Les 2e et 3e bataillons de la 79e demi-brigade ;
La 3e demi-brigade de ligne cisalpine ;
Les compagnies d'artillerie des 14e et 79e demi-brigades ;
La 7e compagnie d'artillerie sédentaire ;
Une escouade du 4e régiment d'artillerie à pied ;
Une escouade du 6e bataillon de sapeurs.

Ces différentes troupes s'embarquèrent à Malacomo le 8 juin 1797 sur l'escadre de l'amiral Brueys et sur des bâtiments marchands qui mirent à la voile le 13 et vinrent mouiller dans le port de Corfou le 28 au matin. Les îles et possessions de la mer Ionienne avaient été organisées provisoirement par le général Bonaparte en trois départements.

1° Département de Corcyre ;
2° Département d'Ithaque ;
3° Département de la mer Égée.

Les deux premiers mois de l'occupation de Corfou par la 79e demi-brigade se passèrent sans incidents graves. Le colonel Godart sut se concilier l'amitié de tous en débarrassant le pays d'une bande de brigands qui le ravageaient depuis longtemps. Il les attira dans une embuscade et s'empara de 45 d'entre eux dont une partie, composée de forçats, fut reconduite au bagne, et l'autre partie, composée de déserteurs vénitiens, fut remise entre les mains de la gendarmerie.

En novembre, le général Gentili, relevé de ses fonctions pour raison de santé, fut remplacé par le général Chabot qui amena avec lui des troupes de renfort, dont le 1er bataillon de la 79e qui, détaché à Avignon au mois de février 1796, s'était ensuite rendu à Ancône en passant par Nice. Après avoir été employé dans le duché d'Urbin, ce bataillon fut désigné pour aller à Corfou avec la 6e demi-brigade de ligne, trois compagnies d'artillerie et une compagnie de sapeurs.

Ces troupes s'embarquèrent à Malacomo au commencement de décembre sur des bâtiments marchands qui mirent à la voile le 9, escortés par le *Jason,* brick de guerre français; ils arrivèrent à Corfou le 22 du même mois.

Le 20 février 1798, 550 hommes de la 6e demi-brigade furent embarqués sur l'escadre du vice-amiral Brueys afin de compléter les garnisons des vaisseaux ; quelques jours après, la 3e demi-brigade cisalpine partit pour Ancône et le reste de la 6e demi-brigade fut réparti dans les autres îles et les quatre forts du continent.

Il ne restait plus à Corfou que la 79e demi-brigade [1], l'artillerie et les sapeurs.

Fête patriotique à Corfou. — Le 15 juin, la frégate *l'Artémise* jeta l'ancre devant la ville, ayant à son bord le chef de bataillon La Valette, aide de camp du général Bonaparte.

Il apportait au général Chabot des dépêches annonçant la prise de Malte et de ses forts par l'armée expéditionnaire d'Égypte, à laquelle la division du Levant venait d'être attachée.

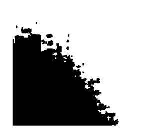
Ces nouvelles produisirent un enthousiasme général dans toutes les îles et sur le continent ; les autorités civiles et les habitants de Corfou, voulant manifester publiquement leur joie, se concertèrent avec le général à l'effet de célébrer une fête patriotique et militaire le 10 messidor, jour anniversaire de l'arrivée des troupes et de l'escadre française.

On construisit sur l'esplanade une espèce d'autel consacré à la paix ; comme il fallait apporter une grande quantité de terre pour former un petit tertre autour de l'autel de la paix, les autorités civiles et autres invitèrent les citoyens de tous les états et de toutes les sectes à venir y travailler alternativement le jour et la nuit, afin que cet autel fût prêt pour le 10.

Les Corfiotes de tout âge, tant de la ville que de la campagne, les prêtres latins et grecs, les juifs et les Italiens, réunis à la garnison, travaillèrent avec la plus grande activité pendant deux jours et trois nuits, étant animés par la musique de la 79e demi-brigade et par des musiciens bourgeois.

Le jour tant désiré arrive enfin ; la garnison ayant été disposée en ba-

1. La 79e était commandée par le chef de bataillon Dufour ; le colonel Godart, malade, était parti en congé à Arras dans sa famille.



taillons triangulaires autour de l'autel de la paix qui était très artistique, ment décoré de verdure, de fleurs et de rubans tricolores, les généraux-les autorités civiles, l'état-major de la 79e demi-brigade et les députés grecs se placèrent sur cet autel. On prononça alors plusieurs discours analogues aux circonstances et rédigés dans les langues française, grecque et italienne.

A midi, les troupes furent formées en colonne et défilèrent devant les autorités pour se rendre sur l'autre partie de l'esplanade, où elles exécutèrent différentes évolutions ; elles firent la petite guerre entre elles, secondées par des pièces de canon de bataille. Ces exercices et manœuvres durèrent jusqu'à 2 heures ; alors les troupes rentrèrent dans leurs quartiers où elles trouvèrent des vivres supplémentaires que la ville leur avait fait distribuer.

Commencement des hostilités (septembre 1798). — L'île de Prévezza étant en butte aux projets hostiles d'Ali, pacha de Janina, le général Chabot y fit construire des redoutes et ordonna le départ de Corfou de quatre compagnies de la 79e, qui furent réparties entre les postes de Nicopolis, de Prévezza, les îles de Sainte-Maure et de Céphalonie.

Ali menaçait de plus en plus; un jour il écrivit à l'adjudant général Roze, qui commandait à Corfou en l'absence du général Chabot, en tournée dans les îles, pour l'inviter à se rendre au bourg de Filiatès où il désirait conférer avec lui. Plein de confiance dans l'amitié qu'Ali lui avait toujours témoignée, Roze s'y rendit, mais, saisi et garrotté, il fut jeté dans un cachot infect et obscur.

N'ayant pu obtenir de cet officier les renseignements qu'il désirait avoir sur nos positions à Butrinto et Nicopolis, Ali invita le 13 octobre le commandant du fort de Butrinto à se rendre au bourg de Calispolis pour y traiter d'affaires intéressant la division. Sans méfiance, le commandant du fort ordonna à M. Steil, sous-lieutenant à la 79e, de se rendre au lieu indiqué ; en arrivant à Calispolis, l'officier français fut retenu prisonnier et conduit à Janina comme esclave. Après avoir été jeté dans un cachot et fort maltraité parce qu'il ne voulait pas donner au pacha les renseignements que ce dernier désirait connaître, le sous-lieutenant Steil fut ramené à Corfou et échangé le 20 décembre suivant.



Le 17 octobre, les Turco-Albanais s'emparèrent pendant la nuit de toutes les hauteurs qui environnaient le fort de Butrinto; aussitôt informé de ce qui se passait, le général Chabot envoya M. Petit, chef de bataillon à la 79e, avec deux compagnies de grenadiers et un détachement de sapeurs.

Combat de Butrinto (18 octobre 1798). — Le lendemain matin, le commandant de ces troupes de renfort attaqua l'ennemi et réussit à le débusquer de ses positions ; mais une centaine de Turcs s'étant retranchés dans la vieille tour de Jacco, située sur la rive gauche de la rivière de Paola, il fut impossible de les en chasser. Le chef de bataillon Petit demanda aussitôt un renfort de 300 hommes avec du canon que le général Chabot lui accorda et, désirant juger par lui-même de l'importance du combat, partit pour Butrinto en même temps que les troupes ; mais dans l'intervalle, l'ennemi s'était considérablement renforcé et, se rendant compte du petit nombre de nos soldats, il attaqua notre ligne avec furie dans la journée du 19. Obligés de céder au nombre et pour ne pas se laisser envelopper, les grenadiers de la 79e demi-brigade reculent lentement lorsque, tout à coup, on aperçoit le général Chabot qui, entouré par les Turcs, va être pris et massacré ; un peloton se précipite sur l'ennemi et ramène le général sain et sauf. Le 20 au matin, Chabot recommença l'attaque et lança les grenadiers sur la tour de Jacco ; ces braves gens firent des prodiges de valeur, mais l'ennemi, trop nombreux, se défendit avec un courage presque égal à celui que montraient les nôtres. Pleins de rage, nos grenadiers conduisent l'obusier qui accompagnait la colonne jusque sous les murs de la tour, mais, accueillis par un feu épouvantable, les plus braves sont tués avant de pouvoir y arriver. Le sergent-major de grenadiers Richard, qui, quoique dangereusement blessé, donnait l'exemple en tête de la colonne d'attaque, fut tué au pied même de la tour de Jacco, où il était parvenu avec quelques-uns de ses hommes.



Depuis plusieurs heures on se battait sans aucun succès apparent ni d'un côté ni de l'autre ; nous avions déjà fait des pertes nombreuses, lorsque, en conduisant ses troupes à une dernière attaque à la baïonnette, le chef de bataillon Petit fut blessé au pied. Les Turcs, huit fois plus nombreux que nous, repoussèrent encore une fois ce glorieux effort ; grâce à l'obusier qu'on avait placé au centre avec une partie des grenadiers amenés par le général Verrières, la colonne put se rallier et repousser les Turcs que leur facile succès rendait trop entreprenants.

Enfin, le général Chabot ordonna la retraite sur le fort et partit le jour même pour Corfou, laissant le commandement au commandant Dufour, qui s'était distingué dans les combats des jours précédents.

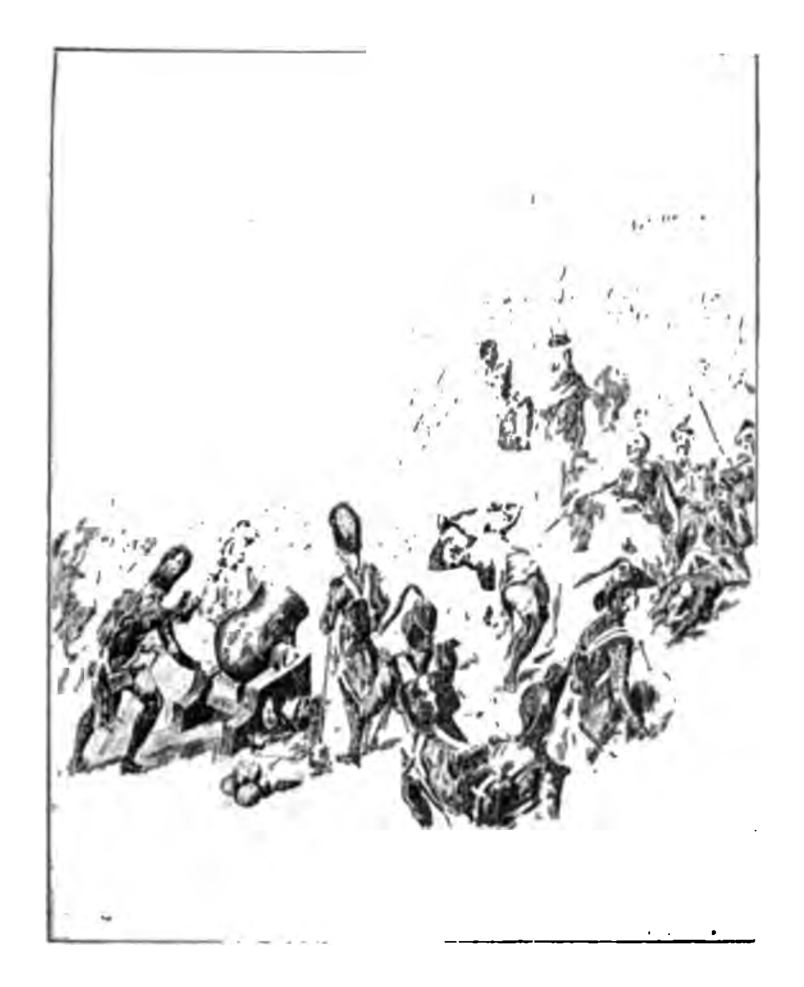
La 79e avait fait des pertes sensibles ; les lieutenants Buiron et Pays ainsi qu'une cinquantaine de soldats étaient morts au champ d'honneur.

Le 25 octobre, la place de Corfou était déclarée en état de siège ; le fort de Butrinto avait dû être évacué et, quelques jours après, le capitaine Millet, de la 79e, arriva à Corfou avec la garnison de l'île d'Ithaque.

Combat du Manduchio. — Le 2 novembre, 1,200 rebelles prirent les armes contre nous, conduits par quelques nobles corsiotes partisans de la Russie. Aussitôt, le général Chabot sortit de la place avec 800 hommes et une pièce de canon pour les chasser des hauteurs environnantes, mais ils résistèrent ; les grenadiers de la 79e les bousculèrent pourtant et brûlèrent les maisons dans lesquelles ils s'étaient retranchés.

Le même jour, un détachement de 15 hommes stationné au village de Lébénizze pour y surveiller la mouture des grains fut entouré par plus de 150 Grecs qui voulurent lui faire rendre les armes, mais ni le nombre, ni les menaces n'effrayèrent les quinze braves de la 79e. Le sergent Besson, qui les commandait, se fit remarquer par son sang-froid et

son éloquence martiale; il engagea le feu et en imposa si bien aux Grecs par son attitude et sa résolution qu'ils n'osèrent fondre sur lui et lui ouvrirent un passage



COMBAT DE [illegible]

Le sergent Bessos eut la gloire de rentrer à Corfou sans avoir perdu un seul homme

Blocus de Corfou (4 novembre 1798). — Le 4 novembre dans l'après-midi, on signala six gros bâtiments de guerre ; le lendemain, quatre d'entre eux, dont un vaisseau russe, une frégate russe et deux caravelles turques, vinrent se placer en avant de l'île de la Paix où ils mouillèrent, les deux autres bâtiments s'étaient placés vis-à-vis du village de Lébénizze.

A 3 heures de l'après-midi, le vice-amiral russe Ouchakow fit sommer le général Chabot de rendre Corfou.

Le général répondit au colonel russe qu'une place aussi importante que celle de Corfou ne pouvait se rendre sans avoir été méritée, et qu'il espérait que l'escadre russo-turque, quelque nombreuse qu'elle fût, ne ferait jamais capituler la garnison qui avait de grands moyens de défense.

Après quelques moments de conversation le général invita les trois parlementaires à dîner ainsi que tous les officiers présents à cette audience. On rit beaucoup pendant le repas, qui fut égayé par la musique de la 79e demi-brigade. Au dessert on chanta des chansons françaises et on porta un toast *aux braves de toutes les nations*. Le général ayant invité le capitaine de haut bord et ses officiers à rester dans la place jusqu'à minuit pour voir le spectacle, il les fit conduire à la nuit dans une voiture dont les persiennes étaient levées. La salle avait été illuminée et se trouvait assez brillante pour le pays parce que les loges étaient remplies de dames. On jouait ce jour-là un opéra italien et l'on donnait le ballet de l'*Entrée des Français au Caire,* de sorte que les parlementaires eurent le plaisir de voir la destruction des beys et l'enlèvement de leurs femmes par l'armée d'Orient, ce qui les fit beaucoup rire ; il y eut ensuite un grand souper chez le général Chabot.

Lorsque le colonel russe prit congé des généraux, il les remercia de l'accueil obligeant qu'il avait reçu; on lui répondit que, s'il en était satisfait, on l'engageait à revenir souvent, que l'on espérait pouvoir encore pendant longtemps le régaler de la musique française et du spectacle de Corfou.

Composition de la garnison de Corfou au commencement du siège (5 novembre 1798). — La garnison de Corfou comprenait alors 1,800 combattants.

La 79° demi-brigade (23 compagnies) . . .	1,450	hommes
Artillerie	210	—
La 5° compagnie du 2° bataillon de sapeurs.	90	—
Gendarmes corcyriens	50	—

Le général Chabot organisa deux corps, l'un de volontaires canonniers, l'autre de volontaires chasseurs à cheval ; il forma en outre une compagnie de partisans pour harceler sans cesse l'ennemi. Ce corps franc fut composé de grenadiers de la 79° commandés par le capitaine Maffrand, connu par ses nombreux exploits dans la campagne du Rhin ; il avait sous ses ordres MM. Wattillaux et Richalet, sous-lieutenants à la 79°.

Les partisans s'établirent dans la redoute Saint-Roch, où l'on plaça quelques bouches à feu de bataille.

Les forces maritimes se composaient :

Du vaisseau *le Généreux*, de 84 canons ;
Du vaisseau *le Leader*, navire anglais de 74 canons, pris à Candie ;
De la corvette *la Brune*, de 32 canons ;
De la bombarde *la Frimaire* ;
Du brick *l'Expédition*,
Et de quatre mauvaises demi-galères.

De tous ces bâtiments, le vaisseau *le Généreux* était seul en état de combattre.

Le 25 novembre au matin, les Russes se postèrent sur le mont Olivette, soutenus par de l'artillerie et par une forte troupe d'insulaires ; ils firent feu pendant une partie de la journée sur plusieurs de nos bâtiments mouillés au bas du fort Neuf.

Sortie du 26 novembre. — Le lendemain, avant le jour, le général Chabot fit sortir 300 hommes d'infanterie et une pièce de canon de bataille, pour chasser l'ennemi du mont

Olivette ; cette sortie était commandée par le capitaine Grouvel, son aide de camp.

Cette officier divisa sa troupe en trois colonnes; l'une, de 120 hommes, fut dirigée par le faubourg de Manduchio et commandée par le capitaine Maffrand; la seconde, de même force, devait tourner le fort Abraham et se porter sur le mont Olivette en suivant la crête des montagnes qui dominent le Manduchio; la troisième était un corps d'observation composé d'une soixantaine d'hommes.

Malgré ces habiles dispositions, l'entreprise échoua; la colonne du capitaine Maffrand, accablée par les Russes et non soutenue par la colonne de gauche, fut obligée de battre en retraite après avoir essuyé le feu de l'ennemi pendant plus d'une heure. Dans la nuit suivante, les Russes établirent sur le mont Olivette une batterie de gros canons et obusiers et y construisirent des retranchements pour se mettre à l'abri d'une nouvelle attaque.

Le 27 novembre au matin, ils ouvrirent un feu très vif et bombardèrent les forts Neuf et Abraham, ainsi que la ville de Corfou; le lendemain, une autre batterie russe fut établie près du couvent de Saint-Pantaléon sur les hauteurs des Castrati.

La batterie de Saint-Pantaléon est enlevée. — Prise d'un drapeau russe. — Le 1er décembre, 600 hommes de la 79e et 2 bouches à feu reçurent l'ordre d'attaquer cette batterie. Le succès fut complet, et après une courte fusillade le sous-lieutenant Nazal, les sergents Besson et Ancelet, le caporal La Masse, sautèrent tous quatre ensemble dans la batterie et s'emparèrent d'un drapeau, de 17 Russes dont un officier et de 3 bouches à feu.

On prit également quelques bœufs ou chevaux et 200 moutons qui furent d'une grande utilité pour nos malades.

Aussitôt prise, la batterie de Saint-Pantaléon fut détruite et ses fossés comblés.

Le général Chabot voulant profiter de l'ardeur des troupes

que la victoire avait portée au plus haut degré, ordonna au chef de bataillon Tréboute d'en prendre le commandement et de s'emparer de la batterie du mont Olivette.

Attaque du mont Olivette. — Une attaque prématurée de l'avant-garde compromit tout et nous enleva le bénéfice de la surprise ; cependant l'ennemi battit en retraite sur le plateau où se trouvait sa batterie.

L'attaque devint meurtrière ; les batteries russes tirant à mitraille nous tuèrent plusieurs braves dont la mort glorieuse ne fit qu'exalter le courage des autres soldats de la 79e. Ceux-ci franchirent bientôt la cime du mont et grimpèrent par les embrasures de la batterie d'où les ennemis faisaient voler sur eux une grêle de balles. Déjà les Russes enclouaient leurs bouches à feu et se disposaient à évacuer le plateau, lorsque des renforts leur arrivèrent et le chef de bataillon Tréboute dut ordonner la retraite. Ce mouvement se fit lentement et avec beaucoup d'ordre ; l'ennemi, quoique fort de plus de 1,000 hommes, avait été tellement étonné de la valeur de nos soldats qu'il n'osa les poursuivre. Au moment où la 79e commençait sa retraite, le capitaine MAFFRAND voyant son frère, sergent de partisans, entouré par les Russes, se précipite à son secours, tue cinq de ses adversaires et, dispersant les autres, parvient à sauver le sous-officier au moment où il venait d'être blessé à l'épaule d'un coup de baïonnette.

Les troupes rentrèrent à Corfou à 4 heures de l'après-midi ; cette affaire glorieuse coûta 60 hommes à la 79e demi-brigade ; les sous-lieutenants Moure et Le Bègue furent tués sur le champ de bataille ; l'ennemi avait perdu 150 hommes.

Prise de deux drapeaux turcs. - Le 14 décembre, la compagnie de partisans du capitaine Maffrand fait une sortie dans laquelle elle s'empare d'un drapeau albanais.

Le 3 janvier 1799, nouvelle sortie de 500 hommes et 2 bouches à feu, dans laquelle la 79e prend encore un dra-

peau aux Turco-Albanais. Ceux-ci s'étaient retranchés dans une chapelle d'où ils faisaient un feu meurtrier; le sous-lieutenant WATTILLIAUX se détache avec une poignée de braves pour les en déloger. A peine avait-il fait quelques pas qu'il se trouve entouré par l'ennemi; un chef turc s'avance pour lui porter un coup de sabre, mais Wattilliaux l'étend mort à ses pieds et les Albanais effrayés prennent aussitôt la fuite.

Dans le courant de février, la compagnie du capitaine Maffrand fait plusieurs incursions heureuses dans les ouvrages de l'ennemi.

Sortie du 10 février 1799. — Le 10 au matin, 600 hommes de la 79e et 3 bouches à feu repoussent les Turco-Albanais jusque sur les hauteurs de Saint-Pantaléon. Le sous-lieutenant LEFEBVRE ayant rallié un certain nombre de soldats qui combattaient isolément les commanda avec tant de bravoure et d'intelligence qu'il contribua singulièrement à la fuite des ennemis et il arriva le premier sur leurs retranchements; mais nos troupes, trop peu nombreuses, ne peuvent aller plus loin; il faut battre en retraite. A ce moment, une pièce d'artillerie est arrêtée, une roue de l'affût se trouvant engagée dans un fossé assez profond; le général VERRIÈRES s'aperçoit du danger; il fait porter en avant la pièce des canonniers auxiliaires qui tire quelques coups à mitraille sur un peloton de Turcs en train d'emmener la pièce abandonnée; plusieurs ennemis sont tués, mais les autres s'embusquent dans les fossés tout autour de leur proie qu'ils ne veulent pas lâcher. Ne consultant que son courage, le général Verrières se porte seul, à cheval, vers la pièce et reste là, assailli par une grêle de balles, jusqu'à ce qu'une vingtaine de braves de la 79e vinssent le délivrer. Parmi eux se trouvait le sergent de partisans Maffrand, les sergents Goubert, Georgin, le fourrier Boitel, le caporal Gambiez et le grenadier Calmin, qui eut la gloire de tuer le Bouyouk-bachi ou capitaine commandant les Turcs.

Les Turco-Albanais repoussèrent nos troupes jusque sur les glacis du fort Saint-Sauveur ; la 79e avait perdu dans cette action le capitaine Mathieu, le lieutenant Boulvert, 15 hommes tués et 50 blessés. Les chefs de bataillon Tréboute et Julietti, le capitaine Maffrand s'y étaient fait remarquer par leur valeur et leur dévouement.

Massacre des compagnies détachées dans l'île de la Paix. — Le 2 mars à 8 heures du matin, les Russes et les Turcs attaquèrent de toute part l'île de la Paix et s'en emparèrent après une canonnade épouvantable : le capitaine Lacroix fut massacré dès le début de l'action ; un certain nombre de soldats français ayant vu les Albanais couper la tête à des prisonniers et voulant échapper à ce triste sort se jetèrent à la mer où plusieurs périrent.

Les Russes, également révoltés par les actes barbares que leurs alliés commettaient devant eux, se formèrent en bataillon carré au milieu de l'île et tous les Français qui purent s'y réfugier furent sauvés ; la plupart furent impitoyablement massacrés par les Turco-Albanais et leurs têtes portées à Cadir-Bey, vice-amiral turc. Des officiers, des soldats et des matelots russes sauvèrent la vie à plusieurs soldats de la 79e en les rachetant aux Turcs.

Dans ce désastre qui nous enleva près de 600 hommes, les actes de courage furent nombreux : le sergent de grenadiers Boitel se trouvait sur le rivage au moment où les Turcs se présentèrent pour y descendre. Il assomma à coups de crosse les premiers qui débarquèrent et résista longtemps avec le plus grand courage jusqu'à ce qu'ayant succombé sous le nombre de ses ennemis il eut la tête tranchée.

Le fusilier Gabriel eut pendant le combat les deux cuisses emportées par un boulet ; malgré une blessure aussi épouvantable, il continua à frapper de son sabre les Turcs qui l'approchaient jusqu'à ce qu'enfin, épuisé par la perte de son sang, il fut décapité par ses barbares ennemis. De toute la garnison, 50 hommes seulement purent s'échapper dans des barques.

Défense du fort Saint-Sauveur. — Pendant que les cinq compagnies du 2e bataillon qui occupaient l'île de la Paix succombaient sous l'attaque irrésistible des Russes et des Turcs réunis, le fort Saint-Sauveur subissait un terrible assaut. Élevé sur une hauteur très voisine de Corfou, commandant la ville entière et sa rade, ce point important était considéré comme la clef de la position ; c'est en vain que 300 Russes et 6,000 Albanais donnèrent plusieurs assauts, ils furent repoussés chaque fois avec une incomparable énergie, laissant en battant en retraite les fossés du fort remplis de leurs morts et de leurs blessés.

La garnison, peu nombreuse [1], les tint en échec jusqu'à la nuit; mais, pour ne pas compromettre la sûreté d'une centaine de combattants qui occupaient les ruines du fort Saint-Sauveur, le chef de brigade Dufour reçut ordre du général Chabot de l'évacuer pendant la nuit. Après avoir mis l'artillerie hors d'état de servir, les soldats de la 79e quittèrent à 9 heures du soir ce poste qu'ils avaient si vaillamment défendu.

Comment passer sous silence les actes d'héroïsme si nombreux et si beaux que les ancêtres du 79e nous ont laissés comme exemple ! Désirant avant tout rester fidèle à la vérité, nous les transcrivons ici tels qu'ils nous ont été révélés par les rapports de l'époque.

WATTILLIAUX, sous-lieutenant de la compagnie de partisans, était toujours armé d'un fusil à deux coups qui fut souvent funeste aux ennemis. Cet officier s'était placé vis-à-vis d'un escalier par lequel les Turco-Albanais, que conduisait un noble grec, furent obligés d'effectuer leur retraite ; c'est de là que, secondé par quelques partisans et grenadiers de la 79e, il fit un grand carnage de ces barbares.

HAN, adjudant sous-officier, se fit remarquer par son sang-froid et par le soin qu'il mit à porter les ordres du chef de brigade Dufour dans les postes les plus périlleux. Pour rem-

---

1. 250 hommes sous le commandement du chef de bataillon Dufour, de la 79e.

plir les missions dont il fut chargé, il fit le coup de feu et lança même des grenades sur l'ennemi. Blessé deux fois, il refusa de quitter les remparts malgré les instances de ses camarades et de ses chefs.

Lemoine, sergent de grenadiers, commandait un poste qui fut vivement attaqué par l'ennemi. Il fit une si belle défense qu'à l'aide de ses camarades il tua tous les Turco-Albanais qui se présentèrent à bonne portée de ses armes ; à la fin de l'action, il fut blessé d'une balle qui lui fracassa la mâchoire.

Ligné, grenadier, exaspéré de voir que les ennemis se maintenaient dans les fossés et persistaient à tenter l'assaut, s'élança sur eux du haut du rempart suivi du brave Dubois, son caporal. Il entraîna une trentaine de ses camarades en leur criant de suivre son mouvement pour prendre l'ennemi en flanc. Les Russes et les Turcs, surpris par cette attaque inopinée, furent forcés de se sauver en désordre et d'essuyer dans leur retraite le feu de toute la garnison.

En rentrant dans le fort, le brave Ligné reçut une balle qui lui traversa une joue.

Informé par le commandant Dufour de la belle conduite de ce grenadier, le général Chabot le nomma sergent.

Bertinot, grenadier, soutenu par quelques-uns de ses camarades, repoussa toutes les attaques que les ennemis dirigèrent contre le poste qu'on lui avait confié ; c'était une embrasure basse, d'un accès facile, par conséquent dangereuse à occuper et difficile à défendre.

Chevalier, grenadier au 2e bataillon, s'était battu pendant plus de deux heures dans l'île de la Paix ; obligé de reculer devant le nombre des ennemis, il se jeta à la mer, traversa à la nage le canal qui sépare cette île de Corfou et se rendit aussitôt au fort Saint-Sauveur, où il continua de se battre avec la plus grande valeur jusqu'à 5 heures de l'après-midi.

Ce brave fut alors grièvement blessé, mais ses chefs ne purent qu'avec beaucoup de peine lui faire quitter le combat pour soigner sa blessure.



Terminons par un acte sublime de dévouement et d'énergie accompli sur un autre point dans l'île de Corfou :

Le général La Salcette avait envoyé BOUCHARD, fusilier à la 79e, et GIVAQUE, tambour, pour faire avancer la bombarde *la Frimaire,* qui devait être mouillée devant Prevezza. Ces deux soldats se mirent à la nage ; Givaque, épuisé, se noya bientôt ; Bouchard, qui avait fait son possible pour sauver son camarade, n'ayant pas trouvé la bombarde et sachant que tout était désespéré à Nicopolis, poussa en nageant jusqu'à la forteresse de Sainte-Maure et fit de cette manière plus d'un myriamètre à l'aide de quelques récifs sur lesquels il se reposait de temps en temps.

Combien d'autres braves se distinguèrent encore ? Le commandant Dufour signalait au général Chabot :

Le capitaine Maffrand, le capitaine quartier-maître trésorier Landraguin, le sous-lieutenant Choquet, le sergent-major Palanchon, les sergents Fayolle et Goudeman, les caporaux Delacoudre et Rassepail, le grenadier Calmin.

Capitulation de Corfou (3 mars 1779). — Le 2 mars au matin, le général Chabot envoya son aide de camp Grouvel auprès du vice-amiral Ouchakow pour proposer une suspension d'armes de 48 heures qui fut acceptée.

La capitulation de Corfou fut ensuite rédigée dans les trois langues française, russe et grecque. En voici un extrait :

Article 1er. — La garnison sortira, avec tous les *honneurs militaires,* de tous les forts et postes qu'elle occupe, un jour après la signature de la présente capitulation ; elle se rangera en bataille sur l'Esplanade où elle déposera ses armes et ses drapeaux à l'exception des généraux, des officiers de l'état-major et autres officiers, qui garderont leurs armes, après quoi les troupes alliées prendront possession des postes ; les Français rentreront de suite dans la citadelle où ils conserveront leur logement jusqu'au moment de leur embarquement qui s'effectuera au port de Mandrachio ; le commissaire général et l'état-major conserveront une garde d'honneur russe jusqu'au moment de l'embarquement.

. . . .

Article 3. — La garnison sera transportée à Toulon par des bâtiments fournis par l'escadre combinée, aux frais de ladite escadre, après avoir donné sa parole d'honneur de ne point prendre les armes pendant 18 mois contre Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies, Sa Majesté le Grand Seigneur, ainsi que contre leurs alliés le roi d'Angleterre, le roi des Deux-Siciles et les alliés actuels des deux Empereurs.

Reddition de la place. — A midi, le 5 mars, la garnison défila tambours battants, drapeaux déployés, devant les troupes russes et déposa les armes.

Messieurs les officiers russes[1] nous donnèrent des preuves de la plus grande considération, écrit le capitaine Bellaire. Il ne me paraît pas inutile de rapporter les honneurs qu'ils rendirent à M. Tissot, lieutenant au 3e régiment d'artillerie, que nous eûmes le malheur de perdre sur la fin de ventôse.

Aussitôt que le général Chabot eut prévenu M. le lieutenant-colonel Skipor, commandant la citadelle, qu'il désirait faire rendre les honneurs funèbres à M. Tissot, cet officier supérieur fit demander un détachement d'honneur russe composé d'un lieutenant, 30 sous-officiers et grenadiers, 2 tambours et un fifre. Le cortège, formé par la 15e compagnie du 3e régiment d'artillerie, par tous les officiers de la garnison et par les grenadiers russes, traversa la ville au bruit de la musique de la 79e demi-brigade, qui marchait en tête. Au moment où l'on mit le corps en terre, le détachement d'honneur fit trois salves en l'air.

La musique française reconduisit les grenadiers russes jusqu'à leur quartier; c'était une chose assez singulière que de voir nos ennemis marcher au bruit de nos airs patriotiques.

La place de Corfou avait résisté héroïquement pendant six mois aux efforts combinés des Russes et des Turco-Albanais ; l'effectif des troupes valides, tant dans la place que dans les forts, ne s'élevait pas à plus de 800 hommes épuisés de fatigue.

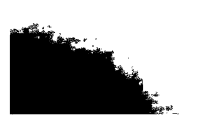
Pendant toute la durée du blocus et du siège, dit le général Chabot, ces troupes n'étaient pas entrées un seul jour dans leurs quartiers.

Les approvisionnements en munitions de guerre étaient épuisés et il n'y avait aucune espérance d'en recevoir.

La prise de l'île de la Paix, l'occupation du fort Saint-Salvador permettaient à l'ennemi de donner un assaut général et l'enceinte du front de mer, qui pouvait être battue en brèche par tous les vaisseaux de l'escadre ennemie, n'était fermée que par un mur de trois pieds d'épaisseur, incapable de soutenir une pareille lutte.

---

1. Lettre du capitaine Bellaire, détaché à l'état-major du général Chabot.



Rentrée de la 79ᵉ demi-brigade en France. — Conformément à la capitulation signée le 3 mars 1799, la garnison fut transportée par la flotte ennemie sur les côtes de France.

Le 16 avril, deux bâtiments russes débarquèrent 600 hommes à Saint-Troppez ; à la fin du même mois, une corvette et un brick amenèrent d'autres hommes de la 79ᵉ à Livourne et à Ancône avec le général Chabot.

A peine débarquées, 3 compagnies, sous les ordres du général Roguet, furent envoyées dans la rivière du Ponent pour combattre les Barbets (brigands) ; elles y restèrent trois mois et rejoignirent le 9 juillet le reste de la 79ᵉ que son chef Godart était en train de réorganiser à Lyon.

La demi-brigade quitta bientôt cette ville pour aller à Paris où elle arriva le 7 août.

Dans les longues étapes que nos braves soldats furent obligés de faire pour se rendre dans la capitale, ils furent l'objet des manifestations sympathiques de ceux qui se pressaient sur leur passage. La renommée de leurs hauts faits les avait déjà précédés et, malgré leur dénuement et leurs figures épuisées par les fatigues et les privations, chacun admirait ces héros qui venaient de rehausser encore la gloire du drapeau français.

Journée du 18 brumaire (9 novembre 1799). — La 79ᵉ demi-brigade arriva à Paris le 5 août 1799 et fit partie de la 17ᵉ division militaire. Ses trois bataillons, dont l'effectif total était de 1,659 hommes dont 99 officiers, furent logés : le 1ᵉʳ bataillon rue Verte, le 2ᵉ à la caserne de la Pépinière, le 3ᵉ à la caserne de la Nouvelle-France.

A peine arrivée, la demi-brigade eut à fournir une foule de détachements dont la force variait de 70 à 80 hommes ; les plus importants furent envoyés à Orléans, Rambouillet, Meaux, Melun, Versailles et dans toutes les localités autour de Paris. Les troupes disponibles étaient en effet sur les frontières et ces petits postes détachés jouaient le rôle de nos brigades de gendarmerie actuelles. La 79ᵉ, sous la direc-



tion de son chef Godart, venait d'achever sa réorganisation ; habillée à neuf, complètement armée et équipée, elle était de nouveau prête à entrer en campagne, lorsque, le 16 octobre, on apprit l'arrivée du général Bonaparte qui revenait d'Égypte.

Ce retour inattendu excita dans la capitale un enthousiasme universel ; à peine arrivé, le général passa en revue les troupes qui formaient la garnison : ce fut pour la 79e demi-brigade l'occasion de se faire remarquer et de recevoir les félicitations de Bonaparte pour sa belle tenue et sa discipline.

Le 18 brumaire [1], Godart reçut l'ordre d'envoyer un bataillon à Saint-Cloud ; ce bataillon arriva au conseil des Cinq-Cents au moment où Arena voulait poignarder Bonaparte. Il entra dans la salle du conseil ses tambours battant la charge.

Le 12 décembre, la 79e reçut par incorporation le 1er bataillon auxiliaire d'Eure-et-Loir et, le 29 du même mois, arriva l'ordre d'envoyer la demi-brigade dans l'Ouest.

ARMÉE DE L'OUEST

(Janvier 1800 à septembre 1802.)

La 79e demi-brigade ayant quitté Paris le 1er janvier 1800 fut d'abord destinée à garder la presqu'île du Cotentin, mais pendant la route, elle reçut ordre de se rendre à Rennes, où elle arriva le 11. A partir de cette époque, la demi-brigade fut complètement dispersée, fournissant des détachements pour les nombreuses colonnes mobiles qui parcouraient le pays en tous sens. Les bataillons occupèrent successivement Rennes, Questembert, Saint-Servan, Dol, Port-Liberté, Port-Malo, Brest, Saint-Malo, Dinan, Morlaix, Pontivy et Vannes.

1. Mémoires du général Godart.



Nous ne les suivrons pas dans leurs marches et contremarches, nous bornant à raconter les épisodes et à signaler les faits d'armes auxquels les hommes de la 79e ont pris une part glorieuse.

Acte de brigandage (27 avril 1800). — Le chef de bataillon Vernier, de la 79e, commandait la place de Fougères. Le célèbre brigand Bobon, chef d'une bande de révoltés, opérait dans les environs de la ville depuis plus d'un mois et s'y livrait à toutes sortes d'atrocités.

En vain lui tendait-on de nombreuses embuscades, toujours prévenu à temps il échappait aux troupes envoyées à sa poursuite. Le 27 avril, le commandant Vernier reçut une lettre de Bobon l'invitant à venir dans un bois des environs de Fougères conférer avec lui au sujet de sa reddition.

Sans méfiance, le chef de bataillon se rendit à cet appel, accompagné du sergent-major Chapuis et d'un civil de Fougères nommé Georges.

Lorsque, après la conférence, le commandant voulut se retirer avec ses compagnons les brigands sautèrent sur leurs armes et les ajustèrent. Le sergent-major voulut faire quelques observations, il fut fusillé sur-le-champ ; le chef de bataillon fut gardé en otage et Georges renvoyé à Fougères pour demander 10,000 fr. comme rançon du commandant Vernier.

Ce dernier aurait été fusillé sans l'intervention de prêtres et de nombreux habitants de Fougères ; élargi par Bobon, le chef de bataillon rejoignit la 79e à Port-Malo.

Très estimé de ses chefs et de ses camarades, dit Godart, le sergent-major Chapuis avait combattu 8 ans pour la liberté de son pays ; la demi-brigade demande à le venger.

Combat singulier entre un chef de bandits et un capitaine de la 79e. — Cette vengeance ne se fit pas attendre longtemps. Le 25 mai, le capitaine Chitry, de la 6e compagnie du 1er bataillon, commandant la place d'Antrain, adressait la



lettre suivante au citoyen Palierne, commandant les arrondissements des côtes de l'Océan :

Citoyen,

D'après les renseignements que j'ai pris, je fis partir dans la nuit du 4 au 5 du présent (prairial an VIII) un détachement de 40 hommes en deux colonnes distinctes. La première, que je commandais, est passée par Coyle et la Soelle ; la 2ᵉ s'est dirigée du côté du Haut-de-Tramblay passant par les villages de Mizandré, le bourg de Saint-Brice et Haut-Brousse, lieu fixé pour la jonction des deux détachements.

La colonne de gauche était arrivée au bourg Saint-Étienne ; comme elle était très fatiguée, je la fis rafraîchir. En conséquence, j'étais donc entré dans une auberge avec le brigadier de la gendarmerie et un gendarme. Mais quelle fut ma satisfaction en voyant arriver un des brigands Bobon qui demanda à boire ; ayant mis les pieds sur la porte, il reconnut l'uniforme des gendarmes, fit aussitôt volte-face et se sauva. Je m'élançai à sa poursuite et je l'eus bientôt atteint. Nous nous mîmes en joue réciproquement et nous restâmes l'un sur l'autre. Je pris aussitôt mon parti, je me jetai sur lui, le saisis corps à corps et m'écriai : « A moi soldats ! » Un conscrit de ma compagnie vint à mon secours et tua ce brigand entre mes bras.

Dans la lutte que je soutins contre Bobon, son frère aîné me manqua à dix pas, d'un coup de feu.

Aussitôt dégagé, mon premier devoir fut de poursuivre ce dernier que je ne pus atteindre qu'à deux ou trois cents toises de l'endroit où son frère avait été tué. Je lui tirai mon coup de feu, mais malheureusement je le manquai. Il m'abandonna seulement ses souliers.

Ce brigand fut pris quelque temps après par la gendarmerie et fusillé sur place.

Mauvaise foi du maire et des habitants de Mont-Dol (16 juillet 1800). — Le 16 juillet, des patrouilles avaient été envoyées de nuit dans la commune de Mont-Dol à la poursuite de plusieurs bandits.

Une d'elles, commandée par un lieutenant de la 79ᵉ, se rendit chez le maire de la commune à 10 heures du soir, pour demander des renseignements et prendre de concert avec les habitants les mesures nécessaires à l'arrestation de la bande si redoutée. Le maire ne se trouvait pas chez lui, mais ayant été prévenu que des hommes armés demandaient à lui parler, il feignit de croire que c'était une troupe de voleurs qui

avaient envahi sa maison. Rassemblant à la hâte ses voisins, qui s'armèrent de fusils, pistolets, fourches, faux et couteaux de pressoir, il marcha à leur tête et ordonna de faire feu.

C'est en vain que le détachement de la 79ᵉ voulut se faire reconnaître, il fut en partie massacré; un gendarme et un caporal furent tués, trois volontaires dangereusement blessés, deux soldats, liés et garottés, furent conduits à Dol par les paysans exaltés.

Quelques jours après, les habitants de la commune de Mont-Dol se rendirent coupables d'un nouvel assassinat qui fit l'objet du rapport suivant, fait par le capitaine Ledard, de la 3ᵉ compagnie du 1ᵉʳ bataillon :

Le 25 juillet, un détachement de ma compagnie se rendit chez le maire de Mont-Dol pour son rafraîchissement ; le maire n'étant pas présent, les habitants firent entrer les hommes chez eux pour leur donner des subsistances. Au moment où ils étaient chez leurs hôtes, une trentaine de paysans de la garde nationale de Mont-Dol sont arrivés armés les uns de fusils, les autres de faulx et de fourches ; ils ont assailli mes hommes qui, n'étant pas armés, leur criaient : « Ne faites pas feu, nous sommes de la 79ᵉ en garnison à Dol. » Les paysans n'ont rien écouté et ont fait feu ; un soldat a été tué raide, trois sont blessés à mort dont un gendarme ; un caporal a la cuisse coupée d'un coup de faulx et plusieurs hommes sont blessés sur la tête. Le lieutenant qui commandait le détachement a réussi à s'échapper, mais on ne sait ce qu'il est devenu.

Les paysans ont attaché deux blessés devant une cheminée et ont allumé un grand feu. Tout ceci s'est passé entre 9 et 10 heures du soir.

Acte de générosité des soldats de la 79ᵉ. — Était-ce là le fait d'une méprise, ou les habitants du pays étaient-ils d'accord avec les bandes de brigands qui erraient dans la campagne ?

Nous ne voulons pas chercher l'explication de ces actes barbares et nous nous contentons d'attirer l'attention sur l'épisode suivant :

Quelque temps après les assassinats qui eurent lieu dans la commune de Mont-Dol, un détachement de la 79ᵉ demi-brigade, commandé par le sergent Lignier, avait réussi à cerner de nuit dans un village une troupe de Vendéens. Ceux-ci, complètement surpris par l'attaque de nos soldats, s'en-



[illegible]

4 [illegible] 1823 — 9 [illegible] [illegible]

fuirent en désordre ; le caporal Dugarin fit à lui seul 3 prisonniers et mit une vingtaine d'hommes en fuite.

Après l'action, les Vendéens qui avaient déposé les armes furent enfermés dans une église; quelques hommes surexcités voulaient les fusiller sur place, lorsque le sergent Lignier et le caporal Vergeau réussirent à leur sauver la vie en les couvrant de leur corps.

Cet acte d'humanité, digne vengeance de la 79e demi-brigade, fut récompensé à sa juste valeur, car un décret du 10 prairial an XI conféra un fusil d'honneur au sergent LIGNIER et aux caporaux VERGEAU et DUGARIN.

Cette guerre d'escarmouches continuelles, les marches et contre-marches, les maladies avaient épuisé les braves soldats de la 79e. Arrivés à Rennes au mois de janvier au nombre de 2,554, ils étaient réduits à 1,883 le 2 octobre de la même année. A cette époque, le général de division Ernouf écrivait au ministre de la guerre à la suite d'une inspection qu'il venait de passer :

J'ai été satisfait de la 79e ; bonne tenue, instruction suffisante et susceptible de devenir meilleure d'après la certitude que j'ai du zèle, de l'activité du citoyen Godart, chef de ce corps, et des officiers qui sont disposés à le seconder parfaitement.

Sauvetage de plusieurs marins par une compagnie du 2e bataillon (17 novembre 1800). — Une compagnie du 2e bataillon occupait la presqu'île de Rhins quand, le 17 novembre, une corvette attaquée par les Anglais vint s'échouer à la côte. Une partie de l'équipage se sauva, mais le capitaine et 8 hommes étaient restés à bord, essayant de sauver le navire sous la protection des batteries du Petit-Mont et de Port-Navalo. Bientôt, les chaloupes anglaises étant sur le point de les envelopper, les défenseurs de la corvette l'évacuèrent après avoir mis le feu aux poudres. Ils essayaient de gagner la terre, entourés de tous côtés par les Anglais, et n'y seraient jamais parvenus sans le secours qui leur fut apporté par 20 hommes de la 79e qui, embusqués dans les rochers, for-



cèrent par leur feu les chaloupes ennemies à regagner le large. Ces hommes, dit le rapport officiel, s'étaient supérieurement comportés.

Combat naval soutenu par un caporal et 2 hommes de la 79e. — Un fort détachement de la demi-brigade occupait Quiberon; le 20 février 1801, le commandant de ce poste donna 12 hommes de renfort à un sloop chargé de blé, destiné à l'approvisionnement de Belle-Isle-en-Mer, et escorté par le cutter l'*Arc*.

Pendant la route, les deux petits navires s'étaient réfugiés non loin de Port-Halignes, ainsi que deux chasse-marée portant 25 hommes de la 79e.

Se croyant en sûreté, 11 hommes du cutter étaient descendus à terre, lorsque 14 chaloupes anglaises vinrent entourer l'*Arc* et s'en emparèrent. L'ennemi dirigea alors contre le sloop un violent feu de mousqueterie qui renversa 15 hommes et se lança à l'abordage, il ne restait à bord que le caporal Coquet et les soldats Ablanc et Chevet; ces trois braves firent face à l'ennemi et repoussèrent l'assaut à coups de crosse et de baïonnette. En fuyant, les Anglais firent une décharge qui tua le soldat Chevet, atteint de trois balles dans la poitrine.

Sauvetage du brick « Marie-Marguerite » (15 avril 1801). — Le 15 avril, le brick *Marie-Marguerite*, de Bordeaux, ayant échoué la nuit précédente et son équipage s'étant sauvé, le commandant de la presqu'île engagea en vain les pêcheurs du pays à aller le secourir. Il fit alors monter sur un canot un détachement de soldats de la 79e, trois chaloupes des environs s'y joignirent et le brick fut dégagé; mais, fortement endommagé par les lames, il coula presque aussitôt et les barriques de vin de Bordeaux dont il était chargé se mirent à flotter de tous côtés.

Les soldats en sauvèrent 126 dont 1/5 leur fut distribué; inutile de dire si ce petit cadeau leur fit plaisir.



Malheureuse situation de la demi-brigade. — Telle était la vie d'aventures que menaient les hommes de la 79e demi-brigade. Mais, répartis par petits groupes, éloignés les uns des autres, ne touchant ni solde ni vêtements, ils tombaient peu à peu dans une misère profonde.

Godart réclamait en vain, on ne l'écoutait pas.

Godart, chef de la 79e demi-brigade d'infanterie de bataille, au citoyen Delaborde, général de division, commandant par intérim l'armée, à son quartier général, à Rennes.

Mon Général,

J'ai cru vous avoir fait déjà un détail bien circonstancié de la misère qu'éprouvait la demi-brigade, mais, à mon retour ici, j'ai eu la triste satisfaction de me convaincre qu'elle était encore plus grande. En mon absence on a achevé de disperser les compagnies de fusiliers; elles sont réparties par 15 ou 20 hommes dans de méchants hameaux et chaque cantonnement est obligé de faire des patrouilles à 2 ou 3 lieues...

Bientôt la demi-brigade sera couverte de haillons et tous nos braves soldats seront exténués de fatigue.

Quelques mois après, Godart écrivait à nouveau :

Permettez, mon Général, que je saisisse cette occasion, pour vous mettre sous les yeux la pénible situation de mes grenadiers.

Depuis quatre mois, ils sont en courses après les brigands, marchant nuit et jour et par des temps affreux dans les landes du Morbihan ; ils sont entièrement délabrés, leur habillement est dans le plus mauvais état, ils me demandent des souliers que je suis dans l'impossibilité de leur faire fournir. Il est dû à la troupe la solde de nivôse et pluviôse et l'indemnité de viande de la 3e décade ; les officiers n'ont pas touché de solde depuis trois mois, leur indemnité leur est due depuis quatre mois.

Démembrement de la 79e demi-brigade. — A cette époque, la demi-brigade fut obligée de fournir de nombreux détachements à bord des vaisseaux. Tout d'abord, le 2e bataillon fut désigné pour faire partie de l'expédition de l'amiral Villaret-Joyeuse à Saint-Domingue. Parti d'Hennebont le 17 juin 1801, le bataillon resta à Brest jusqu'au 24 décembre, époque de son départ pour les colonies.



Son effectif était alors de 600 hommes ; nous donnerons plus loin le détail de cette expédition.

Après le départ du 2ᵉ bataillon, écrit Godart, mon régiment fut réduit à 600 hommes ; j'en avais fourni depuis quelque temps 1,450 aux îles de Saint-Domingue et de la Guadeloupe ainsi que 3 chefs de bataillon.

Au mois de mars 1802, 400 hommes d'infanterie, dont 150 de la 79ᵉ, en garnison à Vannes, furent encore mis sous les ordres du contre-amiral Lacrosse, à Lorient, pour tenir garnison à bord des frégates la *Cornélie* et la *Cocarde,* qui partirent le 20 avril pour la Guadeloupe.

Heureusement qu'alors la demi-brigade incorpora 480 hommes de la 40ᵉ et reçut 180 soldats de la 79ᵉ qui rentraient des prisons de Constantinople. Ces malheureux, survivants du massacre de Prevezza, avaient été détenus dans la plus dure captivité ; employés aux travaux les plus pénibles, beaucoup d'entre eux avaient succombé au service de leurs barbares ennemis.

Le chef de la 79ᵉ s'efforça alors de reconstituer sa demi-brigade, si éprouvée depuis quelque temps ; il y réussit complètement, car il écrit au mois de mars 1802.

J'étais à Saint-Servan, lorsque l'inspecteur général Dumas y arriva au commencement de germinal an X et passa la revue de ce que j'avais pu réunir de mon régiment. Je ne reçus que des éloges de sa part pour l'instruction, la discipline et l'administration.

Départ pour le midi de la France. — Vers le mois d'août, la demi-brigade reçut ordre de partir pour le midi de la France ; au mois d'octobre suivant, le 1ᵉʳ bataillon, à l'effectif de 700 hommes, est à Carcassonne ; le 3ᵉ bataillon (631 hommes) est à Narbonne, il n'y a plus de 2ᵉ bataillon, ce dernier étant à Saint-Domingue.

LE 2e BATAILLON A SAINT-DOMINGUE

Le 2e bataillon, commandé par le chef de bataillon Tréboutte, débarqua, le 4 février 1802, à l'anse du Limbé. Désigné pour former l'avant-garde, il fournit plusieurs détachements chargés d'éloigner les partis ennemis qui cherchaient à s'opposer au débarquement. Une petite reconnaissance de 12 hommes, commandée par le lieutenant SIMONEAU, s'empara de 3 pièces de canon dont une de huit et deux de trois. Cette glorieuse action, qui marquait si heureusement le début des hostilités, fut portée à la connaissance de tous par le sous-chef d'état-major Daoust qui en avait été témoin.

Le lendemain, 5 février, le 2e bataillon de la 79e demi-brigade fut incorporé dans la division du général Desfourneaux ; arrivé au Morne-Rouge, il y resta jusqu'au 8 et en partit pour se rendre au Haut-du-Cap. Jusqu'au 18 février, il longe la Grande-Rivière, dans un pays inconnu et tellement accidenté qu'il fallut renvoyer au Cap les voitures et les conducteurs qui ne pouvaient plus suivre. La division s'étant rassemblée à l'Église-Blanche, on vida les voitures de munitions ; chaque soldat fut alors muni de 100 cartouches.

La division ayant repris sa marche en avant, la compagnie de grenadiers de la 79e, celle de la 71e et une compagnie de canonniers formèrent l'arrière-garde avec le 2e bataillon, sous le commandement de l'adjudant-commandant Andrieux.

Terrible combat d'arrière-garde. Le drapeau du 2e bataillon en danger (18 février 1802). — Par suite de l'ignorance ou de la malveillance du guide, l'arrière-garde prit un chemin différent de celui que suivait le gros de la colonne et elle fut obligée de traverser une rivière profonde pour retrouver son chemin. Mais, entourées d'ennemis, attaquées par des postes cachés sous bois, les deux compagnies de grenadiers repoussèrent vigoureusement les nègres de Toussaint

jusqu'au pied du fort dit des Cardinaux, à proximité de leur camp.

Ne soupçonnant pas la supériorité numérique de l'ennemi qu'il avait devant lui [1], le général Andrieux donna l'ordre au commandant Tréboutte de monter à l'assaut du fort avec les deux compagnies de grenadiers et la compagnie de canonniers. Cette attaque téméraire faillit se transformer en désastre ; une forte colonne ennemie barra la route à nos 500 braves qui ne durent leur salut qu'à leur bonne contenance et à leur fermeté. A force d'audace, ils obligèrent même l'ennemi à rebrousser chemin jusqu'au fort et à se placer sous la protection de son canon. Les grenadiers entraînés par leur ardeur, arrivèrent au pied d'un rocher escarpé et couvert d'épines qui en empêchaient l'accès. Égarés, ils restaient là sous la mitraille lorsque tout à coup une bande nombreuse de nègres, précédée de tambours battant la charge, vint couper leur ligne de retraite.

Ils allaient être massacrés, lorsque le commandant nègre et un de ses officiers, s'étant avancés pour s'emparer du commandant Tréboutte, furent tués par lui de deux coups de feu à bout portant ; effrayés par la mort de leur chef, les nègres s'enfuirent aussitôt.

La petite colonne française commençait sa retraite lorsque, 200 pas plus loin, elle rencontra une nouvelle troupe ennemie qu'il fallut traverser à la baïonnette. Dans cette lutte corps à corps, le drapeau du 2e bataillon, gardé seulement par 25 hommes, était entouré par une foule de nègres hurlant et se croyant déjà vainqueurs ; le commandant Tréboutte fit sonner le ralliement et, se portant au secours du drapeau avec quelques hommes, parvint à le sauver.

Les grenadiers subirent des pertes nombreuses, car ils furent obligés de traverser deux fois une rivière sous le feu de l'ennemi embusqué dans les bois. De nombreux officiers furent tués ou blessés, parmi eux le capitaine adjudant-major

1. 1,800 hommes



Didier, qui eut les deux cuisses traversées par une balle au moment où il rassemblait quelques hommes pour soutenir la retraite dans un passage difficile.

La situation était alors des plus critiques ; le nombre des blessés était si considérable qu'on ne pouvait ni les charger sur les quelques mulets dont disposait le bataillon, ni les abandonner à l'ennemi, car c'était les vouer à une mort terrible. On vit alors les officiers supérieurs et le général lui-même mettre pied à terre et donner leurs chevaux ; les hommes se mettaient à deux pour emporter un camarade, mais la colonne ne marchait plus que lentement.

Le commandant Tréboutte, à la tête des grenadiers et de la compagnie de canonniers, fit alors face à l'ennemi et parvint à l'éloigner par des feux habilement dirigés.

Le feu de chaussée fut le plus efficace, dit le rapport officiel, l'ordre et l'ensemble avec lesquels il fut exécuté nous permit d'atteindre assez heureusement à l'Église-Blanche.

On ne s'arrêta que pour reprendre haleine et la retraite se continua dans le même ordre jusqu'à la rivière au delà du chemin du Dondon, sur la route de la Tannerie, où se trouvait le général en chef avec l'artillerie et des chasseurs.

Après avoir occupé le Dondon le 19 février, le 2e bataillon de la 79e repartit le lendemain, à 3 heures du matin, pour Saint-Miguel, où il devait rejoindre la division.

Après avoir marché environ une lieue et demie, dit le commandant Tréboutte dans son rapport, nous aperçûmes un poste ennemi sur la crête d'un morne au nord-ouest. Malgré le qui-vive de la sentinelle, auquel nous ne daignâmes pas répondre, nous passâmes sans essuyer le feu.

Une autre sentinelle était placée à la crête du morne Laroque qui, jadis, séparait la partie espagnole de la région française ; elle cria qui vive à notre arrivée et tira son coup de fusil ; aussitôt 300 hommes parurent et se placèrent en travers de notre chemin. Ceci leur était d'autant plus facile que le sentier sur lequel nous nous trouvions gravissait une montagne escarpée ; le soldat était hors d'haleine, ce qui lui ôtait son aptitude ordinaire à foncer sur l'ennemi à la baïonnette pour ne pas lui laisser le temps de recharger après son premier coup de feu.



Malgré toutes ces difficultés, le 2e bataillon reçut l'ordre de marcher directement à l'ennemi et enleva la position avec sa bravoure habituelle. Quelques hommes furent blessés, parmi eux se trouvait le lieutenant Courtat.



Cependant la situation était toujours critique ; il fallait à tout prix rejoindre la division et le chemin à suivre ne permettait que le passage sur un rang pendant près de sept heures. La colonne dut, dans cette formation, traverser un bois et passer *trente-trois fois* la même rivière ; elle réussit enfin, en



suivant les traces d'une troupe ennemie, à retrouver la division à Saint-Miguel le 23 février.

Nous en suivîmes la marche pour le morne la Croix; les différentes forêts, les chemins difficiles et un abatis à l'entrée du chemin des Couleuvres nous retardèrent beaucoup et nous obligèrent à prendre position à une lieue du morne.

Le 24 février, à 5 heures du matin, la division vint s'établir près les Gonaïves, en face de l'habitation Grandmont, après avoir battu les grenadiers de Toussaint. Le 26, elle était au bac de l'Ester, d'où elle partit le 2 mars, à 3 heures du matin, pour la Savane-Brûlée en passant par la route qui conduit à la Petite-Rivière. Un parti ennemi, au delà d'un pont qui était en feu, fut repoussé par l'avant-garde. Le lendemain, nous couchâmes au Petit-Carreau et en repartîmes le 4 pour le Grand-Cahos.

La division fut attaquée au Petit-Cahos par les troupes du général Dessalines. L'affaire ne dura pas plus d'une demi-heure; le terrain ne permettant pas le déploiement, l'avant-garde et la 5e légère suffirent seules pour vaincre l'ennemi.

A notre arrivée au Grand-Cahos, quelques troupes firent la fusillade en fuyant. Le 6 mars, la division partit pour Plassac et arriva le 9 à La Mirebatais.

Là, le bataillon reçut l'ordre de partir pour le Port-Républicain, escortant l'ambulance. Sa mission accomplie, il rejoignit la division le 16 aux Vérettes et en partit le 21 pour assister à la prise du fort de la crête à Pierrot.

Dans l'évacuation du fort par les troupes nègres, le bataillon était placé par compagnies aux points où l'ennemi pouvait s'échapper; tous ceux qui se présentèrent furent repoussés à coups de fusil[1].

Incorporation du 2e bataillon dans le 7e régiment de ligne. — Cette campagne pénible continua ainsi jusqu'à la fin de l'année 1802; par suite des pertes nombreuses subies par les différents corps, une fusion complète s'opéra bientôt entre eux. Cette situation fut régularisée par un arrêté du 2 mai 1803 qui décida que le 2e bataillon de la 79e demi-brigade entrerait dans la composition du 7e régiment d'infanterie de ligne à Saint-Domingue.

Réorganisation du régiment. — Arrivée dans le midi de la France en octobre 1802, la 79e demi-brigade eut tout le temps nécessaire pour se réorganiser en entier. Elle avait

1. Rapport du commandant Trélouille.

perdu les deux tiers de son effectif en fournissant de nombreux détachements pour l'Amérique et s'était trouvée réduite à 600 hommes lorsqu'elle eut envoyé son 2ᵉ bataillon à Saint-Domingue. Par un arrêté du 2 mai 1803, ce bataillon était incorporé dans le 7ᵉ régiment de ligne ; la 79ᵉ ne comptait donc plus à cette époque que deux bataillons dont l'un tenait garnison à Carcassonne et l'autre à Narbonne.

Le 1ᵉʳ vendémiaire an XII (24 septembre 1803), l'armée subit une sérieuse modification : les demi-brigades furent supprimées et constituées en régiments à trois ou quatre bataillons.

Voici un extrait des registres des délibérations des consuls de la République qui permet de se rendre compte de la nouvelle organisation qui créait alors les régiments, futurs héros des guerres du premier Empire.

Extrait des registres des délibérations des consuls de la République.

Titre IV. — INFANTERIE.

Article 1ᵉʳ. — Les corps d'infanterie seront désignés désormais sous le nom de *Régiment*. Les chefs de brigade prendront le titre de *Colonel*.

Article 2. — Il n'y aura plus de corps d'infanterie à deux bataillons ; à cet effet les demi-brigades à deux bataillons seront réunies pour que deux forment un régiment à quatre bataillons conformément au tableau suivant :

RÉGIMENTS qui recevront l'incorporation	CORPS qui seront incorporés.	NUMÉROS que porteront les nouveaux corps.
.	.	.
.	.	.
.	.	.
79ᵉ	77ᵉ	79ᵉ
.	.	.

Article 3. — En conséquence, l'infanterie sera composée de 90 régiments de ligne et de 27 régiments d'infanterie légère.

Des 90 régiments d'infanterie de ligne, 19 seront à 4 bataillons et 71 à 3 bataillons.

Des 27 régiments d'infanterie légère, 3 seront à 4 bataillons et 24 à 3 bataillons.

Les numéros des demi-brigades réunies à d'autres resteront vacants jusqu'à nouvel ordre, etc.

En exécution de ce décret, la 79ᵉ demi-brigade devenait le 79ᵉ régiment d'infanterie de ligne et, par suite de l'incorporation de la 77ᵉ, le corps était porté à 4 bataillons.

Le 24 octobre 1803, les 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons du 79ᵉ étaient à Saintes, les 3ᵉ et 4ᵉ à Bordeaux et le dépôt à Bayonne. Le régiment resta dans le midi jusqu'au mois de janvier 1805, tenant successivement garnison au camp de Bayonne, à Saintes, à Bordeaux, à Rochefort et à la Rochelle.

Le 8 mars 1804, le colonel Godart reçut l'ordre d'envoyer 5 compagnies prises dans les 3ᵉ et 4ᵉ bataillons (en tout 750 hommes) au Ferrol (Espagne). Le vide produit par ce fort détachement fut bientôt comblé par les recrues qu'on envoya au régiment et, lorsqu'il reçut l'ordre de partir pour l'Italie, au commencement de février 1805, le colonel Godart avait ses 4 bataillons au complet. Le 20 février, le régiment est à Lyon ; de mars à juin, le 1ᵉʳ bataillon est à Casal, le 2ᵉ à Valence, les 3ᵉ et 4ᵉ à Lyon ; puis les 4 bataillons se réunissent à Casal, où ils restent jusqu'au 3 septembre, époque à laquelle ils vont faire partie de la division de réserve de l'armée d'Italie.

ARMÉE D'ITALIE ET DE NAPLES

Avant son départ pour l'armée d'Italie, le 79ᵉ fut inspecté par le général de division Chabot, inspecteur général, qui écrivait le 1ᵉʳ septembre au ministre de la guerre :

Conformément à vos ordres, je viens de faire une tournée dans les différentes garnisons occupées par les troupes dont Votre Excellence m'a confié le commandement. Je n'ai que le rapport le plus satisfaisant à vous faire sur le 79ᵉ régiment qui est à Casal. L'esprit et la discipline de ce corps ne laissent rien à désirer ; l'administration en est bonne et conforme aux règlements et la tenue des plus belles ; il a fait de grands progrès dans son instruction qui est maintenant à sa perfection.



Le 3 septembre, le 79e part de Casal dans les meilleures conditions et se rend à Brescia par Verceil et Milan, à l'effectif de 108 officiers et 1,644 hommes. Le 18 du même mois, il est placé dans la division de réserve commandée par le général Molitor.

Composée de corps que M. le maréchal Masséna a particulièrement distingués, elle est destinée à se porter partout où des opérations importantes pourront l'exiger.

Le 79e fait brigade avec le 60e sous les ordres du général Valory ; le 23 septembre, la situation détaillée du régiment était la suivante :

79e régiment d'infanterie : colonel Godart, à Monzambano, les grenadiers à Isola-Alta.

	OFFICIERS.	HOMMES.
Effectif	86	1,171
Au dépôt à Novare . . .	27	142
En recrutement	7	11
Aux hôpitaux	2	201

Le régiment a 15 officiers et 614 hommes embarqués au Ferrol ; il a aussi 4 officiers et 72 hommes au fort de Vérone. Notons, en passant, l'ordre du maréchal Masséna daté du 5 octobre 1805 et adressé par le général Charpentier, chef de l'état-major général, à M. le général Molitor :

Je vous préviens, mon cher Général, que l'intention de M. le maréchal général en chef est qu'il soit formé des compagnies d'éclaireurs par régiment d'infanterie. On choisira 25 hommes par bataillon parmi les anciens soldats les plus ingambes et les plus braves.

Cependant les hostilités n'étaient pas encore commencées ; le maréchal Masséna écrivait en effet au général Molitor, le 13 octobre, que, d'après les instructions qu'il avait reçues, il avait été conclu entre l'armée française et l'armée autrichienne une convention particulière portant qu'il ne pourrait être exercé aucun acte hostile qu'après qu'on se serait



prévenu six jours à l'avance. Or, cette convention expirait le 14 à midi.

Nous devons dès lors nous considérer comme en état de guerre et nous tenir prêts à agir en conséquence.

Du 14 au 29 octobre, l'armée française était sur le qui-vive et s'éclairant avec soin en avant d'elle et vers l'Adige. Les troupes étaient sous les armes une heure avant la pointe du jour jusqu'à la rentrée des découvertes ; elles se tenaient en tout temps prêtes à marcher au premier signal.

Bataille de Caldiero (30 octobre 1805). — Enfin, le 30 octobre, le maréchal Masséna se décidait à attaquer et envoyait au général Molitor l'ordre suivant :

Le général Molitor se portera avec sa division sur les hauteurs de Codognola. Il longera la crête en se dirigeant sur sa droite pour prendre en flanc les redoutes de l'ennemi. Le général Molitor aura soin de se faire éclairer sur sa gauche et de tenir ses troupes le plus réunies qu'il sera possible. Le général Molitor aura soin de me donner souvent de ses nouvelles à Vago et me fera prévenir du moment où il pourra commencer son attaque.

Le général Molitor partit aussitôt ; voici un extrait du rapport qu'il fit au maréchal Masséna après l'action :

J'envoyai l'ordre de me suivre au général de brigade Valory qui se trouvait, avec le 79ᵉ régiment, à l'extrême-droite de ma division et, sans attendre que les généraux de Launay et Valory aient effectué leur mouvement, je me portai avec les trois premiers bataillons du 60ᵉ régiment au-devant de la colonne autrichienne que ce mouvement exécuté avec résolution fit reculer dans les retranchements, lorsque je m'aperçus qu'au lieu d'être suivi et soutenu par le général Valory avec le 79ᵉ, mes derrières étaient harcelés et attaqués par la cavalerie ennemie.

Cependant le 79ᵉ régiment qui, au commencement de l'action, se trouvait à la gauche de la division Gardanne et s'était laissé entraîner à prendre part à la lutte que soutenait cette division, profita avec ardeur et bonheur de sa position de flanc pour charger à revers les assaillants de la division Gardanne ; il fit mettre bas les armes à un bataillon ennemi et contribua à faire un plus grand nombre de prisonniers.

Récit de la bataille de Caldiero (extrait de la correspondance du colonel Godart, du 79ᵉ) :

Le lendemain, 8 brumaire, le maréchal qui nous commandait fit placer trois divisions en ordre de bataille, en attendant les rapports de nos deux autres divisions qui manœuvraient sur nos flancs et sur ceux de l'ennemi.

Le prince Charles nous fit aussitôt attaquer de front ; nos divisions du centre furent repoussées. Celle dont je faisais partie (division Molitor) tenant la gauche, reçut l'ordre de se porter en avant. Je commençais mon mouvement avec mes quatorze compagnies de fusiliers, faisant face au flanc droit d'une colonne ennemie de 4,000 à 5,000 hommes qui marchait sur la grande route pour soutenir ses tirailleurs ; arrivé à 150 pas de cette colonne, je fis faire une décharge de mousqueterie et fis ensuite foncer dessus à la baïonnette et au pas de charge.

Jamais déroute ne fut plus complète ; je fis près de 1,200 prisonniers dont une quarantaine d'officiers. On apercevait un régiment de hussards ennemis qui venait au secours de cette colonne, cachant sa marche à la faveur d'un village où nous avions, heureusement, six de nos compagnies postées ; à peine ce régiment fut-il arrivé à demi-portée de balle du village que ces compagnies firent une décharge qui le fit promptement rétrograder et nous sauva d'un assez mauvais pas, puisque cette cavalerie manœuvrait de manière à nous couper par nos derrières.

La retraite de cette colonne, dont j'avais réussi à prendre tant de prisonniers, celle du régiment de hussards qui venait à son secours, changèrent entièrement la face des choses. Nos divisions, qui déjà étaient elles-mêmes en retraite, revinrent à la charge et nous repoussâmes l'ennemi jusque dans ses retranchements de Caldiero ; nous l'y maintînmes et nous restâmes maîtres du champ de bataille.

Je perdis dans cette journée 127 sous-officiers et soldats tués ou blessés, plusieurs officiers blessés grièvement et presque tous généralement furent ou touchés légèrement ou eurent leurs habits criblés de balles. Pour ma part, j'eus mon chapeau percé d'un biscaïen et trois balles percèrent mes habits, très heureux d'en être quitte à si bon marché.

A la suite de la bataille de Caldiero, le prince Charles, craignant d'être tourné, évacua précipitamment ses positions le 1ᵉʳ novembre.

Le 79ᵉ, faisant toujours partie de la division Molitor, se trouve le 11 novembre sur la route de Valvasone à Torre ; le 1ᵉʳ décembre, il est à Gorizia (Gœrtz).

Le 11 du même mois, l'armée d'Italie, par ordre de l'Empereur, devient le 8ᵉ corps de la Grande-Armée.

La division Molitor reste alors aux environs de Laybach



jusqu'à la signature du traité de paix de Presbourg, le 26 décembre 1805.

Le 79e va, peu de temps après, remporter de nouveaux lauriers à l'armée de Dalmatie ; mais, avant de le suivre dans cette pénible campagne, rejoignons le détachement de 5 compagnies que le colonel Godart avait envoyé au Ferrol (Espagne), avant de partir pour l'Italie, le 8 mars 1804.

Bataille navale de Trafalgar. Mort de l'amiral Nelson (8 octobre 1805). — A l'époque où le régiment se couvrait de gloire à Caldiero, les 600 hommes détachés contribuaient vaillamment à la bataille de Trafalgar. Moins heureux que leurs frères, ces braves ont succombé au poste d'honneur sans avoir l'ivresse de la victoire, mais le récit de leurs hauts faits montre suffisamment qu'ils méritaient un sort plus heureux ; 9 officiers tués ou blessés, 180 sous-officiers et soldats tués ou noyés, 237 disparus, telles sont les pertes du 3e bataillon à la bataille de Trafalgar.

Le détachement fourni par le 79e était composé des cinq compagnies suivantes : 1re, 2e, 3e et 4e compagnies du 3e bataillon, une compagnie fournie par le 4e bataillon. Arrivées au Ferrol, ces compagnies furent embarquées sur les navires de l'amiral Villeneuve comme compagnies de garnison ; les 1re et 3e à bord du *Redoutable*, le vaisseau amiral, les autres sur le *Fougueux* et sur l'*Argonaute*.

Nous avons trouvé[1] un récit pittoresque du combat livré par le *Redoutable* au vaisseau amiral anglais ; nous le transcrivons en entier, car il donne une idée fort juste de cette terrible lutte :

Le *Redoutable* était au centre et un peu en avant de la ligne française, qui, par une dernière disposition du général, était rangée en demi-cercle. Il avait en face de lui un vaisseau anglais à trois ponts portant pavillon du vice-amiral et conséquemment monté par Nelson. Ce vaisseau occupait, dans l'escadre anglaise, la même position que le *Redoutable* dans l'armée

1. Mémoires de Robert Guillemar, sergent en retraite (1827). Le sergent Guillemar était du 67e.



BATAILLE DE CALDIERO 3 OCTOBRE 1805

combinée. Tout à coup, il fit des signaux qui furent répétés à l'instant, et s'avança sur nous à toutes voiles, tandis que les autres vaisseaux imitaient ce mouvement. Son intention était évidemment de couper notre ligne en attaquant le *Redoutable*, qui lui présenta le travers et lui envoya sa première volée.

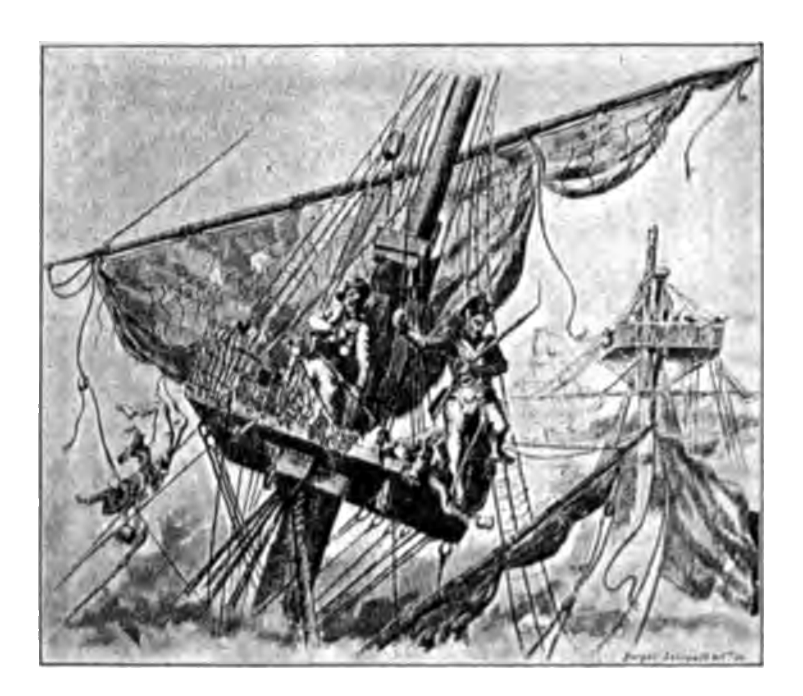
Ce fut le signal du combat. Le vaisseau anglais riposta et, au même instant, se prolongea sur les deux lignes un feu d'artillerie qui ne devait cesser que par l'extermination d'une des deux flottes. Déjà des cris de douleur et de mort s'étaient fait entendre sur le pont et dans les batteries du *Redoutable*. Dès la première volée, un officier et plus de 30 marins ou soldats étaient tombés morts ou blessés. C'était la première fois que je voyais le feu ; une émotion que je n'avais point éprouvée jusqu'alors faisait battre mon cœur avec force. La crainte pouvait y être pour quelque chose, mais elle était mêlée d'autres sentiments dont je ne pouvais me rendre compte. Je souffrais avec peine d'être retenu dans un poste où je ne faisais d'autre mouvement que celui qu'exigeaient les décharges de mousqueterie de notre peloton sur le pont du vaisseau anglais. J'aurais voulu faire un service plus actif, qu'il m'eût été permis de parcourir notre vaisseau et de manœuvrer un canon. Bientôt mes vœux furent exaucés. Nos gabiers d'artimon avaient été tués ; 2 matelots et 4 soldats dont je faisais partie reçurent l'ordre de les remplacer dans la hune. Comme nous y montions, les boulets et la mitraille volaient autour de nous, frappaient les mâts et les vergues, dont ils enlevaient d'énormes éclats et coupaient les manœuvres. Un de mes camarades fut blessé à côté de moi et, d'une hauteur de 30 pieds, fut précipité sur le pont, où il se fracassa la tête.

Arrivé dans la hune, mon premier mouvement fut de jeter un coup d'œil sur le spectacle que présentaient les deux armées. A plus d'une lieue s'étendait une épaisse fumée, au-dessus de laquelle on pouvait apercevoir une forêt de mâts et de cordages et les pavillons, les guidons et les flammes des trois nations. Des milliers d'éclairs plus ou moins rapprochés perçaient sans interruption ce nuage et un roulement assez semblable à celui d'un tonnerre continu, mais beaucoup plus fort, sortait de son sein. La mer était calme et le vent assez faible n'était pas très favorable à l'exécution des manœuvres.

Les gabiers anglais, dont nous n'étions qu'à quelques toises, firent, en nous voyant paraître, un feu très vif auquel nous répondîmes. Un soldat de ma compagnie et un marin furent tués tout près de moi ; deux autres, blessés, purent cependant descendre par les haubans. Nos adversaires furent, à ce qu'il paraît, encore plus maltraités que nous, car bientôt je ne vis personne dans la hune anglaise et l'on ne vint point remplacer les hommes qui avaient dû être tués ou blessés par nos balles.

Je regardai alors le vaisseau anglais et le nôtre. La fumée les enveloppait, se dissipait un instant et revenait plus épaisse à chaque nouvelle volée. Les deux ponts étaient couverts de cadavres qu'on ne se donnait pas le temps de jeter à la mer. J'aperçus M. le commandant Lucas immobile à son poste et quelques officiers blessés commander encore. Sur l'arrière du vaisseau anglais était un officier couvert de décorations et n'ayant

qu'un bras. D'après ce que j'avais entendu dire de Nelson, je ne doutai pas que ce fût lui. Il était entouré de plusieurs officiers auxquels il paraissait donner des ordres. A l'instant même où je l'aperçus, plusieurs marins tombèrent auprès de lui, frappés par les boulets du *Redoutable*. Ne recevant pas l'ordre de descendre et me voyant oublié dans la hune, je crus de mon devoir de faire feu sur l'arrière du vaisseau anglais, que je voyais à découvert et de très près. J'aurais même pu ajuster les individus, mais je tirai successivement sur les différents groupes formés par



disposait à s'élancer sur le pont anglais, le feu recommença avec fureur. En même temps, 2 vaisseaux de 80, l'un anglais, l'autre français, vinrent se placer le premier bord à bord du *Redoutable*, pour le mettre entre deux feux, et l'autre, par le travers de celui de Nelson, dans l'intention de l'y mettre également. On vit alors un spectacle dont aucun combat naval n'avait jamais donné l'exemple et qui ne s'est pas renouvelé depuis : celui de 4 vaisseaux placés dans la même direction, se touchant, se heurtant, confondant leurs vergues et combattant avec un acharnement dont rien ne peut donner l'idée. Les manœuvres furent abandonnées, et tous les marins, tous les soldats mis aux pièces d'artillerie ; les officiers eux-mêmes, n'ayant rien à prévoir, rien à ordonner dans cette horrible mêlée, vinrent s'y placer. Au milieu de près de 400 pièces de gros calibre, qui, dans un espace peu considérable, tiraient ensemble ; du fracas des boulets qui, frappant les flancs du *Redoutable*, y faisaient de larges ouvertures : parmi les éclats qui volaient de toutes parts et dans tous les sens avec la rapidité des projectiles ; le choc des vaisseaux qui, dans leur balancement, s'abordaient à chaque instant, et semblaient prêts à s'entr'ouvrir, chacun ne songeait qu'à anéantir l'ennemi et les cris des mourants et des blessés n'étaient plus entendus. Ils tombaient, et si leur chute gênait le mouvement de la pièce qu'ils avaient servie jusque-là, un voisin se contentait de les repousser avec le pied, jusqu'au milieu de la batterie, et, sans proférer un mot, se remettait avec une fureur concentrée, au même poste, où bientôt il tombait lui-même.

En moins d'une demi-heure, notre vaisseau, sans avoir amené son pavillon, était rendu de fait. Notre feu s'était ralenti graduellement et avait fini par cesser.

De 800 hommes composant notre équipage, 150 tout au plus survivaient, presque tous atteints de blessures plus ou moins graves.

Il était 5 heures quand le combat cessa.

Dans la soirée, des chaloupes anglaises vinrent prendre le reste de notre équipage pour le répartir sur différents vaisseaux, je fus conduit sur le *Victory*. Nelson avait reçu sur l'épaule droite une balle qui, pénétrant obliquement, avait brisé l'épine dorsale.

A la suite de cette sanglante bataille, 204 hommes, seuls survivants des cinq compagnies du 79e, purent échapper aux Anglais.

Ayant réussi à débarquer sur les côtes d'Espagne, ils furent réunis en détachement et rejoignirent le régiment au mois de juillet 1806, au début de la campagne de Dalmatie.

CAMPAGNE DE DALMATIE

(Janvier 1806 à juillet 1809)

Le traité de Presbourg avait cédé la Dalmatie au royaume d'Italie, qui devait y installer une administration civile relevant du gouvernement royal de Milan ; la France allait fournir les troupes d'occupation. La remise des provinces cédées à l'Italie devait s'effectuer du 30 janvier au 28 février.

Molitor, parti du Frioul au milieu de janvier avec les 5e, 23e et 79e de ligne, arrivait à Trieste le 31 du même mois et y attendait Lauriston qui, étant allé prendre possession de Venise, devait l'y rejoindre.

Molitor traversa la Croatie sans trop de difficultés et arriva le 20 février à Zara, mais là il apprit que les Russes avaient pris possession de tous les forts des bouches du Cattaro.

Ne se croyant pas en état de les attaquer immédiatement, il résolut d'attendre des secours et dispersa ses troupes au cantonnement pour qu'elles pussent trouver les logements et les vivres.

La situation du 79e, au 1er mars 1806, était la suivante:

L'état-major cantonnait à Sébénico et à Zara.

Le 1er bataillon à Zara, le 2e à Sébénico, le 3e à Scardona, le 4e, ou dépôt, à Sébénico.

Les grenadiers à Sébénico et à Mortagliano.

L'effectif était très élevé : 89 officiers et 2,220 hommes présents sous les armes. Depuis le mois d'octobre 1805, le 79e avait reçu en effet 15 engagés volontaires et 796 recrues.

Molitor avait alors sous la main les 5e, 23e, 79e et 81e de ligne, mais son artillerie et ses munitions étaient restées en arrière, n'avançant que très lentement à travers la Croatie.

A la fin du mois de mars, la situation des troupes françai-

ses n'était pas bonne ; comme nous venons de le voir, elles manquaient de matériel et de munitions ; elles vivaient sur le pays et logeaient chez l'habitant. De graves épidémies les décimaient journellement et on comptait alors jusqu'à 35 malades par compagnie.

Les Russes, auxquels le gouverneur autrichien Ghisliéri avait livré la province qu'il était chargé de remettre aux Français, encouragés par l'inaction du général Molitor, attaquèrent à plusieurs reprises les îles dalmates.

Enfin, les ordres de l'Empereur arrivèrent ; l'ancien 8e corps de la Grande-Armée devenait armée de Dalmatie à la date du 16 avril 1806. Molitor allait prendre l'offensive.

Siège de Raguse par les Russes et les Monténégrins. — Lauriston partit aussitôt avec les 5e et 23e de ligne, deux compagnies d'artillerie, dont une italienne, pour prendre possession des bouches du Cattaro en traversant l'État de Raguse.

Le 28 mai, Raguse est occupée, mais il fallait alors atteindre Castel-Nuovo et Cattaro, refouler les Monténégrins dans leurs montagnes et forcer les Russes à se rembarquer. C'était trop pour Lauriston, qui se vit arrêté dans son offensive et rejeté dans Raguse où il n'eut que le temps de se renfermer.

C'est alors que, bloqué par 3,000 Russes et une masse de paysans monténégrins, il dut soutenir un siège de 20 jours avec 1,800 hommes à peine.

La situation de Lauriston était déjà désespérée lorsque, le 17 juin, ayant tenté une sortie à Bergatto, il subit un nouvel échec et ses troupes, mises en déroute, furent rejetées dans Raguse.

On avait heureusement eu le temps d'envoyer à Molitor, pendant la retraite, un courrier porteur d'une dépêche représentant la situation comme extrêmement critique.

Ne perdant pas un instant, Molitor prit ses dispositions pour se porter au secours de Lauriston ; mais l'état sanitaire



était déplorable et les secours envoyés à l'armée de Dalmatie n'étaient pas encore arrivés.

Obligé de laisser le 60ᵉ, fatigué par une longue marche, ne pouvant compter sur le 8ᵉ léger, encore en route, Molitor n'avait à disposer que du 79ᵉ et des compagnies d'élite du 81ᵉ, car ce régiment était décimé par les maladies. Le général en chef avait écrit le 5 juin précédent :

> Je dois ménager le 79ᵉ qui est le seul corps de résistance de ma division ; ce régiment forme en ce moment l'unique réserve du corps de Dalmatie.

Délivrance de Raguse par le 79ᵉ (6 juillet 1806).

Outre mon régiment, qui était composé de 1,432 hommes, écrit le colonel Godart, il y avait encore 300 hommes du 81ᵉ régiment avec leur colonel, 25 hommes du 23ᵉ avec le colonel de ce régiment qui voulait le rejoindre à Raguse, 78 hommes des chasseurs d'Orient ainsi que 300 Dalmates du canton de la Narenta ; en tout 2,123 hommes.

Nous avions à combattre à peu près 3,000 Monténégrins, près de 3,000 Russes avec leur escadre, composée de 8 à 9 vaisseaux de ligne, et 300 révoltés du Canali.

Curieuses dispositions prises par Molitor. — Les troupes de secours partirent le 4 juillet après midi; tous les soldats du 79ᵉ, pour être plus lestes à grimper les montagnes, avaient laissé leurs gros effets à Stagno et n'étaient chargés que d'une paire de souliers et des munitions de guerre et de bouche.

Molitor commença par payer généreusement un paysan qu'il envoya au général Lauriston, à Raguse, porteur d'une lettre dans laquelle il annonçait son arrivée avec 12,000 à 13,000 hommes pour débloquer la place. Son avant-garde, disait-il, était composée du 79ᵉ et de quelques autres détachements.

Le paysan, comme on le pense bien, fut arrêté, fouillé, et sa dépêche remise à l'amiral russe. Ce dernier, rempli d'inquiétude à la suite de la lettre de Molitor, commença à craindre de ne pouvoir résister plus longtemps ; il n'hésita plus lorsqu'il tomba dans le nouveau piège que lui tendit le général français.



L'avant-garde avait commencé l'action vers 2 heures ; il y avait au delà de la rivière d'Ombla une partie découverte qu'on voyait très distinctement des positions russes et le chemin suivait le pied d'une muraille de rochers derrière laquelle on pouvait passer sans être vu. Molitor donna l'ordre à 2 compagnies de défiler en colonne dans ce passage, puis, dès que les soldats seraient hors de la vue de l'ennemi, ils rebrousseraient chemin, reviendraient au point de départ en se dissimulant derrière le mur de rochers et repasseraient de nouveau. Ce manège dura plusieurs heures et les officiers russes, qui observaient les mouvements des Français, purent constater le passage de plusieurs régiments.

L'état-major averti n'attendit pas plus longtemps et donna l'ordre d'évacuer immédiatement les batteries de Saint-Serge.

Pendant ce temps, les voltigeurs enlevaient à la baïonnette les hauteurs de trois montagnes qu'occupaient les Monténégrins. Le 1ᵉʳ bataillon, à la tête duquel se trouvait le général Delzons, s'emparait d'un petit fort occupé par les Russes.

Le colonel du 79ᵉ et le 2ᵉ bataillon étaient en réserve sur les hauteurs de Bergatto.

Les Russes battirent alors en retraite sur Posanka, mais nos soldats, exaspérés par le souvenir des cruautés exercées sur le cadavre du général Delzorgues (tué le 17 juin), s'élancèrent sans tirer jusqu'à Malini où le 1ᵉʳ corps russe les arrêta un instant. Craignant d'être coupé, ce dernier abandonna Bergatto et se retira sur Posanka. Le 79ᵉ s'empara, pendant la retraite des Russes, de 4 canons, 3 mortiers et de leurs bagages ; il était 7 à 8 heures du soir.

Culbuté, l'ennemi se replia sur Gravosa, où il s'embarqua à bord de ses navires. Vers 6 heures du soir, le général Molitor, voyant que les Russes cédaient du terrain, fit venir à lui le sous-lieutenant CALMAIN (Jean), du 79ᵉ, et le chargea de traverser les lignes ennemies pour aller avertir le général



Lauriston de l'arrivée de l'armée de secours. Cet officier réussit dans sa mission et fut cité à l'ordre du jour.

En arrivant à la chapelle des Morlaques, dit le colonel Godart, le 79e apercevait Raguse au pied des montagnes, mais la ville semblait déserte et chacun croyait que la garnison et la population s'étaient sauvées.



DÉLIVRANCE DE RAGUSE

Pour indiquer l'arrivée des troupes de secours, je réunis tous mes tambours sur le point le plus découvert et je leur fis battre la *marche française* pendant que les officiers et les soldats mettaient leurs chapeaux en l'air sur le pommeau de leurs épées.

Ce signal est promptement aperçu de la garnison et des Ragusais, les portes sont aussitôt ouvertes et la joie succède à l'effroi. La foule se porte au-devant de nous et fait conduire sur la montagne tous les rafraîchissements dont les habitants se doutaient que nous avions le plus pressant besoin.



La marche sur Raguse et la délivrance de la place constituent l'opération la plus pénible et la plus remarquable de la campagne de Dalmatie. Plusieurs soldats du 79e moururent de soif pendant la route, d'autres furent obligés de boire leur urine pour se désaltérer.

L'Empereur, pour montrer sa satisfaction au 79e, lui accorda six décorations sur douze ; il en ajouta dix peu de temps après et fit proposer les chefs de bataillon Lecousturier et Delayant pour le grade supérieur. Voici la lettre élogieuse que le général Molitor adressait au colonel Godart quelques jours après l'action :

Général Molitor au colonel Godart, commandant le 79e régiment d'infanterie de ligne.

Je vois avec bien du plaisir, Colonel, que d'après le compte que j'ai rendu au vice-roi de la conduite distinguée de votre brave régiment à la journée de Raguse et d'après le rapport avantageux que S. A. R. a fait à l'Empereur, S. M. a bien voulu nommer membres de la Légion d'honneur les militaires dont les noms suivent, savoir :

MM. Basin, capitaine de voltigeurs ;
Fittes, sous-lieutenant de grenadiers ;
Gueukers, sous-lieutenant de grenadiers ;
Poncheron, sergent de voltigeurs ;
Chasland, sergent de voltigeurs ;
Huret, sergent.

Vous trouverez ci-joints les brevets de ces légionnaires J'aurais bien désiré les leur remettre moi-même, mais puisque l'éloignement me prive d'une si douce satisfaction, je ne puis mieux les confier qu'au chef de ces braves et je les remets entre vos mains. Dites-leur, je vous prie, combien je m'estime heureux d'avoir contribué à faire récompenser leur valeur et leur dévouement.

Sa Majesté a voulu qu'outre ces récompenses, dix autres légionnaires fussent nommés dans le 79e régiment et vous ne tarderez sans doute pas à recevoir la demande de ces propositions. Si cette demande m'est adressée, je profiterai avec empressement de cette circonstance pour vous proposer au grade de commandeur.

Dans le cas contraire, je ne doute pas que M. le général Lauriston ne vous rende la même justice.

Rappelez moi, Colonel, au souvenir de tous vos officiers, dites-leur combien je leur suis attaché, ainsi qu'à tous vos braves soldats, et recevez l'assurance de mon estime.

Signé : Molitor.



Le général Marmont prend le commandement de l'armée de Dalmatie. — Après la délivrance de Raguse, le 79e vit ses bataillons ainsi répartis : le 1er bataillon à Clissa, le 2e à Dernis, le 3e à Trau, le 4e à Zara ; le 3e bataillon venait de recevoir 204 hommes de renfort, derniers débris du détachement qui s'était si vaillamment distingué à Trafalgar. Molitor venait de remettre la Dalmatie à Marmont, son successeur, qui, dès son arrivée, dans les premiers jours de juillet, s'occupa d'organiser son armée qu'il trouvait dans un état sanitaire déplorable ; les décès atteignaient le chiffre de 250 par mois. Il s'en plaignit à l'Empereur :

Je dois cependant, disait-il, distinguer le 79e, qui mérite une exception.

La situation du régiment était en effet excellente, car, le 24 juillet, il comptait présents sous les armes 105 officiers et 2,270 hommes. Le 8 août, un décret de l'Empereur, en date du 11 juillet, prescrit de renvoyer dans l'intérieur du royaume d'Italie, à Padoue, tous les 3es et 4es bataillons des régiments de Dalmatie, pour y être formés en brigades de dépôt. Le 15, on extrait des 3e et 4e bataillons les officiers, sous-officiers et caporaux nécessaires pour porter au complet tous les grades des deux bataillons de guerre, et on prend au dépôt tous les hommes instruits ou non instruits en état de faire un service actif. Enfin, le 8 septembre, les deux bataillons de guerre, forts de 62 officiers et 1,787 hommes, sont : le 1er à Mikilichi, le 2e à Pioliczi ; les 3e et 4e bataillons sont en route pour Padoue, comprenant 12 officiers et 300 hommes. Un dépôt vient d'être formé à Castel-Vecchio pour y réunir les hommes sortant des hôpitaux.

Combat de Debelibrieg (30 septembre 1806). — Marmont, qui était arrivé à Raguse le 30 juillet, apprit le 29 septembre que les Russes, ayant reçu des renforts de Corfou, se trouvaient en forces à Castel-Nuovo.

Il laissa à Raguse les éclopés et partit avec 5,000 hommes. Après une marche de nuit retardée par la pluie, les troupes



françaises se trouvèrent au lever du jour à Gruda, à peu de distance de Debelibrieg, où l'on savait trouver les Russes.

Là, Marmont, poursuivant des bandes de paysans qui avaient commencé le feu dès l'aube, suivit le flanc des coteaux et tourna les positions fortifiées des Russes.

Le général en chef, écrit le général Vignolle, s'aperçut que les Russes avaient détaché quelques troupes dans la montagne pour couvrir leur droite, conjointement avec les Monténégrins. Au moment où la fusillade s'engageait de ce côté, il ordonna l'attaque de la ligne ennemie qui était en face de lui.

Le 79e régiment, formé en colonne serrée, fut porté en avant, mais son déploiement fut gêné par de nombreux obstacles et, en un instant, le régiment entier ne forma plus qu'une ligne de tirailleurs. Le général en chef s'en étant aperçu, s'y porta de sa personne, fit rallier le régiment et avancer en colonne le 23e d'infanterie et le 18e d'infanterie légère. Le 79e fut porté et mis en bataille sur la hauteur la plus rapprochée ; le 23e, en colonne serrée, reçut l'ordre de déboucher par la plaine, et le 79e, celui de protéger, par un feu de deux rangs bien soutenu, le mouvement offensif du 23e.

L'ennemi ayant envoyé en avant de sa droite beaucoup de tirailleurs qui inquiétaient la gauche du 79e, le général en chef ordonna de détacher 2 compagnies du 2e bataillon du 18e régiment pour les repousser, ce qui fut fait aussitôt.

Les Russes eurent au moins, dans cette affaire, 500 hommes blessés et 250 tués ; nous leur fîmes 200 prisonniers. Nous eûmes 25 tués et 130 blessés ; la faiblesse de cette perte fut due à la vigueur de nos soldats et à la célérité de nos mouvements.

Bataille de Castel-Nuovo. — Prise d'un drapeau russe (1er octobre 1806). — Le lendemain, Marmont se dirigea sur Prjevor, Mojdez et Mokrine, vers le plateau de Kameno, qui domine Castel-Nuovo du côté du nord.

Les hauteurs étant enlevées par les troupes d'élite et le 11e régiment, la colonne qui agissait par la vallée déboucha et arriva sur une ligne de 4,000 Russes rangés en bataille ; le 79e formé en colonnes se précipite aussitôt sur cette ligne et l'ébranle. Le 23e arrive, le général Delzons à sa tête ; le général Marmont lui fait prendre la droite, fait déployer le 79e en l'appuyant aux hauteurs de la gauche et, pendant que ce dernier régiment entretient un feu de mousqueterie très vif avec l'ennemi, il ordonne au 23e de charger en colonne.

A Castel-Nuovo, dit le colonel Godart, on se battit à la baïonnette avec un acharnement incroyable ; les officiers et soldats se tenaient au collet



avec les Russes. L'ennemi, bien supérieur en nombre, allait finir par écharper ou prendre mes deux bataillons, qui s'étaient lancés avec trop d'ardeur, lorsque le colonel Mimal, du 23ᵉ, accourt à leur secours et, conjointement avec eux, culbute les Russes. Bientôt nous nous emparâmes d'un second mamelon et chassâmes de position en position l'ennemi, qui n'eut que le temps de s'embarquer.

Le général en chef adressa au colonel des compliments sur le courage et la vigueur des admirables tirailleurs du 79ᵉ [1].

Au plus fort de la lutte corps à corps, *le sous-lieutenant* Courtot, *du 79ᵉ, fut blessé en s'emparant d'un drapeau russe.*

Années 1807 et 1808.

Après la bataille, le 79ᵉ bivouaqua à Vitagliona, sur les hauteurs de Castel-Nuovo. Il partit de là vers le 10 octobre pour aller prendre ses quartiers d'hiver à Vieux-Raguse; son effectif était alors de 63 officiers et 1,708 hommes ; il faisait partie de la division Lauriston. Depuis cette époque jusqu'à la fin de 1808, il tint garnison à Raguse, fournissant des détachements de forces variables à Posenka, Bergatto, Stagno, Alana et Castel-Nuovo.

Le 20 juillet 1807, Marmont fut informé que la paix était signée depuis le 8, à Tilsitt, entre la France et la Russie, et que les bouches du Cattaro allaient être livrées aux troupes françaises.

Lauriston y fit son entrée le 16 août, à la tête de deux bataillons du 23ᵉ, d'un bataillon du 79ᵉ, d'une compagnie et demie d'artillerie et d'un détachement du génie.

Le 21 septembre 1808, un bataillon du 79ᵉ, à la tête duquel se trouvait le général Deviau, fut chargé de protéger l'entrée dans Ottowo de vivres et d'auxiliaires ; il y eut un combat contre les paysans et Omer-Bey, un des frères d'Hadji-Bey, sultan du pays, y fut tué.

A la suite de cette action, le lieutenant Espérandieu fut cité

1. Bulletin de la Grande-Armée du 4 octobre 1806.



à l'ordre pour avoir été blessé d'un coup de feu à l'épaule, en défendant deux pièces de canon qui étaient environnées d'ennemis.

1809.

Nouvelle guerre avec l'Autriche. — Le 14 janvier 1809, Napoléon écrivait de Valladolid au vice-roi d'Italie pour lui donner ses instructions en vue d'une guerre contre l'Autriche. Marmont devait pouvoir se porter en avant avec toutes ses troupes disponibles, ne laissant en Dalmatie que les hommes absolument indispensables, et attaquer par son flanc gauche l'armée autrichienne qui chercherait à défendre la ligne de l'Isonzo.

Laissant en Dalmatie le 60e, un bataillon d'infanterie italienne, un bataillon dalmate et tous ses invalides, Marmont se trouva à la fin de mars à la tête de 9,500 hommes formés en deux divisions : la 1re division commandée par le général Montrichard, la 2e, dont faisait partie le 79e, commandée par le général Clausel.

Le corps d'armée était réuni entre Zara et Knin, sur les frontières de la Croatie autrichienne ; il y resta cantonné environ un mois. Marmont commença les hostilités à la fin d'avril ; après avoir franchi la Zrmanja et livré plusieurs combats à notre avantage, le corps d'armée se trouva le 21 mai en vue de Gospic, où s'étaient rassemblées les forces autrichiennes.

Bataille de Gospic (21 et 22 mai 1809). — **Prise de 2 pièces de canon par le 79e.** — Gospic est situé à la réunion de quatre rivières ; de quelque côté qu'on se présente, il est nécessaire d'en passer deux. Ne voulant pas attaquer de front, Marmont se prépara à tourner la position pour menacer la retraite de l'ennemi. Il fallait à cet effet passer une des rivières à la portée de son artillerie, située de l'autre côté de la Lika. Pour rétablir le pont coupé la veille, deux compagnies



de voltigeurs, ayant passé à gué, occupèrent deux pitons situés près de la rivière. Mais à peine la division Clausel se préparait-elle à franchir la Lika, que l'ennemi déboucha derrière elle par le pont de Bilai et se porta sur la division Montrichard.

Les Autrichiens marchaient avec lenteur en trois colonnes. Marmont fit attaquer la colonne du centre par le 18° et la colonne de droite par le 79°. Cette colonne s'étant repliée, le 79° la suivit et se réunit au centre de la ligne française après s'être emparé d'un mamelon isolé qui coupait notre front.

A ce moment, l'ennemi fit un grand effort sur la droite; le 79° le reçut avec sang-froid et vigueur et le 81°, l'ayant chargé immédiatement après, le précipita dans la Lika où plus de 2,000 hommes se noyèrent; 1,200 tombèrent entre nos mains.

Je culbutai avec mon 1er bataillon, dit Godart, les Autrichiens qui avaient repris les trois mamelons; lorsque mon 2° bataillon fut arrivé et déployé, près de 300 hommes furent jetés dans la rivière, 500 autres furent pris et 2 pièces de canon enlevées.

Marmont écrit:

Le 79° reçut l'ennemi avec sa bravoure ordinaire, et un bataillon le chargea.

Le régiment eut 120 blessés dans cette vigoureuse action

Le général de brigade Launay ayant reçu une grave blessure, le colonel Godart prit le commandement à sa place.

Pendant la nuit du 21 au 22, le pont sur la Lika fut rétabli, mais l'ennemi fit le lendemain une démonstration offensive en remontant la rivière avec 4,000 ou 5,000 hommes. Cependant la 1re division ayant franchi la Lika, les Autrichiens battirent en retraite après un simulacre de résistance et leur cavalerie seule tenta, sans succès, à deux reprises différentes de nous rejeter dans la rivière.

Le corps de Marmont entra le 23 à Gospic et continua



son mouvement sur Ottocac le 24 au matin. Après un combat aux abords de cette ville, il se dirigea sur Fiume et Laybach ; aucun ennemi ne se présenta plus pour lui barrer la route.

Marche sur Wagram. — Arrivé à Laybach le 3 juin, Marmont y trouva des détachements appartenant aux différents régiments de son corps d'armée ; il les incorpora et répara ainsi les pertes qu'il venait de faire en Croatie.

Il reçut l'ordre de chasser le général Giulay établi à Marbourg et de se rapprocher de la Grande-Armée ; Marmont se mit en marche le 20 juin.

Il trompa Giulay et passa la Drave à Völkermarkt où l'ennemi n'avait personne, puis, lui faisant croire qu'il marchait sur Marbourg, il lui échappa une seconde fois et réussit à rejoindre le 26 juin la division Broussier, de l'armée d'Italie, qui, après avoir évacué Grätz, avait pris position au pont de Gösting. Décidé le 27 à attaquer l'ennemi, Marmont ne trouva plus personne devant lui ; les Autrichiens avaient évacué leurs positions et s'étaient retirés en Hongrie.

Le 28 il se mit à la poursuite de Giulay, mais ayant reçu l'ordre de se rapprocher de Vienne, et d'être rendu le 4 juillet au soir sur le Danube, il partit aussitôt de Grätz avec la division Montrichard pendant que la division Clausel se rendit à Neustadt par Friedberg.

En quatre jours, l'armée de Dalmatie fit 30 lieues pour arriver sur la rive droite du Danube ; elle y prit position le 5 à 7 heures du soir, et prit la dénomination de 11e corps de la Grande-Armée.

Rôle du 11e corps à la bataille de Wagram (Journée du 6 juillet 1809). L'armée était dans l'ordre suivant : à la droite, Davout, ensuite Oudinot, l'armée de Dalmatie, l'armée d'Italie, les Saxons et le corps de Massena.

Le 11e corps entra en ligne vers les dix heures du matin pour appuyer le mouvement d'Oudinot, mais presque aussitôt



DUC D'AUMALE

(Capitaine et chef de bataillon au 4e léger.)

l'Empereur lui prescrivit de rester en position. A une heure, la bataille était gagnée.

L'Empereur vint se reposer dans la position du centre, que j'occupais, et y fit élever sa tente. Mes troupes étaient formées en colonnes et les armes en faisceaux. Tout à coup la plaine entière se trouve couverte de fuyards : plus de 10,000 hommes, chacun marchant pour son compte, se précipitent dans la direction du Danube ; des hussards, des cuirassiers, des soldats du train avec leurs attelages, etc., présentant ainsi le plus horrible spectacle. Mon corps d'armée court aux armes ; nous attendons ce qui va arriver de cette bagarre et nous nous disposons à bien recevoir l'ennemi. J'eus lieu d'être content de l'attitude de mes troupes et je jouis de leur indignation au spectacle qu'elles avaient sous les yeux[1].

Des coureurs de l'archiduc Jean avaient jeté une terreur panique parmi des soldats en maraude et d'autres occupés à abreuver des chevaux.

L'Empereur me donna ordre de déployer mes troupes et de les faire camper en carré autour de sa tente. Ainsi gardé, il pouvait reposer avec sécurité.

Le 11ᵉ corps eut encore une autre alerte; les cris de : « Aux armes ! » s'étant fait entendre au milieu de la nuit, le corps tout entier prit les armes. C'était, dit-on, une cantinière qui, mise au pillage, avait jeté ces cris.

Le 7, Marmont établit son camp à Wolkersdorf où était le quartier général ; c'est là qu'il reçut l'ordre de partir pour faire l'avant-garde de l'armée dans la direction de Nikolsbourg.

Bataille de Znaïm (10 juillet 1809). — Marmont se mit aussitôt à la poursuite de l'armée autrichienne ; chacun sait par suite de quelles circonstances il l'atteignit à Znaïm après avoir franchi la Thaya le 10 juillet.

La division Clauzel attaqua dès le début de l'action, mais la division Claparède, dont le 79ᵉ faisait partie, resta en réserve et ne se déploya qu'à la fin de la journée.

---

1. Mémoires du maréchal Marmont.

Le lendemain 11, l'armistice de Znaïm arrêtait les opérations; il était signé dans la soirée par le prince de Neufchâtel et le prince de Lichtenstein.

Le 11e corps fut alors dirigé sur Krems et on lui assigna, pour le faire vivre, le cercle de Korneubourg.

Au camp devant Krems (juillet à octobre 1809). — Un magnifique camp fut dressé à quelque distance de Krems; la troupe y construisit des baraques régulières en paille ayant la forme de tentes. Les soldats y furent dans l'abondance et y jouirent du plus grand bien-être.

Le 79e fut renforcé le 20 juillet par ses 3e et 4e bataillons qui, ayant fait partie de l'armée d'Italie, partirent de Trieste le 16 juillet pour rejoindre à Krems.

L'Empereur passa quelque temps après une revue de l'armée de Dalmatie dont il n'avait pas vu les régiments depuis plusieurs années; il leur témoigna sa grande satisfaction et leur accorda de nombreuses récompenses.

Le colonel Godart, du 79e, fut créé baron d'Empire avec une dotation annuelle de 4,000 fr. sur le Hanovre; le 11 septembre suivant, il était nommé général de brigade et remplacé à la tête du 79e par le colonel Gay.

LES 3e ET 4e BATAILLONS DU 79e A L'ARMÉE D'ITALIE

(Du 10 avril au 16 juillet 1809)

Nous avons vu que les 3e et 4e bataillons avaient quitté le 79e à la fin d'août pour rentrer en Italie. En septembre 1806, ces deux bataillons et le dépôt sont à Padoue; en octobre à Vienne; le 1er décembre, nous les trouvons à Venise; au commencement de 1807, ils reviennent à Padoue et continuent à alterner entre ces différentes garnisons jusqu'au mois d'avril 1809.

C'est à cette époque que l'armée d'Italie fut prête à entrer



en campagne sous le commandement de S. A. I. le prince Eugène, vice-roi d'Italie. Le 22 avril, elle était organisée en trois corps et une réserve ; les deux bataillons du 79° faisaient partie de la division Barbou.

Bataille de Sacile (16 avril 1809). — Après avoir livré le combat de Pordenone, la division Barbou était entrée le 15 au soir à Sacile et avait pris position sur la Livenza, couvrant les deux flancs de la ville. Le lendemain, cette division était en réserve à la bataille de Sacile. L'ennemi, supérieur en nombre, ayant forcé l'armée du prince Eugène à battre en retraite, la division Barbou fit une vigoureuse contre-attaque qui arrêta l'ennemi dans son offensive.

Le général Barbou engagea d'abord les bataillons des 5° et 23° de ligne ; puis sa réserve, composée de 4 bataillons (dont 2 du 79°) serrés en masse ayant l'artillerie dans leurs intervalles, se porta sur la ligne, chargea courageusement l'ennemi et fit rentrer à sa division ses trois bataillons ainsi que ceux du 106°, de la division Seras, et du 1er de ligne italien. La division se retira avec autant d'ordre qu'elle s'était portée en avant, marchant à la hauteur des divisions Grenier et Seras.

Après avoir détruit le pont sur la Livenza, la division suivit le 17, à 9 heures du matin, l'armée qui battait en retraite sur la Piave. Le 18 avril, le général Barbou reçut l'ordre de se rendre à Venise avec une partie de sa division ; les deux bataillons du 79° passèrent alors à la division Seras à la date du 1er mai.

L'armée du prince Eugène reprend l'offensive. — L'armée reprit l'offensive le 26 avril et les Autrichiens ayant évacué la ligne de l'Alpon se retirèrent sur Vicence le 30 du même mois.

Le 3 mai, la division Seras, avec 10 pièces de canon et le 6° régiment de hussards, se porta sur Bassano, culbuta les avant-postes ennemis, chassa les Autrichiens de toutes leurs posi-

tions et leur fit 500 prisonniers. Ayant fait la poursuite avec beaucoup de vivacité, le général Seras s'empara du faubourg de Bassano et y établit sa division. Après un combat très vif, le 4 mai, nos troupes pénétrèrent dans Bassano le 5, à 8 heures et demie du matin; l'ennemi était en pleine déroute et laissait 1,150 prisonniers entre nos mains.

A partir du 6 mai, la division Seras forma la réserve de l'armée avec la garde royale et ne prit plus une part active aux différents combats que l'armée du prince Eugène fut obligée de livrer sur la Piave, sur le Tagliamento et sur l'Isonzo.

Les deux bataillons du 79ᵉ, sous les ordres du général Schilt, s'emparent de Trieste le 18 mai. — Après le passage de l'Isonzo et avant de se mettre en marche, le général Macdonald détacha le général Schilt avec deux bataillons du 79ᵉ, 100 hussards et 2 pièces de canon, pour se porter sur Trieste par Monfalcone, Duino et Opsina.

Le même jour, le 79ᵉ bivouaqua en avant de Monfalcone et le général Schilt apprit que l'ennemi s'était porté sur les hauteurs de Saint-Giovanni et occupait le fort de Duino avec du canon et un effectif de 2,000 hommes. La reconnaissance de l'ouvrage ayant été faite, le général Schilt prit le 16, à 4 heures du matin, ses dispositions pour l'enlever; mais l'ennemi l'avait évacué pendant la nuit et s'était retiré sur Trieste en jetant à la mer une partie de son artillerie.

Pendant que le 79ᵉ prenait position à Prosecco, les hussards se mirent à la poursuite de l'ennemi et lui firent une vingtaine de prisonniers.

Le 17 mai, le général Schilt envoya une reconnaissance sur la route de Prawald à Trieste ; une forte canonnade qu'il entendit dans cette direction lui fit supposer que le général Macdonald était arrivé à Prawald. Un parti qu'il avait envoyé sur la route de Fiume lui ayant rapporté que l'ennemi était en pleine retraite sur cette ville et qu'il avait abandonné Trieste, le général Schilt se mit immédiatement en marche



pour prendre possession de la ville. Il arrêta le 79e sur les hauteurs d'Opsina, d'où il envoya son aide de camp à Trieste avec les hussards pour annoncer aux habitants la prise de leur ville au nom de l'empereur Napoléon.

Le 18, le 79e faisait son entrée à Trieste et le général mettait l'embargo sur plus de 200 bâtiments de commerce.

On ne trouva dans la place que peu de munitions, mais on y prit 22,000 fusils et un magasin d'équipement.

Une escadre anglaise composée de 8 gros bâtiments de guerre parut le 24 devant Trieste, et manœuvra de manière à faire craindre une attaque soudaine. Les préparatifs que fit la garnison et la fumée que l'ennemi vit s'élever de quatre fourneaux à réverbère qui chauffaient les boulets dans les batteries, lui en imposèrent suffisamment; il se borna à bloquer étroitement le port jusqu'au 5 juillet.

Investissement du fort de Laybach (28 juin). — Un corps de troupes autrichiennes investit dans la nuit du 27 au 28 juin le fort de Laybach, et tenta de s'en rendre maître par surprise. Des détachements des 35e, 53e et 79e de ligne qui avaient escorté la veille un convoi de munitions sur la ville, se trouvant coupés dans le faubourg de Laybach, dit de Trieste, se frayèrent un passage à la baïonnette et se réunirent à la garnison. L'ennemi se porta rapidement sur le fort dans l'espoir de l'enlever d'un coup de main, mais les troupes qui le défendaient précipitèrent les Autrichiens au bas des remparts et les obligèrent à renoncer à leurs desseins.

Attaque de Trieste par la flotte anglaise et par les Autrichiens du 5 au 8 juillet. — Le 5 juillet, un corps de troupes autrichiennes commandé par le général major l'Épine partit de Fiume et marcha sur Trieste. Cette colonne forte de 2,000 hommes était soutenue par 6 pièces de canon; l'ennemi fit plusieurs tentatives le 8 pour pénétrer dans la ville; l'escadre anglaise faisait des signaux qui indiquaient de l'intelligence dans la combinaison des mouvements, mais le

général Schilt repoussa toutes les attaques. Un détachement de 310 hommes venu d'Udine au secours de Trieste rétablit les communications. Un calme plat contraria la flotte anglaise ; une frégate qui s'était avancée très près des batteries fut prise par une flottille de pirogues italiennes.

La garnison de Trieste eut dans ces 3 journées 2 hommes tués et 7 blessés.

Les 2 bataillons du 79e restèrent à Trieste jusqu'à l'armistice de Znaïm, et rejoignirent le régiment au camp de Krems le 20 juillet.

Armée d'Illyrie et retour en France. — En quittant le camp de Krems, le 79e se dirigea sur Trieste où il fut placé dans la 2e division du 11e corps d'armée, qui, au mois de décembre 1809, prit la dénomination d'armée d'Illyrie.

Dans le courant de février 1810, les 3e et 4e bataillons reçurent l'ordre de rentrer en France, et partirent pour Chambéry où se trouvait le dépôt du régiment ; les deux premiers bataillons restèrent alors à l'armée d'Illyrie, sans aucun incident, jusqu'au mois d'octobre 1810, époque à laquelle ils partirent pour l'Espagne.

Le 3e bataillon fut maintenu au dépôt à Chambéry jusqu'au mois de septembre 1811 ; quant au 4e bataillon, il fut envoyé à Toulouse aussitôt sa rentrée en France et placé dans la colonne d'observation du général Gareau à la fin d'août 1810.

ARMÉE DE CATALOGNE

(1810-1814).

En décembre 1810, le 4e bataillon du 79e se trouvait à Mont-Louis ; il était commandé par le chef de bataillon Foullain et comprenait 20 officiers et 668 hommes. La brigade du général Gareau se composait alors des 4es bataillons des 8e léger, 60e et 79e de ligne et de quelques pièces de canon. En mars

1811, son effectif était doublé, et le 1er avril, le corps d'observation prend le nom de division de Cerdagne ; le 4e bataillon du 79e forme un régiment provisoire avec les bataillons du 8e léger et du 60e de ligne.

Au commencement du mois de mai, les deux premiers bataillons du régiment qui avaient quitté l'Illyrie en octobre 1810 arrivent en Catalogne. Le 79e comprend alors 3 bataillons sous le commandement du colonel Gay ; il a un effectif de 62 officiers et 1,893 hommes.

Aussitôt reformé, le régiment prend part *au blocus de Figuières* et reste campé devant la place jusqu'à la fin de juin, époque à laquelle il fait partie de la division du général baron Quenel. Le 79e campe à Tres Casas et supporte vaillamment de dures épreuves ; c'est à peine si alors un soldat possédait de bonnes chaussures, et les marches et contremarches dans les montagnes usaient rapidement l'unique paire de souliers qu'il avait aux pieds. De formidables orages abattaient les tentes ou détruisaient les baraques occupées par le 79e ; le 22 juin, à 4 heures de l'après-midi, dans le camp du 2e bataillon, un coup de tonnerre traversa une des baraques des grenadiers de ce bataillon, tua un caporal et cinq hommes, et en blessa grièvement 7 autres qu'on dut transporter à l'hôpital.

Guerre d'embuscades avec les miquelets espagnols. — Le 7 juillet, 200 hommes du 79e partirent pour se rendre à la maison Falgas dans la montagne de Notre-Dame del Monte ; 150 miquelets espagnols qui s'y trouvaient furent attaqués avec succès, chassés de leurs positions et laissèrent entre nos mains quelques moutons qui furent partagés entre les vainqueurs.

Le 19 août, le 79e commença la redoute n° 21.

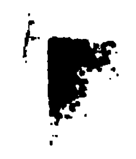
Le 9 septembre, un détachement du régiment mit en fuite une bande de brigands qui voulait lever des contributions vers Liado.

Le 3 novembre, l'adjudant commandant Vigier partit de





CONVOI DE BLESSÉS ATTAQUÉ PAR LES BANDES DU CAPUCIN ET DU CURÉ TAPIA



Bascara pour Girone avec 700 hommes du 79° et 50 chasseurs à cheval ; il fit fouiller les bois à droite et à gauche de la route sans pouvoir trouver de traces de l'ennemi qui, dans la nuit précédente, avait tiré sur des chasseurs d'ordonnance et en avait tué un qu'on trouva mort sur la route.

Le 15 novembre la situation du 79° était la suivante : 28 officiers et 815 hommes à Vissafun ; 24 officiers et 353 hommes au fort de Figuières qui était tombé entre nos mains ; 14 officiers et 1,137 hommes aux hôpitaux.

Le 1er janvier 1812, la situation du régiment s'était améliorée; il se trouvait toujours à Figuières, et le 15, après avoir reçu son 3° bataillon arrivé de Perpignan, son effectif était de 62 officiers et 1,869 hommes.

Expédition sur Olot, Vich et Caldas (21 janvier 1812). — Le 21 janvier, le général Beurmann partit de Figuières avec 2 bataillons du 79° de ligne et 50 dragons pour venir prendre position à Étozona en passant par Étado. Le lendemain matin, la colonne se mit en route à la pointe du jour pour Olot en passant par Tortella, Montagal et Castelfollit où elle trouva 400 Espagnols qui essayèrent de disputer le passage. Ils firent un feu très vif et ne se retirèrent sur la position de Carader-el-Viver qu'après avoir blessé 4 hommes. Cet engagement eut lieu à 5 heures du soir ; l'ennemi, en se retirant, emportait quelques blessés.

Le général Beurmann quitta la position de Castelfollit à 10 heures du soir et arriva à minuit à Olot ; il en partit le lendemain 23 pour se rendre à San Estève et Las Presas.

Quittant cette localité le 24 à 4 heures du matin, la colonne du général Beurmann se réunit à 6 heures à celle du général Clément en avant de San Estève. Réunies en division, ces deux troupes continuèrent leur marche sur la route de Vich, dans les montagnes appelées le Grau d'Olot : l'ennemi y avait fait des travaux de défense et rendu presque impraticable un passage déjà très difficile par lui-même. Un zigzag de la route permettait à l'ennemi de donner par les

parapets qui la bordent six étages de feu balayant une montée rapide, découverte et en ligne droite pendant une centaine de mètres; à gauche des roches à pic, à droite un ravin profond et escarpé ne présentant aucun passage.

Heureusement qu'il n'y avait dans ces ouvrages que quelques miquelets espagnols qui s'enfuirent à notre approche, et après 9 heures d'une marche pénible et fatigante, les troupes atteignirent l'Esquirol, gros village de 300 maisons.

Après s'être reposé quelques heures, le 79° repartit à onze heures du soir et arriva à 2 heures du matin à Roda.

La marche de cette journée fut considérée comme une des plus fatigantes de la campagne.

La division arriva tout entière à Vich le 24 et s'y reposa.

Le 26, à 7 heures du matin, la colonne Beurmann partit pour Caldas et prit position le même jour à Sabadell.

Le 29, le 23° léger et le 79° furent versés dans la division du général baron Lamarque qui marchait sur Mataro.

Occupation de Mataro (30 janvier 1812). — Le 30, la division occupe Mataro ; à son passage près de la marine, ainsi qu'à son entrée en ville, elle essuya le feu d'un bâtiment de ligne, d'une corvette et de plusieurs chaloupes canonnières anglaises qui tirèrent sans discontinuer de 2 heures de l'après-midi à 7 heures du soir.

Quittant le 9 février à minuit la position d'Arenys de Munt, le général Lamarque fit rentrer ses troupes à Mataro par Saint-Vincent, en évitant le chemin de la marine trop exposé au feu de l'ennemi, et à 8 heures du matin ses troupes occupèrent les hauteurs qui environnent la ville et la dominent Elles y restèrent en position jusqu'au 16 et furent alors employées à organiser défensivement le couvent des Capucins à Mataro, et à construire des batteries sur la marine.

Le 17, 2 compagnies d'élite du 79° débarrassèrent la route de Mataro à Barcelone où quelques corsaires interceptaient les communications.



Le 25 et le 26, le 3ᵉ bataillon protégea le passage d'un convoi venant de Barcelone.

Le 4ᵉ bataillon rentre en France. — Quelques jours après le régiment retournait à Figuières où il resta sans incidents jusqu'au 1ᵉʳ avril. A cette époque, le 4ᵉ bataillon fut renvoyé en France ; l'effectif du régiment à 3 bataillons était alors de 61 officiers et 1,761 hommes.

Le 79ᵉ réprime le brigandage et escorte les convois. — Le 16 mai, une brigade active est constituée sous le commandement du général baron Expert de la Tour ; elle comprenait 3 bataillons du 3ᵉ léger, 2 bataillons du 79ᵉ et un escadron de chasseurs. Le 3ᵉ bataillon du 79ᵉ est placé dans le 3ᵉ arrondissement territorial à Girone. Les deux bataillons de la brigade active occupent Saint-Félix et Saria, et sont employés à réprimer le brigandage : le 20 mai, ils escortent un fort convoi de vivres et de munitions vers Mataro. Le 79ᵉ continua ce service jusqu'au 15 décembre 1812 ; il fut alors envoyé à Barcelone et fit partie de la garnison de cette place commandée par le général de division comte Mathieu.

A la même époque, le médecin aide-major Pugens, du 79ᵉ, conduisait un convoi de blessés et de malades entre Valladolid et Burgos. Arrivé au village de Pampliéga, le convoi fut attaqué par les bandes réunies du Capucin et du curé Tapia ; il fut sauvé grâce à l'énergie et à la présence d'esprit de l'aide-major Pugens, qui fut, pour ce fait, proposé pour la décoration.

En garnison à Barcelone (1ᵉʳ janvier 1813, 20 janvier 1814). — Le 79ᵉ assista pendant les premiers mois de l'année 1813 à différentes expéditions ayant pour but de soutenir les détachements qui allaient relever la garnison de Molins del Rey, Sainte-Marie-le-Martyre, Mouscad et Nougad ; il fut aussi employé à arrêter les contribuables en retard.

Le 1ᵉʳ avril, 109 hommes et les *cadres du 3ᵉ bataillon ren-*

trèrent en France, laissant le régiment à l'effectif de 1,675 hommes.

De fréquentes sorties eurent lieu dans le courant du mois de mai, contre les Anglais qui essayaient de débarquer.

En août et septembre, le 79e fit partie de la 1re brigade active commandée par le général Beurmann.

Le 16 octobre, le régiment fut détaché à San-Celoni, sous les ordres du général de division Don Severoli, commandant de la division italienne, qui était chargé de protéger la marche des convois et des courriers de Girone à Barcelone.

Le 15 janvier 1814, le 79e ayant un effectif de 74 officiers et 2,129 hommes était encore à Barcelone, faisant partie de la 3e division de l'armée d'Aragon et Catalogne commandée par S. E. le maréchal duc d'Albufera.

Le 1er février, la 3e division (général Robert) était en marche de Barcelone à Girone ; le 15, le 79e était à Banclas où il restait jusqu'au 8 mars, époque de son départ pour l'armée de Lyon.

LES 3e ET 4e BATAILLONS DU 79e A LA GRANDE-ARMÉE ALLEMAGNE

(Juin 1812 à novembre 1813)

Onzième corps d'armée.

Le 4e bataillon du 79e avait quitté l'armée de Catalogne à la fin du mois de mars 1812 ; dès sa rentrée en France, il fut dirigé sur le dépôt du régiment à Chambéry, où il entra avec les 4es bataillons des 5e et 11e de ligne dans la composition de la 13e demi-brigade provisoire commandée par le major Tripe. Cette demi-brigade se mit en route pour l'Allemagne dans les premiers jours de mai, et fut destinée à renforcer la 31e division commandée par le général Lagrange dont le quartier général était à Stettin.

Cette division était la seule qui fût restée, à Augereau,

de celles qui avaient composé le 11e corps chargé sous ses ordres, pendant la campagne de Russie, de maintenir Berlin et la Prusse dans l'obéissance.

Le 4e bataillon, à son arrivée à l'armée, était sous les ordres du commandant Faulain et comptait à l'effectif 18 officiers et 694 soldats. Il fut dirigé le 1er août sur Spandau par ordre du général gouverneur et ne rejoignit la division que le 25 du même mois à Stettin d'où il partit le 25 novembre pour Berlin. Le bataillon du 79e ne resta que quelques jours dans cette capitale et fut envoyé à Magdebourg où il tint garnison jusqu'en mars 1813.

A cette époque, les 31e, 35e et 36e divisions avaient été réunies pour former le 11e corps d'armée sous les ordres du maréchal Gouvion Saint-Cyr ; l'armée entière du prince Eugène avait évacué Berlin et pris position sur la rive gauche de l'Elbe, lorsque Napoléon parut en Allemagne à la tête de ses réserves et des renforts tirés de France. Le 10 avril, le maréchal Macdonald avait remplacé Gouvion Saint-Cyr à la tête du 11e corps.

Bataille de Lutzen (2 mai 1813). — Pendant que Napoléon débouchait de Weissenfels, sur la Saale, le prince Eugène débouchait de Mersebourg. Le 11e corps attaqua cette ville et l'enleva après une vive résistance, puis marcha sur Lutzen et Leipzig. Mais à ce moment l'armée des alliés se concentrait à Pegau et attaquait le maréchal Ney. Le 11e corps fut d'abord chargé d'appuyer le corps de Lauriston vers Leipzig, puis l'ennemi faisant de grands progrès et le maréchal Ney ayant perdu beaucoup de terrain, le corps de Macdonald reçut l'ordre de marcher au feu du canon.

Il prit le pas de course, mitrailla la cavalerie alliée qui s'était glissée entre lui et les troupes du maréchal Ney, puis avançant toujours sur le flanc droit, le 11e corps vint couronner les hauteurs en débordant l'ennemi.

Le feu, écrit Macdonald, s'éteignit tout à coup sur le front de l'armée et se dirigea sur nous ; l'ennemi lança ses réserves de cavalerie compo-

sées des gardes des deux souverains de Russie et de Prusse ; trois fois il tenta de rompre nos carrés, mais inutilement ; il fut chaque fois repoussé avec grande perte, et la dernière dans une confusion qui eût donné beaucoup d'avantage à la nôtre, si nous en avions eu.

Le 4° bataillon du 79° prit une large part à cette action, car son effectif qui, avant la bataille, était de 19 officiers et 733 hommes, n'était plus le lendemain que de 12 officiers et 357 hommes. Il y avait dans les hôpitaux 9 officiers et 492 sous-officiers ou soldats. Le lendemain le 11° corps franchit l'Elster et, prenant l'avant-garde de l'armée, se dirigea sur Dresde ; l'ennemi, qui avait fait sauter les ponts, défendit le passage de l'Elbe, mais l'infanterie de Macdonald passa la rivière sur des échelles qu'on avait jetées en travers des brèches faites dans le tablier des ponts.

Le 11° corps, poursuivant l'ennemi, s'arrêta en sa présence pendant plusieurs jours en face de Bautzen qu'il n'osa attaquer avant l'arrivée de l'armée.

Le 12 mai, le bataillon du 79° prit part *au combat de Bischofsverda*, affaire des plus honorables pour le 11° corps, puis le 21 *à la bataille de Wurschen* qui nous conduisit en Silésie.

Le 11° corps continua à poursuivre l'ennemi ; il était appuyé dans ce mouvement par la cavalerie du général Latour-Maubourg. Après avoir chassé les alliés des hauteurs de Silgrainsdorf le 27 mai, Macdonald livra le combat de Goldberg.

Bataille de la Katzbach (26 août 1813). — L'Empereur confia le 23 août au maréchal Macdonald le commandement général des troupes de Silésie et le général Gérard prit le commandement du 11° corps qui passa la Katzbach le 26 à Goldberg. Le 3° corps et le 2° de cavalerie n'ayant pu arriver à temps, le 11° subit le choc de l'armée de Blucher ; le temps était si affreux et si humide que sur 500 fusils chargés il ne partait pas 10 coups de feu par bataillon. Le maréchal Macdonald fut obligé d'ordonner la retraite sur Goldberg, et le

29 août il était rentré à Bunzlau. La 31e division à laquelle appartenait le bataillon du 79e avait peu donné pendant cette bataille ; le 2 septembre, le maréchal écrivait au major général :

Le onzième corps est encore assez fort, à cause de la 31e division qui ne s'est pas trouvée en avant...

Le 11e corps s'établit alors sur la rive gauche de la Queiss et se réorganisait petit à petit lorsque, par ordre de l'Empereur, le 14e corps dut passer 14 de ses bataillons à 300 hommes aux 3e, 7e et 11e corps en échange d'un pareil nombre d'autres dont l'effectif ne s'élevait pas à 200 hommes.

Le 20 septembre, le 4e bataillon du 79e, en exécution de cet ordre, passa à la 45e division du 14e corps où il fut réuni au 3e bataillon du régiment qui faisait partie de cette division depuis le mois d'août précédent.

14e corps d'armée.

Le 3e bataillon du 79e avait quitté la Catalogne en avril 1813 ; en vertu du décret du 28 juillet de la même année, il fut incorporé avec le 6e bataillon du 81e dans la 27e demi-brigade provisoire, commandée par le major Lustringer.

Le bataillon du 79e à la tête duquel se trouvait le major Preux, comprenait 19 officiers et 553 hommes ; en juillet il fit partie du corps d'observation de Bavière, et le 6 août, il entrait dans la composition du 14e corps d'armée qu'allait commander le maréchal Gouvion Saint-Cyr.

Une partie de ce corps d'armée fut organisée à Freyberg et le reste fut armé et équipé en marchant, car l'ennemi devant commencer les hostilités le 18, on voulait que les jeunes soldats qui composaient le corps de Gouvion Saint-Cyr fussent en position le 17 au matin.

Le 14e corps fut chargé d'observer les débouchés de la Bohême ; la 45e division, commandée par le général Razout,



dans laquelle se trouvait le 3e bataillon du 79e, fut placée près de Dippoldiswald pour observer le débouché d'Altenberg.

Attaqué par l'armée de Bohême tout entière, Gouvion Saint-Cyr retarda la marche de l'ennemi, six ou sept fois plus nombreux, mais il se trouva bientôt acculé, le 23 août, sous les murs de Dresde.

Bataille de Dresde (26-27 août 1813). — En attendant l'arrivée de l'Empereur avec des troupes de secours, Gouvion Saint-Cyr prit ses dispositions pour défendre les abords de la ville que protégeaient cinq redoutes et de nombreux murs de clôture. La 45e division fut chargée de garder le front de la Friedrichsstadt, depuis cette route jusqu'à l'Elbe, au-dessus de Dresde. Dans la journée du 26, le 14e corps résista seul avec ses 15,000 conscrits aux 200,000 hommes de l'armée de Bohême; Napoléon, qui était entré à Dresde de sa personne à 9 heures du matin, fit soutenir Gouvion Saint-Cyr par la jeune garde vers 6 heures du soir. Pendant toute la journée, c'est le front de la 45e division qui fut le moins pressé.

Dans la nuit du 26 au 27, les 6e et 2e corps entrèrent à Dresde; la force de l'infanterie était quadruplée, mais, dès la matinée du 27, une pluie torrentielle rendit dans les deux armées la fusillade impossible. La cavalerie seule décida du sort de la bataille en faisant mettre bas les armes à plusieurs carrés autrichiens, et en s'emparant d'une nombreuse artillerie ainsi que de 12 drapeaux.

Dans la nuit, le prince de Schwartzenberg commença sa retraite dans les défilés de la Bohême.

Après avoir participé à la poursuite de l'ennemi avec le 14e corps, la 45e division se rapprocha de Dresde, et, le 4 septembre, les 2e et 14e corps, la garde impériale se trouvaient groupés autour de la capitale de la Saxe.

Ayant appris coup sur coup le désastre du 1er corps à Kulm, la défaite du 11e corps à la Katzbach, les alliés se reportèrent en avant. Les Autrichiens marchèrent sur le flanc de l'armée

française avec 5,000 hommes conduits par Schwartzenberg, et le reste par la rive gauche sur Dresde, sous les ordres de Barclay de Tolly.

Le 5, à 6 heures du soir, ce dernier attaquait le 14ᵉ corps; la 45ᵉ division se retira de Borna en arrière de Zuschendorf dans la journée du 6, et dans la nuit, ayant eu des inquiétudes sur sa droite, elle vint de grand matin, le 7, se placer plus près de Dohna. Le 8, l'ennemi continua ses attaques et le 3ᵉ bataillon du 79ᵉ prit part à une brillante contre-attaque que Gouvion Saint-Cyr exécuta pour conserver la rive droite de la Müglitz à Napoléon qui arrivait à son secours. Le lendemain l'armée prit l'offensive et le 14ᵉ corps, formant l'avant-garde, marcha jusqu'au village d'Ebersdorf et de là sur le Geyersberg où il arriva le 10 vers 10 heures du matin.

Napoléon, n'ayant pas voulu attaquer l'ennemi au pied des montagnes dites Erzgebirge et Mittelgebirge, laissa le corps de Gouvion Saint-Cyr en observation pour le tromper et se retira sur Dresde. Le 14ᵉ corps resta sur la position du Geyersberg jusqu'au 13 au matin, et il exécuta sa retraite sans être fortement inquiété par les alliés. La 45ᵉ division resta à Borna ou aux environs jusqu'au 6 octobre, jour où le maréchal Gouvion Saint-Cyr reçut l'ordre de se rendre à Dresde avec deux divisions pour y relever le soir même les troupes du 11ᵉ corps et la vieille garde. C'est alors que le 4ᵉ bataillon du 79ᵉ, quittant le 11ᵉ corps, fut versé dans la 45ᵉ division où, réuni au 3ᵉ bataillon qui s'y trouvait déjà, ils formèrent tous deux un corps dont l'effectif fut de 36 officiers et 875 hommes.

Défense de Dresde (3ᵉ et 4ᵉ bataillons). — Le 8 octobre, Napoléon laissait à Dresde les 1ᵉʳ et 14ᵉ corps sous le commandement de Gouvion Saint-Cyr, et marchait sur Leipzig.

Ce que nous redoutions le plus était un blocus un peu prolongé, écrit Gouvion Saint-Cyr. Napoléon, en quittant Dresde, n'y avait laissé que pour sept jours de vivres, et des fourrages que pour trois ; de sorte que si le blocus s'effectuait, comme toutes les apparences l'annonçaient, nous



avions la perspective de nous trouver, le quatrième jour sans cavalerie, et le huitième sans pain. Notre seule espérance était donc qu'avant ce temps Napoléon aurait trouvé l'occasion de livrer la bataille qu'il paraissait désirer, et que, dans tous les cas, quel qu'en fût le résultat, il aurait pris un parti pour les corps laissés à Dresde : nous avions reçu la promesse, à peu près formelle, qu'il viendrait nous dégager sous peu de jours.

Dans la matinée du 13, la 45ᵉ division attaqua l'ennemi et le débusqua des maisons nommées Hamburg, Attonas, etc., dont le général Piaskewitz s'était emparé dans l'après-midi de la veille. Cette attaque nous conduisit à une affaire importante dans laquelle le 79ᵉ donna presque toute la journée et subit des pertes sérieuses. Les Russes mirent une grande obstination à vouloir reprendre les postes d'où nos troupes venaient de les chasser, mais, malgré le déploiement de forces considérables et l'appui d'une nombreuse artillerie, leurs efforts furent inutiles.

Ils y perdirent beaucoup de monde, dit Gouvion Saint-Cyr, parce que l'on y combattit des deux côtés avec vaillance et opiniâtreté, mais avec plus d'adresse du nôtre.

On se borna alors à des reconnaissances aux environs de Dresde, mais, dans la matinée du 16, une violente canonnade annonça que la grande armée était sérieusement aux prises avec l'ennemi. Gouvion Saint-Cyr fit alors exécuter une sortie par le général Bonet avec 8 bataillons du 14ᵉ corps et par la 45ᵉ division, commandée par le général Razout. Les Russes furent culbutés et notre cavalerie s'empara de plusieurs pièces de canon ; mais à la fin de l'action, la canonnade qu'on avait entendue le matin avait cessé.

Nous nous trouvions, par l'effet de notre victoire du 17, dans la position la plus favorable pour faciliter à Napoléon les moyens de tirer le plus d'avantages possible de ces succès.

Malheureusement la grande armée venait d'être écrasée à Leipzig.



Le 25 octobre, le général Tolstoy, renforcé d'un corps autrichien, se rapprocha de Dresde et fit le lendemain sa jonction avec le corps autrichien de Klenau, qui avait quitté le champ de bataille de Leipzig aussitôt après le succès de cette journée ; le 27 le blocus de Dresde était complet.

La situation de Gouvion Saint-Cyr devenait de jour en jour plus pénible par le manque de vivres et l'impossibilité de s'en procurer. Le 6 novembre, il essaya de faire filer 14,000 hommes sur Torgau par la rive droite de l'Elbe, mais le soir même ces troupes épuisées rentraient dans Dresde n'ayant pu traverser les corps ennemis.

Le découragement devint général, et le 7, Gouvion Saint-Cyr ayant réuni le conseil de défense, prévint le comte de Klenau qu'il enverrait le lendemain à son quartier général des officiers supérieurs pour traiter de l'évacuation de Dresde.

Après quelques jours de discussion, la capitulation était signée.

L'article premier était ainsi conçu :

Article 1er. — La garnison de Dresde sortira avec ses armes et bagages hors de la ville, et déposera ses armes en avant des redoutes. Messieurs les officiers conserveront leur épée ; à l'exemple de la capitulation de Mantoue, accordée à M. le général comte de Wurmser, un bataillon de 600 hommes conservera ses armes, deux pièces de canon avec leurs caissons et attelages, 25 gendarmes de la garde impériale conserveront leurs chevaux et leurs armes, 25 gendarmes attachés aux divisions conserveront également leurs chevaux et leurs armes.

Dans l'article 3, on lisait que la garnison de Dresde était prisonnière de guerre et serait conduite en France, puis échangée.

On forma six colonnes, qui partirent de Dresde du 12 au 17 novembre ; elles étaient arrivées à huit jours de marche de la capitale de la Saxe, lorsque le prince de Schwartzenberg, *violant la capitulation*, fit conduire les débris des 1er et 14e corps en Bohême, où ils restèrent prisonniers de guerre.

ARMÉE DE LYON

Création des 6e et 7e bataillons du 79e. — Napoléon voulant produire une forte diversion dans le sud-est de la France, avait résolu de créer à Lyon une force imposante qu'il plaça sous les ordres du duc de Castiglione.

Ce dernier arriva à Lyon le 14 janvier à 11 heures du soir; il allait se trouver obligé d'organiser lui-même son armée, d'en rassembler les différents corps sous les yeux de l'ennemi, et de combattre avec des troupes dont la majeure partie était composée de conscrits n'ayant aucune instruction militaire.

Dans les premiers jours de 1814, le général baron de la Roche était en position avec 1,780 jeunes soldats en avant de Chambéry, ayant ses avant-postes en face de ceux des Autrichiens à Annecy et à Aix. C'est là que se trouvait le 7e bataillon du 79e qui venait d'être formé au dépôt de Chambéry.

Le général autrichien Bubna se mit en marche sur Lyon le 15 janvier, et le général Zeischmester, qui se trouvait en face des troupes françaises, poussa nos avant-postes dans la matinée du 18. Un combat eut lieu à Remilly, et le général de la Roche battit en retraite sur Fort-Barraux, où il se concentra; les Autrichiens occupèrent Chambéry et la Savoie.

Le 20 janvier, le général Marchand prit le commandement des troupes qu'il trouva en position, partie à Chapareillan, sur la rive droite de l'Isère, partie à Pont-Charra, en arrière de Montmeillan, sur la rive gauche. Le fort Barraux était armé, en bon état, et sa garnison comprenait 1 officier, 1 sous-officier, 2 caporaux, 1 tambour et 55 soldats, de chacun des 5e, 11e, 23e, 60e, 79e, 81e de ligne, 8e et 18e léger, ainsi qu'un bataillon du 60e.

Les Autrichiens n'osèrent pas s'aventurer sous le canon du fort et restèrent sur la défensive à Montmeillan.

Le 24 janvier, le comte Marchand reçut un renfort assez sérieux, dans lequel se trouvaient 400 hommes du 79° qu'il envoya à Pont-Charra.

A la suite d'un combat assez vif livré à notre gauche, le général Zeischmester s'empara du passage des Échelles.

Jusqu'au 6 février, l'ennemi ne bougea pas, mais dans la matinée il livra un combat d'avant-postes sans résultat.

A ce moment l'armée de Lyon allait recevoir de sérieux renforts.

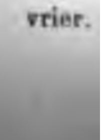
La 4° division de réserve des Pyrénées, dite de réserve de Nismes, sous les ordres du général de brigade Ménard, était destinée à renforcer l'armée de Lyon. Elle commença à recevoir, dès la fin de 1813, une partie des jeunes soldats qui devaient compléter ses cadres.

Le 30 janvier, sur les instances du duc de Castiglione, les bataillons se mettaient en marche sans être complètement équipés.

Tous ces bataillons partaient sans habits ni schakos, la moitié seulement avec des gibernes et des sacs ; leur instruction était aussi incomplète que leur équipement. Leurs armes leur furent distribuées la veille seulement de leur départ de Nismes, enfin il ne leur fut donné en partant ni cartouches, ni pierres à fusil ; ce fut à Valence que les commandants des bataillons purent se procurer ces objets pour leurs hommes. Les jeunes soldats étaient tous porteurs de capotes, de vestes, de pantalons, de souliers, de chemises et de bonnets de police.

Six bataillons avaient été formés et mis en route ; c'étaient les 6° bataillons des 67°, 79°, 20°, 115°, 4° de ligne et du 23° léger.

Le *6° bataillon du 79°*, comprenant 19 officiers, 90 sous-officiers et caporaux, 664 conscrits, partit le 31 janvier et arriva à Lyon le 7 février. Informé de l'état pitoyable de ces bataillons, le duc de Castiglione donna l'ordre de les arrêter à Vienne et les confia au général Bardet qui parvint à les amener tous à Lyon, assez mal organisés, pour le 18 février.



Renforts venus de Catalogne. — Le 22 janvier, à 11 heures du soir, le duc d'Albufera, commandant l'armée de Catalogne et d'Aragon, reçut l'ordre de diriger sur Lyon, par Perpignan, 8,000 à 10,000 hommes. En conséquence, 6 colonnes se mirent en marche ; elles comprenaient une division de cavalerie et une division d'infanterie forte de 6 régiments, plus 80 bouches à feu.

Vers la fin de février, Napoléon résolut d'augmenter le corps d'Augereau et fit écrire au duc d'Albufera de détacher de son armée une nouvelle division de 10,000 hommes et de l'envoyer en poste à Lyon.

Cette division marcha en 3 colonnes ; la 3e, commandée par le colonel Gay du 79e, comprenait le 32e léger, les deux premiers bataillons du 79e[1], des 102e, 115e et 116e de ligne.

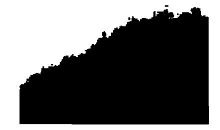
Le mouvement commença le 8 mars ; les troupes arrivèrent à Perpignan les 11, 12 et 13 mars, et à Lyon les 18, 19 et 20.

Augereau prend l'offensive (25 février). — Le général Marchand, qui avait reçu un bataillon de renfort, avait repris le poste important des Échelles ; les gardes nationaux des départements du centre et de l'Est s'étaient rassemblés à Lyon. Sans attendre l'arrivée des derniers secours envoyés de Catalogne, Augereau prit l'offensive.

Les divisions Musnier et Parmentier devaient se trouver à Nion le 3 mars, en passant par Lons-le-Saulnier, Chiette et Morey. La division Bardet, dans laquelle se trouvait le 6e bataillon du 79e, devait franchir le Rhône à Seyssel ou à Bellegarde, s'emparer en passant du fort de l'Écluse et se joindre aux troupes du général Marchand pour investir Genève par l'est et le sud, tandis que le général Musnier l'investirait par le nord.

6e bataillon du 79e. — La division Bardet franchit le Rhône à Bellegarde le 1er mars, s'empara le jour même du

1. 40 officiers, 1,760 hommes.



fort l'Écluse, dont la garnison de 200 hommes fut faite prisonnière ; on trouva dans la place 4 pièces de canon et beaucoup de munitions.

La division chercha alors à rallier le général Marchand.

Division Marchand (*7ᵉ bataillon du 79ᵉ de ligne*). — Le 23 février, ayant repris Chambéry, le général Marchand était à la poursuite des Autrichiens. Il les poussa sur la route d'Aix, mais comme l'ennemi s'était fractionné en 2 colonnes, Marchand en fit autant, et le général Dessaix prit, avec 2,300 hommes et 5 pièces de canon, la poursuite de la colonne de gauche par Rumilly ; le 7ᵉ bataillon du 79ᵉ se trouvait sous ses ordres.

Le 24, les Autrichiens essayèrent de résister sur la rive droite du Fier, mais ils furent délogés presque sans combat.

Combat de Saint-Jullien (1ᵉʳ mars 1814). — Le 1ᵉʳ mars, le général-lieutenant Kleberlsberg ayant rallié la colonne qui battait en retraite devant Dessaix, voulut tenir en avant de Genève le plus longtemps possible. Il occupa, avec 5,000 hommes, les belles positions qui s'étendent du Cluiset à Saint-Julien. A 10 heures du matin, les troupes du général Dessaix étaient formées en 3 colonnes d'attaque.

Celle de droite eut ordre de se porter sur le flanc de l'ennemi, derrière le château d'Ogny et de le déborder.

La 2ᵉ, composée d'un bataillon du 1ᵉʳ de ligne, de quelques compagnies du 79ᵉ et de la brigade Pouchelon, dut se porter sur le centre par la grande route et aborder de front le village de la Coti.

La 3ᵉ colonne fut dirigée par la gauche sur les villages de Viry et de Songy.

L'ennemi ayant une forte artillerie au centre, Dessaix renforça ses ailes et déborda l'ennemi qui se replia sur les hauteurs de Saint-Jullien.

La droite ayant été un instant bousculée par une colonne ennemie qui l'avait prise en flanc, Dessaix voyait cette aile

faiblir au moment même où la cavalerie ennemie s'apprêtait à charger sur son artillerie ; le moment était critique. Il ordonne alors à ses canonniers de ralentir leur feu et d'attendre la cavalerie à demi-portée de mitraille.

Puis, à l'instant où la décharge vient de culbuter les premiers assaillants, il donne l'ordre aux compagnies du 79e de franchir les batteries et de s'élancer au pas de charge sur les Autrichiens. Cette manœuvre eut le plus heureux résultat ; le feu de l'ennemi se ralentit aussitôt sur toute la ligne et le général Kleberlsberg se retira à Saint-Jullien.

Le manque de munitions nous força à cesser toute poursuite, mais le soir même les Autrichiens abandonnaient leur position et repassaient l'Arve après avoir rompu les ponts. Le 3 mars, la place de Genève fut sommée par le général Dessaix, mais le duc de Castiglione avait brusquement changé son plan. Il était maintenant résolu à marcher sur la Franche-Comté pour faire lever le blocus de Besançon ; en conséquence, il rappela les troupes qui étaient devant Genève.

Opérations d'Augereau autour de Lyon. — A la nouvelle de la création d'une armée française à Lyon, les alliés avaient formé une armée du Sud qui se réunissait sur les deux rives de la Saône.

Apprenant qu'il avait sur les bras 60,000 fantassins et 10,000 cavaliers, Augereau abandonna, le 4 mars, ses projets sur la Franche-Comté ; il n'y avait plus un instant à perdre pour couvrir Lyon.

Le 18 a lieu l'affaire de Saint-Georges, le 79e n'y assistait pas ; c'est seulement le 19 que la 2e colonne de la division de Catalogne entrait à Lyon.

La journée du 19 mars se passa de part et d'autre en préparatifs ; après l'affaire de Saint-Georges, l'armée de Lyon avait été formée en avant de Limonest, et les mouvements des alliés indiquaient l'intention d'agir sur notre extrême gauche par la route de Moulins en tournant ainsi notre position.



Combat de Caluire (20 mars 1814). Brillant fait d'armes du 79e. — Le 20, Augereau disposa ses troupes dès la pointe du jour. Le général Bardet resta en position entre la Saône et le Rhône ; le 6e bataillon du 115e de ligne prit position à Caluire sur le plateau qui commande la rive gauche de la Saône et la rive droite du Rhône, en avant de la Croix-Rousse et à peu de distance de l'embranchement des routes de Genève par Bourg et de Pont-d'Ain.

Le duc de Castiglione renforça cette troupe par les deux premiers bataillons du 79e [1], arrivés à Lyon dans la nuit du 19 au 20 mars, sous le commandement du colonel Gay.

Tandis que l'affaire principale avait lieu sur la rive droite de la Saône, le général Bardet et le colonel Gay sur la rive gauche étaient aux prises avec les généraux Hardeck et de Cobourg.

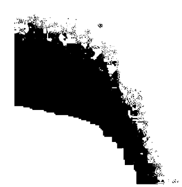
Le général Hardeck, plus fort en cavalerie qu'en infanterie, avait cherché à effrayer le général Bardet par ses manœuvres, mais sans essayer contre lui rien de bien sérieux. Il attendait, pour agir, le résultat de l'attaque plus importante du prince de Cobourg sur la route de Tréjoux près Caluire. En effet, si cette diversion réussissait, Bardet, pris à revers, et entre deux feux, se trouvait dans une position très critique.

Vers le milieu de la journée, le prince de Cobourg se porta franchement sur le plateau de Caluire, mais il fut arrêté court par une défense à laquelle il s'attendait d'autant moins qu'il supposait la position occupée par une partie des jeunes troupes de la division Bardet, et nullement par les vieux soldats de Catalogne.

Ordonnant alors à quelques escadrons de hussards [2] de se former en colonne, il les lance sur le 79e de ligne. Le régiment français attend la charge avec calme et sang-froid, la reçoit à coups de fusil, culbute la cavalerie autrichienne, marche au pas de charge sur l'ennemi, le ramène

---

1. 1,800 hommes.
2. Hussards de Kienmayer.



jusqu'au delà de l'embranchement des deux routes, en sorte que cette diversion essayée par les troupes de la rive gauche n'a aucun résultat pour le prince de Hesse.

La nuit mit fin à la bataille où l'ennemi perdit plus de 3,000 hommes ; les deux armées bivouaquèrent en présence, en avant du faubourg de Vaise. Vers minuit, les bagages, les ambulances et le parc d'artillerie s'acheminèrent en silence par le faubourg de la Guillotière, sur la route de Vienne ; l'armée suivit entre une heure et deux heures du matin. Augereau se replia sur Vienne, qu'il traversa le 21 mars, et atteignit Saint-Vallier sur le Rhône le 22.

Là, le maréchal reçut une dépêche qui lui annonçait l'occupation de Bordeaux par les Anglais, et lui prescrivait de faire partir immédiatement et en poste pour Libourne, par Clermont, 6,000 des 10,000 hommes de la 2e division d'Espagne. En conséquence, le général Beurmann passa le Rhône et se mit en marche pour Bordeaux avec les 79e, 102e et 115e de ligne.

Opérations du général Marchand du 9 mars au 10 avril 1814. — Le 9 mars, le général Marchand, qui était devant Genève, apprit d'une manière certaine la retraite d'Augereau sur Lyon. Après avoir couvert son flanc gauche avec deux bataillons, il conserva sa ligne sur l'Arve, espérant un retour offensif du duc de Castiglione et comptant sur l'arrivée des renforts d'Italie. Au milieu du mois, le général Wimpffen ayant fait occuper Saint-Claude, le comte de Bubna résolut de profiter de cette circonstance pour enlever le fort l'Écluse, où la division Bardet n'avait pu laisser que 100 hommes de garnison.

Le général Kleberlsberg reçut ordre de se porter sur le fort avec 2,500 fantassins, quelques escadrons et une batterie de 4 pièces et 3 obusiers.

Le 7e bataillon du 79e à la défense du fort l'Écluse. — Le 19 mars, à 9 heures du matin, Kleberlsberg, débouchant du côté du fort l'Écluse, commença à gravir un des versants de la

montagne escarpée qui le domine, tandis que sa batterie brisait le pont-levis et lançait des obus jusqu'au centre des bâtiments.

Par ordre du général Marchand, 200 hommes du 79°, placés à Bellegarde sous le commandement du chef de bataillon Jomard, devaient, au premier coup de canon, se porter sur l'Écluse, tandis que les maires des communes voisines feraient sonner le tocsin et réuniraient les hommes de bonne volonté pour soutenir le détachement.

La résistance énergique du capitaine Bonnet du 23° de ligne, qui commandait le fort, donna le temps aux 2 compagnies du 79° et aux intrépides paysans de Collonge d'arriver. Le général Kleberlsberg, qui croyait n'avoir affaire qu'aux 100 hommes renfermés dans le fort, se trouve tout à coup entouré par le commandant Jomard, soutenu par près de 3,000 volontaires qui escaladent la montagne.

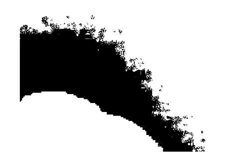
La fusillade s'engage avec vivacité de part et d'autre, et le combat se soutient pendant plus de quatre heures; enfin l'ennemi, ne pouvant se rendre maître des hauteurs, se borne à une canonnade qui ne cesse que vers six heures du soir.

Retraite sur Voiron. — Dans la nuit du 21 au 22 mars, un officier, envoyé en reconnaissance jusqu'à Nantua, annonça l'évacuation de Lyon par Augereau.

Le colonel de Cubières, qui avait le commandement, Dessaix étant entré à Genève avec un sauf-conduit, résolut de battre en retraite sans perdre un instant. Nos troupes marchèrent 30 heures sans autre repos que des haltes de quelques instants; elles étaient suivies d'un assez grand nombre de paysans qui aidaient les soldats, soutenaient les blessés et portaient les sacs des éclopés.

Les détachements de Seyssel, l'Écluse et Bellegarde rétrogradèrent et occupèrent Moirans.

Le 25, la division du colonel de Cubières atteignit Frangy, et elle entrait le 28 dans Voiron qu'elle se prépara à défendre contre la division Hardeck, avant-garde de la partie de l'armée alliée destinée à agir contre le Dauphiné.



Combat de Voiron (29 mars). — Le lendemain, 29, malgré la supériorité numérique des alliés, le colonel de Cubières prit l'offensive et marcha audacieusement à la rencontre de l'avant-garde de la division Hardeck. Il l'atteignit près de Chirens et engagea un combat qu'il soutint jusqu'à la nuit, puis, menacé par des forces considérables qui marchaient sur Moirans, il se replia sur Voreppe.

Combat de Voreppe (9 avril). — Jusqu'au 9 avril, les Autrichiens ne tentèrent rien contre nous ; ce n'est qu'à cette date qu'ils se décidèrent enfin à attaquer notre ligne de Voreppe et à nous rejeter sur Grenoble.

En conséquence d'épaisses colonnes s'avancèrent vers nos positions ; à midi, le combat était engagé de toutes parts. Tandis qu'une partie de l'armée alliée marchait par la route, d'autres troupes se glissaient avec précaution à travers les saules qui couvraient les prairies de l'Isère. Le feu des bataillons français embusqués dans des boyaux de tranchée arrêta quelque temps l'ennemi, mais il revint bientôt à la charge et chercha à culbuter notre gauche en se plaçant entre la rivière et nous.

Vigoureux effort du 79e. — Le colonel de Cubières attendait ce moment pour prendre en flanc les Autrichiens; le 7e bataillon du 79e se tenait dans ce but massé et caché aux abords de la maison de poste. Il allait s'avancer, quand une compagnie du 18e, se croyant tournée, quitta précipitamment son poste; cet exemple fatal devint contagieux, et l'ennemi se trouva maître de la route de Grenoble.

Le 79e ne fut pas ébranlé, et ce brave régiment s'élança avec résolution sur les bataillons autrichiens qui déjà interceptaient la route de Grenoble. Le 11e de ligne suivit le mouvement et la retraite de la division put commencer en bon ordre, car la colonne ennemie qui interceptait les communications était prise entre deux feux et n'eut que le temps de regagner précipitamment les rives de l'Isère.

Nous n'avions plus d'adversaires entre nous et Grenoble.

Pendant le combat, le capitaine Mignot reçut l'ordre de se

porter avec sa compagnie à gauche du village de Voreppe pour arrêter l'ennemi qui cherchait à y pénétrer. Avant d'arriver au poste qui lui était assigné, il rencontra un bataillon en désordre que l'ennemi poussait devant lui ; c'est en vain que le capitaine Mignot chercha à rallier les fuyards ! Alors, n'écoutant que son honneur et son devoir, il marche droit aux Autrichiens, les chasse du poste qu'on lui avait ordonné d'occuper et dont l'ennemi s'était déjà emparé ; il y soutient pendant près d'une heure un combat inégal contre une colonne de 1,200 hommes, et ayant reçu l'ordre de se replier, il sut en imposer aux Autrichiens par la contenance et le bon ordre de sa compagnie, pendant la retraite. A dix heures du soir, la division de Cubières prenait position à la Briqueterie.

Le 10 avril, on s'attendait à une nouvelle affaire, lorsqu'un parlementaire vint annoncer au général Marchand les événements qui avaient eu lieu à Paris.

Les hostilités furent aussitôt suspendues et la division occupa Grenoble.

L'armée de Lyon fut dissoute le 10 juin suivant.

1815.

Le 79e se trouvait en garnison à Toulouse ; il y resta pendant les *Cent-Jours*, bien qu'il fît partie du 8e corps d'armée.

Le régiment était alors composé en grande partie de *soldats italiens* qui désertèrent presque tous ; le reste du 79e, officiers et soldats, donna une preuve de son patriotisme, en abandonnant deux jours de solde par mois pour le trésor de l'armée, pendant la durée de la campagne.

Le 79e ne prit part à aucune action de guerre en 1815.





TROISIÈME PARTIE

TROUPES LÉGÈRES

Chasseurs corses et chasseurs des Vosges.

C'est pendant la défense de Prague, en 1742, que paraissent définitivement les chasseurs. A l'origine ce ne fut que la réunion de quelques domestiques braves et dévoués qui allaient faire paître les chevaux de leurs maîtres dans les îles de la Moldaw. Pour résister aux attaques incessantes des Croates, pandours et hussards, ces braves gens se donnèrent pour chef Jean-Chrétien Fischer, l'un d'entre eux, et se mirent à faire la chasse à leurs ennemis, aux dépens desquels ils se trouvèrent bientôt armés, équipés et habillés. De là leur nom de chasseurs de Fischer et leur costume étrange[1].

Cette compagnie rendit d'éminents services, et plusieurs autres corps irréguliers se formèrent par la suite, en la prenant pour modèle ; mais aucun corps régulier ne porta le titre de chasseurs avant le 8 mai 1784.

Il existait à cette époque six régiments de chasseurs à cheval, auxquels on adjoignit alors six bataillons de chasseurs à pied de quatre compagnies chacun :

Ils furent désignés sous le nom de :

Chasseurs des Alpes ;
Chasseurs des Pyrénées ;
Chasseurs des Vosges ;
Chasseurs des Cévennes ;
Chasseurs du Gévaudan ;
Chasseurs des Ardennes.

---

1. Suzanne.

En vertu de nouvelles ordonnances datées du 17 mars 1788, le régiment de Royal Italien était réformé et reconstitué en deux bataillons d'infanterie légère désignés sous le nom de chasseurs royaux de Provence et chasseurs royaux du Dauphiné ; le régiment de Royal Corse formait également les chasseurs royaux corses et les chasseurs corses.

L'excédent de Royal Italien et de Royal Corse servit à former les chasseurs du Roussillon.

Le régiment de Montréal, également réformé, servit à créer le bataillon de chasseurs Cantabres.

Enfin une autre ordonnance du même jour séparait les 6 bataillons de chasseurs de 1784 des chasseurs à cheval, et donnait des numéros à tous les bataillons qui conservaient néanmoins leurs titres, sauf les chasseurs des Alpes qui devinrent chasseurs d'Auvergne.

Les douze bataillons étaient ainsi numérotés :

1er bataillon : Chasseurs royaux de Provence ;
2e — Chasseurs royaux du Dauphiné ;
3e — Chasseurs royaux corses ;
4e — *Chasseurs corses ;*
5e — Chasseurs Cantabres ;
6e — Chasseurs bretons ;
7e — Chasseurs d'Auvergne ;
8e — *Chasseurs des Vosges ;*
9e — Chasseurs des Cévennes ;
10e — Chasseurs du Gévaudan ;
11e — Chasseurs des Ardennes ;
12e — Chasseurs du Roussillon.

Tous ces bataillons étaient commandés par des lieutenants-colonels et devaient se recruter exclusivement dans les pays indiqués par leurs titres.

Comme nous l'avons vu à propos de la 79e demi-brigade, l'amalgame ou l'embrigadement des volontaires avec les troupes de ligne s'effectua péniblement de la fin de 1793 au commencement de 1795.

La *4e demi-brigade légère* de première formation fut créée le 6 août 1794 par la réunion du 4e bataillon de chasseurs



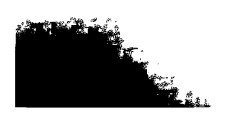
corses avec le 1er bataillon de la Creuse et le 5e bataillon de l'Ain. Mais, par suite du décret de février 1796 qui ordonnait de reprendre les 238 demi-brigades existantes pour en former 110 de ligne et 30 légères, et par suite du tirage au sort, la 4e demi-brigade légère de première formation prit le numéro 21, et la 8e demi-brigade légère de première formation devint la 4e demi-légère de deuxième formation le 7 avril 1796.

Or, cette 8e demi-brigade avait été formée le 19 juin 1795 par la réunion du 8e *bataillon de chasseurs des Vosges* avec le 1er bataillon du Cantal et le 2e de la Légion de la Moselle ; voilà pourquoi l'histoire du bataillon de chasseurs des Vosges appartient à l'histoire du 4e léger. C'est en effet la 4e demi-légère de deuxième formation qui le 24 septembre 1803 a pris le nom de 4e régiment d'infanterie légère.

Néanmoins, comme nous devons faire l'histoire des corps d'infanterie légère qui ont porté le n° 4, nous allons dire quelques mots du 4e bataillon de chasseurs corses et de la 4e demi-brigade légère de première formation.

4e bataillon de chasseurs corses.

Le régiment de Royal Corse ayant été supprimé le 17 mars 1788, son deuxième bataillon prit le nom de *Chasseurs corses* avec le numéro 4. Il fut envoyé en garnison à Tournon, puis en 1791 à Montpellier et en 1792 il fit partie de l'armée des Alpes. En juillet le 4e bataillon de chasseurs corses occupe Mâcon, et pendant la durée de septembre et octobre, il est dans la Tarentaise ; l'effectif était alors de 589 hommes. En décembre il est à Carouge gardant la frontière du Genevois, passe l'hiver devant Genève, et le 15 avril 1793, nous le trouvons à Évian ayant 25 officiers et 676 hommes dans le rang Au mois d'août de la même année, ce corps occupe Briançon ; en décembre, il fait partie de la brigade du général Vaubois et établit ses quartiers d'hiver à Aime, Bourg, Saint-Maurice et Séez.



Le 4e bataillon de chasseurs corses fit donc, en 1793, toute la campagne de l'armée des Alpes; il contribua particulièrement à chasser les Piémontais du Mont-Blanc et leur fit 120 prisonniers.

Au commencement de l'année 1794, le bataillon corse fit partie de la division de l'armée des Alpes qui fut envoyée sur le Rhin pour renforcer l'armée de la Moselle, et il entra dans la composition de la quatrième demi-légère de première formation au mois d'août de la même année.

4e DEMI-BRIGADE LÉGÈRE

Première formation.

La *4e demi-brigade d'infanterie légère* fut formée le 6 août 1794 à Gueberstheim, par la réunion en un seul corps du 4e bataillon de chasseurs corses, du 1er bataillon de volontaires de la Creuse et du 5e bataillon de l'Ain; elle fut aussitôt placée dans la brigade Sibaud de la division Meynier de l'armée du Rhin qui était alors commandée provisoirement par le général en chef Michaud. A peine formée, elle prit part à la bataille du 13 juillet où elle combattit dans les gorges. La brigade Sibaud à laquelle elle appartenait attaqua le Pfalzberg et le Saukopf qui furent enlevés d'assaut; la 4e légère participa à la prise de deux redoutes que l'ennemi fut forcé d'évacuer précipitamment en abandonnant toute son artillerie. A la suite de cette bataille, les alliés ayant été rejetés sur Mannheim, l'armée de la Moselle qui venait d'être renforcée de 15,000 hommes marcha sur Trèves pendant que la 6e division (Meynier) la remplaçait sur le versant occidental des Vosges.

Le 9 août, les Français entraient à Trèves, et les choses en restèrent là jusqu'en septembre.



Mais alors, le maréchal de Mœllendorf, informé que le général Moreau avait dégarni Kayserslautern pour diriger une partie de ses forces sur Trèves, résolut d'enlever les détachements dispersés des Français.

Bataille de Kayserslautern : la division Meynier est accablée (17 au 20 septembre 1794). — La 4e demi-légère occupait les villages d'Erlebach et d'Otterbach en avant de Kayserslautern. Dans la nuit du 17 au 18 septembre, l'ennemi s'ébranla pour reprendre l'offensive et dirigea son attaque sur Alsborn et Neuhoffen. De grand matin ses principales forces se portèrent sur la brigade Sibaud qui, malgré d'héroïques efforts, dut abandonner les villages d'Alsborn et d'Enkerbach. Le 19 septembre, cette brigade, appuyée par le 2e bataillon de la 4e demi-légère, reprit ses positions, mais le 20, l'ennemi ayant renouvelé son attaque avec des forces considérables, la 6e division fut obligée d'abandonner Kayserslautern après des pertes sérieuses.

La brigade du général Cavrois où se trouvait le 1er bataillon de la 4e légère fit une résistance très vive sur les hauteurs de Morlautern et ne se retira que sur l'ordre du général Meynier.

Affaire de la ferme d'Eselsfurth. — Le même jour, 20 septembre, la division prit position en arrière de Tripstadt ; la 4e légère occupa Clausen et les environs de Pirmasens. Les troisièmes bataillons des 4e et 12e légère et le 1er de la 5e de ligne placés à la ferme d'Eselsfurth sous les ordres de l'adjudant général Jordy se trouvant abandonnés à eux-mêmes par la retraite de la division, furent bientôt entourés par 20 escadrons de cavalerie. Formés en carrés, ces braves bataillons repoussèrent plusieurs charges des hussards de Blücher, de Wolfradt et des dragons de Katte, mais enfin, pressés de toutes parts, épuisés de fatigue, réduits à un petit nombre, ayant la plupart de leurs chefs tués ou blessés, ils furent enfoncés, sabrés et détruits. Les Prussiens cessèrent presque

aussitôt leur mouvement offensif et reprirent leurs anciennes positions.

Le général Michaud fit de nouveaux changements dans l'organisation de l'armée et s'occupa du mouvement à opérer pour la jonction des armées du Rhin et de la Moselle à Lautreck, puis les diriger ensuite sur Mayence.

Le 14 octobre, les 5e et 7e divisions furent réunies en un seul corps sous les ordres de Saint-Cyr. La 4e légère en fit partie ; ses trois bataillons se trouvaient alors postés en avant de Kayserslautern.

Le 3e bataillon ne comptait que 165 hommes sous les armes et avait sans doute été reformé avec les hommes sortis des hôpitaux ainsi que ceux qui se trouvaient détachés au moment de l'affaire du 20 septembre.

Saint-Cyr partit de Kayserslautern pour occuper Gelheim ; le 17 octobre il se porta sur Kirchheim et y séjourna quelques jours ; il se remit en marche le 24 et, le lendemain, arriva à Nieder-Ulm où les 3e et 6e divisions furent réunies sous le n° 2.

Blocus de Mayence. — Le 1er novembre toute l'armée ayant pris position sous Mayence, la division Saint-Cyr appuya sa droite à Hechtsheim, le centre à Marienborn et la gauche vers Drain où se trouvait la droite des trois divisions de la Moselle. La 4e demi-légère participa à toutes les opérations du blocus de Mayence jusqu'au 11 octobre 1795 ; Clairfayt ayant attaqué le corps d'observation avec succès, l'ayant forcé à battre en retraite et à découvrir la ville, se porta sur cette place et attaqua le corps de siège le 29 octobre. La 4e demi-légère gardait en avant de la ligne les retranchements de Heiligenkreutz ; elle y fut forcée par une colonne autrichienne, et toute la division bousculée se retira sur Odernheim et enfin à Kirchheimbolanden.

L'armée du Rhin alla s'établir et se réorganiser derrière la Pfrim, où la division Saint-Cyr prit position sur les hauteurs entre Monsheim et Wachenheim.

Le 10 novembre, Clairfayt, qui avait reçu des renforts, attaqua avec succès la ligne française ; la division Saint-Cyr se retira dans le plus grand ordre à Grünstadt.

La 4e demi-légère continua cette campagne pénible jusqu'au 1er janvier 1796, jour de la signature de l'armistice que les Autrichiens, épuisés de fatigue, avaient eux-mêmes proposé le 19 décembre précédent.

Par suite de l'application du décret du 1er février 1796 et après tirage au sort, la 4e demi-brigade légère de première formation prit le no 21 le 20 février.

Deuxième formation.

La *4e demi-brigade légère de deuxième formation* fut créée le 7 avril 1796 par la réunion des troupes suivantes :

8e légère ancienne ;
1er bataillon de la 5e demi-brigade ancienne ;
5e bataillon de l'Isère ;
1er bataillon de la Charente ;
Bataillon de Nyons, Drôme.

L'ancienne 8e légère qui formait le fonds de la 4e demi-brigade n'avait eu qu'une existence éphémère. Sa création ne datait en effet que du 19 juin 1795, époque à laquelle elle avait été formée par l'amalgame du 8e bataillon de chasseurs des Vosges, du premier bataillon du Cantal et du deuxième de la Moselle.

Bataillon de chasseurs des Vosges.

Créé en 1784 pour former l'infanterie du régiment de chasseurs à cheval des Vosges, il fut organisé en bataillon isolé sous le no 8 par ordonnance royale du 17 mars 1788.

En garnison à Vienne et à Lyon lors de cette formation, il partit pour Collioure et Mont-Louis, où il resta jusqu'en 1790. Le bataillon, dont la force était de 29 officiers et 429

sous-officiers ou soldats, tint ensuite garnison à Montpellier en 1792 et fit partie de l'armée de Savoie le 29 octobre 1793.

Les chasseurs des Vosges se distinguèrent plusieurs fois dans les Alpes, aux côtés du 4e bataillon de chasseurs corses et du 2e bataillon du 79e avec lesquels ils firent plusieurs fois division. Le bataillon fit partie des renforts envoyés par l'armée des Alpes aux troupes qui faisaient le siège de Toulon ; il se fit remarquer particulièrement à la prise de la *Redoute anglaise* de l'Aiguillette.

Action d'éclat du chasseur Milley. — De tous les ouvrages de fortification qui entouraient la place de Toulon, le plus important était une redoute allongée du nord au sud de 150 mètres de longueur environ, armée de 20 canons et 4 mortiers de gros calibre. Le fossé de 2 à 3 mètres de profondeur sur 4 à 5 de largeur était précédé d'une double file de chevaux de frise et d'une rangée d'abatis. Un millier d'ennemis campaient à l'intérieur et étaient soutenus par un nombre égal bivouaqué en arrière, à proximité d'une batterie de 6 bouches à feu battant la gorge et l'intérieur de cet ouvrage appelé la *Redoute anglaise*.

Le général Dugommier résolut le 15 décembre de l'enlever avant l'achèvement de plusieurs batteries annexes dont l'ennemi entreprenait la construction.

6,000 hommes sont rassemblés au village de la Seyne ; ils doivent former 2 colonnes, l'une qui marchera directement sur la redoute, l'autre filant le long du rivage tournera l'ennemi. Le 17, à une heure du matin, les troupes se mettent en route dans le plus grand silence et par une pluie torrentielle. La colonne de droite franchit les fossés et abatis, pénètre dans la redoute et lutte corps à corps et à la baïonnette avec les Anglais qui défendent héroïquement chaque traverse, chaque épaulement. Enfin, la 2e colonne qui avait tourné l'ouvrage y pénètre à son tour et, après un combat acharné de trois heures, les Républicains restent maîtres de la redoute dont le sol était jonché de morts et de mourants.





COLONEL DE [illegible]

[illegible] août [illegible] — [illegible] décembre [illegible]



Le soldat MILLEY du bataillon de chasseurs des Vosges, entra un des premiers dans la redoute et y planta le drapeau tricolore.

Après la victoire, le général Dugommier le nomma sous-lieutenant sur le champ de bataille.

Le bataillon de chasseurs des Vosges suivit Dugommier dans les Pyrénées-Orientales, y fit les campagnes des ans II et III, et revint à l'armée des Alpes, où il servit de noyau à la 8e demi-brigade de première formation le 19 juin 1795; quelques mois après, il faisait partie de la 4e demi-légère qui allait prendre une si glorieuse part à la campagne d'Italie en 1796.

CAMPAGNE DE 1796 EN ITALIE

Journal de marche du chef de brigade Destaing, commandant la 4e demi-brigade légère[1].

Précis historique des marches et actions de la 4e demi-brigade légère depuis le 23 germinal an IV jusqu'au 13 thermidor an X.

(Du 12 avril 1796 au 31 juillet 1797)

La 4e demi-brigade d'infanterie légère partit pour Cadibone forte d'environ 1,200 hommes, le jour même de l'embrigadement qu'elle reçut à Savone.

Elle y était depuis quatre jours lorsqu'elle fut témoin à une petite distance du combat livré par les Autrichiens à Montelesimo; à la fin de la journée, l'ennemi resta collé au pied de la redoute.

Dans la soirée, la 4e demi-légère fut rejointe à Cadibone par la 32e de bataille, et ces deux corps formés en colonne se tinrent prêts à marcher sur l'ennemi.

---

1. Nous avons laissé au récit qui va suivre le caractère du journal de marche du chef de demi-brigade Destaing, en nous bornant à supprimer les parties qui ne nous ont pas paru avoir grand intérêt et en ajoutant quelques actions d'éclat qui n'y figuraient pas et que nous avons trouvées sur les états de service des officiers de la 4e demi-légère.

Montenotte (12 avril 1796). — A une heure après minuit, la colonne fut mise en mouvement pour attaquer sur son flanc droit la division ennemie qui s'était portée sur Montelesimo.

Les carabiniers et les grenadiers formèrent l'avant-garde aux ordres du chef de brigade Rondeau, le général Mesnard marcha à la tête de la 4ᵉ demi-légère et le général Masséna à la tête de la 32ᵉ.

Au point du jour nous fûmes en vue de Montenotte et nous nous séparâmes en deux colonnes ; l'avant-garde et la 32ᵉ marchèrent directement sur la ligne ennemie qui était déjà en bataille sur les hauteurs, la 4ᵉ demi-légère par un long circuit et des sentiers difficiles marcha sur le flanc droit des Autrichiens.

L'avant-garde et la 32ᵉ se trouvèrent en présence de ces derniers longtemps avant que la 4ᵉ demi-légère eût parcouru le cercle qui lui était prescrit. Les tirailleurs de l'avant-garde commencèrent à s'engager pendant que la 4ᵉ gravissait à la course les montagnes les plus escarpées et en débusquait successivement les postes ennemis. Elle arrivait enfin au sommet et il ne lui restait plus qu'un quart d'heure de marche pour arriver à l'endroit désigné, lorsque les carabiniers, impatients de combattre, marchèrent impétueusement à l'ennemi qu'ils attaquèrent en tirailleurs ; ils furent soutenus par les grenadiers qui marchèrent en bataille.

Après une courte résistance qui coûta la vie à un officier et à plusieurs carabiniers ou grenadiers, la ligne ennemie fut enfoncée et dispersée.

La 4ᵉ demi-légère n'arriva pas à temps pour lui couper la retraite mais les Autrichiens poursuivis par l'aide de camp Murat laissèrent un grand nombre de prisonniers entre nos mains.

Marche sur Cossaria. — La 4ᵉ demi-légère reçut l'ordre de marcher de suite sur Cancale qui était occupé par les Piémontais ; elle partit sans ses carabiniers qui étaient à trois

lieues de là à la poursuite, ainsi que 3 détachements d'environ 200 hommes.

L'ennemi débusqué aisément de tous les postes qu'il occupait aux environs se replia sur les montagnes où la 4e les suivit et prit position à minuit après 24 heures de marche ou de combats.

Le 24 germinal (13 avril) au point du jour elle débusqua l'ennemi de toutes les hauteurs et le rejeta sur Cossaria où elle ne put pénétrer ; nous fîmes une centaine de prisonniers.

Affaire de Cossaria. — Dans la matinée la 4e demi-légère prit part au blocus de Cossaria ; mais les Piémontais se montrant encore sur les hauteurs, le lieutenant-général Provera refusa de se rendre. C'est alors que le général Mesnard fut envoyé avec la 4e demi-légère sur les montagnes à droite de Cossaria pour les faire évacuer : la demi-brigade y monta rapidement, mit l'ennemi en déroute et le poursuivit à deux lieues de là en lui faisant plusieurs prisonniers parmi lesquels deux émigrés qui préférèrent se faire tuer sur place que de se rendre.

Malgré notre succès sur les hauteurs, Provera ne voulut pas se rendre, et à notre retour nous fûmes témoins de l'assaut de Cossaria, mais l'attaque ne fut pas également soutenue et on s'amusa à fusiller pendant que quelques braves escaladaient les murs. L'attaque échoua, mais Provera se rendit le lendemain et la 4e occupa le fort.

Marche sur Cairo. — Une heure après nous partîmes avec le général Mesnard et après avoir bousculé l'ennemi qui occupait encore la montagne entre Cossaria et Cairo, nous fûmes témoin à l'entrée de la nuit de l'attaque de Dego où étaient nos carabiniers et 200 hommes détachés.

Ils tournèrent la gauche des positions ennemies, s'y *emparèrent d'une batterie* et contribuèrent beaucoup au succès de l'attaque. Deux officiers y furent blessés[1] ; les carabiniers

1. Ces hommes ont reçu chacun un sabre d'honneur (Bulletin décadaire de l'an VI).

TAULINET et BÉRARD, le chasseur NAILERON y prirent chacun un drapeau autrichien.

Sur les 9 heures du soir, nous eûmes ordre de revenir sur Cairo ; il fallut descendre au travers des précipices les plus affreux par la pluie et la plus grande obscurité. Deux lieues de montagnes nous retinrent toute la nuit ; les guides s'égaraient à chaque pas, plus de 30 hommes roulèrent dans les ravins d'où on les retirait avec des couvertures nouées ensemble à la lueur des feux qu'on était obligé d'allumer.

A 10 heures du matin nous entrâmes à Cairo, toujours avec la pluie ; jusqu'à midi on nettoya les armes et les vivres n'étaient pas encore distribués qu'on battait la générale.

Deuxième attaque de Dego (15 avril). — L'ennemi avait profité du mauvais temps et du désordre où étaient la plupart des troupes pour reprendre les positions de Dego dans la matinée du 26 germinal. L'avant-garde avait beaucoup souffert, il n'y avait pas de temps à perdre pour reprendre les positions.

Nous y marchâmes à grands pas et nous arrivâmes sur le terrain de l'action comme l'attaque était déjà commencée. Nous reçûmes l'ordre de prendre la droite de l'attaque et de monter de front sur la redoute en batterie qui fermait la gauche de l'ennemi. Une autre colonne sous les ordres du général La Salcette était partie pour tourner la même position, mais elle ne marchait pas aussi vite que nous. Le général Mesnard nous fit arrêter sous le feu de la redoute pour lui donner le temps d'avancer, mais elle s'arrêta court au lieu de s'emparer d'une butte d'où l'on coupait la retraite à l'ennemi.

Alors le général Mesnard m'ordonna de monter à la redoute avec un bataillon de ma demi-brigade, tandis qu'avec les deux autres il tâcherait de la tourner. Je ralliai aussitôt mon monde à quinze pas sous la batterie et fis faire ventre à terre pour éviter les pierres qu'on nous lançait ; à ce moment je n'avais encore que 200 hommes arrivés, mais voyant la colonne de gauche en déroute, et celle du centre ralliée



difficilement par le général en chef lui-même, je donnai le signal.

Nous nous élançâmes aux cris de « Vive la République ! » et en un clin d'œil nous fûmes maîtres de la redoute. Nous marchâmes alors rapidement sur le derrière des autres positions, ce qui détermina la retraite des troupes autrichiennes qui les occupaient.

Le fruit de cette victoire fut la prise de 4,000 hommes, de 13 bouches à feu, et la retraite des Autrichiens sur la Lombardie.

Le nommé Sop, soldat à la 4e demi-légère, prit un drapeau ennemi ; c'était le quatrième drapeau dont ma demi-brigade s'emparait depuis deux jours.

Je perdis en cette journée, en tués et blessés, 9 officiers et environ 100 sous-officiers et chasseurs.

Marche sur le camp de Ceva ; passage du Tanaro et du Pô. — Le 27 germinal (16 avril), après avoir couché sur le champ de bataille, nous passâmes aux ordres du général La Salcette, division du général Masséna, et nous partîmes marchant jours et nuits pour le camp de Ceva occupé par l'armée piémontaise. Nous y arrivâmes lorsqu'il venait d'être évacué par l'ennemi et nous y prîmes position le 29.

Dans la nuit du 2 au 3 floréal (21 au 22 avril), la division défila sous le fort de Ceva, y passa le Tanaro et marchait sur Mondovi lorsqu'elle apprit la prise de cette place. Elle se porta alors en diligence sur Cherasco qui se rendit à sa seule apparition.

La 4e demi-légère passant le Tanaro se porta sur Lamorra où elle cantonna, puis, après quelques jours de repos, elle rejoignit sa division qui continua sa route sur le Pô, où nous nous présentâmes à Sale entre Tortone et Alexandrie. On y fit plusieurs reconnaissances et de nombreux ouvrages, on y rassembla des matériaux et l'ennemi, trompé par ces manœuvres, fortifia la rive opposée. Il fit des ouvrages considérables sur le Tessin ; mais, par une marche



rapide, notre avant-garde fila sur Plaisance, effectua le passage du Pô en présence de la cavalerie ennemie qui seule avait pu y arriver et s'y maintint jusqu'à l'arrivée de la division de Laharpe que nous rejoignîmes bientôt.

Bataille de Lodi. — L'ennemi se replia précipitamment sur l'Adda où il occupa Pizzighettone et Lodi. C'est ce dernier endroit que le général en chef choisit pour forcer le passage et redescendre ensuite par la rive gauche sur Pizzighettone qu'il eût été bien difficile de forcer de front. Le 21 floréal au matin, nous passâmes le Pô et la 4ᵉ demi-légère alla prendre position en avant de Casal; le même jour, vers 3 heures de l'après-midi, l'avant-garde engagea le combat en avant de Lodi, et nous nous mîmes en marche pour la soutenir. Malgré la célérité de notre marche nous ne pûmes la rejoindre que dans Lodi; nous étions en colonne serrée dans la ville lorsque le passage du pont fut forcé. Nous le passâmes de suite et j'envoyai à la poursuite de l'ennemi quelques détachements qui ramenèrent bon nombre de prisonniers et de chevaux. Le lendemain, la 4ᵉ demi-légère marcha sur Crema et descendait en diligence sur Pizzighettone lorsqu'elle apprit la reddition de cette place; nous campâmes à quelques milles et le lendemain nous repassâmes l'Adda, et nous arrivâmes à Lodi à minuit.

Entrée à Milan (15 mai). — Nous nous attendions à marcher vivement sur Mantoue, mais on nous dirigea sur Milan où nous arrivâmes le 26 floréal dans la matinée; la demi-brigade traversa la ville et alla former le blocus du château. Le général en chef crut devoir donner à l'armée quelques jours de repos qui furent utilement employés à l'habillement et à la mise en bon état de l'armement.

Marche sur le Mincio. — Nous partîmes de Milan le 1ᵉʳ prairial (20 mai), nos carabiniers en étaient partis quelques heures avant pour entrer dans l'un des bataillons de l'avant-



garde. Après un séjour à Lodi, la 4e demi-légère passa par Crema et Brescia pour arriver à Montechiaro où la division prit position.

L'avant-garde qui avait marché par Lonato et Desenzano pour menacer la gauche de l'ennemi redescendit sur Castiglione et le lendemain au point du jour se dirigea sur Borghetto. La division partit en même temps de Montechiaro ; le 4e demi-légère était en tête.

Combat de Borghetto (30 mai). — L'avant-garde rencontra l'ennemi et le culbuta en avant de Borghetto, les carabiniers y chargèrent avec une heureuse audace la cavalerie ennemie.

Les Autrichiens furent repoussés avec une telle vigueur qu'ils ne purent rompre qu'une arche du pont; GUIGNARD, carabinier du 2e bataillon, franchit la coupure d'un saut, tandis que plusieurs de ses camarades passaient à gué malgré la profondeur et la rapidité de l'eau. Ils rétablirent l'arche avec des poutres et des portes sous le feu le plus terrible et donnèrent passage à la colonne qui, fondant sur l'ennemi avec son impétuosité ordinaire, le força dans toutes ses positions. La division, excitée par le bruit du canon et de la fusillade, fit des efforts surnaturels pour arriver sur le Mincio qu'elle n'atteignit que pour être témoin de la victoire. La 4e demi-légère bivouaqua ce jour-là en avant de Valeggio et le lendemain marcha sur Villafranca et Castelnoro; l'ennemi était en pleine retraite par le canal de l'Adige où il fut poursuivi par notre avant-garde.

Entrée à Vérone (3 juin). — Le 15 prairial au matin, nous nous présentâmes devant Vérone où la division prit position après quelques négociations avec le gouverneur. La brigade de Joubert traversa la ville et l'Adige, la 4e demi-légère et la 11e prirent position en avant de la porte et du faubourg Saint-Georges, après avoir pris possession des portes, des ponts et de la place d'armes.





Après quelques jours de repos qui furent sans doute employés à organiser le blocus de Mantoue, la division de Masséna fut chargée de le couvrir dans l'intervalle du lac de Garde et l'Adige. Elle prit position de Rivoli à Torre tandis que l'avant-garde, commandée par Joubert et composée des 4e et 11e demi-légères, prit position à la Corona et à Brentin.

Expédition sur le col de Campion. — Les positions avancées de l'ennemi en face de la Corona étaient le col de Campion et une montagne qu'à cause de sa forme nous avons appelée *le Casque*. Les Autrichiens avaient fait sur les deux côtés du col et surtout sur le Casque des ouvrages qui rendaient la position encore plus respectable.

Le général Joubert ayant fait reconnaître les abords du col nous y fit marcher dans la nuit du 17 au 18 messidor (5 au 6 juillet). Les carabiniers de la 4e demi-légère dépassèrent le col sans être arrêtés par les postes ennemis, et surprirent le Casque qu'ils enlevèrent avec la plus grande célérité. Tous les postes et une partie de la troupe autrichienne furent pris presque sans tirer, le reste ne trouva de refuges que dans les précipices; les ouvrages commencés furent renversés et cette position ne valant pas celle de la Corona, le général jugea à propos d'y rentrer.

Quelques jours après cette leçon, l'ennemi recommença ses ouvrages et y établit même deux camps; le général de division nous fit marcher de nouveau à l'attaque des positions autrichiennes dans la nuit du 27 au 28 messidor; les retranchements, les camps, les bagages, les mulets furent enlevés en un clin d'œil. Nous fîmes 500 prisonniers; plusieurs ennemis se précipitèrent dans des rochers où ils trouvèrent la mort.

Le général nous fit, comme la première fois, rentrer dans nos positions de la Corona.

Attaque de la Corona (29 juillet). — Ce fut le 29 juillet que le feld-maréchal Wurmser fit son attaque générale sur la



ligne française ; nos généraux étaient si peu instruits de ses mouvements qu'ils crurent qu'il allait se retirer lorsque la veille il leva son camp.

Il employa la soirée et toute la nuit à faire filer des troupes par la cime du Monte-Baldo et, au point du jour, il y surprit nos avant-postes, ce qui lui donna le moyen de cerner et de forcer en peu de temps le poste principal qui n'était pas suffisamment garni.

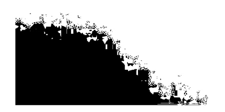
L'attaque de front eut aussi lieu sur deux colonnes, mais l'ennemi y fut écrasé à chacune de ses tentatives ; après bien des efforts, 3,000 hommes qui avaient occupé la montagne redescendirent sur Val-Predo occupé par notre troisième bataillon qui fut soutenu par 300 grenadiers. L'ennemi, qui attaquait de front notre gauche, ayant réussi à forcer un petit sentier éloigné du champ de bataille, obligea les grenadiers et chasseurs à se replier sur une butte à 500 ou 600 pas en arrière ; là, le 3ᵉ bataillon resta inébranlable jusqu'à la fin de l'action.

Ne pouvant débusquer ces braves, l'ennemi descendit sur la Barrière défendue par notre 2ᵉ bataillon qui, pris en flanc et en queue ainsi que le 1ᵉʳ bataillon, se laissa cerner complètement plutôt que de se replier. Enfin, voyant qu'il n'y avait plus de ressources, la 4ᵉ demi-légère, laissant 200 hommes dans les redoutes, se replia en traversant l'ennemi à la baïonnette.

La 18ᵉ légère arrivait à notre secours, mais il n'y avait plus rien à espérer quand elle arriva sur le terrain, bien que notre résistance eût été plus longue qu'on n'avait droit de l'attendre.

Le rapport de Wurmser sur cette affaire est celui qui nous fait le plus d'honneur ; il dit nous avoir attaqué avec 15,000 hommes dont 3,000 sur Monte-Baldo, et qu'après nous avoir complètement cernés il n'a pu nous empêcher de passer ; il avoue aussi avoir eu 1,200 morts ou blessés

La 11ᵉ légère fut prise en entier dans le canal de l'Adige, notre perte fut d'environ 100 tués ou blessés et 150 prison-



niers. Le gros de la 4ᵉ demi-légère fit retraite sur Rivoli, le 3ᵉ bataillon sur Caprino.

Réunis au reste de la division, nous résistâmes pendant toute la journée aux efforts de l'ennemi ; ma demi-brigade chargea trois fois à la baïonnette et débusqua trois fois les Autrichiens d'un petit village à gauche de Rivoli. Nous montâmes enfin à la butte de la Croix qui le domine, et, le général Joubert à notre tête, nous chargeâmes l'ennemi une quatrième fois ; quoique dix fois plus nombreux que nous, les Autrichiens furent mis en pleine déroute. Dans cette journée je fus blessé d'un coup de feu au pied droit ; le chef de bataillon Lacroix fut fait prisonnier.

Affaire du 12 thermidor (30 juillet). — Le 12 thermidor au matin, l'ennemi évolua dans la plaine de Rivoli ; vers midi, il attaqua notre avant-garde aux ordres de Joubert. Notre droite, dans la gorge de Campara, était gardée par de l'artillerie et deux bataillons de la 11ᵉ de bataille, mais, prise d'une terreur panique, cette demi-brigade s'enfuit dans la montagne.

Au moment de la débandade la 4ᵉ demi-légère chargeait à la baïonnette et repoussait l'ennemi pour la deuxième fois, mais les fuyards entraînant tout ce qui était à sa droite, elle se trouva bientôt débordée par les Autrichiens et obligée de se faire un passage par une nouvelle charge. Dès lors le désordre fut au comble, le général Masséna qui arrivait à ce moment n'y trouva point de remède, et il fallut les efforts des généraux et des chefs de corps pour trouver un passage à l'artillerie qu'on parvint pourtant à sauver.

Dans cette déroute, le citoyen GERMAIN, officier à la 4ᵉ demi-légère, fit tête à 5 hussards qui avaient causé une nouvelle épouvante ; il en blessa trois et les mit en fuite, mais il avait reçu plusieurs coups de sabre.

Le 1ᵉʳ août, nous reprîmes Brescia dont l'ennemi s'était emparé ; cette opération ne fut pas difficile, car les Autrichiens n'avaient pas jugé à propos de nous attendre. Le

lendemain, l'armée prenait position sur les hauteurs de Salo, Lonato et Castiglione.

Bataille de Castiglione (2 au 5 août). — Le 15 thermidor (2 août) l'avant-garde de la division Masséna, uniquement composée de la 4e demi-légère et des carabiniers de la 11e depuis que cette demi-brigade était prisonnière, se porta à Lonato pendant que la division s'établissait à Saint-Marc; nous étions commandés par le général Pigeon. Pendant la nuit du 15 au 16, nos patrouilles reconnurent les apprêts de l'ennemi; une de ses colonnes fila par notre gauche et nous dépassa, deux colonnes d'attaque vinrent se former et bivouaquer à portée de canon de notre front. Je fis avertir de tous ces mouvements le général Pigeon qui probablement ne négligea point d'en prévenir le général Masséna; cependant le jour arrivait et la belle ligne de Lonato sur laquelle nous étions disséminés demeurait sans défense.

Enfin le jour paraît, l'attaque commence, l'ennemi développe sur nous des forces imposantes; environ 15,000 hommes attaquent notre front. Quatre compagnies de carabiniers leur ferment la route en avant de Lonato; les Autrichiens font avancer de l'artillerie pour débusquer cette poignée de braves, mais les boulets ne font aucun effet.

Sur le grand plateau à gauche de Lonato, deux compagnies de carabiniers défendent avec succès le chemin qui monte entre le plateau et le château. Les trois bataillons de la 4e demi-légère, trop faibles pour garnir la vaste étendue de ce plateau, suivent les mouvements de l'ennemi, et, se présentant partout où il tente de prendre pied, le repoussent avec perte.

Les Autrichiens renoncent alors à l'attaque de front et font filer bien loin sur notre gauche la moitié des forces qu'ils y avaient employées.

Je m'aperçois bien qu'ils vont attaquer notre flanc et qu'il n'y aura plus moyen de résister si la division ne se hâte d'arriver; mais j'avais beau jeter les yeux sur la route, je

n'apercevais point de poussière ce qui m'aurait fait croire qu'il y avait des ordres pour la retraite si je n'avais vu le feu terrible qui partait de Castiglione.

Je cherche alors la position la plus propre à couvrir notre flanc, j'y place 12 compagnies ; je disperse 4 compagnies sur le front et je place les 8 autres en seconde ligne.

Environ 6,000 Autrichiens montèrent sur le plateau et s'arrêtèrent à une certaine distance ; la moitié vint sur nous par la crête, l'autre moitié descendit dans la plaine avec de la cavalerie pour nous couper la retraite.

Le feu s'engage bientôt avec vivacité, la colonne qui marchait sur nous s'arrête et hésite. Le général ennemi veut alors faire monter sur le plateau celle qui nous tournait, elle apparaît entre nos deux lignes et attaque la seconde qui était la plus faible, mais, reçue par la mitraille et la fusillade, elle se rejette en désordre sur ma première ligne. Alors s'engage une mêlée qui fut d'abord à notre avantage, mais la première colonne ennemie qui était sur la crête s'étant décidée à fondre sur ma première ligne, les 12 compagnies de ma demi-brigade qui s'y trouvaient eurent bien de la peine à se frayer un passage laissant bon nombre de prisonniers entre les mains des Autrichiens.

La 4e demi-légère se retira alors avec calme, en forçant toujours l'ennemi à la tourner avant de rompre devant lui. C'est alors que je commençai à apercevoir de la poussière sur la grande route, ce qui me fit penser que la division marchait enfin au bout de 5 heures de combat.

Nous essayâmes de nouveaux efforts pour l'attendre, mais ce n'était plus possible.

Les compagnies de carabiniers qui défendaient la route en avant de Lonato s'y replièrent après avoir épuisé leurs cartouches et barricadèrent la porte ; l'ennemi concentré autour de nous nous y rejeta aussi.

C'est alors que je parvins à former sur la route une colonne serrée avec laquelle j'espérai rejoindre la division ; à peine en marche, nous fûmes chargés de front par la cavalerie,



mais notre feu couvrit la route d'hommes et de chevaux. Le 15e de dragons qui parut alors acheva de disperser l'ennemi, et nous fîmes halte en attendant la division ; on nous dit que la 32e n'avait pas voulu marcher avant d'avoir reçu du pain.

Il fallut reprendre sur l'ennemi cette même position, au lieu de la défendre ; nous partîmes en tirailleurs. La division qui suivait en colonne se déploya au pas de charge sous la mitraille de l'ennemi et n'employa pour le culbuter que le temps nécessaire pour l'atteindre. Je traversai Lonato avec une grande partie des tirailleurs de la 4e demi-légère, et je vis aux environs grand nombre de prisonniers. Sur une butte j'aperçus la colonne de ceux qu'on m'avait faits, dont l'escorte était formée par un escadron de cavalerie ; ils étaient sur le point d'entrer dans Decenzano.

Je courus vivement vers la grande route où je trouvai une quinzaine de cavaliers ; c'étaient des guides qui avaient à leur tête le citoyen Junot, aide de camp du général en chef. Je lui proposai de charger un peloton de hussards qui nous barrait la route ; nous les mîmes en fuite, Junot en blessa deux ; nous prîmes une vingtaine de tirailleurs à pied. Le 15e régiment de dragons ne tarda pas à survenir, et nous entrâmes aussitôt à Decenzano où nous fîmes encore des prisonniers. J'appris alors que les 150 hommes de la 4e demi-légère qui étaient emmenés prisonniers remontaient la rive du lac de Garde sous l'escorte de 100 hommes à pied et 200 hussards d'Herdody.

Nous ne balançâmes pas à les poursuivre et commençâmes par nous emparer de six pièces de canon avec leurs caissons que l'ennemi abandonna à notre approche. Nous aperçûmes plus loin la colonne de nos prisonniers ; j'attaquai l'infanterie pendant que Junot se jetait sur les hussards d'Herdody.

L'escorte ayant mis bas les armes, les hommes de la 4e demi-légère s'armèrent aussitôt ; en revenant je trouvai Junot étendu sur la plage et blessé de plusieurs coups de



sabre. Il m'engagea à continuer la poursuite des hussards qui se trouvaient arrêtés à une lieue de là par notre infanterie; j'y courus aussitôt et je fus blessé dans la mêlée de quatre coups de sabre.

Mes 150 prisonniers ramenèrent à Lonato 73 chevaux; la demi-brigade eut dans cette journée 6 officiers et une centaine d'hommes tués ou blessés.

L'ennemi perdit environ 2,000 tués ou blessés et 3,000 prisonniers, il se retira par Goïto et fort peu par Peschiera.

La 4e demi-légère prit d'abord position à Decenzano et revint ensuite à Lonato.

Le 4 août, la colonne ennemie, qui la veille avait dépassé notre gauche et marché sur nos derrières, revint sur Lonato par la grande route de Brescia et somma de se rendre les troupes qui étaient sous les ordres du général Victor et dont la 4e demi-légère faisait partie.

Le général en chef survint à ce moment et renvoya le parlementaire sommer de sa part le commandant de la colonne ennemie, avec cette énergie et cette présence d'esprit qui sont trop généralement connues pour en rappeler ici les détails. Mais ce qui n'a paru dans aucun rapport et qui mérite pourtant de tenir place dans l'histoire, c'est qu'à peine Bonaparte eut-il congédié le parlementaire que, piquant lui-même des deux, il le dépassa et alla seul au milieu de la colonne ennemie lui faire mettre bas les armes.

Il y avait à Lonato 1,200 hommes et l'ennemi était fort de 4,000.

Bataille du 5 août à Solférino. Le 3, l'ennemi avait été complètement battu à Castiglione; mais le 5 il avait rallié toutes ses forces et se présenta de nouveau au combat: le général Bonaparte n'hésita pas à l'attaquer.

Je n'entrerai pas dans les détails de la bataille, je dirai seulement que les carabiniers et un détachement de la 4e marchèrent à la tête de la colonne qui enleva les crêtes et le château de Solférino; ils firent un grand nombre de prison-

niers, et le caporal HUMBERT[1] y prit un colonel autrichien à la tête de son régiment. Le 6 août au matin, Peschiera fut débloqué ; le combat était commencé lorsque la 4e demi-légère arriva, ce qui ne lui permit pas d'assister à la déroute de l'ennemi. Mais lancée à sa poursuite avec la 18e légère, elle l'atteignit à Puyvesano et le harcela jusqu'à Rivoli où elle séjourna 4 jours.

Attaque de la Corona. — L'ennemi occupait encore le canal de l'Adige et la Corona ; le général Pigeon qui nous commandait eut l'ordre de le chasser de ce dernier poste et partit à cet effet de Rivoli le 11 août. Après 4 heures de marche il arriva au fort de la Chalard en présence de l'ennemi et, marchant par le flanc, sans s'arrêter fit attaquer de front une roche à pic. Cinquante hommes qui la défendaient y blessèrent au moins 50 Français et rebutèrent tellement les autres qu'il n'y avait plus moyen de les faire avancer.

Une partie de la journée se passa en hésitations, mais le général Masséna qui survint commença par donner à la troupe une heure de repos, et fit ensuite tourner le rocher. Puis la 4e demi-légère marcha en bataille sur le front des retranchements et les emporta de vive force tandis que la 18e en colonne les tournait par les crêtes.

Il n'en coûta cette fois que 5 à 6 hommes pour enlever 3 pièces de canon, 200 à 300 prisonniers et des retranchements formidables.

Deux officiers de la 4e demi-légère furent tués dans la première attaque et plusieurs blessés.

Expédition sur Trente (2 septembre). — Ce fut le 2 septembre que l'armée s'ébranla pour cette expédition. La division Masséna chargée d'enlever toutes les positions sur la rive gauche de l'Adige passa cette rivière à Proto et alla bivouaquer en avant de la Chinda.

---

1 Le caporal Humbert reçut un sabre d'honneur.

Le 3, l'avant-garde, composée des 4e et 18e demi-légère et du 5e régiment de dragons, partit avant le jour et rencontra l'ennemi en avant de Borghetto; les tirailleurs le forcèrent d'évacuer ce village et les postes environnants de l'Adige aux montagnes. Il se replia sur Olla où il avait des forces et de bons retranchements.

Les tirailleurs l'y poursuivirent, mais, n'étant pas assez forts pour le débusquer, ils firent prévenir la colonne et se contentèrent de tirailler. L'ennemi s'étant aperçu de leur faiblesse voulut en profiter pour reprendre le défilé; mais les tirailleurs de la 4e firent une résistance intrépide, aidés par le 5e dragons qui avait mis pied à terre pour les soutenir pendant que les carabiniers et chasseurs chargeaient les hussards ennemis. 600 hommes de l'avant-garde commandés par un capitaine de la 4e demi-légère arrivèrent sur le théâtre de l'action et emportèrent en peu de temps, malgré la plus vive résistance, les retranchements et le village d'Olla; ils poursuivirent les Autrichiens jusqu'à San-Valentino.

Il y eut beaucoup de blessés des deux côtés; deux officiers et quelques éclaireurs de la 4e furent faits prisonniers dans les retranchements ennemis.

Le 4 au matin, deux compagnies de la 4e attaquèrent et emportèrent de vive force le poste important de San-Valentino, tandis que les trois compagnies de carabiniers et le 1er bataillon allaient débusquer l'ennemi des rochers et des montagnes qui le dominaient; tout ceci fut lestement exécuté. Le reste de la demi-brigade côtoya l'Adige et en nettoya les bords de tous les tirailleurs ennemis qui les occupaient pendant que la division Masséna, rejoignant les Autrichiens au delà de San-Valentino, les battait et les poursuivait jusqu'à Roveredo.

Prise du château de la Pietra. — Les carabiniers et les chasseurs du 1er bataillon redescendirent alors de la montagne et la demi-brigade alla reprendre la tête de l'avant-garde déjà

arrêtée par le canon et la mousqueterie du château de la Pietra.

La force de ce poste est parfaitement connue ; l'Adige qui s'y rapproche de la montagne ne laisse que la largeur de la route fermée par une porte et défendue par un château au-dessus duquel s'élèvent des rochers perpendiculaires.

Cette porte et la route étaient garnies de canons et de cavalerie, le château et les rochers couverts d'infanterie bien embusquée.

Le général Masséna prit lui-même les dispositions ; il fit attaquer les rochers à droite du château par les carabiniers de la 4° et de la 18° ; il fit filer la 4° demi-légère le long de l'Adige et n'en réserva qu'un détachement de cent hommes auxquels il dit les paroles suivantes, bien dignes du général et des soldats :

Vous allez passer entre le château et le rocher ; vous n'avez à essuyer que deux coups à mitraille ; vous tournerez le château. Peut-être serez-vous faits prisonniers ; peu importe, je ne tarderai pas à vous délivrer. — Marchez !

Ils marchèrent en effet, tournèrent le château et s'en emparèrent en même temps que les carabiniers escaladaient les rochers, en précipitaient les Autrichiens et que le reste de la demi-brigade, rejoignant la route au delà de la porte, coupait la retraite de l'artillerie ennemie.

La division fut ralliée et bivouaqua à 3 milles de Trente dans une position avantageuse.

Prise de Trente. — Le 5, au point du jour, nos carabiniers et les hussards menèrent battant jusqu'au faubourg de Trente la cavalerie ennemie qui soutenait la retraite et qui fit deux charges infructueuses pour en disputer l'entrée. Les hommes de la 4° traversèrent la ville toujours en combattant et s'emparèrent enfin de la porte de Botzano ; pendant ce temps l'infanterie légère et le reste de la division s'étaient emparés des hauteurs. Les troupes françaises entrèrent dans la ville à 10 heures du matin et prirent position en avant.



Marche sur Bassano et l'Adige. — On apprit à Trente que Wurmser, au lieu de continuer sa retraite sur Botzano, redescendait la Brenta et occupait les fortes positions de Primolano.

Les divisions Augereau et Masséna marchèrent sur lui, mais comme dans de pareils défilés les têtes de colonne font tout, il n'y eut que la division Augereau qui força l'ennemi et lui fit 5,000 prisonniers. Ce fut elle aussi qui força le débouché du canal dans le bassin de Bassano où les deux divisions se séparèrent. Celle de Masséna continua à marcher à grandes journées aux trousses de Wurmser jusqu'au delà de Montebello où elle quitta la route de Vérone pour marcher sur Ronco.

La tête de la colonne y arriva très tard et les deux tiers de la division exténuée de fatigue étaient restés en arrière ayant en 7 jours fait près de cent milles et soutenu 6 combats considérables.

A peine quelques carabiniers avaient-ils passé l'Adige avec le général en chef et son état-major qu'un parti de cavalerie autrichienne se présenta à Ronco, venant de Legnano où Wurmser avait passé l'Adige. Les carabiniers, par leur bonne contenance, forcèrent l'ennemi à rétrograder et la division continua son passage pendant le reste de la nuit.

Affaire de Cerea (11 septembre). — Le 11 au matin, beaucoup de monde était encore en arrière lorsque la division se mit en marche sur la route de Legnano. Le 10e régiment de chasseurs et le 15e de dragons partirent en avant-garde avec le général Murat éclairant toutes les routes latérales.

Le 10e ne tarda pas à être attaqué par les hussards de Wurmser sur la route d'Imola, ce qui détermina le général Pigeon à prendre celle de Cerea en laissant un bataillon de la 4e demi-légère pour observer l'ennemi. Le général Murat marcha aussi sur Cerea laissant des postes de cavalerie sur tous les chemins de gauche; enfin il ordonna à ses éclaireurs l'ennemi dès qu'ils le rencontreraient.

Ils le rencontrèrent en effet à une demi-lieue de Cerea, le chargèrent et le repoussèrent jusqu'au village ; mais l'ennemi y trouva du renfort et nos dragons furent à leur tour mis en fuite.

Ils se rallièrent à leurs pièces d'artillerie légère qui arrivaient à ce moment ; les deux régiments revinrent à la charge et regagnèrent le pont de Cerea.

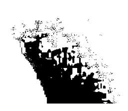
Le général Pigeon crut bien faire de conduire à la course l'avant-garde déjà exténuée, pour soutenir la cavalerie ; dès que quelques carabiniers parurent, notre cavalerie chargea de nouveau, mais repoussée par les hussards de Wurmser, elle se rallia encore aux pièces qui étaient en batterie à l'entrée du village. Pendant ce temps, 30 carabiniers entrèrent dans Cerea et y prirent position en attendant la colonne.

Le général Pigeon fit accélérer le pas au point qu'à son arrivée dans Cerea il n'avait pas 200 hommes de la 4e, et les autres corps étaient loin derrière. Sans les rallier, il les dispersa sur plusieurs routes et leur fit repousser l'ennemi au delà du village. Déjà ce dernier était en déroute et l'artillerie légère avançait jusqu'à la sortie de Cerea, lorsqu'on ordonna à mes 200 hommes d'attaquer encore la tête de la colonne ennemie qui se déployait et sur laquelle se retiraient les fuyards.

Cette impatience nous fut fatale ; mes gens furent reçus par une fusillade si forte et si bien dirigée qu'ils furent mis en déroute ; les hussards ennemis profitèrent de cela pour faire une charge vigoureuse qui les rendit maîtres du village avant que mes 200 hommes eussent le temps d'y rentrer.

Alors commença la déroute la plus complète et à laquelle il n'y eut aucun remède parce que la division était disséminée sur 3 lieues de route ; on revint se rallier à Ronco.

La 4e demi-légère, qui perdit 200 prisonniers et beaucoup de tués et blessés, aurait fait de plus grandes pertes encore sans l'énergie du lieutenant Roy qui, placé sur le pont derrière le village, soutint la retraite avec quelques soldats qu'il avait ralliés et repoussa plusieurs charges de l'ennemi ; cet officier



résista jusqu'à ce qu'il fût mis hors de combat et fait prisonnier.

Wurmser profita de notre défaite pour filer sur Mantoue.

Le lendemain 12, la division revint à Cerea où elle ne trouva personne et bivouaqua à 2 milles de Sanguinetto.

Le 13, elle prit position entre Sanguinetto et Mantoue.

Bataille du 14 au 15 septembre devant Saint-Georges. — Le 14, l'avant-garde renforcée de la 29e légère et du 6e bataillon de grenadiers marcha sur Saint-Georges; nos trois compagnies de carabiniers et celles de la 29e suivirent la grande route, la 4e demi-légère, les 18e et 29e entrèrent dans les champs à droite, où elles furent mises en bataille sur trois lignes. C'est dans cet ordre que le combat fut engagé de toutes parts. Nos carabiniers, sur la grande route, ayant en tête beaucoup de cavalerie, s'embusquèrent derrière un fossé à l'angle des anciennes fortifications, ils laissèrent approcher la cavalerie sans faire feu, mais dès que sa tête eut dépassé leur gauche ils lui firent presque à bout portant une décharge qui encombra la route d'hommes et surtout de chevaux; ils en firent autant lorsqu'elle voulut reparaître, mais elle s'engagea moins à fond.

La demi-brigade combattait avec le même succès que ses carabiniers, repoussant vivement sur leur camp les Autrichiens qui en étaient sortis, lorsqu'un corps considérable qui parut sur son flanc droit l'obligea d'arrêter sa poursuite. Mais pour se débarrasser du feu de l'ennemi qui l'incommodait beaucoup elle traversa un large ruisseau qui l'en séparait, tomba dessus au pas de charge et le poursuivit jusqu'à Saint-Georges où quelques chasseurs de la 4e arrivèrent avec l'ennemi. A ce moment même, les troupes qui étaient entre la 4e et la route défendue par nos carabiniers parurent en déroute poursuivies par quelques cavaliers; la 4e fut alors obligée de se replier sur la 29e.

Cette retraite ayant créé une trouée entre la demi-brigade et les carabiniers, une colonne ennemie en profita pour les



tourner et ils furent presque tous pris à l'endroit même qu'ils avaient couvert de 80 chevaux et de 30 hussards ennemis; pour cette raison ils furent fort maltraités.

La 4e demi-légère s'était à peine reformée en bataille qu'un escadron de hussards la chargea; mais, reçu à 30 pas par un feu bien nourri, il eut bien de la peine à faire son demi-tour; un escadron de cuirassiers qui lui succéda peu après éprouva le même sort.

Une si belle défense allait être couronnée par d'autres succès, lorsque la gauche de la ligne qui entendait notre feu, mais n'avait pas vu un seul cavalier, fut prise d'une terreur panique et se débanda. On entendait crier de tous côtés: « Nous sommes cernés! Voilà la cavalerie! » En vain essaya-t-on de se rallier derrière le premier fossé; la cavalerie ennemie revint alors et fit beaucoup de prisonniers.

La 4e demi-légère fut ralliée un mille plus loin, près de la route et arrêta par son feu la cavalerie et l'infanterie; le caporal Gaussbrand avec 9 ou 10 chasseurs ne craignit pas de barrer le chemin et croisa la baïonnette.

A ce moment, la demi-brigade avait bien souffert; elle avait perdu 500 hommes prisonniers, de nombreux tués ou blessés; tous les officiers supérieurs étaient depuis longtemps blessés ou prisonniers et il ne restait plus que 9 ou 10 officiers et environ 200 hommes valides.

Ainsi réduite la 4e se trouvait auprès du général commandant la cavalerie, qui lui fit distribuer des cartouches.

Elle marcha avec lui et s'empara d'une butte voisine de Saint-Georges, où elle résista à toutes les attaques et se maintint jusqu'à ce qu'elle reçût du général l'ordre de rétrograder pour prendre position sur la ligne de bataille.

Le 15, la demi-brigade reçut l'ordre de se porter sur la grande route, de s'embusquer si la cavalerie se présentait et d'avancer si l'on faisait feu à Saint-Georges, mais ce poste ayant été pris avant qu'elle pût y arriver, le capitaine qui commandait se porta sur la grande route où il contribua à la prise des cuirassiers. Il reçut l'ordre de passer la nuit sur le



terrain et le 16 de se rendre à Duo-Castelli où était le quartier général.

Le 18 septembre, la 4e demi-légère se rendit à Legnano pour y tenir garnison; c'est là que je rejoignis avec 2 chefs de bataillon que le général en chef y envoya. La demi-brigade s'y grossit insensiblement des prisonniers faits à Cerea et à Mantoue, ainsi que de plusieurs blessés rentrant des hôpitaux. Elle était forte d'environ 600 hommes lorsqu'au commencement d'octobre le général en chef en passa la revue; il la combla des éloges les plus flatteurs et cette démarche suffit pour la remonter au plus haut ton d'énergie.

Départ de Legnano. — Il y avait un mois et demi que les hostilités avaient cessé et que Wurmser était enfermé dans Mantoue lorsque Alvinzi se présenta avec une nouvelle armée; nos divisions marchèrent à sa rencontre sur la Brenta.

Le 8 novembre, à 9 heures du soir, nous reçûmes l'ordre de partir sur-le-champ pour aller à Montebello et Vicence prendre la tête de la division du général Augereau; nous partîmes au milieu des boues, de l'obscurité et par une pluie battante. Il n'y eut presque personne qui ne se jeta plusieurs fois dans les fossés; nous ne pouvions nous rallier qu'en nous appelant les uns les autres.

Enfin nous arrivâmes à Montebello le 9 à 4 heures du soir et y passâmes la nuit par ordre du général Augereau; le lendemain matin, le général Berthier m'envoya l'ordre de marcher sur Verone pour y être à la disposition du général Kilmain.

Marche sur Rivoli et la Corona. — Le lendemain matin nous reçûmes de ce général l'ordre d'aller à Bussolongo et puis à Rivoli; la division du général Vaubois était en pleine retraite. Le général Joubert nous ordonna de monter sur-le-champ à la Corona; nous y arrivâmes de bonne heure et poussâmes des reconnaissances sur le col de Campion.

Le général Joubert monta à la Corona avec l'infanterie



COLONEL [illegible]

[illegible] octobre 18[illegible] [illegible]

légère et le reste de la division prit position à Rivoli et à Caprino.

Retraite sur Rivoli. — Au bout de quelques jours le général en chef crut devoir retirer une partie des troupes de la division pour renforcer la ligne de l'Adige ; nous évacuâmes la Corona dans la nuit du 14 au 15 novembre pour aller prendre position à Rivoli.

L'ennemi vint se poster devant nous sur la ligne Saint-Marc-Passon.

Dans la nuit du 16 au 17, nous apprîmes l'heureuse nouvelle de la bataille d'Arcole dont l'ennemi n'était pas encore prévenu.

Affaire du 17 novembre. — Notre position à Rivoli ne fermait pas le débouché de la gorge ; notre droite, composée des carabiniers et de la 22e légère, défendait le front de Rivoli en deçà du grand ravin qui en sépare le plateau.

Au centre, la grande route était gardée par la 4e légère et une pièce d'artillerie ; la 17e occupait les buttes à sa gauche. Ces troupes composaient la brigade du général Joubert.

Celle du général Vatelle, composée de la 85e de bataille, occupait à la gauche les hauteurs qui dominent le bassin de Caprino.

L'ennemi avait sa droite appuyée à la chute du Mont-Baldo, son centre aux Crêtes de Saint-Marc ; sa gauche et sa cavalerie dans le canal de l'Adige.

L'attaque commença au point du jour par le feu d'une batterie établie au delà de l'Adige en face du château pour favoriser le passage d'une colonne qui déboucha par la grande route avec quelques pièces de 3.

Cette colonne porta tout son effort sur la route tandis que celle du centre marcha sur la position de la 17e et qu'une troisième partant de la droite de l'ennemi se dirigea par les crêtes sur la 85e de bataille ; en attendant, des tirailleurs, placés sur le plateau et le long du ravin, occupaient notre

droite. La colonne du centre arriva la première et chassa la 17ᵉ légère de son retranchement au moment où celle de gauche commençait à se déployer devant la 4ᵉ demi-légère.

Le général Joubert se porta vivement à la 17ᵉ pour y rétablir les affaires, et je lui en facilitai les moyens en chargeant à la baïonnette avec deux bataillons sur la ligne ennemie qui marchait sur moi ; elle fut culbutée en un clin d'œil et la 17ᵉ chargeant presque aussitôt mit aussi en déroute la colonne du centre. Nous poursuivîmes vivement l'ennemi et fîmes 400 à 500 prisonniers ; le reste alla se rallier derrière sa troisième ligne qui était à la chute des Crêtes de Saint-Marc.

Par suite de ce mouvement en avant, la colonne qui avait attaqué la 85ᵉ se trouvait entre cette demi-brigade et nous ; cette situation ralentit d'abord son attaque et bientôt la força à une prompte retraite.

Un seul bataillon de la 85ᵉ poursuivait mollement l'ennemi ; le général Joubert, ne pouvant lui donner d'ordres, nous fit rentrer dans nos positions et prévint le général Vatelle que si l'ennemi revenait, il était d'avis de faire sur lui une charge générale.

L'ennemi rallié et revenu de son étonnement revint en effet et forma une seconde attaque analogue à la première. La 17ᵉ demi-brigade résista de front ; la 4ᵉ qui n'était pas retranchée la reçut par une nouvelle charge à la baïonnette qui eut le même succès que la première ; mais la 85ᵉ n'ayant pas bougé, nous fûmes forcés d'arrêter la poursuite et reprîmes encore une fois nos positions.

Je laissai un bataillon de la 4ᵉ à l'angle de la route où prend naissance le grand ravin ; comme ce bataillon gênait extrêmement les mouvements de l'ennemi, il le fit charger par toute sa cavalerie suivie de tirailleurs ; mais les Autrichiens étant obligés de défiler devant le front de mes chasseurs pour contourner le ravin qui les séparait, un feu de file les força par deux fois à renoncer à leurs projets.

Il n'en était pas de même à la gauche où la 85ᵉ perdait du terrain ; quelques tirailleurs ennemis qui se glissaient entre

elle et la brigade Joubert pour fusiller son flanc droit, me parurent être ce qui la gênait le plus.

Le désordre se mit dans ses rangs et ce ne fut plus qu'une foule disséminée qui reculait toujours; on voyait de temps en temps une pointe de braves gens qui restaient les derniers et se ruaient sur l'ennemi, mais n'étant pas soutenus ils étaient bientôt obligés de suivre le torrent.

La gauche de la 4e ayant été découverte par la retraite de la 85e, l'ennemi se porta en force sur ce point et la 17e plia; je dus alors rappeler mon bataillon détaché. La colonne qui était devant nous voulut avancer mais nous l'arrêtâmes net par notre feu et par la mitraille; la cavalerie se présenta et ne fut pas plus heureuse. Alors elle fila sur notre gauche mais je la fis suivre par un bataillon qui la tint à distance.

La retraite de la 85e continuant toujours, la 17e légère étant obligée de se replier peu à peu, le général Joubert m'ordonna de me retirer. Avec l'aide de la 17e, j'arrêtai plusieurs fois l'ennemi, mais ce dernier ayant employé toutes ses réserves fit une attaque générale.

Joubert nous fit alors concentrer sur la grande route pour y attendre les troupes qui défendaient Rivoli, à ce moment deux colonnes marchaient sur notre flanc tandis que la troisième manœuvrait sur nos derrières pour nous couper la retraite.

Le général Joubert, prévenu de l'arrivée des troupes de Bussolongo, espéra qu'elles arrêteraient cette dernière colonne; nous résistâmes à celles qui nous attaquaient en flanc et, faisant tête quand on nous attaquait de trop près, nous nous dirigeâmes sur les hauteurs de Rivoli. Mais les troupes venant de Bussolongo marchaient en désordre et ne purent se déployer en bataille; assaillies brusquement par les Autrichiens et entraînées par la 85e qui fuyait toujours elles furent culbutées et dès lors la grande route nous fut coupée.

Nous fûmes alors obligés de gagner les hauteurs de Rivoli en grande diligence, la cavalerie autrichienne tomba sur nous dans ce moment et ramassa dans la plaine ceux qui



furent les moins lestes. Ayant rallié une colonne sur les hauteurs, nous réussîmes à forcer le passage en laissant quelques prisonniers.

Le général Joubert, avec une vingtaine de cavaliers et 4 ou 5 officiers montés, ne put se sauver qu'au travers de cavaliers et tirailleurs ennemis.

La 4e demi-légère perdit dans cette affaire la moitié de ses officiers et 120 sous-officiers ou chasseurs tués et blessés ; au nombre des prisonniers se trouvaient les deux chefs de bataillon Bribes et Marchand.

Le jeune tambour ANDRÉ (Étienne)[1], âgé de 15 ans, se fit remarquer par son courage en passant le premier le canal de l'Adige à la nage et en battant la charge sur l'autre rive, sous le feu de l'ennemi.

Retraite sur Peschiera. — Nous nous ralliâmes sur la Sega, et on nous donna l'ordre de filer sur Peschiera. Le 10 novembre, je dus me porter avec la 4e demi-légère et un détachement de cavalerie à 2 milles sur la route de Castel-Novo pour reconnaître les mouvements de l'ennemi.

Après une affaire d'avant-poste, je rentrai à Peschiera dans la nuit du 19 au 20, et le lendemain matin la division partit pour Borghetto, passa le Mincio et rejoignit la division Masséna à Villafranca. Le lendemain, nous marchions sur la division ennemie venue du Tyrol sous les ordres de Davidovitch.

Marche sur l'ennemi à Castel-Novo. — Le 20 novembre, la 4e demi-légère flanqua la division Masséna à droite ; au matin, nous nous dirigeâmes sur Castel-Novo et arrivâmes à la grande route de Vérone sans rencontrer l'ennemi. Après avoir rassemblé ses troupes, le général Masséna se prépara à pousser plus loin : il me détacha sur sa droite avec ordre de le flanquer et de l'éclairer jusqu'à nouvel ordre. Je gagnai à

1. Il reçut un sabre d'honneur (fastes de la Légion d'honneur).



cet effet les hauteurs de Bussolongo sur lesquelles nous débusquâmes tous les postes ennemis et fîmes quelques prisonniers. A peu près à la hauteur de ce village se trouvait l'avant-garde ennemie composée d'environ 1,200 hommes, elle se replia à notre approche et nous abandonna son camp. De là je fis descendre mes éclaireurs jusqu'à la route de Bussolongo à Puyvesano sur laquelle ils faillirent intercepter un détachement de cavalerie; j'envoyai sur le coteau opposé tirailler la position de l'ennemi pour annoncer au général que j'étais arrivé à cette hauteur.

Un moment après, j'aperçus dans le bassin les feux de la division; j'établis mes postes et mon bivouac au camp de l'armée autrichienne.

Affaire du 21 novembre autour de Rivoli. — Le lendemain matin je me mis en mouvement en même temps que la division, et je côtoyai sa droite avec la 4e demi-légère jusqu'à Puyvesano où je la rejoignis. Ne recevant aucun ordre je crus devoir continuer d'exécuter celui de la veille et je descendis jusqu'à la Sega où je rejoignis un détachement du 1er régiment de hussards. Mes carabiniers qui marchaient en tête avec les hussards furent attaqués par un gros de uhlans soutenus par un grand nombre de tirailleurs.

Je me mis aussitôt en bataille entre la route et la montagne et marchai dans cet ordre jusqu'au ravin que nous fîmes repasser bien vite à l'ennemi.

Je formai alors 2 bataillons en colonne et laissai le troisième en bataille en bas du ravin; précédé de quelques tirailleurs, je traversai le pont et arrivai dans la plaine où je ne découvris qu'un escadron de hussards et des tirailleurs, mais les hauteurs de Rivoli étaient couvertes d'infanterie formant 3,000 à 4,000 hommes.

Sur ces entrefaites, le 1er régiment de hussards avança et fut déployé à la gauche de la grande route.

Dès que je vis que nous étions ainsi maîtres de la plaine et que le feu avançait toujours sur les montagnes à gauche, je me



décidai à marcher à droite sur celles de Rivoli pour tâter la contenance des troupes qui les occupaient.

Je m'avançai en bon ordre après avoir fait appeler le 3ᵉ bataillon que j'avais laissé en arrière, et pour en imposer à l'ennemi sur notre nombre, je fis souvent filer deux ou trois fois la même troupe par les ravins et me déployai ensuite sur un seul rang derrière les murs ou les haies.

Je parvins ainsi jusqu'à la première ligne autrichienne que je crus pouvoir attaquer ; j'envoyai sur elle des tirailleurs qui l'inquiétèrent beaucoup à l'abri des rochers, et dès que je fis avancer sur elle deux bataillons, elle fit par le flanc droit et se retira derrière sa seconde ligne.

Je compris alors que l'ennemi n'avait d'autre but que de couvrir Rivoli jusqu'à ce que toutes les troupes disséminées dans la plaine jusqu'au lac eussent le temps de regagner l'Adige ou Passon.

Je résolus de le brusquer pour hâter sa retraite et je renouvelai les mêmes manœuvres, montrant des têtes de colonne à la sortie de plusieurs ravins et envoyant tous mes carabiniers en tirailleurs avec ordre de suivre les mouvements de l'ennemi et de l'inquiéter le plus possible. Puis je marchai avec 2 bataillons sur la ligne ennemie ; mais aussitôt elle se retira, évitant le combat ; alors, je talonnai les Autrichiens qui continuèrent en ordre leur retraite par échelons.

Arrivé à la dernière butte, l'ennemi voulut faire résistance mais nous l'abordâmes si décidément qu'il prit la fuite et entraîna les trois lignes qui filaient sur Rivoli.

Mes carabiniers et tirailleurs se jetèrent au milieu des fuyards ; je les fis soutenir par 2 bataillons qui s'emparèrent du village et des rochers.

700 à 800 Autrichiens, qui n'avaient pu traverser à temps le village de Rivoli, se jetèrent alors sur l'Adige entre les deux rochers et n'y trouvèrent point d'issue ; mes carabiniers y descendirent avec eux et ne purent les décider à se rendre.

Les Autrichiens, qui avaient une batterie sur la rive oppo-



sée, n'hésitèrent pas à tirer dans la mêlée quoiqu'il y eût dix des leurs pour un Français; ils blessèrent ou tuèrent une centaine de leurs hommes et 5 ou 6 des nôtres, le reste fut fait prisonnier.

C'était en grande partie le régiment d'Erbach; le colonel, blessé dangereusement, fut aussi fait prisonnier; plusieurs officiers et soldats se noyèrent en voulant traverser l'Adige à la nage.

Nous continuâmes à marcher jusqu'à la chute des crêtes Saint-Marc, pour fermer l'accès de l'Adige à tout ce qui était encore dans la plaine; là, le général Joubert, qui nous rejoignit, me donna l'ordre de me porter sur les hauteurs de Saint-Martin où se trouvait une partie de sa brigade.

Prise de 3 pièces de canon. — Brillante conduite du lieutenant Nexon. — En arrivant, j'aperçus sur la route de Caprino à Passon une espèce de convoi escorté par de la cavalerie et de l'infanterie; sans arrêter, je filai aussitôt pour aller l'intercepter; je parvins à le joindre et à m'en emparer. Il consistait en 3 pièces de trois, 3 caissons et 3 chariots; l'escorte fut dispersée dans la montagne et nous prîmes quelques cavaliers et plusieurs chevaux.

De là, je marchai sur Passon, conformément à l'ordre que j'en reçus du général Joubert, et je pris position à la tête du village; c'est là que le lieutenant Nexon surprit et fit prisonnier à lui tout seul un poste de 7 hommes. La 4e demi-légère passa la nuit à Passon; elle n'avait perdu dans cette journée que 5 ou 6 hommes.

Le lendemain matin, 23 novembre, je filai sur la Corona qui avait été évacuée pendant la nuit; en y arrivant, nous aperçûmes une colonne qui se retirait sur le col de Campion. Je courus en toute diligence sur la Ferrare et Campion pour l'y couper et la tête de la 4e demi-légère y arriva en même temps que l'ennemi, mais comme les Autrichiens étaient peu nombreux, ils se dispersèrent dans la montagne et nous n'en prîmes que fort peu.

Ce n'était là que l'avant-garde d'une colonne qui fut arrêtée et prise par la 17e qui marchait derrière nous ; une troisième colonne, qui conduisait un convoi de bœufs, rétrograda à notre approche et alla se faire prendre dans la plaine. La 4e demi-légère, qui avait fait 150 prisonniers, prit position à la Corona.

Peu de temps après, le général Joubert prit le commandement de la division qui fut renforcée par plusieurs corps. Il fit fortifier le plateau de Rivoli, et les 4 demi-brigades légères, passées aux ordres du général Vias, alternèrent pour le service de la Corona. La brigade du général Le Blay défendit Rivoli et celle du général Jandos le débouché de Montagna.

A cette même époque, le général Bonaparte fit plusieurs promotions, récompensant ainsi le mérite et la bravoure, fortifiant également l'énergie de l'armée qui, comme tous les ressorts possibles, perdait à la longue de son élasticité.

La 4e demi-légère fut renforcée par 200 hommes du bataillon de Nyons et par un détachement qu'elle avait sur les vaisseaux à Toulon.

Attaque du 12 janvier 1797. — Alvinzi, ayant organisé une nouvelle armée, se présenta de nouveau par le Tyrol et nous attaqua à la Corona le 12 janvier. Comme les neiges rendaient le col de Campion peu praticable, son mouvement fut lent ; il déploya devant nous 12,000 à 15,000 hommes, qui attaquèrent inutilement notre front pendant toute la journée. Il perdit beaucoup de monde et le feu ayant cessé dans la nuit, les 2 lignes bivouaquèrent en présence. Dans cette journée, la 4e demi-légère en vint souvent à l'arme blanche et culbuta toujours l'ennemi.

Retraite sur Rivoli. — P[illegible]dant la nuit, le général Joubert fut instruit que 3,000 [illegible]nes occupaient Montagna qu'il avait été obligé de dé[illegible]rnir, qu'une partie de cette colonne avait, malgré les neig[illegible]s un bataillon qu'il avait en-

voyé sur le Monte-Baldo, et qu'enfin des forces beaucoup plus considérables menaçaient Rivoli.

Le général ordonna sur-le-champ l'évacuation de la Corona et alla prendre position, la droite à la chapelle Saint-Marc, le centre sur les hauteurs de Saint-Martin et la gauche sur les hauteurs de Caprino.

L'ennemi descendit de la Corona quelques heures après nous et se déploya en avant de Passon ; il passa la journée à prendre ses dispositions d'attaque et nous n'eûmes que quelques escarmouches.

Le général Joubert ne crut pas devoir accepter seul le combat contre des forces trop considérables, et commençait à effectuer sa retraite, lorsque le général en chef arriva, et nous dûmes reprendre nos positions. La 4e demi-légère reçut l'ordre de remonter à la chapelle Saint-Marc et de chasser l'ennemi de deux buttes supérieures.

Bataille de Rivoli (14 et 15 janvier 1797). — Nous trouvâmes la chapelle Saint-Marc déjà occupée par un poste ennemi ; il fut forcé, et je mis la demi-brigade en bataille ; j'envoyai les carabiniers en avant, soutenus par le 1er bataillon, pour s'emparer successivement des deux buttes que je devais occuper ; dès que la première fut emportée j'y fis passer un bataillon de la 17e que le général venait de m'envoyer.

La seconde butte, défendue avec acharnement, fut emportée avec la même rapidité ; il y fut tué beaucoup d'Autrichiens et, malgré ma défense d'aller plus loin, les carabiniers, pêle-mêle avec les fuyards, excités d'ailleurs par les cris d'une colonne qui venait nous joindre, arrivèrent en un clin d'œil sur le plateau du Signal, sur lequel était disposée la colonne d'attaque de l'ennemi. Leur apparition mit d'abord dans cette colonne le désordre et l'épouvante ; mais comme elle était composée de 3,000 hommes choisis, et qu'il n'y avait pas plus de 150 carabiniers, elle s'aperçut bientôt après de leur faiblesse ; ceux qui avaient posé les armes les reprirent et la mêlée fut d'autant plus tumultueuse que l'obscurité était encore

profonde. Cependant les carabiniers, secondés par le 1er bataillon qui arriva à leur secours, se firent jour et se dégagèrent en tuant beaucoup de monde à l'ennemi, mais ils laissèrent 3 officiers et 40 hommes prisonniers.

Ainsi s'engagea, deux heures avant le jour, la fameuse bataille de Rivoli, et c'en était déjà fait de l'ennemi, si nous avions eu une colonne prête à seconder l'attaque de nos carabiniers; nous arrivions à la Corona avant qu'il eût eu le temps de se reconnaître, mais les troupes n'étaient pas encore arrivées et les circonstances engagèrent l'affaire plus tôt qu'on n'en avait envie.

Durant cet intervalle, j'avais laissé à Saint-Marc un seul bataillon à qui j'ordonnai de se faire un épaulement et fis marcher l'autre ainsi que celui de la 17e sur la plus haute butte séparée par un ravin profond du plateau du Signal. Les premières troupes y étaient déjà en bataille et entretenaient un feu roulant contre les Autrichiens qui, de leur côté, étaient en bataille sur le plateau. Le reste de la 17e ne tarda pas à nous y joindre et, de concert avec elle, nous chargeâmes et déroutâmes une colonne qui, par le bois qui était à notre gauche sur le penchant de la montagne, venait pour nous cerner et nous débusquer.

Enfin le jour parut et nous découvrit les deux lignes en présence qui ne tardèrent pas à lancer des tirailleurs; la droite de notre ligne occupait le plateau de Rivoli et les hauteurs de Saint-Marc, elle était commandée par le général Joubert; le général Berthier commandait le centre sur les hauteurs de Saint-Martin, et le général Masséna la gauche sur les hauteurs de Caprino; nos forces étaient de 13,000 hommes.

Comme le but de l'ennemi était de forcer le plateau pour donner un débouché à sa cavalerie et à son artillerie retenues dans le canal de l'Adige, il avait porté sur sa gauche l'élite de ses troupes qui, déblayant toute la crête de Saint-Marc, devaient tomber sur le flanc du plateau, tandis qu'il serait attaqué de front par une colonne de grenadiers qui resta

disposée pendant toute la matinée sur la rive droite de l'Adige.

La supériorité des forces de l'ennemi, qui étaient presque doubles des nôtres, lui donna des moyens d'avoir aussi des forces importantes en face de nos deux autres divisions et de détacher en outre une colonne de 4,000 hommes sur sa droite ; cette colonne aurait été arrêtée par la division du général Reyt, si elle fût arrivée à temps, mais, ne la trouvant pas sur son chemin, elle continua à marcher sur nos derrières.

L'ennemi renouvela constamment ses efforts sur les crêtes de Saint-Marc ; à peine avions-nous refoulé une colonne qu'il en renvoyait une autre ; le général Joubert, qui jugea bien ses vues, monta lui-même avec des troupes fraîches, fort à propos pour reprendre la première butte dont nous avions été chassés, nous la reprîmes en effet et y fîmes prisonniers 200 grenadiers hongrois.

Le général Joubert, parfaitement secondé par les généraux Vias et Sandos, voulait pousser plus avant et monter au plateau du Signal, mais cela n'était guère possible, à moins que le centre, avançant également, ne couvrît notre gauche qui le dépassait déjà de beaucoup.

Toutes les fois que nous tentâmes cette attaque, de fortes colonnes se présentèrent sur notre flanc et nous forcèrent à rétrograder pour leur faire tête.

Dans cette lutte, qui dura une bonne partie de la journée, le général Sandos reçut la blessure dont il est mort ; plusieurs officiers supérieurs furent aussi blessés ; dans la 4e, le citoyen Lacroix, chef de bataillon, et moi, reçûmes chacun un coup de feu. Cependant, l'ardeur était toujours la même, lorsqu'à la faveur des bois une colonne ennemie vint cerner la butte, tandis qu'on était occupé avec une forte colonne qui l'attaquait de front. Nos troupes se rallièrent alors et, fondant sur l'ennemi qui occupait ses derrières, le culbutèrent et lui firent une centaine de prisonniers, mais la colonne du front profita de ce mouvement pour s'emparer de la butte sur laquelle elle prit quelques hommes et un drapeau de la 33e.

L'attaque et la défense paraissaient également vives; sur toute la ligne nous avions aperçu un mouvement rétrograde à la gauche, mais il ne tarda pas longtemps à être réparé; la batterie en avant de notre centre était vivement attaquée et fut enfin emportée, ce qui occasionna du désordre, et un mouvement rétrograde dans cette partie; ce mouvement en entraîna un de nos troupes sur la crête de Saint-Marc; elles se replièrent sur la chapelle et s'y rallièrent en même temps



que le général Berthier, rétablissant aussi sa ligne, forçait l'ennemi à abandonner la batterie qu'il avait prise.

C'est un moment après que le plateau fut forcé, que la cavalerie ennemie commença à déboucher par la grande route, et que la colonne qui avait marché sur nos derrières et tourné nos positions parut et se déploya derrière nous sur les hauteurs de Rivoli à droite et à gauche de la g de route. Ces circonstances nécessitèrent l'éva ti ite des crêtes Saint-Marc et des hau rs

Dans ce moment cri it pe on apprécier le sang-froid



personne ne désespéra du salut de l'armée. Les généraux Berthier et Joubert se rencontrèrent en arrivant sur la grande route, à l'endroit où prend naissance le ravin qui sépare le plateau du village de Rivoli ; ils se regardent, pénétrés des mêmes sentiments :

— Eh bien ! Joubert, s'écria le général Berthier, où est ta division ?

— Là ! lui répond avec feu le général Joubert, et prenant 2 carabiniers par le bras, il les met en bataille et rallie son monde.

Bientôt il fond sur le plateau occupé par l'ennemi et, payant de sa personne, s'y bat lui-même corps à corps. La cavalerie qui débouchait par la grande route avait d'abord été arrêtée par la cavalerie française et puis culbutée dès qu'il survint de l'infanterie ; le plateau fut nettoyé avec la même intrépidité.

Partout les troupes sont ralliées et, fondant avec vigueur sur l'ennemi au moment où il se croyait sûr de la victoire, l'enfoncent et le forcent à se replier sur Passon, après avoir perdu un grand nombre de prisonniers.

Rien ne résiste à l'impétuosité de la 4e demi-légère en tête de laquelle le caporal Dervillers s'empare d'un drapeau autrichien.

Il ne restait à battre que les 4,000 hommes qui couvraient les hauteurs de Rivoli et qui firent la faute bien étonnante de ne pas donner au moment décisif. Le général Bonaparte les fit attaquer par leur droite sur la butte de la Croix, ils y firent peu de résistance et furent pliés comme un éventail ; bientôt en déroute, ils furent poursuivis jusqu'à Garda où ceux qui ne furent pas pris en route se rendirent le lendemain matin.

Telle fut l'issue de cette fameuse journée ; le général en chef partit sur-le-champ, après avoir donné ses ordres pour le lendemain ; avec lui partirent les généraux Berthier et Masséna.

La 4e légère fut renvoyée pendant la nuit à la chapelle

Saint-Marc d'où elle dut encore chasser l'ennemi qui y fit une forte résistance ; il voulut ensuite l'en chasser à son tour. Le combat y dura jusqu'au jour ; elle fut rejointe par la 17°.

Continuation de la bataille le 16. — Alvinzi avait profité de la nuit pour rallier son armée ; il avait fait venir de la cavalerie et du canon par la Corona, et pris des dispositions pour une nouvelle offensive, tandis que le général Joubert se disposait à attaquer aussi.

La division du général Reyt était arrivée et fut chargée d'attaquer vivement la droite de l'ennemi, tandis que par Montebaldo une colonne le tournerait et marcherait ensuite sur la Corona.

Le centre et la droite devaient attaquer le front de l'ennemi, et les troupes du plateau devaient contenir tout ce qui était dans le canal de l'Adige.

Nos colonnes se rencontrèrent avec celles de l'ennemi, ce qui ne laissa point d'ébranler sa résolution bien affaiblie de la veille.

Nos attaques furent poussées avec ensemble et vivacité, partout elles obtinrent du succès ; l'ennemi, repoussé de toutes parts, fut obligé de se mettre en retraite et bientôt après en déroute. Ses colonnes trouvèrent déjà le général Murat sur les hauteurs de la Corona ; à cet aspect, le découragement fut au comble, elles mirent bas les armes par milliers. Il en fut à peu près de même sur les crêtes de Saint-Marc où était la 4° d'infanterie légère ; l'ennemi, chassé du plateau du Signal, se retira en désordre partie sur la Corona, partie par le sentier qui, du Signal, descend dans l'Adige : il fut partout vivement poursuivi et perdit beaucoup de prisonniers. Pendant la déroute des Autrichiens, le caporal Gossérot et deux de ses camarades réussirent à s'emparer de 2 pièces de canon.

Enfin, arrivés à la Corona, les Autrichiens se jetèrent en grand désordre dans l'escalier qui conduit à la Madone et de

là au Brentin, au travers des rochers et des précipices les plus effroyables.

Nos gens arrivés presque aussitôt sur les hauteurs qui, de droite et de gauche, dominent à pic ce précipice, faisaient pleuvoir sur eux une grêle de balles et laissaient rouler d'énormes rochers qui en emportaient des files entières.

Pour se retirer d'une position aussi dangereuse, les derniers poussaient avec violence ceux qui étaient devant eux, de manière qu'à chaque tournant du sentier 30 ou 40 hommes étaient culbutés dans le précipice.

Le général Alvinzi, qui se trouvait dans cette bagarre, courut les plus grands dangers et y fut, dit-on, blessé à une jambe. Grand nombre d'officiers, dont plusieurs de son état-major, et qui étaient les derniers, demandèrent par leurs signes à se rendre et, par ce moyen, sauvèrent en grande partie ceux qui étaient devant eux en faisant cesser le feu et partout l'éboulement des rochers.

Il périt cependant dans ce sentier plus de 800 hommes et il y en eut fort peu qui ne fussent blessés; à Brentin, ils furent protégés par un corps d'infanterie soutenu par un escadron.

Toute l'artillerie fut prise, la cavalerie se sauva la première avec une forte colonne par la Ferrare et le sentier qui conduit de ce village à l'Adige.

Cette journée coûta à l'ennemi plus de 1,000 prisonniers sans compter 1,200 à 1,500 blessés qu'il abandonna dans les environs de la Corona ; sa perte en tués dans les deux journées fut d'environ 2,000 hommes.

Une bonne partie des troupes, partant immédiatement après la décision de la victoire, eut le temps d'arriver par une marche forcée au secours du blocus de Mantoue attaqué par le général Provera, et contribua à lui faire mettre bas les armes.

La reddition de Mantoue fut bientôt après le fruit de cette mémorable victoire.

Deuxième expédition sur Trente. — Bonaparte ne donna guère à l'ennemi le temps de respirer; peu de jours après



son entière défaite, le général Joubert eut ordre de marcher sur Trente par le canal de l'Adige, tandis que le général Masséna s'y porterait aussi par le canal de la Brenta.

Le général Joubert dirigea une colonne par Torbolé aux ordres du général Murat ; l'avant-garde aux ordres du général Vial dut se porter à Brentonego par la Corona et Montebaldo, et le général Joubert avec le fort de la division remonta la rive droite de l'Adige : il ne jeta sur la rive gauche que sa cavalerie, soutenue par un détachement d'infanterie ; les trois colonnes devaient se réunir à Mori.

Le temps était affreux ; la pluie et la neige ne cessèrent de tomber pendant les quelques jours qui précédèrent notre départ ; l'avant-garde surtout ne traversa le col de Campion et Montebaldo qu'au travers des plus grands dangers, trouvant dans certains endroits plus de vingt pieds de neige.

Mais ce n'était pas tout ; à moitié chemin de Brentonego, sur une montagne escarpée, la route était coupée par deux redoutes et deux rangs de retranchements garnis par un millier d'ennemis dont 600 paysans. La 17e, partie la veille, avait occupé la première redoute mais en avait, depuis, été chassée par les troupes dont je viens de parler, lorsque la 4e arriva.

Son premier bataillon, aux ordres du citoyen Delzons, suffit avec ce que l'adjudant général Veaux avait rallié de la 17e pour forcer de nouveau cette redoute et tous les ouvrages qui la soutenaient : les 400 Autrichiens et un grand nombre de paysans furent faits prisonniers ; dans cette attaque nous ne tirâmes pas un coup de fusil.

Malgré tous ces obstacles nous arrivâmes à Brentonego à l'entrée de la nuit, après avoir fait au moins 25 milles, et nous y prîmes un piquet de cavalerie qui venait y commander le logement pour 3,000 hommes.

Nous étions nous-mêmes étonnés d'avoir ainsi surmonté tous les dangers de cette marche. Le lendemain matin le général Vial me détacha en avant, tandis que sur sa droite il faisait joindre le général Joubert par une demi-brigade, la-

quelle tournait les retranchements qu'il attaquait de front; j'avançai jusqu'à Mori que je fis évacuer par l'ennemi, et j'y tins position pendant le reste de la journée. Le lendemain matin, nous fûmes rejoints par le général Joubert qui avait forcé les passages de la gorge, et tandis que l'avant-garde continua de remonter la rive droite de l'Adige, il en effectua le passage et marcha sur Roveredo. Nous allâmes coucher au village de Castel-Barco que l'ennemi venait d'évacuer et en avant duquel nous eûmes avec son arrière-garde un engagement très vif.

Le 11 au matin, nous continuâmes notre route, fîmes quelques prisonniers et arrivâmes enfin en face de Trente que la cavalerie ennemie n'avait pas dépassé. Les carabiniers de la 4e, après avoir dispersé la queue de la colonne qui n'avait pas encore passé l'Adige, se firent conduire des barques de la rive opposée malgré la cavalerie autrichienne qui fut vivement fusillée. Nous effectuâmes aussitôt le passage de la rivière et notre cavalerie qui survint pourchassa l'ennemi jusqu'à Lavis. Nous prîmes position à Trente à midi; la division y arriva à 4 heures du soir.

L'ennemi s'était rallié à Lavis et paraissait vouloir y faire résistance; le général Vial, renforcé d'une demi-brigade de bataille, eut ordre de le chasser et d'y prendre position; il s'y présenta en effet dans la matinée du 12, fit occuper les montagnes de droite par les 4e et 17e légère qui par leur feu forcèrent l'ennemi à évacuer les crêtes qui dominent le village et le pont; il établit des tirailleurs et une batterie sur le pont du village, et disposa, à portée de fusil plus bas, une colonne d'attaque qui, passant le Lavis à gué, prit l'ennemi de flanc et le mit en déroute; alors on fonça sur lui de toutes parts, on lui fit 800 prisonniers, outre un grand nombre de tués et surtout de blessés.

Quelques jours après cette affaire, nous prîmes position sur le Lavis depuis l'Adige jusqu'au château de Segonzano. La division se renforça peu à peu de plusieurs corps qui vinrent la rejoindre; une brigade fut placée au delà de l'Adige

pour y contenir le général Landon qui occupait le Val-de-Noue et il y eut journellement sur toute cette ligne des escarmouches et parfois des combats assez vifs.

Enfin, à la fin de ventôse, les préparatifs de tout genre annoncèrent des mouvements très prochains, et nous formâmes un corps d'armée séparé composé de 3 divisions aux ordres du général Joubert.

Traversée du Tyrol. Bataille de Lavis (20 mars 1797). — A la fin de ventôse le général en chef résolut encore une fois de prévenir les desseins de l'armée autrichienne commandée par le prince Charles et, tandis qu'il la poussait vivement dans le Frioul et que la division Masséna devait traverser les Alpes par le col de Tarvis, le général Joubert avec un corps d'armée séparé fut chargé de pénétrer dans le Tyrol.

Résolu de forcer la rive gauche de l'Adige pour arriver à Bolzano, il fit plusieurs reconnaissances et tentatives sur le val de Noue pour donner le change à l'ennemi, puis après avoir laissé le général Servier en observation pour couvrir Trente, il porta toutes ses forces sur la ligne de Lavis.

L'avant-garde fut destinée à attaquer le flanc et à tourner la droite de cette ligne appuyée au mont Corona ; le général Dumas dut attaquer le centre et le général Baraguay la gauche de l'ennemi.

Le général Vial commandant l'avant-garde fit reconnaître la veille le terrain par les chefs de corps ; la 4e demi-légère devait se diriger directement sur le sommet du mont Corona ; après avoir forcé les retranchements qui en défendaient l'accès, la 17e devait tourner cette montagne à mi-côte, et la 29e au pied pour se porter sur le village de Fay. Le général Monnier devait attaquer de front cette même montagne après avoir déblayé les villages qu'elle domine sur le Lavis ; le général Joubert dirigeait cette partie de l'attaque.

Le plan fut ponctuellement exécuté ; le troisième bataillon de la 4e demi-brigade qui, pendant la nuit, s'était écarté, tomba au point du jour sur les postes ennemis et engagea le feu ; ce

fut le signal de l'attaque. Les colonnes montèrent avec autant de sang-froid que d'intrépidité, l'arme au bras, sous le feu le plus vif; les carabiniers et les tirailleurs de la 4e, après avoir tourné au pied de la montagne un retranchement qui incommodait la colonne du général Monnier, firent successivement évacuer toutes les buttes qui gênaient notre marche, et parvinrent au principal retranchement qui, attaqué de deux côtés, ne fit pas une longue résistance. Enfin le sommet de la montagne fut également emporté, ainsi que tous les mamelons qui lui succèdent, et qui favorisèrent la retraite de l'ennemi auquel on fit cependant quelques prisonniers. Cette attaque fut poussée avec une telle vigueur par la 4e demi-légère et la 17e que la montagne fut totalement occupée avant que la colonne du général Monnier eût emporté les villages qui sont au pied.

Ce qui ajoute infiniment de mérite à cette attaque, c'est que les approches de la montagne, défendues par des retranchements, durent être faites à découvert et que sa pente uniforme semblable à un glacis laissait les colonnes entièrement exposées au feu pendant une demi-heure de montée.

Arrivés au dernier mamelon du mont Corona, nous vîmes engager le feu le plus vif entre la 29e légère et les retranchements qui défendaient les approches du village de Fay; la moitié de notre colonne se précipita pour tomber sur le village. Le général Joubert qui survint y marchait avec le surplus, lorsqu'il aperçut sur sa droite une fusillade des plus vives entre la colonne du général Monnier et l'ennemi qui lui faisait tête au pied du mont Corona. Il m'y détacha avec un bataillon, Fay était déjà tourné, on y fit des prisonniers. A l'approche du renfort que je conduisais au général Monnier l'ennemi se hâta de passer le grand ravin sur le bord duquel le général Monnier se mit et resta en bataille. Je passai aussitôt ce ravin au-dessus de l'ennemi et m'emparai de sa retraite, ce qui le força à se rejeter sur le général Dumas où presque toute la colonne fut prise.

Après avoir côtoyé la gauche de l'ennemi pendant trois

quarts d'heure je me dirigeai à travers les bois sur Salurne où j'avais ouï dire que l'on devait arriver dans la journée ; je trouvai ces bois pleins de fuyards de l'ennemi notamment de bersaglieri dont plus de 150 furent tués, quelques autres et une centaine de fantassins furent faits prisonniers.

Dans cet intervalle le reste de l'avant-garde avait poursuivi l'ennemi jusqu'à la vue de Salurne et lui avait pris beaucoup d'hommes, de munitions, de bagages et de chevaux ; elle se rallia et attendit des ordres pendant plus de 5 heures.

Au bout de ce temps arriva le général Vial porteur d'un ordre pour attaquer de suite Salurne et s'emparer du pont ; il se mit en mouvement, fit ses dispositions, et avait descendu le tiers de la montagne lorsqu'on vint lui annoncer un contre-ordre ; il fit faire halte et se retira.

A peine était-il parti que nous vîmes partir des tirailleurs ennemis suivis de près par une tête de colonne et montant directement sur notre droite; c'était la seconde tentative de ce genre faite par l'ennemi pour nous tenir éloignés de son quartier général.

Je crus alors devoir suivre, pour la défense, les instructions que le général Vial m'avait données pour l'attaque. Je fis faire vivement un mouvement sur la droite, et j'occupai sur un tournant de la route un petit plateau qui la domine et l'enfile sur une grande longueur. Mais arrivé à ce point je m'aperçus que je n'étais suivi que de la tête de ma demi-brigade, l'adjudant-général Argot ayant fait rétrograder le reste pendant que l'ennemi nous attaquait.

Cependant le chef du 1er bataillon qui s'attendait à être soutenu voyant l'attaque de l'ennemi ralentie, et sa résolution ébranlée, chargea sur lui et le mit en déroute. Je décidai le commandant de la 17e à soutenir son mouvement avec environ 300 hommes de sa brigade et de la 29e ; nous suivîmes la même route éclairant notre droite autant que les localités le permettaient, et nous nous arrêtâmes à une position abandonnée par l'ennemi à peu près aux deux tiers de la montagne. A ce moment sortit de Salurne un convoi qui couvrait la

route pendant une lieue, et que nous aurions enlevé à coup sûr, si notre mouvement avait été suivi par le reste de l'avant-garde, et protégé par la 11ᵉ de bataille qui était à notre hauteur.

Après avoir établi ce qui nous restait de troupes, j'envoyai un officier au général Vial pour lui rendre compte et demander si nous devions rester où nous étions; je fis en même temps ordonner aux tirailleurs dispersés jusqu'au pied de la montagne de se rallier à cette position.

L'officier ne trouva pas le général Vial, mais l'adjudant-général Argot lui dit que nous pouvions rester dans notre position; quant aux tirailleurs, ayant trouvé, au pied de la montagne, des maisons, du vin et des vivres dont ils avaient grand besoin après tant de fatigues, non seulement ils y restèrent mais encore y attirèrent une bonne partie de la troupe que nous avions ralliée dans les neiges, de manière qu'il ne nous resta guère que les postes et les patrouilles que nous avions organisés.

Cet abandon faillit nous être fatal; nous avions laissé sur nos derrières des Autrichiens qui s'étaient cachés dans les bois et qui voulurent profiter de la nuit pour se sauver.

Comme nous avions toute l'avant-garde et une brigade de ligne derrière nous, nous n'avions couvert que nos flancs et notre front, mais malheureusement cette ligne avait oublié de garder une route par laquelle 200 ou 300 Autrichiens la traversèrent sans être aperçus et vinrent directement sur nous; ils surprirent la garde du village et la firent prisonnière.

Nous venions d'entrer, 9 officiers, dans une maison pour nous y rafraîchir et n'y fûmes point découverts; l'ennemi avait cependant placé au coin de cette maison un poste qui nous y bloqua le reste de la nuit et nous étions enfin décidés à tomber sur ce poste le sabre à la main lorsqu'il prit fantaisie au sergent de le changer de place. Nous filâmes alors à petit bruit, nous munîmes de fusils et de cartouches dans une salle basse où l'on avait fait des prisonniers et sortîmes ainsi du village nous dirigeant sur la position de la 11ᵉ demi-bri-

gade de bataille. Nous ne rencontrâmes d'autre obstacle qu'un détachement ennemi de 20 hommes qui venait aussi de nos derrières, et que nous fîmes prisonnier ; il était conduit par un Français parlant allemand, lequel se sauva à la faveur de l'obscurité ; il avait un galon de sergent ou de caporal. L'ennemi nous prit, dans le village, une cinquantaine de chasseurs dans une maison à laquelle il mit le feu.

Le jour arrivé, nous descendîmes à Salurne, le pont avait été brûlé à minuit. Dans la journée, nos détachements furent rejoints par l'avant-garde et nous allâmes prendre position sur les montagnes à droite ; nous en redescendîmes pendant la nuit.

Affaire de Neumarkt (22 mars). — Au point du jour, nous nous mîmes en marche par la route qui longe les montagnes, et arrivâmes à Neumarkt sans obstacles ; l'ennemi travaillait à la destruction du pont.

Le sergent-major Baudart s'élança le premier pendant que les Autrichiens détruisaient le plancher, et chargea à la tête de quelques chasseurs avec une telle intrépidité qu'il les força de se rendre ; il fit ainsi 200 prisonniers et s'empara d'une pièce de canon[1]. En attendant, les deux autres bataillons avaient pris position en avant de Neumarkt et reconnurent aux cris de « Vive la République ! » la colonne du général Dumas qui déboucha par les montagnes.

L'avant-garde continua sa route jusqu'à 2 lieues de Balzano. La division du général Landon que jusque-là nous avions négligée au delà de l'Adige abandonna le val de Noue et remontait la rive droite du fleuve ; dès qu'elle vit filer nos troupes au delà de Neumarkt, elle s'avança dans la plaine du côté opposé, et fit charger les tirailleurs qui avaient passé le pont, mais malheureusement pour elle la 85e et le 5e de dragons étaient restés dans Neumarkt. Ils vinrent soutenir mon

1. Le sergent-major Baudart, s'étant fait à nouveau remarquer dans une autre affaire au pont de Klausen, fut nommé sous-lieutenant par le général en chef Bonaparte sur le rapport du chef de brigade Destaing (1er messidor an V.)

troisième bataillon qui était déjà attaqué, et, après avoir passé la rivière, mirent dans une déroute complète les troupes de Landon et lui firent 1,500 prisonniers.

Pendant la nuit une députation des habitants de Bolzano vint annoncer que la ville était évacuée et qu'elle se recommandait à la générosité française ; le 3 germinal au matin, l'avant-garde la traversa dans le meilleur ordre et prit position en avant.

A midi elle s'ébranla de nouveau, les carabiniers de la 4e et le 5e de dragons poursuivirent l'ennemi jusqu'à Teutchen et lui prirent beaucoup de traînards et de bagages.

L'avant-garde bivouaqua à la poste; le 4 (24 mars) au matin elle continua sa route suivie du 5e dragons; les paysans et l'arrière-garde ennemie défendirent les approches de Teutchen ce qui obligea de détacher un bataillon de la 4e dans les montagnes de gauche; le village fut bientôt forcé par les carabiniers de la 4e et deux compagnies y passèrent le pont pour chasser les paysans qui inquiétaient la colonne, en se cachant dans les montagnes de droite. La cavalerie et les tirailleurs ennemis disputant sur la route le terrain pas à pas nous amenèrent ainsi devant Klausen où l'ennemi déploya des moyens de défense plus imposants. Cette position est très forte, un ravin qui défend son front depuis les hautes montagnes jusqu'à la rivière n'est praticable qu'à son embouchure très encaissée.

Les murs des jardins et les ravins étaient garnis d'infanterie, la route était défendue par un détachement de cavalerie et de l'artillerie; un pain de sucre au centre du faubourg entouré d'un mur haut de quatre pieds formait une redoute défendue par 400 Croates; le pont barricadé et le ravin garni d'une ligne dont le feu enfilait la route et empêchait de tourner la redoute, défendaient l'entrée de la ville; le plateau qui la domine croisait son feu avec celui du ravin et de la redoute, enfin toutes les crêtes de la montagne à notre gauche étaient garnies de troupes, de paysans armés, ainsi que la rive opposée.

Malgré tant d'obstacles, l'attaque ne fut retardée que le temps nécessaire pour faire des dispositions pendant lesquelles les carabiniers de la 4e nettoyèrent tous les murs et les ravins dont l'ennemi défendait les approches.

Un bataillon de la 4e et la 17e débusquèrent l'ennemi de toutes ses positions dans les montagnes, dispersèrent les paysans armés et culbutèrent dans le grand ravin environ 200 Hongrois.

Le surplus de la 4e et deux bataillons de la 29e entrèrent de vive force dans le faubourg, tournèrent la redoute et arrivèrent en partie jusqu'au pont; mais le trouvant barricadé et défendu par deux lignes qui vomissaient un feu terrible, nos gens se replièrent un instant dans le faubourg. Le gros de la division survint et le général fit filer une colonne par la droite qui, passant le ravin au bord de la rivière malgré les tirailleurs de l'autre rive, prit l'ennemi en flanc et le força d'abandonner sa ligne avec précipitation.

800 à 900 prisonniers furent le fruit de cette victoire; par une espèce de miracle, l'avant-garde n'eut que 3 hommes tués au milieu d'un feu croisé dont la vivacité n'a pas d'exemple.

Sa perte en blessés est faible aussi, mais sensible par la privation des braves sur lesquels le sort est tombé; de ce nombre sont 2 capitaines de carabiniers de la 4e demi-légère recommandés par leur intrépidité et leur moralité.

L'avant-garde profitant de la victoire poursuivit l'ennemi avec la plus grande vivacité jusqu'aux approches de Brixen, où elle fut arrêtée pour se rallier. En attendant ceux qui se trouvaient en avant de la 4e avec quelques autres détachements commandés par le chef de brigade Rondit gagnèrent les montagnes de gauche d'où ils débusquèrent un assez grand nombre de paysans et d'infanterie qu'ils rejetèrent sur la route.

Le chef de bataillon Lacroix les y poursuivit à la tête des tirailleurs, les mit en déroute ainsi que la cavalerie ennemie qui protégeait la retraite, et dépassa Brixen, tandis qu'une partie des tirailleurs y entra et en expulsa totalement l'ennemi.

L'avant-garde traversa la ville, prit position sur le plateau des Augustins, et la division resta dans la plaine à gauche de la ville : le 5 et le 6 furent employés à des reconnaissances. Le général Kerpen dirigea sa retraite sur la gorge d'Inspruck et le 7 l'armée française, prenant une position qui la rendait maîtresse des montagnes de Milbach qui séparent la route d'Inspruck de celle de Lienz, coupa littéralement cette communication aux Autrichiens.

La 4ᵉ demi-légère occupa la droite de l'armée sur les hauteurs de Brixen au bord du ravin profond du Pottelée (?).

Affaires de Milbak et de la gorge d'Inspruck (2 avril 1797). — L'esprit de férocité et d'indépendance des Tyroliens ne tarda pas à susciter des ennemis plus dangereux que les soldats autrichiens ; déjà le général Landon, profitant de leurs dispositions, avait formé autour de Bolzano un rassemblement considérable qui avait fini par intercepter nos communications avec Trente. Celles de Brixen à Bolzano étaient même extrêmement gênées par les rassemblements de paysans sur les différentes montagnes, et rien ne pouvait passer qu'avec escorte. La 22ᵉ légère, cantonnée à Klausen pour faciliter les passages, était insultée jusqu'aux portes de la ville, et les Tyroliens avaient poussé le raffinement de leur genre de tactique jusqu'à faire rougir au feu des rochers avant de les lancer sur nos convois d'artillerie ou de munitions ; nos positions de Brixen étaient elles-mêmes environnées de leurs bandes et la levée en masse de ce peuple féroce s'organisait rapidement de Bolzano à Inspruck et à Lienz.

Le général Kerpen avait reçu quelques troupes de l'armée du Rhin et fort de toutes ces circonstances il conçut le plan d'ensevelir l'armée française dans les gorges du Tyrol.

Il fit à plusieurs reprises attaquer Bolzano par le général Landon pour attirer sur cette partie l'inquiétude du général Joubert qui cependant se défendit un jour entier de l'envie d'y faire passer des troupes, mais qui se décidait enfin à y envoyer une demi-brigade, lorsqu'il fut attaqué le 13 germi-

[illegible] de grand matin sur [illegible] son front par le général [illegible].

La principale attaque faite par les troupes de ligne eut lieu dans les gorges de la route d'Insprück ; elle fut faite avec impétuosité, et fit replier toutes nos positions avancées ; mais lorsque les renforts furent venus, l'ennemi fut à son tour arrêté et culbuté. Un régiment nouvellement arrivé du Rhin soutint particulièrement la retraite avec 2 pièces de canon, mais sa résistance donna le temps de le tourner et il fut obligé de mettre bas les armes après avoir beaucoup souffert.

[illegible] attaque [illegible] par deux fausses attaques des paysans sur les deux flancs de [illegible], secondée par une attaque réelle sur la montagne de [illegible]. J'ai déjà dit que cette montagne sépare la gorge qui conduit à Insprück de [illegible] est praticable et habitée dans sa base [illegible] le second tiers est occupé par une [illegible] forêt de sapins et la cime par des rochers [illegible] cette forêt, repaire [illegible] ne nous [illegible] et qui dès le [illegible] sur les postes de la [illegible] qui étaient au pas [illegible] de carabines, de [illegible] paraissaient ne connaître [illegible] qu'à attirer [illegible].

[illegible] qui fut [illegible] jusqu'au [illegible] un renfort [illegible] brigade et la fit [illegible] tentative dura [illegible].

[illegible] descendre à [illegible] pied de cette [illegible] un bataillon de [illegible].

[illegible] et arrivai au [illegible]

ment où la 85e, ayant encore reconduit les paysans dans la forêt, les y contenait sans oser les y suivre.

Le général m'ordonna de monter dans le bois par la droite pour y tourner les Tyroliens et les rejeter sur la 85e.

Aussitôt je commençai le mouvement et j'étais par file dans un chemin creux pour déboucher au-dessus d'un petit village, lorsqu'une nouvelle irruption des paysans éparpilla de nouveau la 85e dont une bonne partie, s'enfournant dans le chemin par lequel je montais, traversa et renversa ma colonne de la tête à la queue et c'est à peine si je pus être suivi par une cinquantaine des carabiniers qui étaient en tête.

Nous ne tardâmes pas à voir descendre, avec la plus grande impétuosité, une centaine de paysans qui ne firent pas la moindre difficulté de se mêler avec nous, et qui étaient tellement aveuglés par la fureur et sans doute par le vin qu'ils se traversaient eux-mêmes de nos baïonnettes. Nous en tuâmes un grand nombre sans autre perte que celle d'un officier qui eut la tête partagée d'un coup de hache et de quelques blessés; bientôt il survint à droite et à gauche un plus grand nombre de ces sauvages et nos gens, au lieu de venir à notre aide, nous criblaient au contraire de leur feu, ce qui nous obligea de les rejoindre en grande diligence; mais nous ne les atteignîmes qu'au pied de la montagne car, en nous voyant venir à eux, ils se rompirent une seconde fois et prirent la fuite.

Dans cette mêlée je fus blessé deux fois au bras droit; le général Joubert qui arriva dans ce moment avec un autre bataillon ramena une partie des fuyards sur la montagne, les paysans se sauvèrent à nouveau dans les bois, et la troupe bivouaqua dans la même position qu'elle occupait le matin.

Ces paysans profitèrent de la nuit pour se disperser; on vit errer les brandons de paille qui éclairaient leur marche; le 14 au matin (3 avril) la 4e légère alla rejoindre les troupes sur la montagne. Les patrouilles dans la forêt dévoilèrent les cruautés inouïes que ces barbares avaient exercées sur plusieurs Français; nos soldats en furent tellement révoltés qu'ils fusillèrent impitoyablement tous les paysans qui restaient

encore dans la forêt, et notamment un très grand nombre de blessés qui n'avaient pu se sauver ; la veille nous leur avions fait plus de 300 prisonniers.

Marche sur Lienz et la Carinthie (5 avril). — Si nous avions été battus dans la journée du 13, l'armée était infailliblement perdue, et la victoire nous laissait dans le même état où nous étions auparavant, c'est-à-dire sans communications et par conséquent bientôt sans vivres et sans munitions.

Le général Joubert, qui n'avait aucune nouvelle de la grande armée, résolut de se tirer au plus vite de cette fâcheuse position, mais pour le faire en vainqueur, c'est en traversant le reste du Tyrol et sur la Carinthie qu'il dirigea sa marche.

Il aurait pu faire rétrograder sur Trente les troupes nécessaires pour mettre ce point à couvert des tentatives de Landon, mais en divisant ainsi ses forces il se compromettait sur les deux points et dans la grandeur des dangers qui nous environnaient (car 6,000 paysans se réunissaient pour une nouvelle attaque) il avait grand besoin de se concentrer et devait marcher en masse sur l'Italie ou sur l'Allemagne.

Ce fut le 16 germinal (5 avril) que le corps d'armée se mit en mouvement sur 3 divisions à une journée de distance de l'avant à l'arrière-garde. Nous tenions la tête de la division d'avant-garde aux ordres du général Baraguay, le corps de bataille était commandé par le général Dumas et la division d'arrière-garde par le général Delmas ; les convois et équipages marchèrent dans les intervalles.

Nous avançâmes ainsi dans le plus grand ordre, précédés par un manifeste qui promettait sûreté et protection aux pays qui resteraient neutres, le feu et la flamme à ceux qui souffriraient des rassemblements.

La veille de notre arrivée à Lienz, 10,000 paysans y étaient encore sous les armes, mais réflexion faite ils se dispersèrent pendant la nuit ; cette conduite sauva la ville de l'exécution

militaire qu'elle avait méritée en laissant surprendre dans ses murs une reconnaissance qui y était entrée quelques jours auparavant et égorger des malades à l'hôpital ; elle en fut quitte pour une contribution et des otages.

Nous continuâmes notre route jusqu'à Spittal et nous étions postés sur la route de Salzbourg sur laquelle on avait envoyé des troupes à 15 ou 20 milles, lorsque nous reçûmes la nouvelle de l'armistice ; nous nous rendîmes à Villach où le général Joubert reprit sa division.

Là nous y apprîmes les événements de Vérone et de Venise qui occasionnèrent le départ d'une division aux ordres du général Baraguay.

Bientôt l'armistice fut suivi de la conclusion des préliminaires de la paix, d'après lesquels nous traversâmes les Alpes par le col de Tarvis, et nous rendîmes par Olopo, Spitenbergo et Trvéise à Bassano où nous sommes cantonnés depuis.

Nous en sommes sortis pour deux expéditions dont la première eut pour but d'occuper Primolano et d'en faire retirer les troupes autrichiennes : la seconde de ramener de concert avec une autre colonne partie de Vicence, aux ordres du général Béliard, les habitants des Sept-Couronnes à la soumission et à la paix, ce qui fut fait sans effusion de sang.

Certifié par moi, chef de brigade commandant la 4ᵉ d'infanterie légère, à Bassano, le 13 thermidor (31 juillet 1797) an V de la République française.

DESTAING.

Ajoutons, à la suite de ce récit, les faits d'armes isolés suivants qui valurent à leurs auteurs un sabre d'honneur :

FISOLA, grenadier, a pris avec six de ses camarades six pièces de canon au village de Roverchierto.

SCHWARTZ, sergent, a pris une pièce de canon au passage du Tagliamento après avoir été blessé ;

PETIT, sapeur, a percé quatre fois le corps autrichien dans une charge au bord de la Piave et a tué plusieurs ennemis.

CAMPAGNE D'ÉGYPTE

(Mai 1798 — Août 1801)

La 4e demi-légère resta cantonnée à Bassano du mois d'avril au mois d'octobre 1797 ; en décembre elle est à Vicence d'où elle part le 10 janvier 1798 pour aller faire partie de l'armée d'Angleterre. Mais elle reçut contre-ordre en route, et en février elle figure sur les états de situation comme tenant garnison à Pavie ; elle passe ensuite en Corse et le 29 mars elle est à Bastia à l'effectif de 1,219 hommes, dans la 23e division militaire.

Désignée pour faire partie de l'expédition d'Égypte, elle fut embarquée et la flotte mit à la voile le 15 mai. Le 11 juin, le corps expéditionnaire était devant Malte, et la 4e demi-légère débarquée la première à la côte de Saint-Julien repousse dans la place 600 hommes de troupes maltaises.

Embarquée à nouveau le 14 juin à Saint-Paulen, elle est placée dans la brigade Marmont de la division Bon.

Le 25 juin la flotte française est en vue de l'île de Candie.

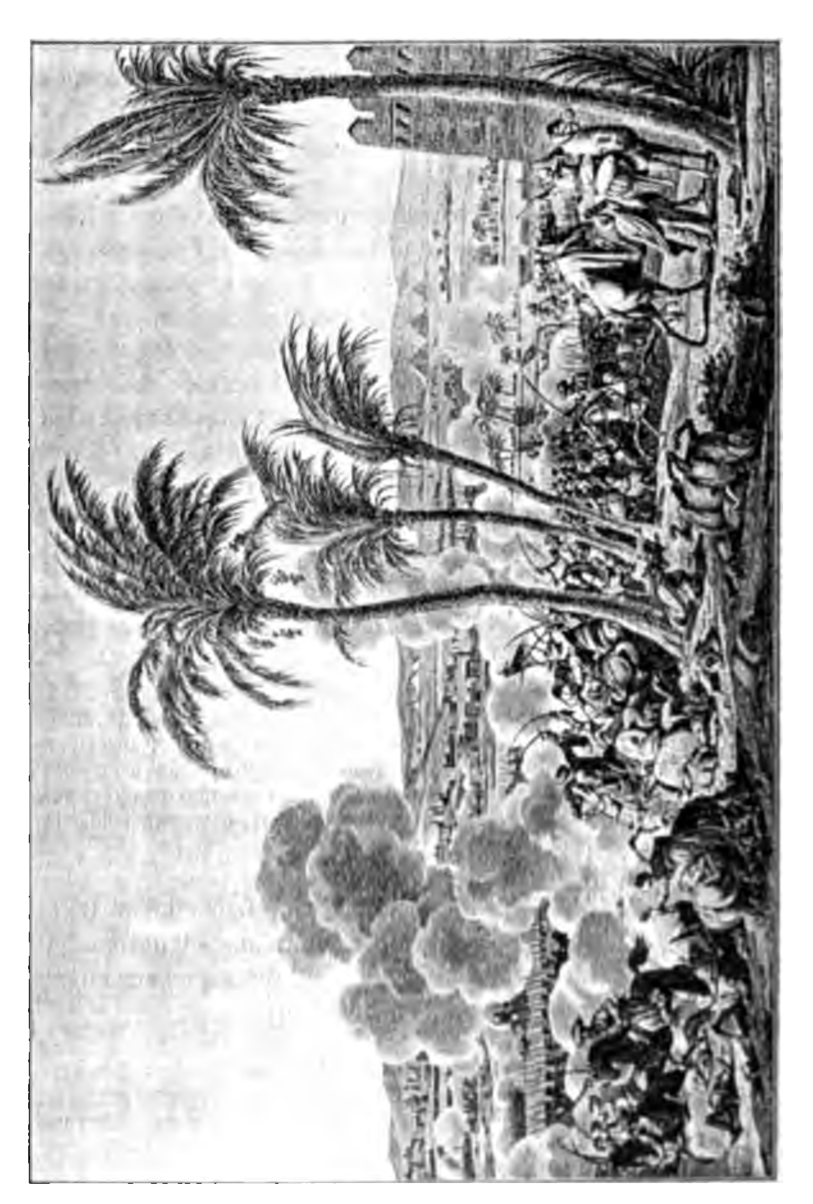
Le lieutenant LEDRU se distingua particulièrement dans un combat qui eut lieu sur le passage de la côte méridionale de cette île contre un vaisseau de ligne anglais : pendant l'action, le feu s'étant manifesté à bord du vaisseau l'*Indivisible* par l'explosion de deux gargousses, cet officier arrêta ceux qui s'enfuyaient par crainte d'une seconde explosion et les força à éteindre le feu, leur donnant lui-même l'exemple et se jetant le premier au-devant du danger[1].

Prise d'Alexandrie (2 juillet 1798). Le 30 juin la flotte française est devant Alexandrie et Bonaparte donne l'ordre de débarquement le 1er juillet au soir.

Débarquée une des premières, la 4e demi-légère reçoit l'ordre de prendre position à une lieue de la ville sur la route de Bedha.

---

1 État des services du lieutenant Ledru (Antoine).



A 3 heures du matin Bonaparte passe devant le front des troupes débarquées dont la force était de 4,000 hommes ; ce nombre lui parut suffisant pour attaquer Alexandrie dont la possession était de la plus grande importance pour l'armée.

Le général Bon prit la droite, Kléber le centre et Menou côtoya la mer. Ces trois colonnes marchaient à la même hauteur lorsque, arrivées à deux portées de fusil de l'enceinte des Arabes, elles se séparèrent ; chacune d'elles se dirigea sur le point d'attaque qui lui fut désigné par le général en chef.

La division Bon atteignit bientôt la porte de Rosette qui est enfoncée par les sapeurs de la 4e demi-légère. Les murs sont couverts de Français qui se répandent dans la ville ; les Arabes fuient de tous côtés et la terreur est générale.

Quelques heures après la ville est à nous.

Marche sur le Caire. — Bataille de Chebreiss (13 juillet). — L'armée partit d'Alexandrie les 6 et 7 juillet et se dirigea sur le Caire : elle avait 15 lieues de désert à traverser pour atteindre Damanhour.

Le spectacle des troupes à leur départ avait quelque chose de pittoresque ; on y voyait des généraux montés sur des chevaux français, richement équipés et à côté d'eux des chameaux hideux portant d'énormes charges, des ânes, des mulets chargés d'eau, des moutons conduits par des soldats pour être tués et mangés dans le désert : beaucoup d'officiers étaient montés sur des ânes[1].

Le 8 juillet, la 4e demi-légère arrive à Damanhour. Pendant toute la route elle avait été en proie à une soif dévorante, car les puits avaient été comblés par les Arabes qui harcelaient nos hommes brûlés par l'ardeur du soleil.

Pendant le voyage, un aigle ayant attaqué un mouton de notre caravane a été attaqué lui-même par un soldat qui s'est bientôt vu entourer par beaucoup d'autres aigles ; des soldats accourent et il s'est engagé un véritable combat entre les militaires et les animaux, ceux-ci n'ont lâché prise qu'après des décharges réitérées de mousqueterie.

---

1. *Notes manuscrites sur le voyage de M. Thévolle.*

Le 9 juillet, l'armée atteint le Nil et Rahmanié où elle séjourne le 10 et le 11 ; dans la nuit du 12 elle part pour Miniet-Solanié où elle couche, et le 13, avant le jour, elle se met en marche pour livrer bataille aux Arabes.

Ceux-ci étaient rangés en avant de Chebreiss ; chaque division française forme aussitôt un carré avec l'artillerie aux angles. Les Mamelucks s'ébranlent en masse, mais malgré leur bravoure, ils viennent s'écraser sur nos baïonnettes et presque tous sont tués par la mousqueterie.

L'armée française continue sa marche sur le Caire et le 19 juillet Bonaparte apprend à Omm-el-Dinar que Mourad-Bey, à la tête de 6,000 Mamelucks et d'une foule d'Arabes et de Fellâhs, est retranché au village d'Embabé vis-à-vis Boulac ; il attend les Français pour les combattre.

Bataille des Pyramides (21 juillet). — Le 20 juillet, à 2 heures du matin, la division Desaix qui était en avant-garde aperçoit un corps d'environ 600 Mamelucks qui se replient aussitôt. A 2 heures de l'après-midi, l'armée arrive aux villages d'Ébrerach et de Boutis, à 3 lieues d'Embabé.

La chaleur était brûlante, le soldat extrêmement fatigué ; Bonaparte fait faire halte ; mais les Mamelucks n'ont pas plus tôt aperçu l'armée, qu'ils se forment en avant de sa droite dans la plaine. Un spectacle aussi imposant n'avait point encore frappé les regards des Français ; la cavalerie des Mamelucks était couverte d'armes étincelantes. On voyait en arrière de sa gauche ces fameuses pyramides dont la masse indestructible a survécu à tant d'empires et brave depuis trente siècles les outrages des temps. Derrière sa droite étaient le Nil, le Caire, le Mokattan et les champs de l'antique Memphis. Mille souvenirs se réveillent à la vue de ces plaines où le sort des armes a tant de fois changé la destinée des empires[1].

Les Mamelucks s'ébranlent et se précipitent avec impétuosité sur les carrés des divisions Desaix et Régnier qui formaient la droite.

Pendant que ces divisions repoussaient avec succès cet as-

1. *Mémoires du Maréchal Berthier.*

saut furieux, les divisions Bon et Menou soutenues par la division Kléber marchaient au pas de charge sur le village retranché d'Embabé, la clef de la position.

Le général Marmont à la tête d'un bataillon de la 4e demi-légère, et le général Rampon avec un bataillon de sa brigade sont détachés avec ordre de tourner le village et de profiter d'un fossé profond pour se mettre à couvert de la cavalerie ennemie et lui dérober leurs mouvements jusqu'au Nil.

Il est six heures du soir : les Mamelucks viennent d'être dispersés à Bechtyl, laissant la terre couverte de leurs morts; nos carrés reprennent partout l'offensive.

Une colonne détachée de la division Bon et conduite par le brave général Rampon, attaque les retranchements et s'en empare ainsi que des pièces qui les défendent. Le carré s'est formé : les Mamelucks le pressent de tous côtés, l'attaquent avec furie et viennent expirer en grand nombre sous les baïonnettes de nos soldats. Le désordre est au comble ; à gauche il est augmenté par l'explosion d'un baril de poudre. Les Mamelucks veulent fuir dans la direction des Pyramides ; mais le général Marmont avec un bataillon de la 4e demi-légère commandé par le chef de bataillon Delzons placé à gauche du général Dugua et soutenu par ce dernier s'étend le long du canal jusqu'au fleuve, reçoit l'ennemi à bout portant, en fait un grand carnage et le force à se précipiter dans le Nil[1].

Quinze cents Mamelucks à cheval et autant de fellâhs, auxquels les généraux Marmont et Rampon ont coupé toute retraite en tournant Embabé, et prenant une position retranchée derrière un fossé qui joignait le Nil, font en vain des prodiges de valeur ; aucun d'eux ne veut se rendre, aucun d'eux n'échappe à la fureur du soldat ; ils sont tous passés au fil de l'épée ou noyés dans le Nil. Quarante pièces de canon, 400 chameaux, les bagages et les vivres de l'ennemi tombent entre les mains du vainqueur[2].

Pendant la lutte corps à corps, le sergent Cumin[3] entouré de plusieurs Mamelucks en tue un, en blesse deux et met les autres en fuite.

Récompenses accordées à la 4e demi-légère après la bataille des Pyramides. — Après l'action, le chef de brigade Destaing

1. *La Bataille des Pyramides*, par le colonel Langlois.
2. *Mémoires de Berthier*.
3. Le sergent Cumin obtint un sabre d'honneur.



LE CHEF DE LA 4e DEMI-BRIGADE [illegible] EST NOMMÉ GÉNÉRAL DE BRIGADE
SUR LE CHAMP DE BATAILLE DES PYRAMIDES.

de la 4ᵉ demi-légère est nommé général de brigade sur le champ de bataille ; le chef de bataillon Delzons est nommé chef de brigade et le remplace à la tête de la 4ᵉ.

Le capitaine Ducouret est proposé pour chef de bataillon et nommé peu de temps après.

Les lieutenants Degouth et Gillet sont nommés capitaines pour action d'éclat.

L'adjudant Angelarge est nommé lieutenant ; le caporal Angelarge est nommé sergent ; les carabiniers Navarrans, Chibret et Guignard sont nommés caporaux.

Entrée au Caire. — Le 25 juillet Bonaparte porte son quartier général au Caire ; les divisions Régnier et Menou prennent position au vieux Caire, les divisions Bon et Kléber à Boulac.

Mouvement de la 4ᵉ demi-légère jusqu'à l'expédition de Syrie. — La 4ᵉ demi-légère reste au Caire jusqu'au 17 août ; elle est alors envoyée à Rosette avec une pièce de canon sous le commandement du général Marmont, pour observer les mouvements des Anglais. Le 22 octobre elle est à Romanieh et en novembre à Alexandrie où elle se tient prête à former une ou plusieurs colonnes mobiles.

Le 17 décembre, le général Menou reçoit l'ordre d'envoyer les 2 premiers bataillons de la 4ᵉ demi-légère à Damanhour avec 2 pièces de canon pour mettre l'adjudant général Le Turcq, à même de contenir les Arabes ; le 3ᵉ bataillon reste à Alexandrie avec le général Marmont.

La situation détaillée du corps à la fin de janvier était la suivante :

A Damanhour, sous le commandement du général Menou, les 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons comprenant 34 officiers et 505 hommes ; ces 2 bataillons ont 54 hommes aux hôpitaux ; 203 hommes sont détachés dans la province avec la pièce de 3 pour la rentrée des contributions ; cartouches existant : 25,600.

A Alexandrie, sous les ordres du général Marmont, le 3ᵉ ba-

taillon à l'effectif de 30 officiers et 308 hommes ; cartouches existant : 14,000.

Telle était la situation de la 4e demi-légère lors de la formation du corps expéditionnaire de Syrie.

Les 2 bataillons qui se trouvaient à Damanhour rejoignirent la division Bon au Caire, mais le 1er bataillon reçut l'ordre de partir pour Damiette où il se trouva sous les ordres du général Almeras. Le 2e bataillon de la 4e demi-légère seul fit partie de la division Bon pendant l'expédition de Syrie.

En somme, le 17 février, les trois bataillons de la 4e demi-légère étaient ainsi répartis :

1er bataillon, à Damiette ;

2e bataillon, sous les murs d'El'Argch ;

3e bataillon, à Alexandrie.

Expédition de Syrie. — Sièges de Jaffa et de Saint-Jean-d'Acre. — Le 2e bataillon de la 4e demi-légère prit part au blocus du fort d'El'Argch et assista à la reddition de la garnison le 20 février.

Après avoir traversé soixante lieues du désert le plus aride, l'armée arrive devant Ghazah et part le 28 février pour la ville de Jaffa devant laquelle l'avant-garde paraît le 3 mars.

Prise de Jaffa (7 mars 1799). — Pendant que la division Kléber va couvrir le siège de Jaffa à 2 lieues sur la route d'Acre, les divisions Bon et Lannes font l'investissement de la place.

Le 4, on fait la reconnaissance de la ville entourée de murailles et flanquée de bonnes tours avec du canon.

Le sergent-major Deschamps, de la 4e demi-légère, fut chargé par le général Caffarelli d'une mission périlleuse sous les murs de Jaffa ; il reçut deux coups de feu, l'un au bras droit et l'autre au travers du corps ; malgré ses blessures, il s'acquitta de sa mission de la manière la plus satisfaisante.

Dans la nuit du 4 au 5, la tranchée est ouverte et on con-

tinue les travaux le 5 et le 6, après avoir repoussé deux sorties de l'ennemi.

Le 6, la brèche est jugée praticable à 4 heures du soir.

Le bruit se répand que la division Bon, chargée d'inquiéter la garnison du côté du port, a trouvé un moyen de pénétrer dans la place et fait les plus grands efforts pour s'y maintenir. Ce bruit se confirme bientôt : à l'instant même les troupes de la division Lannes, chargées de l'attaque principale, s'élancent à la brèche, la franchissent, culbutent l'ennemi, pénètrent dans la ville et se réunissent bientôt aux troupes de la division Bon qui de leur côté ont fait des prodiges de valeur, ayant eu à combattre la majeure partie des forces de la garnison réunies contre leurs efforts[1]..

Le capitaine DEGOUTH, de la 4e demi-légère, monta un des premiers à l'assaut de Jaffa.

Le 14 mars, la division Bon continue sa route vers Acre ; le 15, elle bivouaque à la tour de Zeta, à une lieue de Korsoum ; le 16, à Sabarin, au débouché des gorges du mont Carmel. Le 17, l'armée marche sur Saint-Jean-d'Acre.

Les chemins étaient très mauvais, le temps très brumeux, l'armée n'arrive que très tard à l'embouchure de la rivière d'Acre, qui coule à quinze cents toises de la place dans un fond marécageux.

Ce passage était d'autant plus dangereux à tenter de nuit, que l'ennemi avait fait paraître sur la rive opposée des tirailleurs d'infanterie et de cavalerie. Cependant le général Andréossy fut chargé de reconnaître des gués ; il passa avec le second bataillon de la 4e d'infanterie légère et s'empara, à l'entrée de la nuit, de la hauteur du camp retranché.

Siège de Saint-Jean-d'Acre (du 18 mars au 24 avril 1799). — Nous n'entrons pas dans les détails techniques de ce siège pénible qui devait se terminer par la retraite de l'armée française, exténuée de fatigues et décimée par la peste ; nous signalons seulement quelques faits intéressants et les actions d'éclat relevées sur les états de service des braves de la 4e demi-légère.

Notre artillerie manquait de munitions ; les Anglais prodiguaient les boulets. Nos soldats avaient été invités, au moyen

1. *Sièges de Jaffa et de Saint-Jean-d'Acre*, par un officier d'artillerie de l'armée d'Orient. Mémoire manuscrit du ministère de la guerre.

d'une faible prime, à rapporter au parc les projectiles qu'ils trouvaient dans les tranchées; mais, lorsque les vaisseaux vinrent à les jeter à profusion sur la plage, le général en chef augmenta la prime et, dès ce moment, ce fut à qui serait le plus habile à s'en emparer.

Dès que les premières bordées se faisaient entendre et même aussitôt que les vaisseaux s'approchaient du rivage, nos soldats accouraient en foule, se plaçaient tout d'abord au milieu de ce singulier champ de bataille, et se précipitaient au-devant des nombreux projectiles que la marine anglaise faisait ricocher dans la plaine ; aucun d'eux ne fut jamais atteint. Ces canonnades étaient tellement sans objet qu'on aurait pu croire que le commodore anglais, informé de notre pénurie en projectiles, employait ce stratagème pour nous en procurer[1].

Pour résister à la cavalerie des Mamelucks, on essayait l'emploi de petites piques de 4 pieds et demi qui se fichaient en terre et s'y maintenaient réciproquement au moyen d'une petite chaînette en fer fixée à chacune d'elles et se liant d'une pique à l'autre; ces piques formaient ainsi une sorte de palissade devant le front des carrés; chaque soldat avait la sienne placée en sautoir derrière son épaule gauche.

La division Kléber s'en servit à la bataille de Mont-Thabor; pas une seule ne fut rapportée en Égypte.

Actions d'éclat et citations. — Le capitaine adjudant-major SENILLE est cité pour avoir porté des dépêches au général en chef Bonaparte de la part du général Destaing qui commandait alors au Caire; il avait été, à cet effet, obligé de traverser le désert où il était poursuivi et attaqué par l'ennemi qui lui tua six dromadaires.

Le capitaine DUCOURET, proposé pour chef de bataillon après la bataille des Pyramides, est nommé à ce grade pendant la bataille de Saint-Jean-d'Acre où il se couvre de gloire.

Le 30 mars, les Turcs firent une sortie; le lieutenant ROY commandait la 1re compagnie. Il repoussa l'ennemi presque sous les murs d'Acre et, en revenant, il aperçut tout à coup

---

1. *Mémoires d'un officier d'artillerie de l'armée d'Orient.*

trois Français qu'on emmenait prisonniers; sans hésiter, et suivi de quatre des siens seulement, il parvint à les délivrer après avoir tué lui-même deux ennemis.

Le sous-lieutenant POUDROUX fut nommé lieutenant sur le champ de bataille au siège d'Acre.

Le 3 avril, le sergent CUMIN repousse avec quelques hommes la sortie d'un fort parti turc et lui fait éprouver de grandes pertes.

Le 19 mars, le sergent de carabiniers MENARD[1] se précipite au milieu d'un gros de Turcs qui s'était emparé d'une de nos positions; par son courage et son énergie il les força à lui céder la place, après une résistance opiniâtre.

Le même jour, le caporal COMBEROUSSE[2] soutient avec trois de ses camarades l'attaque d'une multitude de Turcs qu'il repousse et force à rentrer dans leurs retranchements.

Le sergent VAVASSEUR et le caporal VERNET obtinrent, l'un et l'autre, un fusil d'honneur pour leur bravoure au siège d'Acre.

La 4e demi-légère était-elle à la bataille de Mont-Thabor? — Nous avons dit plus haut qu'il n'y avait au siège de Saint-Jean-d'Acre que le 2e bataillon de la 4e demi-légère; parmi les quelques situations de l'armée d'Égypte déposées aux archives du Ministère de la guerre, se trouvent les suivantes qui prouvent bien ce que nous avons avancé :

Situation du 15 germinal an VII (4 avril 1799). — Le 3e bataillon de la 4e demi-légère à Alexandrie faisant partie de la division du 2e arrondissement de l'Égypte : 27 officiers, 248 hommes.

Situation du 22 germinal an VII (11 avril 1799). — Dans la province de Damiette, le 1er bataillon de la 4e demi-légère; à Damiette, 15 officiers, 236 hommes détachés sur le Nil; en contributions, 50 hommes.

---

1. Sabre d'honneur, 4 prairial an X.
2. Fusil d'honneur, 4 prairial an X.

Or, la bataille de Mont-Thabor est livrée le 16 avril 1799 à 26 jours de marche de Damiette.

Récit du maréchal Berthier (Extraits) :

Le général Kléber avait prévenu qu'il partait le 25 germinal (14 avril) pour tourner l'ennemi dans sa position de Fouli et Tabarié, le surprendre et l'attaquer de nuit dans son camp. Bonaparte laisse devant Acre les divisions Régnier et Lannes ; il part le 26, avec le reste de sa cavalerie, la division Bon et huit pièces d'artillerie, etc.

Or, le 2ᵉ bataillon de la 4ᵉ demi-légère faisait-il encore partie de la division Bon ?

Nous avons vu au début du siège de Saint-Jean-d'Acre ce bataillon combattre sous les ordres du général Andréossy ; deux situations sans date sont classées dans le dossier « Expédition de Syrie » donnant ainsi la composition de la division Bon :

1° La division Bon se compose des 18ᵉ et 32ᵉ de bataille ;

2° La division Bon, généraux Rampon et Vial, comprend un bataillon de la 4ᵉ demi-légère et les 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons des 18ᵉ et 32ᵉ de ligne.

Berthier dit au début de l'expédition de Syrie que la division du général Bon comprenait une partie des 4ᵉ demi-brigade légère, 18ᵉ et 32ᵉ demi-brigade de ligne.

Enfin, le maréchal Berthier écrit encore au sujet de la bataille de Mont-Thabor :

Bonaparte, arrivé à une demi-lieue du général Kléber, fait aussitôt marcher le général Rampon à la tête de la 32ᵉ, pour le soutenir et le dégager, en prenant l'ennemi en flanc et à dos.

Il donne ordre au général Vial de se diriger avec la 18ᵉ vers la montagne de Nourra, pour forcer l'ennemi à se jeter dans le Jourdain, et aux guides à pied de se porter à toute course vers Jenin pour couper la retraite à l'ennemi sur ce point, etc.[1].

Il n'est pas du tout question de la 4ᵉ demi-légère qui, si

---

1. Nous ne citons que le récit de Berthier, car tous les ouvrages, même manuscrits, de l'époque, que nous avons consultés, racontent la bataille de Mont-Thabor de la même façon.

elle avait été présente, aurait été certainement première à marcher, étant donné l'usage qu'on faisait à cette époque de l'infanterie légère.

Enfin, un dernier argument qui permet de supposer que le 2e bataillon de la 4e demi-légère n'appartenait plus à la division Bon, c'est que, moins de 7 jours après la bataille de Mont-Thabor, il reçut l'ordre de partir le 24 avril pour se rendre à grandes journées au Caire.

Nous avons cherché sur les matricules si un soldat au moins de la 4e demi-légère était porté comme tué ou blessé à la date du 27 germinal an VII (16 avril 1799), mais nous n'avons rien trouvé. Il est juste de dire que les troupes de secours amenées par Bonaparte ont subi ce jour-là des pertes très minimes.

Néanmoins, il résulte de tout ceci :

1° Que la 4e demi-légère n'avait que son 2e bataillon en Syrie ;

2° Que ce 2e bataillon de la 4e demi-légère était bien à Saint-Jean-d'Acre, mais qu'il n'est pas sûr qu'il y faisait encore partie de la division Bon ;

3° Qu'il n'est pas cité comme ayant pris part à la bataille de Mont-Thabor ;

4° Que s'il y était, il n'a rien fait qui puisse justifier l'inscription de « Mont-Thabor » au drapeau du régiment.

A la bataille des Pyramides, la 4e demi-légère a véritablement été en première ligne ; un de ses bataillons a coupé la retraite aux Mamelucks ; son chef de demi-brigade a été nommé général de brigade sur le champ de bataille ; plusieurs officiers et soldats, cités pour bravoure, ont été promus au grade supérieur ou bien ont reçu des armes d'honneur.

L'instructeur parlant aux jeunes soldats des batailles inscrites au drapeau, n'hésitera pas à leur montrer ces vaillants soldats résistant avec héroïsme aux charges impétueuses des cavaliers arabes ; il les fera revivre aux yeux de ses hommes, citant leurs noms et leurs grades en racontant leurs hauts faits.

Ne semble-t-il pas que le drapeau du 79e, héritier de ces gloires d'autrefois, devrait porter dans ses plis cette inscription sacrée :

LES PYRAMIDES[1]

Les 1er et 2e bataillons se réunissent au Caire. — Le 24 avril 1799 le 2e bataillon de la 4e demi-légère qui était au siège de Saint-Jean-d'Acre reçut l'ordre de se rendre à grandes journées au Caire.

Le 23, le chef de bataillon REDON, avec son bataillon, 3 compagnies de grenadiers et 2 pièces de canon, repoussa les hordes innombrables d'El Mobdy, lutta contre elles pendant 5 heures et effectua ensuite sa retraite dans le plus grand ordre.

Le 1er bataillon, qui était à Damiette, arriva seulement au Caire le 22 juin.

Situation de la demi-brigade après l'expédition de Syrie. — La 4e demi-brigade avait été bien éprouvée par la peste et les fatigues ; elle avait débarqué en Égypte avec un effectif de 1,132 hommes qui, le 2 février, s'était élevé à 1,192, par suite de l'incorporation de 60 matelots. Le 13 juillet 1799, la demi-brigade ne comptait plus que 893 hommes présents, officiers compris.

Bataille d'Aboukir (25 juillet 1799). — A la fin de juin, le corps expéditionnaire de Syrie était revenu au Caire où Bonaparte s'occupait activement de sa réorganisation. Il dirigeait lui-même une expédition contre Mourad-Bey, lorsqu'il reçut, le 14 juillet, une lettre d'Alexandrie lui apprenant qu'une flotte turque de 100 voiles annonçait des vues hostiles sur la ville.

---

1. A la suite de l'envoi de l'historique du régiment au ministère de la guerre, l'inscription de Mont-Thabor a été remplacée par celle des Pyramides, sur le drapeau du 79e.

Il partit aussitôt avec la cavalerie de Murat et une partie des divisions Lannes et Rampon; arrivé à Rahmanié, il apprit le débarquement de 3,000 Turcs à Aboukir. Le 23 juillet, le quartier général de Bonaparte est à Alexandrie et les troupes qui occupaient la place partent aussitôt sous les ordres du général Destaing et forment l'avant-garde de l'armée française.

Cette colonne était composée du 3e bataillon de la 4e demi-légère, de deux de la 61e de bataille et du 3e de la 75e. Le 25 juillet, à la pointe du jour, l'armée se met en mouvement; l'avant-garde est commandée par Murat, qui a sous ses ordres 400 cavaliers et le général Destaing avec ses 3 bataillons et 2 pièces de canon.

Après deux heures de marche, l'armée française est en présence de l'ennemi; la fusillade s'engage avec les tirailleurs.

Le général Destaing, avec ses 3 bataillons, enlève au pas de charge la hauteur occupée par la droite de l'ennemi; en même temps, la cavalerie lui coupe la retraite et force un corps de Turcs de 2,000 hommes à se jeter dans la mer.

Destaing marche ensuite sur Aboukir contre la seconde ligne ennemie et tourne le village pendant que la 32e l'attaque de front.

L'ennemi fait une vive résistance, envoie des secours considérables; mais, enfin, le village est emporté et les Turcs sont poursuivis, la baïonnette dans les reins, jusqu'à une forte redoute qui fermait à droite la presqu'île d'Aboukir jusqu'à la mer.

Pendant que les troupes reprennent haleine, on met des canons en position au village et le long de la mer; le 3e bataillon de la 4e demi-légère formait avec les autres troupes du général Destaing le centre d'attaque en face de la redoute.

Après de nombreux efforts, les retranchements des Turcs sont enlevés de vive force par notre infanterie, pendant que la cavalerie, qui avait coupé la retraite à l'ennemi, sabre tout ce qu'elle rencontre.

10,000 Turcs se jettent à la mer; ils y sont fusillés et mi-

traillés; aucun ne se sauve, car les vaisseaux étaient à deux lieues dans la rade d'Aboukir.

Bonaparte quitte l'Égypte et rentre en France. — Peu de temps après cette éclatante victoire, Bonaparte s'embarquait pour la France, laissant le commandement à Kléber.

La 4ᵉ demi-légère fait alors partie des troupes qui occupaient l'arrondissement d'Alexandrie; elle éprouve de grandes pertes par les maladies qu'elle contracte à Aboukir. Son habillement, qu'on avait dû renouveler, avait d'abord été confectionné en toile bleue; mais on reconnut bientôt l'utilité des vêtements de laine, et comme il n'y avait aucune fabrique de draps en Égypte, on dut employer des étoffes arabes de toutes couleurs. Chaque demi-brigade eut sa couleur particulière; la 4ᵉ demi-légère avait un habit vert clair, avec collet, parements et retroussis puce, les passepoils et le pantalon puce.

C'est dans cette bizarre tenue qu'elle acheva la campagne d'Égypte.

Le 25 septembre 1799 la demi-brigade, à l'effectif de 483 hommes, occupait Alexandrie et Aboukir, lorsque le 1ᵉʳ bataillon fut détaché sous les ordres du général Rampon pour faire une expédition contre Mourad-Bey; il rentra à Alexandrie dans le courant d'octobre.

Combat de Horeh (16 décembre 1799). — Au mois de décembre, le 2ᵉ bataillon de la 4ᵉ demi-légère, commandé par le chef de bataillon Stiegler fut détaché dans la province de Bohireh; ce bataillon eut affaire, le 16 du même mois, à 2,000 révoltés. Il combattit contre eux pendant seize heures et fut sauvé d'une ruine certaine par l'audace de son commandant.

Cette action, si honorable pour cet officier supérieur et pour son bataillon, est connue sous le nom de « Combat de Horeh ».

En janvier 1800, un sabre d'honneur est décerné au four-

rier MARAILLE ; le caporal GUIGNARD et le carabinier BOUARD obtiennent chacun un fusil d'honneur, en récompense de leur bravoure dans le combat précédent.

Révolte du Caire (21 mars 1800). — Ce bataillon se trouvait au Caire avec la 32e de bataille, pendant que Kléber remportait la fameuse victoire d'Héliopolis. Cette bataille n'était pas engagée qu'une insurrection éclatait au Caire ; excités par quelques Turcs, les habitants massacrèrent une partie de la garnison.

La lutte dura deux jours ; la ville fut reprise et les insurgés réduits à l'impuissance, à l'arrivée des généraux Lagrange et Friant, qui amenaient des secours. A la même époque, les 1er et 3e bataillons de la 4e demi-légère sont à Alexandrie ; le 10 avril suivant, le 3e bataillon est embarqué pour Rosette.

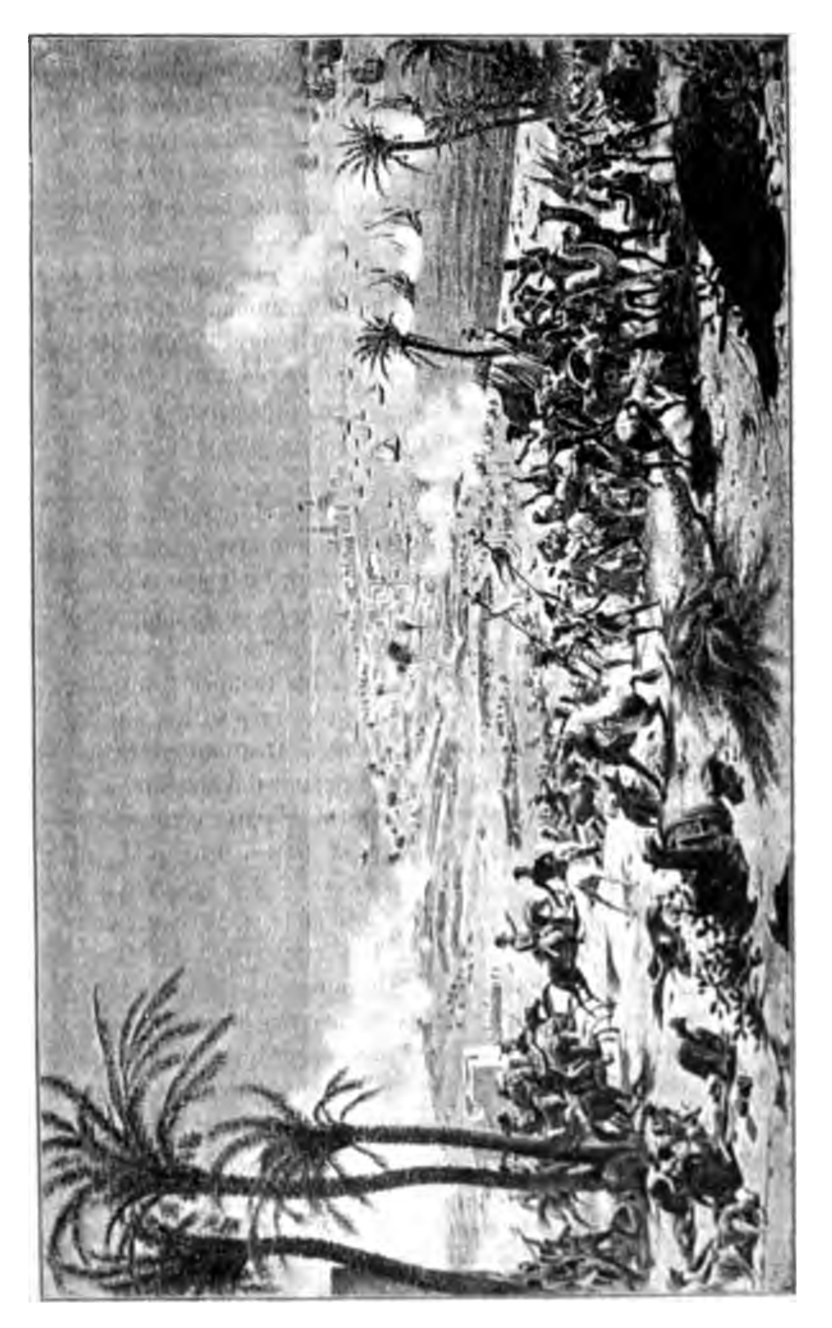
Mort de Kléber (14 juin). — Kléber ayant été assassiné, le général Menou lui succéda dans le commandement de l'armée.

La 4e demi-légère qui était à Mansourah, faisant partie de la division Lanusse, est dirigée à marches forcées sur Ramanieh et là un de ses bataillons est renvoyé à Alexandrie.

Elle se réorganise pendant la période de tranquillité qui s'écoula du mois de juin 1800 au mois de mars 1801, et lorsque la flotte anglaise parut devant Aboukir, la 4e demi-légère était au Caire ; à l'effectif de 790 hommes, elle faisait partie de la brigade Silly de la division Lanusse.

Débarquement des Anglais. — Combat du 13 mars 1801 devant Alexandrie. — A la nouvelle du débarquement des Anglais, le général Lanusse reçut l'ordre de partir, le 5 mars, avec trois demi-brigades, dont la 4e demi-légère, pour porter secours au général Friant qui avait toute l'armée ennemie contre lui.

Le 8, le général Lanusse, arrivé à Ramanieh, entend le



canon d'Aboukir et part sur-le-champ; il effectue sa jonction avec le général Friant le 10, en avant d'Alexandrie. Le 13 mars, les deux généraux français résolurent de retarder la marche de l'ennemi et eurent l'audace d'attendre avec 4,000 hommes et 22 pièces de canon les 18,000 Anglais qui se portaient sur Alexandrie.

Ils se jettent sur leur première ligne et l'enfoncent; la 4e demi-légère, dirigée par l'adjudant-commandant Boyer, combat avec avantage contre la première ligne et la fait ployer; mais, trop inférieure pour soutenir seule le combat, elle commença sa retraite. Une belle charge, exécutée par le 3e de dragons, protège la demi-brigade qui était fort engagée et ralentit la marche des Anglais.

Le sous-lieutenant DESCHAMPS resta plus d'une demi-heure à quinze pas de distance d'une colonne anglaise, excitant ses hommes et tâchant, par son exemple, de les engager à courir sur l'ennemi à la baïonnette; il ne quitta ce poste dangereux qu'après avoir été atteint de deux coups de feu.

Enfin, trop inférieures en nombre, les troupes françaises se retirent en bon ordre et viennent prendre position sur les hauteurs de Nicopolis; les Anglais n'osent attaquer et campent, la droite à la mer, la gauche au canal d'Alexandrie.

Le capitaine DEGOUTH se fit remarquer dans cette affaire où il réussit, grâce à son courage, à sauver une pièce de canon.

Le capitaine CHAMAS est cité aussi pour sa brillante conduite.

Les généraux français résolurent alors de se rapprocher d'Alexandrie; l'ennemi, s'apercevant de notre premier mouvement de retraite, suivit d'assez près la 4e demi-légère qui était à l'arrière-garde et occupa les hauteurs que nous tenions le matin; c'est cette position que l'armée anglaise garda jusqu'à la bataille du 21 mars.

Bataille de Canope (21 mars). — L'armée française, commandée par le général Menou, arriva enfin et se rassembla à

Alexandrie; le 21, avant le jour, elle attaquait la position fortifiée des Anglais.

Le général Lanusse était au centre; la brigade Silly, la 4e demi-légère en tête, fut chargée d'attaquer une forte redoute anglaise.

Les dromadaires, chargés de faire une fausse attaque, commencent l'action avant le crépuscule et s'emparent d'un premier retranchement ennemi par surprise. Aussitôt le général Lanusse se met en mouvement, et une compagnie de carabiniers de la 4e demi-légère enlève un premier redan et y prend une pièce de canon. La brigade Silly marche alors sur la grande redoute, mais dans l'obscurité elle se heurte à la 32e demi-brigade, ce qui cause un peu de désordre. Aussi, la 4e ne peut franchir les fossés de la redoute, et, glissant sur son flanc gauche, elle est repoussée par la première ligne anglaise.

A ce moment critique, la demi-brigade se ralliait sous le feu de l'ennemi; pour inspirer plus de confiance aux soldats, le capitaine MONNIER s'élance sur une butte où il est exposé aux plus grands dangers; blessé d'un coup de feu qui lui traverse le cou avec fracture de la mâchoire, il ne se retire qu'après que ses forces sont épuisées.

Après de vains efforts pour reprendre l'offensive, la division Lanusse, qui venait de perdre son général et la plupart de ses officiers supérieurs, resta en face de l'ennemi pendant toute la journée, tiraillant et s'accrochant au terrain.

Elle restait sous le feu des batteries anglaises et perdait à chaque instant une foule de braves; le capitaine DEGOUTH s'avança alors avec l'artillerie de la demi-brigade jusque sur la ligne des tirailleurs et démonta deux pièces de canon qui, placées en avant des tranchées ennemies, faisaient beaucoup de mal à nos troupes. Les munitions étant épuisées et les Anglais ayant fait avancer quelques corps qui la prirent en flanc, la 4e demi-légère fut obligée d'abandonner les mamelons qu'elle occupait; ses tirailleurs, qui étaient sous la grande redoute, suivirent le mouvement en bon ordre.

Les Anglais n'osèrent pas sortir de leurs retranchements pour les suivre !

Les capitaines LACROIX et CHANAS furent nommés chefs de bataillon sur le champ de bataille ; les lieutenants GILLET et BERNE furent nommés capitaines.

L'armée reprit les positions qu'elle occupait la veille en avant d'Alexandrie.

La 4e demi-légère resta à Alexandrie jusqu'au 14 avril, époque à laquelle elle fut envoyée à Rosette pour renforcer le général Valentin qui essayait de reprendre cette ville aux Anglais et aux Turcs.

Marche contre le vizir. — Capitulation du Caire. — Après s'être battue du 5 au 9 mai à Ramanieh, la 4e demi-légère suivit les troupes commandées par le général Lagrange, et, quittant cette localité le 10, elle arriva, le 14, à 10 heures du matin, au Caire qui était commandé par le général Belliard.

L'armée partit du Caire, le 16, pour aller combattre le vizir ; elle rencontra l'ennemi le lendemain et livra un combat pénible au milieu des sables. Après avoir usé les deux tiers de ses munitions, le général Belliard, craignant que l'ennemi ne se portât sur le Caire, rentra le lendemain dans la place.

Les Anglais parurent devant Giseh, du 17 au 19 juin, et se joignirent aux troupes du vizir ; le 22, ils cernaient la place et commençaient des batteries. Le jour même, le général Belliard conclut un armistice de trois jours avec l'ennemi ; le soir, il réunit un conseil de guerre et le 23 juin, il envoya traiter avec l'ennemi deux généraux de brigade qui conclurent, le 28, une convention aux termes de laquelle la garnison du Caire se retirait avec armes et bagages sur Rosette pour y être embarquée, et, de là, transportée dans les ports français de la Méditerranée aux frais des puissances alliées.

La 4e demi-brigade légère débarqua à Toulon au mois d'août ; elle comprenait 3 officiers supérieurs, 45 capitaines,

lieutenants ou sous-lieutenants et 618 sous-officiers et soldats, dont 38 malades.

La demi-brigade avait débarqué à Alexandrie avec 1,132 hommes ; elle avait donc perdu la moitié de son effectif dans la campagne d'Égypte.

Ces pertes glorieuses ne montrent-elles pas que nos aînés savaient se sacrifier sans compter pour la Patrie? Épuisés par les privations, décimés par les maladies, perdus dans les déserts immenses, ces vaillants soldats de l'armée d'Égypte donnaient chaque jour des preuves nouvelles de dévouement, de courage et d'abnégation.

BATAILLONS COMPLÉMENTAIRES FORMÉS AU DÉPOT DE LA 4e DEMI-LÉGÈRE

Mars 1799 à janvier 1802.

Lorsque la 4e demi-légère fut embarquée pour l'Égypte, son dépôt était à Gênes ; peu de temps après, il reçut l'ordre de partir pour la Corse et tint garnison à Bonifacio. Le 21 mars 1799, le 1er bataillon complémentaire de la 4e demi-légère est formé du dépôt de la demi-brigade et de deux compagnies de chasseurs des bataillons auxiliaires du Gard et de l'Hérault.

Quelques mois après, le 2e bataillon complémentaire était créé d'une manière analogue et allait tenir garnison à Bastia ; il fit partie de la 23e division militaire et resta en Corse jusqu'en 1802. Avec un effectif moyen de 600 hommes, il fut employé à de petites expéditions faites contre les bandits.

Le 1er bataillon complémentaire était pendant ce temps à l'armée d'Italie.

Prise du fort de Bard (1er juin 1800). — Le 1er bataillon complémentaire de la 4e demi-légère fut appelé en France au

mois de mars 1800 et envoyé à Mâcon pour y faire partie de l'armée de réserve qui se formait à Dijon.

Réuni à deux bataillons complémentaires des 21ᵉ et 22ᵉ demi-légères, il forma la 1ʳᵉ demi-brigade d'Orient.

Du 15 au 18 mai, le bataillon franchit le mont Saint-Bernard, assista à la prise d'Aoste, et fit partie des troupes chargées du siège du fort de Bard, du 27 mai au 2 juin.

Le fort avait subi plusieurs assauts : par un vigoureux effort, nos troupes s'étaient avancées jusqu'aux fossés, mais l'artillerie ne parvenait pas à créer une brèche praticable :

Le capitaine LOHR, de la 4ᵉ demi-légère, au milieu d'un feu de mousqueterie épouvantable, alla détacher la poulie du pont-levis, ce qui était indispensable pour achever de le faire baisser. Le général Cerisca lui promit un sabre d'honneur devant le bataillon sous les armes, et présenta le capitaine Lohr comme un modèle de courage et d'intrépidité.

Le 14 juin, jour de la bataille de Marengo, le 1ᵉʳ bataillon complémentaire de la 4ᵉ demi-légère était sur la rive droite du Pô.

Depuis cette époque jusqu'à 1802, nous trouvons ce bataillon à l'armée d'observation du Midi, faisant partie de la division Soult et luttant contre les brigands appelés Barbets.

Remarquable conduite du lieutenant Niepce.

Le 6 août 1800, le sous-lieutenant NIEPCE, de la 4ᵉ demi-légère, entra le premier dans une redoute prise par nos troupes ; il fut blessé d'une balle à l'épaule gauche et frappé d'un violent coup de crosse sur la tête.

Ayant été envoyé avec 50 chasseurs à la poursuite des Barbets qui s'étaient réfugiés dans les montagnes, il enleva une redoute défendue par 200 d'entre eux et leur prit 2 pièces de canon ; à la même affaire il sauva la vie à son capitaine en tuant de sa main deux Barbets et un grenadier autrichien qui allaient l'égorger.

Fait prisonnier après avoir eu son sabre brisé dans ses mains, il resta au pouvoir des Barbets pendant 8 heures, et, délivré ensuite par nos troupes, il retourna au combat malgré ses blessures et tua deux Autrichiens qui ne voulaient pas se rendre.

LA 4e DEMI-BRIGADE LÉGÈRE DEPUIS LA CAMPAGNE D'ÉGYPTE JUSQU'A LA CAMPAGNE DE 1805

Elle devient en 1803 le 4e régiment d'infanterie légère.

Nous avons vu plus haut que la 4e demi-légère avait débarqué en France au mois d'août 1801 ; elle fut placée à Toulon dans la 8e division militaire, puis, en décembre, elle tint garnison à Marseille. A la fin du même mois, le 1er bataillon fut envoyé à Auriol, les 2e et 3e bataillons au bagne de Toulon. En février 1802, la 4e demi-légère, après être restée quelques jours au Puy, fut rejointe à Montbrison par le 2e bataillon complémentaire qui venait de la Corse ; le 1er complémentaire était toujours à Gallipoli et ne fut réincorporé qu'à la fin de juillet.

Enfin au mois de mars, la 4e demi-légère arrivait à Rennes qui lui était assigné comme garnison.

La 4e demi-légère reçoit son drapeau. — Un arrêté du 10 juin 1802 porte qu'il sera donné des drapeaux à toutes les demi-brigades légères ; depuis la campagne de 1796, la 4e demi-légère n'en avait plus, mais elle en reçut un à la parade du 14 juillet (tome 25 du *Journal militaire*, page 771, parade du 25 messidor an X).

Les détachements des demi-brigades d'infanterie légères, composés d'un homme par compagnie ainsi que d'un capitaine, lieutenant et sous-lieutenant, se sont rangés en bataillon carré avant que le premier consul fit défiler la parade, ayant à leur tête leurs chefs de brigade dont les noms suivent :

4e demi-brigade légère : BARASCOURT.

Les drapeaux ont été portés par un détachement de vétérans qui tous étaient couverts de grandes blessures.

Le ministre de la guerre a distribué ces drapeaux à chacun des chefs de brigade qui les ont tenus en faisceau près du premier consul qui, élevant la voix, leur a dit :

Soldats de l'infanterie légère de l'armée française ! voilà vos drapeaux !

Ils vous serviront toujours de ralliement, ils seront partout où le peuple français aura des ennemis à combattre : ils imprimeront la terreur aux ennemis du gouvernement, quels qu'ils soient.

Soldats ! vous défendrez vos drapeaux ; jamais ils ne tomberont au pouvoir de nos ennemis.

Vous jurez d'être prêts à les défendre aux dépens de votre vie ? •

Les soldats ont répondu :

— Nous le jurons !

Aussitôt, les détachements d'infanterie légère ont défilé les premiers, leurs drapeaux en tête.

Le premier consul a salué chaque drapeau à mesure qu'ils passaient devant lui.

En 1803, un décret décida que la dénomination de demi-brigade serait remplacée par celle de régiment, et la 4e demi-légère devint *4e régiment d'infanterie légère*.

Le 24 septembre 1803, le 4e léger arriva à Paris et Versailles, venant de Verneuil ; il tint garnison dans la capitale jusqu'en février 1804.

Appelé à cette époque à l'armée de Boulogne, il y fait partie de la division Gazan qui formait avec les grenadiers d'Oudinot l'avant-garde de l'armée, et tint garnison à Lille, puis à Vimereux.

Napoléon, ayant été obligé de renoncer à ses projets de descente en Angleterre, dirigea son armée contre l'Autriche. Le 4e régiment d'infanterie légère reçut l'ordre de partir pour la Grande-Armée, au mois d'août 1805.

CAMPAGNE DE 1805

Capitulation d'Ulm (17 octobre). — **Combat de Diernstein** (11 novembre). — Le 4e léger entra en campagne avec 80 officiers et 1,580 hommes ; il fit partie de la 2e division du 5e corps commandée par le général Gazan.

Par une marche rapide, l'armée française se porta de Boulogne sur le Rhin en vingt jours ; le 5e corps passa ce fleuve à Strasbourg.

La division Gazan fut un instant détachée et adjointe au



COMBAT DE [illegible] (Attaque du château de Richard Cœur de Lion.)

6e corps sous le commandement du maréchal Ney; elle prit part à toutes les marches et à tous les combats qui amenèrent la capitulation d'Ulm, le 17 octobre.

Les Autrichiens vaincus, Napoléon marcha à la rencontre de l'armée russe et se dirigea sur Vienne par la rive droite du Danube.

La division Gazan détachée du 5e corps et la division Dupont du 6e, toutes deux sous le commandement du maréchal Mortier, furent placées sur la rive gauche du fleuve qui les séparait de la Grande-Armée.

Combat de Diernstein (11 novembre 1805[1]). — Le maréchal Mortier passa aussitôt le Danube dans des barques devant Linz, à la tête des divisions Gazan et Dupont. Il suivit les bords du fleuve avec la division Gazan, par le chemin étroit qui conduit de Krems à Stein dont le pont venait d'être brûlé par les Russes.

Ce chemin, resserré et rocailleux jusqu'à Marbach, devient impraticable pour les voitures; il se rétrécit un peu plus loin pour ne donner passage qu'à deux hommes de front; c'est ce défilé qui conduit à Diernstein en longeant les bords du Danube.

Dès son arrivée sur la rive gauche, le général Dupont reçut l'ordre de prendre une direction qui l'éloignait d'un jour de marche de la division Gazan, mais il devait ensuite se diriger sur Diernstein où le maréchal comptait s'arrêter.

Ayant trouvé à Weitenegg des barques en assez grande quantité, le maréchal Mortier y fit monter le 4e léger et le 100e de ligne avec 2 batteries de 8. Après avoir descendu le fleuve pendant cinq heures, le débarquement s'effectua près de Diernstein que ces troupes traversèrent à 3 heures du soir; le 4e dragons et le 103e les rejoignirent à la nuit tombante; le 4e léger se dirigea aussitôt sur la ville de Loïben et y appuya sa droite.

1. D'après la relation de la bataille de Diernstein par le chevalier Talandier, chef d'escadron de cavalerie, qui prit part à ce brillant fait d'armes.

A ce moment, le maréchal ne savait rien de positif sur l'ennemi, et ignorait la force des Russes qu'il croyait encore assez éloignés. Ceux-ci, au contraire, étaient fort bien renseignés; des soldats de la division Gazan, blessés aux pieds, avaient été autorisés à descendre le fleuve en barque, à condition de se maintenir à hauteur de la division. Les sous-officiers négligents qui les commandaient les laissèrent prendre les devants et débarquer dans les villages qui bordent le fleuve; un bon nombre fut ramassé par l'arrière-garde ennemie qui les fit causer et apprit le peu de forces que nous avions portées sur la rive gauche du Danube.

Le général Schmid, quartier-maître général de l'armée russe, envoya des espions à Diernstein, et apprit qu'une seule de nos divisions s'avançait par le chemin de Spitz à Diernstein.

Les Russes s'arrêtèrent aussitôt et vinrent prendre position entre Krems et Stein; ils voulaient nous laisser déboucher dans le bassin.

Ils étaient au nombre de 30,000, et pendant qu'ils se disposaient à nous attaquer, le maréchal Mortier ignorait leur présence; les reconnaissances ne signalaient que quelques corps isolés.

Enfin, on s'aperçut du danger, et le maréchal s'arrêta à Dieruslein en attendant la division Dupont.

Nous prîmes position dans le bassin par un temps sombre; la neige couvrait la terre, le froid était pénétrant. Nous nous servîmes des échalas qui soutenaient les ceps de vigne pour entretenir les feux de nos bivouacs. Cette nuit du 19 au 20 brumaire fut aussi longue que pénible; nous attendions le jour avec impatience.

Dès l'aurore, les Russes prirent l'offensive et le combat s'engagea au moment où une de leurs colonnes débouchait de leur extrême droite pour manœuvrer sur notre flanc gauche.

La division Gazan était par brigade; chaque brigade formait une colonne séparée déployée par bataillons.

Le 4e léger et le 100e de ligne se portèrent vis-à-vis du plateau occupé par l'ennemi : quelques instants après, le général Graindorge (1re brigade de la division Gazan : 4e léger, colonel Bazancourt; 100e de ligne) laissait le centre de sa ligne (100e) au colonel Quiot, pendant que le 1er bataillon du 4e léger changeait de direction à droite pour se placer sur les bords du Danube où nos postes étaient vivement attaqués.

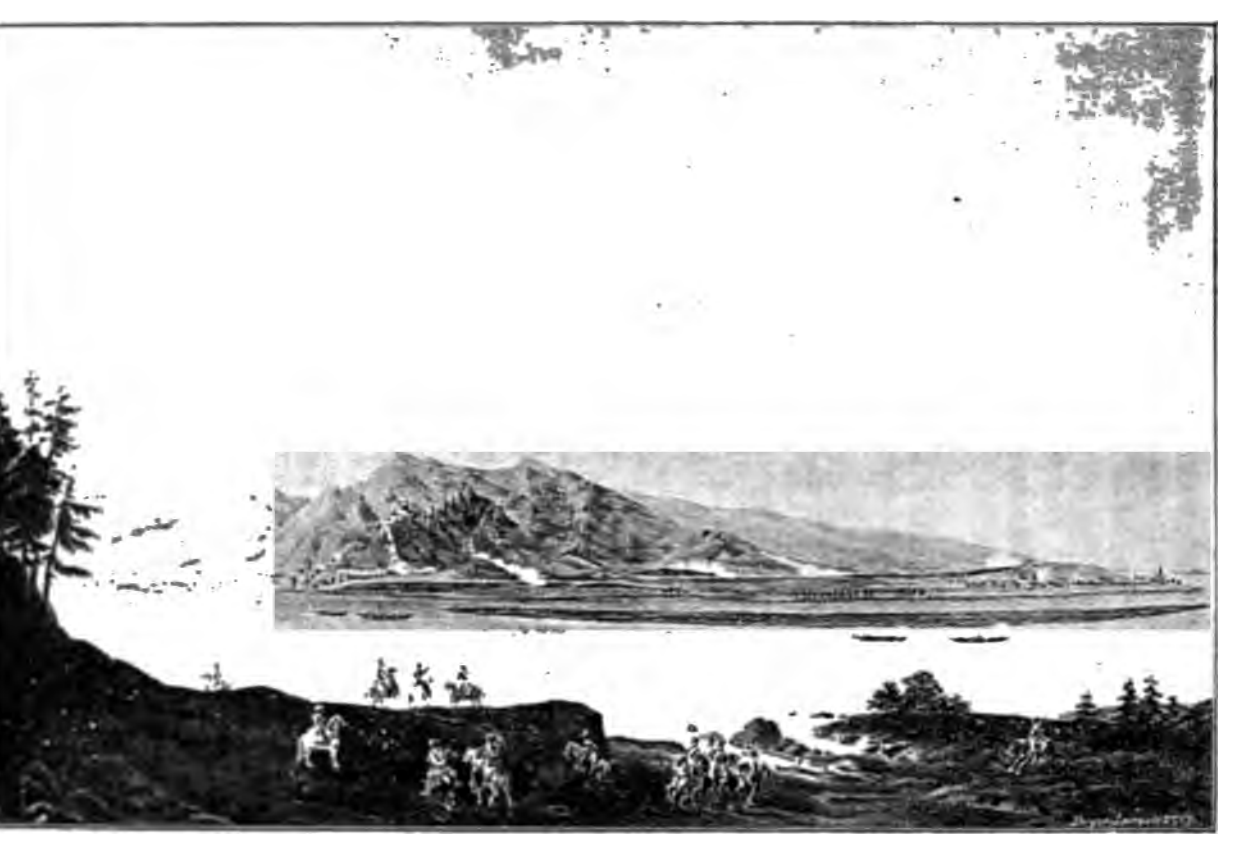
Le colonel Bazancourt recevait l'ordre au même moment de marcher à la tête de son second bataillon contre le corps russe qui s'avançait sur notre gauche ; de le repousser et de s'établir sur le versant de la montagne. Le général Gazan, ayant calculé la force de l'ennemi sur ce point important, ordonna aussitôt au 3e bataillon de suivre ce mouvement pour soutenir l'attaque.

Le 4e léger rompit l'ennemi par un mouvement plein de vigueur, le refoula dans les bois et prit dès lors une position qui lui permit de couvrir notre aile gauche.

Le 1er bataillon à l'attaque de Loïben :

A ce moment, on remarquait la première compagnie de voltigeurs du 4e léger s'élançant de son bataillon sur le village de Loïben d'où l'ennemi débouchait en colonnes d'attaque et balayait devant lui nos postes avancés. Les deux troupes, animées du désir de combattre, s'abordèrent avec fureur ; la lutte se montra terrible et bientôt sanglante. Les Russes plus nombreux étaient gênés par l'ampleur de leurs capotes, leurs mouvements trop lents nous donnaient sur eux un grand avantage et nous dûmes nos premiers succès à leur maladresse et à notre promptitude dans l'attaque. L'ennemi succombant sous nos coups se renouvelait sans cesse, mais ses pertes lui montraient déjà son infériorité dans le combat ; forcés de se replier sur Loïben les Russes voulurent nous défendre l'entrée du village. Soutenus par un bataillon de mousquetaires, ils allaient nous repousser lorsque le 1er bataillon du 103e accourt et pénètre dans le flanc droit du corps russe à la baïonnette Fuyant de toutes parts, l'ennemi se précipita dans Loïben que nous enlevâmes au pas de charge : 4 pièces de canon, 2 drapeaux et 600 prisonniers restèrent en notre pouvoir.

Les Russes revinrent en force et il fallut abandonner Loïben pour les recevoir au débouché ; notre feu, bien dirigé,



COMBAT DE DIERNSTEIN. Vue panoramique. — Aquarelle du ministère de la guerre.

enlevait des rangs entiers au fur et à mesure qu'ils les formaient. On en vint au corps à corps, on ne faisait plus de prisonniers. « Français et Russes succombaient au poste d'honneur. » Mais l'ennemi, tourné par le 100e de ligne qui l'attaque avec succès, abandonne Loïben en nous laissant 800 prisonniers, ses blessés, 2 drapeaux et 3 pièces de canon; les rues étaient encombrées de morts.

Le 3e bataillon enlève à la baïonnette le château de Richard Cœur de Lion :

A peine espérions-nous jouir de quelque repos que les réserves russes, restées jusqu'alors inactives, venaient sur nous. Un corps de 12,000 Russes avait été dirigé dès le commencement de l'action par les hauteurs boisées qui couronnent Diernstein, pour tourner notre gauche et venir s'établir sur nos derrières : c'était pour permettre ce mouvement que le général russe avait ordonné de prolonger la lutte dans le bassin. Le 3e bataillon du 4e léger reçut l'ordre de marcher sur un des monts qui flanquaient notre gauche, et sur lequel on apercevait les ruines d'un ancien château dénommé dans le pays : prison de Richard Cœur de Lion.

Le commandant de ce bataillon devait occuper cette ruine où se trouvait un poste russe qui observait nos mouvements : les carabiniers furent spécialement chargés de l'enlever.

Ils remplirent leur mission avec vigueur et les Russes, malgré leur supériorité numérique, furent délogés à la baïonnette ; la position était en notre pouvoir à 3 heures du soir.

A ce moment, l'ennemi exécutait une retraite générale sur Stein.

Dans cette lutte de 8 heures, sans un instant de relâche, nous éprouvâmes les pertes les plus douloureuses ; le brave général Campana, une grande quantité d'officiers et 1,500 hommes restèrent sur le champ d'honneur.

On ménageait les munitions, attendant avec impatience l'arrivée du général Dupont. Le service des gardes fut commandé et les régiments ne s'occupèrent plus qu'à s'établir dans leurs bivouacs pour y passer la nuit.

Combat de nuit ; la division Gazan traverse l'ennemi à la baïonnette :

Les Russes étaient restés campés en avant de Stein, lorsqu'à l'approche

de la nuit, nous aperçûmes les hauteurs qui le dominent se couvrir de troupes, ce qui sembla nous indiquer des projets hostiles.

A ce moment des cris se firent entendre à Dierstein où se trouvait notre ambulance ; une grande partie de nos blessés en étaient chassés, et ces malheureux se traînaient vers nous pour échapper à l'ennemi qui s'avançait au pas de charge. C'étaient les Russes qui, par leur mouvement de flanc, étaient parvenus à nous tourner.

Cette marche se trouvait combinée avec l'attaque générale à laquelle l'ennemi se préparait.

Notre position était critique !

Le maréchal Mortier massa les troupes en avant du plateau occupé par un bataillon du 100° de ligne et se plaça à leur tête. Nous occupions ainsi le centre du bassin, disposés en 3 colonnes d'attaque, et cernés de tous côtés par l'ennemi.

Dans cette extrémité, le maréchal voulut, avant de prendre une détermination, consulter les généraux et les chefs de corps qu'il réunit autour de lui.

On résolut de percer la ligne russe : le 100° prend la tête, le maréchal, le général Gazan et les officiers de l'état-major se placent entre le 1er et le 2° bataillon de ce corps ; le 4° léger forme l'arrière-garde. Les tambours battent la charge à la tête de chaque bataillon de la division et les cris : « En avant ! » retentissent avec un bruit assourdissant.

Nous abordâmes l'ennemi à la baïonnette : la colonne russe, refoulée, est serrée de si près qu'elle ne peut se défendre. La terre se couvre de cadavres ; le centre russe est écrasé par la tête qui se renverse sur lui avec impétuosité, lorsque la gauche résiste sans pouvoir rétrograder tant le défilé est resserré auprès de Dierstein. Pour sortir de cette situation, l'ennemi finit par renverser les murs latéraux et s'enfuit dans l'obscurité malgré ses officiers qui cherchent en vain à retenir leurs hommes.

A ce moment, la colonne russe qui se dirigeait sur Loiben en longeant le Danube est prise de panique ; en fuyant, elle entraîne les troupes postées en avant de Stein. Dans cette confusion, ne pouvant se reconnaître, l'ennemi met le feu au village de Loiben ; un grand nombre de blessés y périrent.

Nous traversâmes Dierstein dans le plus profond silence ; à une lieue de là, notre avant-garde reconnut celle de la division Dupont qui marchait à notre secours. La première brigade composée des 9° léger et 32° de ligne s'était portée en avant à marche forcée.

Le maréchal, ayant réuni ses deux divisions, repassa sur la rive droite ; renforcé des deux divisions hollandaises, le 8° corps reprit sa position de Dierstein le 14 novembre. 2,360 hommes de la division Gazan avaient disparu de ses rangs ; les pertes de l'ennemi s'élevaient à plus de 12,000 hommes.

Ordre du jour de l'armée (14 novembre 1805) :

L'Empereur témoigne sa satisfaction au 4e régiment d'infanterie légère, au 32e de ligne, pour l'intrépidité qu'ils ont montrée au combat de Dirnstein, où leur fermeté à conserver la position qu'ils occupaient a forcé l'ennemi à quitter celle qu'il avait sur le Danube.

Le 4e léger, qui avait particulièrement souffert à Dirnstein, se rendit à Vienne sous les ordres du maréchal Mortier ; il y resta jusqu'à la fin de la campagne et partit pour la France en janvier 1806.

En mars et avril, le régiment est à Metz, et il arrive à Paris le 1er mai.

CAMPAGNE DE 1806 ET 1807 DANS LE HANOVRE

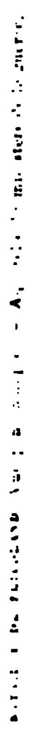
Le 4e régiment d'infanterie légère resta à Paris jusqu'au mois de septembre 1806 ; à cette époque, il fut désigné pour faire partie des troupes qui se rassemblaient au camp de Meudon et se mit en marche le même mois pour Mayence. Le régiment entrait dans la composition de la 2e division du 8e corps d'armée : « Commandant du 8e corps, maréchal Mortier ; commandant de la 2e division, général Dupas ; général de brigade, Veaux » avec ses deux premiers bataillons à l'effectif de 53 officiers et 1,982 hommes.

Le 3e bataillon et le dépôt étaient restés à Saint-Denis.

Le 8e corps fut chargé d'occuper le Hanovre et de chasser les Suédois de la Poméranie suédoise.

Le 4e léger partit de Berlin en décembre et nous le trouvons sur les bords de la Penne au mois de juin 1807 ; il va prendre part au blocus de Stralsund.

Blocus de Stralsund (mars 1807). — *Le 1er mars,* l'ennemi fit sur la gauche de la ligne de circonvallation une sortie composée d'infanterie, de cavalerie et de 4 pièces d'artillerie à cheval, comprenant en tout 2,000 hommes.



Les Suédois attaquèrent avec acharnement nos ouvrages avancés qu'ils voulaient détruire, mais le 4e léger les força à rentrer précipitamment dans la place en abandonnant ses morts et ses blessés. Le sous-lieutenant PHELIPEAUX fut particulièrement cité pour sa brillante conduite, ainsi que les chasseurs ALARIS, FONTAINE et LÉCUREUIL.

Le 14 mars, l'ennemi, fort de 1,500 à 1,800 hommes d'infanterie, 2 escadrons de cavalerie et 6 pièces d'artillerie à cheval, fit une sortie dans l'après-midi pour s'emparer d'une redoute à peine achevée et non palissadée qui fermait la gauche de la ligne. Les Suédois marchèrent dessus au pas de charge, et ils étaient déjà dans les fossés et sur l'épaulement lorsqu'une compagnie de voltigeurs du 4e léger, commandée par le capitaine BARAL, arriva au secours de la compagnie de voltigeurs du 58e qui défendait l'ouvrage. L'ennemi fut repoussé et poursuivi l'épée dans les reins jusqu'aux remparts de Stralsund, laissant les fossés remplis de morts ou de blessés.

Nous avions fait 40 prisonniers dont un capitaine et un lieutenant.

Furent cités pour leur courage, le sergent GUIGNE, du 4e léger ; le caporal DRUET, les chasseurs OLAGNER, DUROUSSEL, MATHON, PIOLLET, FERRIÈRE et le tambour OFFROY.

Le 18 avril, un chasseur du 4e léger, en faction en avant des ouvrages, fut blessé d'un coup de feu par 4 Suédois qui l'approchèrent après avoir répondu : *déserteurs* à son : *Qui vive !* les trois autres balles percèrent ses habits. Aussitôt un caporal et 4 voltigeurs du 58e firent feu sur les sentinelles et vedettes suédoises pour venger le chasseur du 4e ; un Suédois fut tué et 2 autres blessés.

Le 4e léger se distingua encore dans les affaires qui eurent lieu entre le 8e corps et les Suédois au passage de la Penne.

Le 17 avril 1807, le maréchal Mortier détacha la brigade du général Veaux sur Ueckermünde, où les Suédois se trouvaient au nombre de 4,000 à 5,000 ; ils opposèrent une vive résistance, mais enfin ils furent culbutés et mis en déroute par le 4e lé-

ger qui s'empara de 3 pièces de canon, d'une compagnie entière d'artillerie légère et de 500 prisonniers.

Marche sur Friedland. — Le 18 avril, le maréchal Mortier avait conclu un armistice avec le gouverneur de la Poméranie suédoise.

Le 19, le 4ᵉ léger s'établit à Champenow et environs.

Au commencement de mai, la division Dupas devient la 1ʳᵉ division du 8ᵉ corps ; la 1ʳᵉ brigade est composée du 4ᵉ léger et du régiment de Würtzbourg. Le régiment est à Tempelburg le 15 mai.

Le 17, la 1ʳᵉ brigade de la division Dupas, sur la demande du maréchal Lefebvre, reçut l'ordre de se porter à marche forcée sur Dantzig, où elle arriva le 20.

Le 25, le 4ᵉ léger est à Wimpelmünde ; le 1ᵉʳ juin la division Dupas établit ses cantonnements dans les villages voisins de la place de Dirschau.

Le 2, l'Empereur passe la revue de la division.

Le 6, le 8ᵉ corps se remet en route, passe la Vistule et bivouaque en avant de Marienburg ; le 7, il est à Chrisburg ; le 8, à Saalfeld ; le 9, à Mohrungen ; le 10, à Guttstadt ; le 11, à Altkirch ; le 12, à Elsberg ; le 13, à Lampasch.

Bataille de Friedland (14 juin 1807) :

Composition du corps de Mortier le jour de la bataille de Friedland.

1ʳᵉ division Dupas.	4ᵉ régiment d'infanterie légère ; 15ᵉ de ligne ; 58ᵉ de ligne ; Garde de Paris.
2ᵉ division . . .	Division polonaise du général Dabrowsky.

Le 8ᵉ corps d'armée partit de Lampasch le 14 juin à une heure du matin et se dirigea sur Friedland où il arriva à six heures à la hauteur du corps d'armée du maréchal Lannes.

La division Dupas entra aussitôt en ligne et se déploya à la droite d'Heinrichsdorf où un bataillon du 4ᵉ léger et le régiment de Paris relevèrent les grenadiers d'Oudinot.

En arrivant, Mortier avait eu son cheval tué d'un boulet, il se relève aussitôt et, avec la division Dupas, repousse l'attaque d'une colonne d'infanterie en lui faisant éprouver d'énormes pertes. Puis, par une charge vigoureuse, les 4 régiments de la division s'emparent du plateau en face de la ville et s'y maintiennent comme un mur d'airain contre toutes les attaques.

Battus toute la journée par un violent feu d'artillerie et de mousqueterie, entourés et chargés par les cosaques de Gortschakof, ces braves restèrent sur leur position jusqu'à neuf heures du soir.

L'état des pertes, certifié par le chef d'état-major Godinot, nous montre qu'après la division Oudinot, c'est la division Dupas qui fut la plus maltraitée de l'armée.

Dans son rapport du 16 à Napoléon, le maréchal Mortier dit :

> Tous les régiments de la division Dupas se sont couverts de gloire.

A la fin de l'action, le corps de Mortier, devant lequel se trouvait toute la cavalerie ennemie, n'avança que peu au delà d'Heinrichsdorf, et ne poussa pas jusqu'à l'Alle, sans doute par prudence, afin de parer un retour offensif de cette cavalerie.

Déjà on commençait à ne plus distinguer les objets qu'à la lueur du crépuscule, quand, à travers les intervalles du 8e corps, on vit passer plusieurs régiments de cavalerie.

« Ce sont les dragons d'Arrighi appartenant à la garde et les cuirassiers saxons qui vont à la poursuite », dit-on dans les rangs.

Bientôt dans la direction par où se retiraient les Russes, l'horizon parut embrasé de feux : on eût dit un volcan en éruption tant leur artillerie semblait nombreuse. Notre cavalerie revint ; on crut voir quelque désordre et il y eut un instant d'émotion. Quoi donc, après tant de sang versé, l'ennemi reviendrait à la charge !

« Allons ! Saint-Mars, encore un effort ! », dit le maréchal Lannes à son premier aide de camp. Et tous deux, ramassant les tambours qui pouvaient encore remuer, s'avancèrent dans l'obscurité, ayant à peine quelques soldats mais faisant battre la charge.

Du côté des Russes, ce n'était qu'un simulacre pour ralentir notre poursuite.

Au roulement de nos tambours, un coup de canon répondit dans l'éloignement, mais ce fut le dernier; puis insensiblement s'éteignit le murmure confus de tant de voix et de mouvements.

Nous avions pris aux Russes 80 canons, une multitude de caissons et plusieurs drapeaux. Leur perte en hommes était énorme, car le tiers environ de leur armée était étendu là; leurs blessés gisaient avec un courage et une résignation qui excitaient la surprise et presque le respect. Les uns, dénués de secours et de nourriture, attendaient la mort sans plainte ni murmure; d'autres, à l'aide d'un couteau, coupaient eux-mêmes le dernier tendon par lequel tenait encore leur jambe ou leur bras cassé. Plusieurs fumaient avec une insensibilité stoïque. On eût dit que pour ces corps du septentrion, une organisation plus rude ne laissait pas de prise à la douleur. Quels hommes! Mais que penser des Français qui les avaient vaincus?[1]

Le 4ᵉ léger perdit à Friedland 1 officier tué, 23 blessés, 23 soldats tués et 415 blessés.

A citer particulièrement le sergent Panisson, qui reçut 15 coups de sabre, et fut nommé sous-lieutenant sur le champ de bataille.

Le lendemain de la bataille, le 8ᵉ corps cantonnait à Klein-Eylau; le 20 juin, le 4ᵉ léger est à Tilsitt, où il reste jusqu'au 25 pour aller cantonner sur les bords du Niémen.

En août, le 4ᵉ léger se met en route pour Stettin; il va faire partie, jusqu'en novembre, du corps du prince de Ponte Corvo qui occupa les villes hanséatiques.

Les 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons du 4ᵉ léger rentrèrent en France en décembre 1807.

EXPÉDITION DE PORTUGAL

Septembre 1807 à septembre 1808

Nous avons vu que les deux premiers bataillons du 4ᵉ léger étaient seuls partis en octobre 1806 sous les ordres du colonel

---

1. *Relation de la bataille de Friedland*, par Deroic

Bazancourt, pour faire la campagne du Hanovre et contribuer par leur brillant courage à la victoire de Friedland.

Le 3e bataillon était resté à Saint-Denis avec le dépôt; au mois de décembre il tenait garnison à Paris et y resta jusqu'en avril 1807. A cette époque, il fut envoyé à Vire, puis au camp de Saint-Lô; enfin, en septembre, il est incorporé dans la 2e division du *premier corps d'observation de la Gironde.*

Ce corps, rassemblé à Bayonne, comprenait 25,000 hommes tirés des côtes de la Bretagne et des dépôts de l'intérieur; l'Empereur en confia le commandement au général Junot, son premier aide de camp.

La 1re brigade de la 2e division à laquelle appartenait le bataillon du 4e léger avait la composition suivante :

1re brigade :
- 3e bataillon du 2e léger;
- 3e bataillon du 4e léger;
- 3e bataillon du 12e léger;
- 3e bataillon du 15e léger.

Les bataillons des 2e et 4e légers formaient le 1er régiment provisoire d'infanterie légère.

Cantonnée entre Saint-Jean-de-Luz et Saint-Jean-Pied-de-Port, cette division resta inactive jusqu'au 17 octobre, époque à laquelle Junot reçut de l'Empereur l'ordre de marcher sur Lisbonne.

Le gouvernement espagnol avait donné des ordres afin que tout fût prêt d'avance pour le passage de l'armée d'expédition sur son territoire, mais les populations n'avaient pas obéi, et les souffrances de nos soldats furent épouvantables.

On fit des cartouches nuit et jour pour en donner vingt par homme; le papier manquant pour les confectionner, on fut obligé d'en prendre dans les archives des chevaliers d'Alcantara. Les hommes ne touchaient que la demi-ration de pain et de viande; les chaussures manquaient.

Le 21 novembre, les deux premières divisions se rendirent à Castel Branco; la seconde, exténuée par les horribles privations, par les fatigues

accablantes qu'elle avait éprouvées depuis Ciudad Rodrigo, abîmée par la marche qu'elle venait de faire, ayant passé dans la journée des ravins presque impraticables et des torrents au milieu desquels plusieurs hommes avaient péri, en ayant perdu d'autres tombés morts d'épuisement pendant la même route, fut logée chez les habitants[1].

Après huit jours de marche forcée dans les montagnes, par la neige, sans feu, presque sans vivres, le 3° bataillon du 4° léger était épuisé. Un torrent barrait le sentier où les hommes défilaient un à un ; grossi par les pluies, roulant des fragments de rochers et des troncs déracinés, il effrayait les plus intrépides. A bout de forces, les recrues refusent d'avancer et de se joindre à la chaîne que quelques grenadiers formaient pour résister à la violence des eaux. Le commandant COUDERC n'hésite pas, il fait un signe à ses officiers, saisit un jeune soldat, l'emporte sur ses épaules, et lui fait traverser le torrent. Ses officiers l'imitent, les vieux grognards rougissent de rester en arrière de leurs chefs, et grâce à la bonne volonté de tous, le passage est franchi.

Arrivée à Abrantès, l'armée entière officiers compris était pieds nus ; le chef d'état-major Thiébault frappa sur la ville une réquisition de 10,000 paires de souliers neufs, en même temps qu'il envoyait dans les maisons de nombreuses corvées prendre tout ce qui existait de souliers et de bottes.

L'armée atteignit enfin Lisbonne le 2 décembre.

A un ou deux jours d'intervalle les différents corps, ou plutôt les lambeaux de ces corps, se suivaient, toujours dans un plus misérable état. On vit des compagnies d'élite de 140 hommes dont il n'en restait pas 15, et des officiers qui, par l'effet des fatigues, étaient dans un état de stupeur tel qu'ils ne pouvaient plus parler.

Les aigles arrivaient avec 200 à 250 hommes au lieu de 2,500 ; la moitié des soldats paraissaient des cadavres ambulants.

Trois semaines après notre entrée à Lisbonne, cette armée qui était de 25,000 hommes en partant de Bayonne, n'avait pas encore 10,000 hommes sous les armes.

Petit à petit, les hommes restés en arrière arrivèrent par 30 ou 40 et en moins de 3 mois cette armée redevint l'une des plus belles et des

---

1. *Relation de l'expédition de Portugal*, 1807-1808, par le baron Thiébault, chef d'état-major de l'armée de Portugal.

meilleures qu'on pût voir. Les soldats avaient reçu en gratification un habillement et un équipement entier; la solde fut augmentée, et chaque homme reçut par jour une bouteille de vin d'Oporto.

Pendant toute cette partie de la campagne, l'armée n'avait eu à lutter que contre les fatigues; elle avait failli succomber.

Le 1er février 1808, Junot reçut de l'Empereur et prit en grande cérémonie le titre de gouverneur général du Portugal.

Situation critique de l'armée ; combats avec les insurgés. — Le pays, qui jusqu'alors était tranquille, commença à se révolter en apprenant le soulèvement général de l'Espagne et, sous l'influence des excitations anglaises, on dut désarmer les troupes espagnoles qui étaient en Portugal.

Le général Loison reçut alors l'ordre de se rendre à Oporto que la défection des Espagnols avait laissé sans gouverneur et sans troupes; il emmenait avec lui les bataillons des 2e et 4e légers ainsi que 6 pièces de canon. Mais le jour de la Fête-Dieu, les prêtres provoquèrent une insurrection générale qui eut tout son succès à Oporto, Braga et Chavès; Junot s'empressa de rappeler le général Loison à Lisbonne, mais il était trop tard, les communications étaient interrompues.

Le 5 juin, le bataillon du 4e léger qui était à Almeïda quitta cette ville pour aller camper vis-à-vis du fort espagnol de la Conception; il servit à en faire le blocus avec trois autres bataillons, et entra dans le fort le lendemain.

Le 17, le général Loison, exécutant les ordres qu'il avait reçus, marcha sur Oporto, mais en approchant de la ville, il apprit qu'elle était en pleine révolte. Il se retira alors à Lamego, et, après avoir battu une colonne d'insurgés à Castro-Dayro, il reçut enfin une des 25 dépêches de Junot le rappelant à Lisbonne.

Le 1er juillet, le 3e bataillon du 4e léger était de retour à Almeïda. Le général Loison quitta bientôt cette place avec 3,600 hommes et se dirigea sur Guarda; le *4 juillet,* les insurgés placés sur deux lignes et ayant 2 pièces de canon au

contre lui barrent la route. Il les attaque, les repousse avec une perte énorme et prend leur artillerie.

Le 5 juillet, la division Loison se rend à Attalaya, mais le village est désert; les bataillons des 2° et 4° légers partent pour dissoudre un rassemblement d'insurgés et rapporter des subsistances en ramenant aussi le maire du village.

En approchant d'Alpedrinha, ils trouvent les insurgés dans des espèces de redoutes placées à moitié de la hauteur sur laquelle la ville est située; ils les attaquent à la fois de front et à revers, et les culbutent malgré leur résistance opiniâtre.

Le 11 juillet, le général Loison est à Santarem.

Lutte contre le fanatisme religieux [1] :

Tout à coup Lisbonne retentit du bruit d'un miracle nouveau ! Un œuf en fit les frais, mais cet œuf prophétique, cet œuf trouvé sur le maître-autel de la Patriarchale, cet œuf, qui n'offrait la trace d'aucun instrument, rien enfin qui pût résulter d'un travail fait de main d'homme, portait très distinctement *notre arrêt de mort* sur sa coque.

La rumeur devint grande, et l'alarme se répandit partout.

Pour remédier au mal, par le moyen même employé pour le faire, le duc d'Abrantès fit rassembler une grande quantité d'œufs ; le démenti de cette prophétie fut écrit sur chacun d'eux avec un corps gras. Ces œufs ainsi préparés furent mis dans un acide et au bout de peu de temps, le démenti se trouva en relief sur toutes les coques ; le lendemain matin ces œufs furent ostensiblement placés sur les maîtres-autels de toutes les églises de Lisbonne et distribués dans la ville.

Plus persuasifs que tous les discours du monde, ces œufs éloquents affaiblirent l'espoir que le premier avait donné.

Expédition sur Coimbre. — Le 14 juillet, le général Loison reçut l'ordre de marcher de Santarem sur Alcobaça, d'y réunir toutes les troupes qui s'étaient portées sur ce point avec les généraux Kellermann et Margaron ; de détruire les rassemblements d'insurgés à Alcobaça et de marcher ensuite sur Coïmbre, un des principaux foyers de l'insurrection.

Le bataillon du 4° léger prit part à cette expédition qui fut

1. *Mémoires du baron Thiébault.*



arrêtée en cours d'exécution, par suite du débarquement des Anglais.

Le général Loison, rappelé à Lisbonne, laissa le bataillon du 4° léger à Rio-Mayor et Santarem.

Débarquement des Anglais. Combat de Rorissa (17 août 1808). — Le 3 août, un corps de troupes anglaises débarquait à Figuières, traversait le Mondégo à Coïmbre et se joignait aux 5,000 hommes précédemment débarqués dans les Algarves.

Le général de Laborde se porta au-devant de l'ennemi avec quelques bataillons seulement dont le 3° du 4° léger, le plus gros des troupes françaises étant en expédition sur Evora sous le commandement du général Loison.

Le 17 août l'armée anglaise s'avança sur Rorissa ; l'action s'engagea à 9 heures du matin et dura jusqu'à 5 heures après-midi. Malgré son infériorité numérique, le général de Laborde sut se retirer, toujours en combattant avec gloire, jusqu'à la Quinta-de-Bugagliera.

La division Loison arriva trop tard pour prendre part à l'action ; elle était à Torrès-Védras le 18 août.

Bataille de Vimeiro (21 août 1808). — Le duc d'Abrantès (Junot) ayant réuni toutes ses forces à Torrès-Védras, les partagea en 2 divisions. La première sous les ordres du général de Laborde se composait des bataillons des 2° et 4° légers, des 70° et 86° de ligne ; la deuxième était sous les ordres du général Loison.

Les reconnaissances envoyées dans la matinée du 20 rapportèrent que l'armée anglaise venait de prendre position à Vimeiro, et qu'elle avait été renforcée par 4,000 hommes débarqués dans la matinée.

Le duc d'Abrantès prit l'initiative de l'attaque et se mit en route le 20 à 4 heures du soir ; on marcha toute la nuit du 20 au 21 pour faire une lieue et demie, et l'armée française ne fut hors du défilé de Torrès-Védras qu'à 6 heures du matin.

La division de Laborde commença l'action ; la première

brigade où se trouvait le 3e bataillon du 4e léger aborda avec intrépidité la ligne anglaise. Le combat fut des plus vifs mais les Français, malgré tous leurs efforts, ne purent ébranler l'ennemi qui avait la supériorité numérique.

Le bataillon du 4e léger resta cependant au contact de l'ennemi jusque vers midi, faisant des efforts presque surnaturels : mais des troupes fraîches regagnaient de suite le terrain qu'il avait momentanément conquis.

Il fallut enfin battre en retraite sous la protection de la cavalerie qui exécuta plusieurs belles charges.

A 2 heures du soir, la bataille était perdue, mais l'armée française s'arrêta non loin du champ de bataille, en avant du défilé de Torrès-Védras.

Convention de Cintra. — Devant l'impossibilité de défendre Lisbonne où la fermentation était extrême, le duc d'Abrantès résolut de traiter avec les Anglais. Le 23, une suspension d'armes était conclue, et enfin, le 30 août, le général Kellermann et le colonel Murray signèrent la convention de Cintra.

Les troupes françaises évacueront le Portugal avec leurs armes et bagages ; elles ne seront point considérées comme prisonnières de guerre, et à leur arrivée en France, elles auront la liberté de servir.

Le gouvernement anglais fournira des moyens de transport à l'armée française, qui sera débarquée dans un des ports de France, entre Rochefort et Lorient.

L'embarquement des troupes commença le 11 septembre et fut terminé le 30 du même mois.

CAMPAGNE D'ESPAGNE

1808.

A leur retour d'Allemagne, les 1er et 2e bataillons du 4e léger furent envoyés à Paris où ils restèrent en garnison du mois de janvier au mois d'avril 1808; ils quittèrent alors

la capitale pour se rendre au camp de Rennes où se réunissait une partie des troupes qui, plus tard, se dirigèrent sur l'Espagne. Le régiment reçut là de nombreuses recrues qui lui permirent de reconstituer son 3e bataillon ; l'ancien 3e bataillon, qui se trouvait en Portugal, prit le numéro 4.

Arrivé à Bayonne au mois de mai de la même année, le 4e léger fut placé dans le corps du maréchal Bessières dont le quartier général était à Burgos ; il prit part dès son arrivée à la répression de plusieurs soulèvements partiels, mais en juillet une armée de 22,000 Espagnols menaçant de se porter sur Valladolid et Burgos, le maréchal Bessières n'hésita pas à marcher au-devant de l'ennemi, bien qu'il n'eût sous la main que 13,000 à 14,000 hommes.

Bataille de Médina-del-Rio-Seco (14 juillet 1808). — Le 14 juillet au matin, l'armée française se trouve en présence de l'ennemi qui occupait les hauteurs de Médina-del-Rio-Seco et avait sur son front 40 pièces en batterie. Par suite de dissentiments entre les deux généraux espagnols Cuesta et Blake, il existait entre leurs deux armées un vide dans lequel se jeta résolument la division Mouton, où se trouvait le 4e léger. Les troupes de Blake, prises de panique, s'enfuirent presque aussitôt et, abordant ensemble ce qui restait en position, les généraux Merle et Mouton mirent l'armée espagnole en complète déroute.

Avec le 4e léger et le 15e de ligne, le maréchal Bessières se sentait capable d'enfoncer tout ce qu'il avait devant lui ; le maréchal avait raison. Le 4e léger et le 15e de ligne, suivis des jeunes troupes, se portèrent à la baïonnette sur les premières lignes ennemies et les enfoncèrent. « Vive le Roi ! » criaient les Espagnols ; « Vive l'Empereur ! » répondirent les soldats français, et tout céda devant l'impétuosité de leur attaque [1].

Arrivés à Rio-Seco, une partie des fuyards tentèrent de résister, mais chargés encore une fois par le 4e léger, ils furent chassés de la ville que les troupes françaises occupèrent aussitôt.

---

1. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*.

Peu de temps après cette victoire, les événements de Baylen forcèrent le roi Joseph à évacuer Madrid et le maréchal Bessières dut reculer et venir prendre position derrière l'Èbre, où il resta sur la défensive jusqu'à l'arrivée de Napoléon en Espagne, le 5 novembre.

Le maréchal Soult prit alors le commandement du corps de Bessières qui forma dès lors le 2e corps de l'armée d'Espagne.

Prise de Burgos (11 novembre 1808). — Le général espagnol Blake s'était établi à Burgos avec les forces principales de l'insurrection; Napoléon donna l'ordre au maréchal Soult de marcher contre lui et de reprendre la ville.

Le 10 au matin, le maréchal s'avança avec la division Mouton (2e et 4e légers, 36e de ligne) pour reconnaître les positions de l'ennemi en avant de la ville. Il trouva l'armée espagnole en bataille au village de Gamonal où se trouvait son centre. Trente pièces de canon firent feu aussitôt sur la colonne française et les boulets enlevèrent les premières files; le maréchal Soult, sans attendre le gros de son corps d'armée, donna l'ordre de l'attaque.

La division Mouton s'avança impétueusement sur le village de Gamonal, y culbuta les gardes wallones et espagnoles et entra dans Burgos pêle-mêle avec les fuyards.

Le bulletin officiel, après avoir rendu compte de la bataille, disait :

> Il est vrai que la division Mouton est composée de corps dont le nom seul est depuis longtemps un titre d'honneur.

Napoléon fixa son quartier général à Burgos et envoya aussitôt des détachements à la poursuite des Espagnols; le maréchal Soult marcha sur Reynosa pour déborder le flanc gauche de l'armée de Galice, mais il n'y rencontra plus l'ennemi, qui venait d'être battu par le maréchal Victor à Espinosa.

Le maréchal Soult entra alors dans la province de San-

tander et avec le 2e corps balaya tout le pays à 30 lieues de cette ville; le 22 novembre il ne restait plus d'ennemis à combattre.

L'armée anglaise entre en campagne. — Les troupes anglaises destinées à seconder les efforts des Espagnols se composaient de 35,000 hommes, dont 20,000 venaient du Portugal; le 18 novembre, le général en chef John Moore était à Salamanque.

Dans les premiers jours de décembre, l'armée française reçut de nouveaux renforts et, entre autres, le 8e corps, formé des troupes de l'ancienne armée de Portugal; le 4e bataillon du 4e léger se trouvait dans ce corps qui avait été dirigé sur Bayonne après son débarquement à Quiberon et à la Rochelle.

L'Empereur renforça le 2e corps avec le 8e et le 4e bataillon rejoignit le régiment qui se trouva ainsi au complet.

Pendant ce temps, le général anglais s'était avancé sur Carrion, lorsqu'il apprit la marche de Soult sur sa droite tandis qu'un autre corps conduit par Napoléon arrivait à marches forcées par la route de Madrid à Valladolid; il donna aussitôt l'ordre à ses colonnes de rétrograder sur Benavente, où elles furent réunies le 26 décembre, puis de là sur Villafranca.

Le maréchal Soult, après avoir traversé la ville de Léon, rejoignit Napoléon le 1er janvier 1809 à Astorga; il reçut la mission de poursuivre seul l'armée anglaise et d'empêcher s'il était possible son embarquement à la Corogne.

1809.

Le 3 janvier 1809, l'avant-garde du corps de Soult, formée par la division Merle (ancienne division Mouton), atteignit l'arrière-garde anglaise au défilé de Cacabellos; le 4e léger tenait la tête et n'hésita pas à se jeter sur l'ennemi bien supérieur en nombre. L'infanterie de la division Merle s'avança

au pas de charge et culbuta les 6,000 Anglais en leur tuant 300 hommes.

La défaite de l'arrière-garde augmenta le désordre qui régnait parmi les troupes de sir John Moore et, malgré leurs efforts, les généraux anglais ne purent arrêter leurs hommes qui parcoururent en 48 heures les 25 lieues qui séparent Villafranca de Lugo où ils arrivèrent le 5 janvier.

L'armée ennemie avait abandonné une partie du trésor, ses gros bagages et des canons.

Combat de Lugo (7 au 9 janvier 1809). — Le maréchal Soult, voyant que le général anglais avait pris position en arrière de Lugo et semblait vouloir résister, réunit ses 24,000 hommes avant de commencer une attaque décisive.

Mais, pendant la nuit du 8 au 9, l'armée anglaise se mit en pleine retraite sur la Corogne ; les Français entrèrent dans Lugo à la pointe du jour et y trouvèrent 15 pièces de canon et de nombreux bagages abandonnés par l'ennemi. Les Anglais avaient 10 heures de marche d'avance sur notre avant-garde qui ne put que poursuivre quelques traînards qui jalonnaient la route ; ils atteignirent enfin la Corogne le 11 janvier après avoir perdu 8,000 à 9,000 hommes presque sans combats.

Combat de la Corogne (16 janvier 1809). — En attendant l'arrivée de la flotte anglaise qui était à Vigo, sir John Moore fit mettre la Corogne en état de défense et garnit ses remparts de grosse artillerie.

Le 14, le maréchal Soult était devant la place et, le lendemain, les Français purent voir l'ennemi embarquer ses malades et ses blessés sur les bâtiments arrivés de Vigo. La division Merle ayant reçu l'ordre d'occuper les hauteurs de Villaboa, le 4e léger prit part à un combat où l'arrière-garde anglaise fut culbutée.

Le 16, le maréchal Soult donna le signal de l'attaque ; la division Merle débusqua l'ennemi des hauteurs qu'il occupait et lança quelques compagnies du 4e léger dans les faubourgs

de la Corogne ; aidées par une batterie d'artillerie, ces troupes tirèrent avantageusement sur la flotte anglaise qui bientôt leva l'ancre et disparut au large.

Le 18 au matin, le maréchal Soult somma la place de la Corogne d'ouvrir ses portes ; les deux régiments espagnols qui s'y trouvaient essayant de résister, il fallut faire une démonstration et, le 20, les Français faisaient leur entrée dans la place.

Le 2e corps entre en Portugal. — Le 28 janvier 1809, le maréchal Soult reçut l'ordre d'entrer en Portugal par la frontière de Galice et de marcher sur Lisbonne par le chemin le plus court.

Le duc de Dalmatie avait sous ses ordres 4 divisions d'infanterie, 6 régiments de cavalerie et quelques compagnies d'artillerie formant un total de 23,500 hommes présents sous les armes. La division Merle était ainsi composée :

Brigade Raynaud : { 4e régiment d'infanterie légère ; 15e de ligne.
Brigade Sarrut : { 2e régiment d'infanterie légère ; 36e de ligne.

Par suite des grandes fatigues éprouvées par ces troupes, l'habillement et la chaussure étaient dans le plus mauvais état ; quelques hommes n'avaient qu'un pantalon de toile ou une culotte de tricot, d'autres étaient sans capotes. Pendant un court séjour à Santiago, on fit confectionner 1,400 paires de souliers et on donna aux régiments quelques pièces de drap du pays pour faire des pantalons larges.

La division Merle quitta Santiago le 3 février et se rendit à Pontevedra ; le 10 elle se dirige sur la Guardia, arrive à Tuy le 19, à Melone le 20.

Les moines de San Clodio, dans l'espoir d'exterminer les Français, appelèrent les habitants des villages environnants à prendre les armes ; le village de Cresciente servit de point de réunion à un autre rassemblement considérable. Le général

Merle envoya contre ces paysans armés deux détachements d'infanterie légère

Qui les maltraitèrent tellement qu'ils leur ôtèrent tout à fait l'envie de se réunir et de guerroyer [1].

La division Merle arrive le 3 mars à Orense et reste le 11 en réserve à Verin.

Le maréchal Soult se fit reconnaître par un ordre du jour en qualité de gouverneur général du Portugal et le 2e corps prit alors la dénomination d'*Armée de Portugal*.

La division Merle rejoignit le 16 à Chaves, où nos troupes se reposaient depuis quatre jours.

Le 22 mars, toute l'armée est réunie aux environs de Braga; les mouvements sur Oporto commencèrent le 24.

Les 25 et 26, la division Merle rejoignit le général Laboussaye sur l'Ave et, le 28 à midi, elle arriva à Infesta devant Oporto.

Bataille d'Oporto (29 mars 1809). — La division Merle, qui devait agir contre la gauche de l'ennemi, se trouva bientôt à portée de mitraille des redoutes qui pourtant ne lui firent pas grand mal. Les régiments se mirent à l'abri dans des ravins et derrière des enclos; ce fut en vain que l'ennemi voulut tenter de les en déloger.

Le 28 au soir, le maréchal Soult donna ses ordres pour l'attaque :

Le 29 à 6 heures du matin, l'ennemi sera attaqué dans sa position en avant d'Oporto, et enlevé, quelques forces, difficultés ou obstacles qu'il présente. Les généraux ménageront les munitions et mèneront les troupes à la bayonnette sur l'ennemi.

Le 29, à 7 heures du matin, une forte canonnade se fait entendre sur toute la ligne; la division Merle à la droite, la division Delaborde à la gauche marchent sur l'ennemi.

1. *Souvenirs militaires d'un officier supérieur du 2e corps.*

l'ennemi voyant ses ailes attaquées, envoie ses réserves contre la division Merle; la division Mermet en profite pour attaquer avec succès le centre que les Portugais venaient de dégarnir pour renforcer leur droite.

A ce moment, le général Merle envoie le 4e léger avec quelques dragons pour charger les ennemis à mesure qu'ils déboucheraient les redoutes.

Le brave régiment s'avance sous un feu violent; ses officiers supérieurs sont presque tous tombés; tout à coup apparaît sur le front le colonel Corsin, blessé, qui, porté par ses sapeurs, entraîne son régiment dans une nouvelle charge. Chacun s'élance la baïonnette basse; le capitaine Chevillé avec 2 compagnies de voltigeurs arrive à une redoute fermée, monte audacieusement par les embrasures et tue tous ceux qui s'y trouvent. Le capitaine Durgueil s'empare, avec quelques carabiniers, d'une redoute ennemie et y prend 7 pièces de canon.

Les autres redoutes sont enlevées avec la même audace; les Portugais fuient en désordre et ceux qui échappent à nos baïonnettes vont se noyer dans le Douro en cherchant à gagner quelques bâtiments au large.

Le général ennemi de Lima s'était retiré sous le fort de Foz; voyant que tout est perdu il parle de se rendre, mais il est aussitôt massacré par ses troupes. Le 4e léger arrive alors et tue tous ceux qui font résistance; le fort de la Foz, armé de 16 pièces de canon, capitule.

On se battit encore quelque temps dans Oporto; 40 redoutes avaient été enlevées et 200 pièces de canon ayant toutes fait feu avaient été prises, ainsi que 20 drapeaux et 30 bâtiments anglais chargés de vin; on ne fit que 200 prisonniers.

Le maréchal Soult témoigna au colonel Corsin toute sa satisfaction pour la brillante valeur du 4e léger.

Par suite des événements qui se passaient en Espagne et craignant pour ses communications, le maréchal Soult n'osa pas s'engager davantage en Portugal et s'arrêta à Oporto. Le

4e léger, caserné en ville, y resta jusqu'au 11 mai sans prendre part à aucune expédition.

Pendant ce temps les Anglais avaient débarqué en Portugal et 16,000 d'entre eux, commandés par sir Arthur Wellesley, s'avançaient contre nous, réunis aux troupes portugaises.

Évacuation d'Oporto (12 mai 1809). — Le 11 mai, les Anglais attaquèrent les troupes françaises qui étaient sur la rive gauche du Douro ; celles-ci se retirèrent dans Oporto et firent sauter le pont. Le maréchal Soult se croyait à l'abri d'une surprise mais, par suite de la complicité des habitants, les Anglais passèrent le fleuve en barque dans la nuit du 11 au 12 mai. A 10 heures et demie l'alarme fut donnée et les Français essayèrent d'arrêter l'ennemi, mais il était trop tard ; dès que les régiments quittaient les quais du Douro, les habitants conduisaient les barques aux Anglais qui traversaient le fleuve.

Le 4e léger et le 15e de ligne furent alors engagés et se battirent dans la ville, puis, lorsque l'armée dut battre en retraite, ils formèrent l'arrière-garde et tinrent l'ennemi à distance ; le combat cessa à une demi-lieue d'Oporto.

L'armée se mit en marche le 15 sur la route d'Amarante et dans la soirée du même jour arriva à Salamonde.

A ce moment la situation de l'armée française était des plus critiques ; prise en tête par les Portugais, qui s'étaient emparés de tous les passages, elle était serrée de près par les Anglais. En faisant le sacrifice de l'artillerie et de la plus grande quantité des bagages, le maréchal Soult avait eu la facilité de pouvoir se retirer par des sentiers presque impraticables.

En quittant Salamonde, on était descendu dans un affreux défilé où 2 hommes pouvaient à peine marcher de front ; à droite étaient des rochers à pic et à gauche le Rio Caldo roulait dans des précipices ses eaux mugissantes. Ce chemin difficile était encore coupé par des torrents rapides et la marche des troupes était retardée par des ponts étroits qu'il fallait réparer [1].



1. *Souvenirs militaires d'un officier supérieur du 2e corps.*

L'armée était encore entassée dans ce passage dangereux entre le Ponte-Nuovo et le Ponte-Misarella, lorsque 2 escadrons de cavalerie légère et la brigade Raynaud, de la division Merle, sortant de Salamonde pour descendre au pont du Cavado, furent attaqués par une forte avant-garde anglaise.

Quelque confusion se mit dans nos rangs; on se précipita en foule sur le pont qui se rompit à moitié. Plusieurs cavaliers furent jetés dans les précipices et ne purent être secourus.

Dans ce moment critique, le général Raynaud se met à la tête de 600 hommes d'élite du 4e léger et marche à l'ennemi aux cris de « Vive la France! » Il arrête les Anglais; effectuant alors le passage du pont du Cavado, il continue en bon ordre sa marche rétrograde et vient bivouaquer au village de Villa-de-Ponte.

Continuant sa retraite, l'armée française arriva le 20 mai à Orense et y séjourna; l'ennemi avait cessé de nous suivre.

En arrivant le 23 à Lugo, où il trouva le 6e corps, le maréchal Soult avait encore 19,000 hommes sous les armes; il envoya en France 39 drapeaux pris aux Espagnols et aux Portugais.

Expédition dans la vallée du Sil (juin 1809). — Les maréchaux Soult et Ney se concertèrent le 29 mai pour agir contre de forts rassemblements espagnols; le 2e corps devait se porter contre la Romana dans la vallée du Sil.

Le 11 juin, le 2e corps se mit en marche pour remonter le Sil jusqu'à Monte-Furado. Ce point était occupé par une masse d'Espagnols; le général Raynaud avec le 4e léger, soutenu par le 15e de ligne et le 13e de dragons, fut chargé de les déloger. Le général les atteignit sur le plateau en avant du village de Larouco, les culbuta et leur tua beaucoup de monde. Là les troupes se rallient et prennent position.

Après avoir éloigné la Romana, le 2e corps abandonna la Galice et se retira à Zamora; des ordres de Napoléon arrivè-



rent alors et prescrivirent au maréchal Soult de prendre le commandement des 2e, 5e et 6e corps.

Il était temps, car la perte de la bataille de Talavera avait permis aux Anglais de se porter contre le 2e corps; mais, apprenant que le maréchal Soult était fort de 50,000 hommes, l'ennemi battit en retraite et fut poursuivi par nos troupes jusque sur les bords du Tage où on prit position au mois d'août 1809. Le 2e corps, sous le commandement du général Heudelet, s'établit à Plasencia pour observer les débouchés du Portugal.

Le 1er octobre, ce corps d'armée remplace le 5e à Talavera; au mois de novembre, chargé de garder les défilés de l'Estramadure, le 2e corps est à Oropéza et au pont de l'Arzobispo avec une avant-garde à la Calzada pour éclairer les bords du Tiétar.

ARMÉE DE PORTUGAL

1810.

La campagne de 1810 débuta par une expédition en Andalousie exécutée par les 4e, 5e et 6e corps; pendant ce temps, le 4e léger resta sur le Tage avec le 2e corps, commandé alors par le général Reynier. Il observait les routes du Portugal où se trouvaient les Anglais et couvrait aussi la marche du corps expéditionnaire d'Andalousie. En mai, Napoléon résolut de marcher contre le Portugal; l'armée destinée à cette expédition se composa des 2e, 6e et 8e corps sous le commandement du maréchal Masséna.

Pendant cette campagne, le 4e léger continua d'appartenir à la division Merle; le 15 mai 1810, le régiment comprenait trois bataillons à l'effectif de 56 officiers et 1,450 hommes. Le 4e bataillon du 4e léger fit partie de la 2e division du 8e corps d'armée de décembre 1809 à juin 1810; à cette époque, il fut versé dans la division indépendante du gé-

néral Seras et ne rejoignit le régiment qu'en octobre de la même année.

Le 30 mai, le 4ᵉ léger était à Zafra ; le 1ᵉʳ juin il est à Almendraligo escortant les convois de vivres et de munitions.

Combat de Xérès (5 juillet 1810). — Le 5 juillet, le général en chef étant informé que 7,000 à 8,000 Espagnols occupaient les hauteurs qui dominent Xérès résolut de les attaquer sur plusieurs points ; la division Merle partit au point du jour de Féria avec le 5ᵉ de dragons.

Elle se dirigea par la traverse sur Xérès-de-los-Caballeros et se jeta sur l'ennemi, qui avait pris position à 2 lieues de la ville. Culbutés et poursuivis de position en position, les Espagnols réunirent toutes leurs forces sur les hauteurs de Xérès, point très fort et difficile à aborder ; les 2ᵉ et 4ᵉ légers l'enlevèrent cependant à la baïonnette et poursuivirent l'ennemi qui s'enfuyait dans le plus grand désordre, sabré par les dragons.

En août, le 4ᵉ léger est à Plasencia, Fuente, Moraleja et Zamora.

L'armée française pénètre en Portugal. — Le 16 septembre, l'armée française, qui était concentrée à Almeïda, pénétra en Portugal ; le 2ᵉ corps se porta sur le Mondego.

Le 17, les 2ᵉ et 6ᵉ corps entrèrent à Célorico et forcèrent les avant-postes anglais à se replier sur Cortiza ; Wellington commença sa retraite sur l'Alva par la rive gauche du Mondego.

Le 20, l'armée de Portugal était réunie à Viseu et à Mangualdo ; Wellington venait enfin de se résoudre à risquer les chances d'une bataille sur la Sierra d'Alcoba.

Le 26 les deux armées étaient en présence ; un brouillard épais qui empêchait de distinguer les mouvements de l'ennemi s'étant dissipé vers 8 heures, le général Reynier (2ᵉ corps) aperçut une batterie de 5 pièces de canon soutenue par de l'infanterie qui barrait la route de San-Antonio-de-

Cantaro. Il demanda des ordres ; après une reconnaissance des positions ennemies, l'attaque fut décidée pour le lendemain.

Bataille de Busaco (27 septembre 1810). — Les Anglo-Portugais occupaient sur la montagne d'Alcoba une position qui formait un arc de cercle et embrassait par ses extrémités le terrain occupé par l'armée française.

Le 27 septembre, la division Merle se réunit avant le jour au pied de la montagne ; le 31e léger fut placé à la Venta-de-San-Antonio : une brigade de la 2e division, commandée par le général Foy, était en arrière de ce régiment pour le soutenir et le suivre.

L'artillerie, placée sur les plateaux près de San-Antonio, ne pouvait tirer ni sur les troupes ni sur l'artillerie ennemie placée sur la crête de la montagne.

Le capitaine Charlet, aide de camp du général en chef, qui avait reconnu la veille le terrain par lequel la division Merle pouvait monter, marcha en tête, suivi immédiatement des 2e et 4e légers.

Ces deux braves régiments gravirent la montagne en colonne serrée, malgré la rapidité de la pente et tous les obstacles qui s'opposaient à leur marche ; ils chassèrent devant eux l'infanterie légère et une première ligne d'infanterie portugaise qui voulaient arrêter leur marche en avant. Arrivés sur la crête, les 2e et 4e légers se déployèrent par régiments en masse et, abordant l'ennemi à la baïonnette, ils s'emparèrent de plusieurs pièces de canon et firent déposer les armes à quelques bataillons portugais.

Mais Wellington, qui avait vu le mouvement de la division Merle, accourut avec 2 divisions qui se trouvaient sur la gauche.

Il fit attaquer la division Merle par la division Picton, composée des 55e et 88e régiments anglais soutenus par le 8e portugais ; cette première ligne est repoussée.

Wellington fait alors donner la division Leith, qui s'avance

en colonne serrée sur le front et sur le flanc de nos régiments, tandis que les batteries anglaises tiraient à mitraille. Écrasé par un feu meurtrier, exténué de fatigue, le 4e léger tient bon, mais quelles pertes cruelles ne subit-il pas !

Le colonel Desgraviers et 20 officiers sont tués ou blessés.

Le général de division Merle et le général de brigade Graindorge sont également tombés grièvement atteints ; les troupes se retirèrent sur le flanc de la montagne. A ce moment le 31e léger, qui arrivait sur la crête, protégea le flanc gauche de la division.

Le général Sarrut, qui avait pris le commandement, essaya un nouvel effort ; il remonta les pentes avec les débris de la division, mais Wellington fit avancer des troupes fraîches et il fallut renoncer à cette nouvelle attaque. Ne voulant pas céder le terrain, les braves de la division Merle se couchèrent sur les pentes à portée de fusil de la ligne anglaise et y restèrent jusqu'à 10 heures du soir sans que l'ennemi osât les en déloger.

Cette attaque audacieuse sur une ligne remarquablement forte avait échoué malgré l'impétuosité de nos braves régiments. Sans songer un seul instant à la retraite, Masséna tourna la position dans la nuit du 28 au 29 septembre ; les Anglais se retirèrent alors sur Coïmbre.

Le commandant Palis, du 4e léger, fut cité à l'ordre de l'armée pour sa brillante conduite à la tête de son bataillon.

L'armée française se mit à la poursuite de l'ennemi, occupa Coïmbre le 2 octobre, puis marcha de Leiria sur Moliano et Rio-Mayor.

Wellington se retirait dans les lignes de Torrès-Védras, en avant de Lisbonne.

Blocus des lignes de Torrès-Védras. — Retraite de Masséna sur Santarem. — Après avoir examiné attentivement les formidables lignes de défense de Wellington et ne se sentant pas en force pour les attaquer, Masséna demanda des secours et se contenta d'organiser le blocus.

Mais les Anglais recevaient des renforts par mer et les troupes françaises manquant de vivres, épuisées par les maladies, s'affaiblissaient de plus en plus. Au bout d'un mois, l'armée de Masséna se trouvait dans un dénuement complet ; le maréchal donna l'ordre de se retirer sur Santarem.

Le 18 octobre, le 2e corps occupait Santarem, sa gauche au Tage et son front couvert par le Rio-Mayor.

Le général en chef envoya alors le général Foy à l'Empereur pour lui demander des ordres ; Napoléon ordonna que toutes les troupes disponibles en Espagne fussent dirigées sur le Tage pour donner la main à Masséna.

Les souffrances de l'armée de Portugal étaient extrêmes, mais les soldats qui attendaient l'arrivée des renforts les supportaient gaiement. L'arrivée de la division Drouet et des troupes amenées par le général Foy porta l'armée de Portugal à 55,000 hommes ; c'était encore trop peu pour une action décisive.

Le 4e léger ne comptait plus alors que 48 officiers et 800 hommes sous les armes ; il avait perdu plus de 600 hommes dans cette partie de la campagne.

1811.

Retraite sur le Mondego. — L'Empereur voulait que Masséna tînt ferme dans ses lignes de Santarem ; mais le maréchal Soult, avec le 5e corps, s'étant attardé à faire le siège de Badajoz au lieu de se joindre à l'armée de Portugal, et le manque complet de vivres, qui réduisit tous les corps à la dernière extrémité, obligèrent l'armée à se retirer sur le Mondego.

Le 1er mars le 2e corps reçut l'ordre de commencer sa retraite dans la nuit du 5 au 6 par Golgao, Thomar et Espinhal.

Le 4e léger avait vu le 5 février son effectif porté à 1,300 hommes par suite de l'arrivée du 4e bataillon qui, comme nous l'avons vu plus haut, avait été détaché à la division Seras.

Le 15 mars, l'armée est réunie sur la Ceyra ; le 22 elle at-

teignait les frontières d'Espagne et prenait position sur les hauteurs qui séparent la vallée du Mondego de celle de la Coa.

Le 31 mars, le 2ᵉ corps était à Sabugal ; la division Merle occupa la rive gauche de la Coa.

Affaire de Sabugal (3 avril 1811). — Le 2ᵉ corps formait l'aile gauche de l'armée ; le 2 avril le général Reynier, qui le commandait, se trouvant en présence de fortes colonnes anglaises, écrivit à Masséna pour lui demander des instructions ; celui-ci lui donna ordre de tenir jusqu'au 4 avril.

Le 3 avril au matin, les Anglais, bousculant les compagnies de voltigeurs qui gardaient les gués de la Coa, se lançaient à l'assaut d'un plateau que gardait la 1ʳᵉ division, commandée par le général Sarrut ; les 2ᵉ et 4ᵉ légers repoussèrent l'ennemi avec leur intrépidité habituelle.

Revenus une deuxième fois à la charge, les soldats de Wellington, culbutés à nouveau, furent sabrés par la cavalerie.

Le colonel Desgraviers, du 4ᵉ léger, fut blessé dans cette affaire.

Nouvelle organisation de l'armée de Portugal (avril 1811). — Le combat de Sabugal eut pour résultat d'arrêter Wellington qui, manquant de vivres, cessa de suivre l'armée de Masséna qui en profita pour prendre des cantonnements plus éloignés ; le 8 avril le 2ᵉ corps se mit en marche pour Ledesma.

A la même date, l'organisation de l'armée de Portugal fut complètement modifiée ; le maréchal Marmont prit le commandement en remplacement de Masséna et l'armée fut partagée en six divisions.

Le 4ᵉ léger fut placé dans la 4ᵉ commandée par le général Sarrut, ayant comme brigadier le général Heudelet.

Le régiment renvoya en France le cadre de son 4ᵉ bataillon et reçut en incorporation les hommes du 2ᵉ bataillon du

32e léger ; il avait 400 hommes dans le 2e régiment provisoire en Navarre.

En avril, le général en chef ayant appris l'investissement d'Almeïda par les Anglais concentra ses forces et se mit en marche à la fin du mois.

Le 2 mai on rencontra l'armée ennemie en position à Fuentès-d'Onoro et on livra une bataille de trois jours qui resta indécise.

Le 2e corps ne prit qu'une faible part à cette action ; son rôle fut purement démonstratif.

Le maréchal Marmont marcha en juin au secours de la place de Badajoz assiégée par les Anglais ; son arrivée dégagea la place et l'armée française revint prendre position sur le Tage.

En septembre, les Anglais ayant menacé de nouveau Ciudad-Rodrigo, Marmont abandonna le Tage, remonta vers le nord au secours de cette place et parvint à la ravitailler.

Le 4e léger est à Talavera et à Naval-Moral ; en octobre, à Escorial. Le 1er novembre, il escorte les convois et forme de nombreuses colonnes mobiles pour la rentrée des subsistances et l'arrestation des otages dans les villages les plus récalcitrants à acquitter leurs contributions ; le centre de ses opérations est à Escalona.

1812.

En janvier 1812, le 4e léger est en route pour Valence ; son effectif est de 69 officiers et 1,350 hommes.

En février, le régiment est à Almonacid ; en mars, à Domingo, puis à Guarda, Rio-Seco et Sabugal le mois suivant ; en mai à Toro, en juin à Salamanque.

Le 17 juillet, la 4e division passe le Douro avec le reste de l'armée et va prendre position à Nava-del-Rey ; le 18, elle est sur le ruisseau Guarena ; le 19, elle remonte ce ruisseau ; le 20, elle est en position sur les hauteurs de Babilafuente, passe la Tormes le 21 et va camper devant le village d'Utero.

Bataille des Arapiles (22 juillet 1812). — Le 22, à la bataille des Arapiles, le 4e léger reste avec sa division en deuxième ligne; il soutient la retraite, s'arrête à une lieue en avant d'Alba-de-Tormès, puis il suit le mouvement de l'armée sur Tudela et dans la vallée d'Esgueva.

Le général Desgraviers, ancien colonel du 4e léger, fut blessé à mort dans cette affaire sanglante.

Le 14 août 1812, le sergent-major JULIEN, commandant une arrière-garde de 12 voltigeurs, fut chargé par 50 cavaliers ennemis commandés par un officier supérieur; malgré son attitude énergique, plusieurs des jeunes soldats qu'il commandait prirent la fuite et il resta avec 6 hommes seulement. Il fit face à l'ennemi, tua lui-même l'officier d'un coup de baïonnette et réussit à mettre les Anglais en fuite.

Le 15 août, le 4e léger est au camp de Palencia; le 1er septembre au camp de Rio-Seco. A cette même date, il est réduit à 2 bataillons par suite du départ des cadres du 3e bataillon pour la France.

Son effectif est alors de 40 officiers et 978 hommes.

En octobre, le régiment est à Cusensita, puis à Valladolid; en novembre nous le trouvons au bivouac de Mouzarabès. Le 18 de ce mois, la 4e division fut chargée de l'investissement du fort d'Alba-de-Tormès, qui était encore occupé par 300 Espagnols.

Le 1er décembre, le 4e léger est à Cigalès; à la fin de l'hiver, l'armée de Portugal couvrait la droite de la province de Burgos et occupait le pays entre le Douro, le Carrion et l'Esla.

1813.

Au mois de juin 1813, le 4e léger était à Carrion et à Paredes-de-Nava, il y resta jusqu'en avril.

Combat contre les guérillas (6 février 1813). — Le 6 février, un détachement de 200 hommes du 4e léger et 180 chevaux d'artillerie partit d'Herrera pour activer la rentrée des

contributions ; il fut attaqué à trois lieues de Carrion par 2,000 guérillas de plusieurs bandes réunies.

Obligé de battre en retraite devant des forces aussi considérables, il le fit en bon ordre pendant plusieurs lieues, enveloppé par l'ennemi ; les soldats du 4ᵉ léger, non contents de tenir à distance les cavaliers espagnols, leur firent subir de grandes pertes. Les capitaines Bouquerot et Flandère, qui commandaient le détachement, furent cités à l'ordre de la division.

Jusqu'au 15 avril, la 4ᵉ division resta à Carrion, occupée à faire de nombreuses expéditions analogues, puis elle fut envoyée dans la province de Palencia où on l'employa encore à faire rentrer les contributions.

Au mois de juin, la 4ᵉ division rejoignit l'armée de Portugal sur l'Èbre ; le général Reille, qui commandait alors le corps d'armée, marcha aux Anglais qui avaient dirigé une forte colonne sur Bilbao, mais, trop inférieur en nombre, il dut se retirer, ce qui décida la retraite du roi Joseph sur Vittoria, où la bataille eut lieu le 21 juin.

Bataille de Vittoria (21 juin 1813). — La division Sarrut, à laquelle appartenait le 4ᵉ léger, avait été laissée par le général Reille en avant d'Aranjuiz pour couvrir Vittoria. Elle fut attaquée la première, se défendit avec la plus grande valeur et repoussa plusieurs fois l'ennemi ; mais, écrasée par le nombre, elle se retira derrière la Zadora ; le général Sarrut avait été tué au début de l'action.

Le 1ᵉʳ juillet, le 4ᵉ léger est à Urogne.

Le 6 du même mois, l'armée de Portugal est dissoute ; elle forme, avec les armées du midi, du centre et du nord, la nouvelle *Armée d'Espagne*.

Le 4ᵉ léger était en même temps réduit à un bataillon, les cadres du 2ᵉ bataillon étant renvoyés en France.

Situation du 4ᵉ léger en 1813 (juillet). — Pendant la campagne que nous venons de décrire, nous avons vu successive-

ment les bataillons du 4e léger rentrer en France; le 4e bataillon quitta l'armée de Portugal le 8 avril 1811 ; le 3e, le 1er septembre 1812 ; enfin le 2e bataillon partit le 6 juillet 1813.

Ces bataillons servirent à former, avec d'autres troupes, des demi-brigades provisoires et combattirent séparés les uns des autres et sur des points différents.

Le 1er octobre 1813, voici l'emplacement de chaque bataillon :

1er bataillon : à la 5e division, aile gauche de l'armée d'Espagne ;
2e bataillon : à la 22e demi-brigade, 42e division du 14e corps, Allemagne ;
3e bataillon : au 2e régiment provisoire de la 9e division du 3e corps, Allemagne ;
4e bataillon : à la 1re demi-brigade provisoire, 30e division, 10e corps, Danzig ;
5e bataillon : à Paris.

En 1814, la situation du régiment est encore plus compliquée :

1er bataillon : en Espagne ;
2e bataillon : à Anvers ;
3e bataillon : 6e corps, campagne de France ;
4e bataillon : à Danzig ;
5e bataillon : à Paris ;
6e bataillon : 6e corps, campagne de France.

Nous allons prendre successivement chacun de ces bataillons dans l'ordre de leurs numéros et voir à quelles batailles ils ont pris part.

1er BATAILLON

Armée d'Espagne (1813-1814).

Le maréchal Soult, qui avait repris le commandement de l'armée le 12 juillet, se retira sur Pampelune, faiblement poursuivi par l'armée anglo-espagnole. Le 1er bataillon du 4e léger, commandant Gréard, comptait 21 officiers et 624 hommes dans ses rangs ; il faisait partie de la 5e division,

sous les ordres du général Vandermaessen. Après avoir essayé vainement de reprendre l'offensive à l'affaire de Çubiry, le 27, le maréchal Soult dut rentrer en France par Saint-Jean-Pied-de-Port et Sarre.

Le 4e léger fut placé au camp de Santa-Barbara jusqu'à la fin d'août où l'armée française tenta un nouveau mouvement offensif pour débloquer Saint-Sébastien ; mais ayant échoué une seconde fois, le maréchal Soult donna l'ordre de se retirer sur la rive droite de la Bidassoa.

Affaire de Berra (31 août 1813).— Le bataillon du 4e léger fut chargé, dans cette retraite, de protéger le passage de l'armée au pont de Berra. On avait négligé de débusquer la veille un parti espagnol qui occupait un fortin d'où il tirait sur les colonnes françaises. Le général Vandermaessen, à la tête de 500 voltigeurs, contint la garnison, mais il fut tué pendant le combat.

La 5e division, dont le général Maransin venait de prendre le commandement, se retira au camp de Sarre, la brigade Barbot de cette division était formée par un bataillon de chacun des 4e léger, 34e, 40e et 50e de ligne; le corps d'armée était commandé par le général Clausel.

Combat de Rhune (8 octobre 1813). — L'armée alliée venait de passer la Bidassoa le 8 octobre; le 1er bataillon du 4e léger resta en réserve pendant le combat sur la petite Rhune.

Combat de la petite Rhune et de Moinz (10 novembre). — Le maréchal Soult profita du répit que lui laissait l'ennemi pour se fortifier sur la ligne de la Rhune. Le 10 novembre, au point du jour, les avant-postes français furent attaqués.

Les troupes de la division Maransin étaient sous les armes depuis 5 heures du matin ; le bataillon du 4e léger avait sa compagnie de voltigeurs et deux compagnies en première ligne, les deux autres compagnies en réserve.

Après la prise de la redoute de Sainte-Barbe et l'évacua-



tion de celle de Grenada, la Rhune est attaquée. Deux colonnes anglaises se dirigent sur Ascain ; aussitôt une compagnie du 4e léger renforce vers ce point la compagnie de voltigeurs qui y était déjà établie et parvient à contenir l'ennemi. Celui-ci s'étant emparé du poste du Rocher marche sur la place d'armes et enlève le Nid-de-Pie ; les redans de la droite de l'Étoile sont forcés. Deux compagnies du 4e léger se portent vivement sur ce point mais n'arrêtent les Anglais que quelques instants.

Il fallut battre en retraite sous la protection du 50e de ligne.

Défense de la grande position de Sarre (9 au 13 décembre). — L'armée française s'était retirée derrière la Nive grossie considérablement par les pluies ; elle s'y fortifia et attendit l'ennemi qui ne pouvait franchir la rivière débordée.

Dans les premiers jours de décembre, Wellington se décida à tenter le passage de la Nive devenue guéable.

Le 4e léger était aux avant-postes.

Je plaçai la division Maransin, écrit Clausel, entre la redoute de Louis XIV et celle des Signaux (col de Mendionde).... J'ordonnai à Maransin d'attendre l'ennemi à bout portant et de charger lorsqu'il serait engagé entre les abatis et la redoute.

Malgré leur courage, les troupes françaises furent écrasées par les masses ennemies et affaiblies par la défection des contingents allemands qui passèrent aux Anglais ; il fallut battre en retraite sur Bayonne, où le corps de Clausel s'établit devant la ville le 12 décembre.

Pendant l'année 1814, le 1er bataillon du 4e léger prit part aux batailles d'Orthez, le 27 février, et de Toulouse, le 10 avril.

Il nous a été impossible de trouver aucun fait particulier à ce bataillon ; nous avons toutefois relevé les noms des officiers et soldats du 4e léger tués dans ces actions glorieuses. Ils sont là pour prouver à tous que, pendant nos revers comme à l'époque des plus brillantes victoires, les ancêtres du 79e ont toujours soutenu vaillamment l'honneur du drapeau.

2ᵉ BATAILLON

Grande-Armée, Allemagne (1813).

Le 2ᵉ bataillon, qui avait quitté l'armée de Portugal le 6 juillet 1813 et était rentré en France, avait servi à former la 22ᵉ demi-brigade provisoire avec le 3ᵉ bataillon du 12ᵉ léger.

Sous le commandement du major Louis, ces deux bataillons firent d'abord partie du corps d'observation de Bavière.

Le 6 août, le général Gouvion Saint-Cyr organisait, avec les troupes de ce corps d'observation, le 14ᵉ corps d'armée ; le 2ᵉ bataillon du 4ᵉ léger, commandant Carret, fut placé dans la brigade Kreutzer de la 42ᵉ division, général Mouton-Duvernet.

En étudiant plus haut le rôle du 3ᵉ bataillon du 79ᵉ, qui se trouvait dans la 45ᵉ division du même corps d'armée, nous avons vu que le général Gouvion Saint-Cyr fut chargé d'observer les débouchés de la Bohême. La 42ᵉ division se trouvait sur la rive droite de l'Elbe gardant les ouvrages et le camp retranché de Lilienstein ; elle prit une faible part à la bataille de Dresde le 26 août, puis fut détachée au 1ᵉʳ corps d'armée, général Vandamme, qui se lança si malheureusement à la poursuite des alliés en retraite sur la Bohême.

Affaire de Kulm (30 août 1813). — Pendant la nuit du 25 au 26, la 42ᵉ division, qui était restée sur la rive droite de l'Elbe, franchit ce fleuve et s'établit à Konigstein. Elle suivit alors le mouvement du 1ᵉʳ corps et, le 29, la division Mouton avait 9 bataillons à la droite de Straden, dans un bois, vers Geiersberg ; le général Kreutzer avait passé la nuit du 29 au 30 à Aussig avec 2 bataillons, 300 sapeurs et 400 chevaux.

Chacun connaît les résultats de cette malheureuse affaire ; il y a tout lieu de croire que le 2ᵉ bataillon du 4ᵉ léger y fut en partie détruit ou fait prisonnier, car sur la situation du 1ᵉʳ octobre 1813 (14ᵉ corps d'armée) nous ne trouvons plus

sur l'expression 4e léger sans indication d'effectifs et sur celle où le 4e léger a disparu.

De plus, il n'est pas porté comme présent à Dresde pendant la défense de cette ville par le 14e corps d'armée.

Le bataillon du 4e léger, qui venait d'être enlevé à Kulm, comptait 110 officiers et 650 hommes présents sous les armes.

1er corps d'armée *bis*. — Défense d'Anvers (1814).

Le 2e bataillon, après avoir été échangé, fut reconstitué au dépôt à Paris et placé dans le 1er corps d'armée *bis* qui s'organisait à Anvers en janvier 1814.

Ce bataillon ne tarda pas à se faire remarquer et citer pour son courage.

Le général Bulow fit attaquer, le 13 janvier, les positions de Merxhem et Wineghem ; la première, bien qu'assez forte, ne put résister aux Prussiens et aux Anglais qui l'abordèrent de front et de flanc. Le général Ambert en fut chassé après un combat assez vif dans lequel fut tué le général Avy.

La mort du général de brigade Avy, écrit le *Moniteur* de l'époque, avait mis un peu de désordre à notre gauche ; un bataillon du 4e d'infanterie légère se fit remarquer par sa bonne contenance et rétablit l'ordre. Le village de Merxhem fut un instant occupé par l'ennemi, mais bientôt nos troupes se reformèrent sur Dame et l'ennemi fut repoussé partout.

Le 2e bataillon continua la campagne jusqu'au 25 mars 1814, date à laquelle eurent lieu les derniers mouvements des troupes françaises et alliées en Belgique.

3e BATAILLON

Grande-Armée, Allemagne (1813).

Le 3e bataillon du 4e léger avait quitté l'armée de Portugal le 1er septembre 1812 et avait rejoint le dépôt du régiment qui se trouvait à Paris. Au mois de février 1813, ce bataillon

était incorporé dans le 2° régiment provisoire et faisait partie de la 2° division du corps d'observation du Rhin, commandé par le maréchal Ney; ce corps devint le 3° corps de la Grande-Armée et entra en campagne vers le 15 avril. Il se trouvait à cette date à Erfurth; le 26 il entrait à Naumburg.

Le 1er mai l'armée française continua son mouvement sur Leipzig; le 3° corps s'ébranla vers 9 heures du matin, enleva au pas de charge le défilé de Poserna.

Bataille de Lutzen (2 mai 1813). — Le 2 au matin, le maréchal Ney fit prendre les armes au 3° corps, qui formait le centre et attendit l'attaque.

La division Souham subit le premier choc; à 11 heures et demie, la réserve de cavalerie prussienne, précédée par 28 bouches à feu, s'avança sur Gross-Görschen et commença une canonnade terrible.

La division Souham, écrasée par l'artillerie, pliait déjà, lorsque la 2° division Brenier, les divisions Ricard et Marchand accueillirent la charge des escadrons prussiens par un feu de mitraille si meurtrier qu'ils tournèrent bride aussitôt.

A ce moment, le chirurgien militaire Атосн, du 4° régiment d'infanterie légère, placé au milieu du bataillon formé en carré, prodiguait ses soins aux blessés, il est tout à coup frappé à mort par un boulet qui lui enlève la hanche droite. Comme le chef de bataillon lui reprochait affectueusement d'avoir quitté un poste qui lui permettait de secourir les blessés sans s'exposer lui-même, il répondit par ces nobles paroles:

— Mon poste, mon commandant, était partout où il y avait un camarade à secourir!

Le 3° corps avait supporté l'effort principal de l'ennemi, aussi subit-il des pertes énormes; le 3° bataillon du 4° léger eut, à lui seul, 11 officiers tués ou blessés.

Le 8 mai, l'armée française arriva à Dresde; le 11, le 3° corps prit position sur la rive droite de l'Elbe.

Bataille de Wurschen (21 mai 1813). — Le 21 mai le maréchal Ney culbutait, avec les 3° et 5° corps, le corps de Barclay de Tolly au village de Klix, passait la Sprée et s'emparait du village de Preititz ; marchant ensuite sur Wurschen, il déborda l'aile droite des alliés et, à 7 heures, le 3° corps occupait la ville.

Le 4 juin, un armistice était conclu ; le 11 août suivant, l'Autriche déclarait la guerre à la France.

Les 21, 22 et 23 août, le 3° bataillon prit part à plusieurs combats aux environs de Buntzlau ; pendant le combat de Goldberg, le 3° corps était arrivé devant Liegnitz.

Bataille de la Katzbach (26 août 1813). — Le 26 août, le 3° bataillon du 4° léger assista en réserve à la bataille de la Katzbach ; il ne donna qu'à la fin de la journée, l'effort principal s'étant porté sur le 11° corps.

Après cette malheureuse affaire, le 3° corps était resté en position en avant de Hochkirch, puis rétrograda le 10 septembre sur Bautzen ; le 11 il était à Gotta et arriva devant Dresde sans avoir brûlé une amorce.

A la fin de septembre, le 3° corps était encore à Dresde et y resta jusqu'au 4 octobre ; le 8 il se trouvait avec la garde à Wurtzen.

Du 6 au 14 octobre, l'armée française se rapprocha de Leipzig ; le 3° corps était à Duhen le 15 et, le 16, la division Delmas, dont faisait partie le bataillon du 4° léger, escortait le parc du 3° corps. Elle prit une part peu importante à la bataille de Wachau.

Bataille et défense de Leipzig (18-19 octobre 1813). — Le 18, le 3° bataillon se battait à Leipzig, où le 3° corps se fit remarquer par son héroïque opiniâtreté. Le lendemain 19, il coopéra à la défense de la ville. Resté un des derniers, il fut surpris par la destruction du pont de l'Elster. La division Delmas, où se trouvait le bataillon du 4° léger, subit des pertes sérieuses ; son général fut blessé et tomba aux mains de l'ennemi.

La défection des Saxons avait obligé l'armée française à battre en retraite ; après avoir culbuté les Bavarois à Hanau, elle arriva le 31 au soir à Francfort et repassa le Rhin.

Les restes du 3e corps et le 6e étaient réunis sous les ordres du maréchal Marmont et chargés de défendre le cours du Rhin de Mannheim à Coblentz ; le 31 décembre, ces deux corps formant un effectif de 10,000 hommes avaient été fondus sous le nom de 6e corps d'armée.

3e ET 6e BATAILLONS

Campagne de France (1814).

Napoléon réorganisa son armée, en augmenta l'effectif au moyen de bataillons créés avec les conscrits de 1815 ; le 3e bataillon du 4e léger fut rejoint au début de la campagne par son 6e bataillon formé à Paris où se trouvait le dépôt du régiment.

Le Rhin ayant été franchi au-dessous de Strasbourg par les alliés, le duc de Raguse, à la tête du 6e corps, se retira de Mayence sur la Moselle ; puis, toujours poursuivi et découvert par l'abandon de Nancy et de Toul par le prince de la Moskova, Marmont laissa une garnison à Metz et se retira sur Châlons par Mars-la-Tour et Verdun. La division Ricard, dont faisaient partie les deux bataillons du 4e léger, prit position à Thiaucourt.

En janvier 1814, les armées alliées étaient réunies sur la Meuse et la Marne ; les troupes françaises autour de Châlons.

Il nous est impossible d'entrer dans le détail des opérations de Napoléon, aussi nous bornons-nous à indiquer les batailles auxquelles le 4e léger a pris part pendant cette célèbre campagne.

Le 2 février 1814, les 3e et 6e bataillons assistent au combat de *Rosnay*.

Le 10 février, ils prennent une part glorieuse au combat de *Champaubert :*

Le général Lagrange, suivi de la division Ricard, traversa les marais de Saint-Gond, s'empara du pont de Saint-Prix et poussa les Russes jusque sous Baye... Le duc de Raguse fit attaquer sur-le-champ les deux villages de Baye et de Bannay. Le 4e régiment léger s'empara de Baye ; mais la brigade Pelleport fut repoussée devant Bannay. Le moment était décisif : l'Empereur fit monter toutes les troupes du 6e corps sur le plateau, ordonna à l'infanterie du prince de la Moskowa de les suivre et de se déployer dans la plaine en même temps qu'il dirigea toute son artillerie contre Bannay[1].

L'ennemi, culbuté, perdit dans cette affaire 21 canons, 3 généraux et 2,000 prisonniers.

Le lendemain, 11 février, le 4e léger se distingue encore à la bataille de *Montmirail*.

Au début de l'action, la division Ricard fut chargée de garder le village de Pomessone, dans le fond du vallon par où les Russes semblaient vouloir déboucher ; la cavalerie, placée entre les routes de Château-Thierry et de la Ferté, était soutenue par les 2e et 4e légers, détachés de la division Ricard et placés à la lisière du petit bois de Bailly, sur la droite de la ferme de la Haute-Épine.

La division Ricard subit tout le choc des Russes et perdit beaucoup de monde ; renforcée successivement par deux bataillons de la vieille garde, elle reprit l'offensive à la fin de l'action et culbuta les Russes qu'elle poursuivit jusqu'à la lisière de la forêt de Nogent. Là, la division Ricard tua ou prit tout ce qui fut rencontré les armes à la main.

Le 14 février, à la *bataille de Vauchamps*, la division Ricard fut chargée, à 10 heures du matin, d'enlever le village de Vauchamps. Par l'impétuosité de son attaque, elle décida du succès de la journée ; l'armée française y prit 15 pièces de canon et 10 drapeaux.

Le 4e léger prit encore part au combat de *Valjouan*, le 17 février, aux combats de la Fère-Champenoise, de Sézanne et

1. *Mémoires pour servir à la campagne de 1814* par Koch.

de la Ferté-Gaucher, qui précédèrent l'arrivée des alliés devant Paris, et enfin à la bataille de Paris, le 30 mars, où la division Ricard fut massée comme réserve à hauteur du parc de Brière. Elle donna lorsque tout espoir était perdu ; le duc de Raguse, placé à sa tête, se lança contre la division Pitschnitzki, mais les braves du 4ᵉ léger étaient trop peu nombreux ; il fallut battre en retraite sous la protection d'un bataillon de la jeune garde.

Ayant rallié ses troupes, le duc de Raguse défendit encore Belleville et la position du Télégraphe ; il y fut blessé, ainsi que le général Ricard, mais resta maître du village.

Après l'entrée des alliés à Paris, l'armée française se retira sur l'Essonne où elle établit ses cantonnements.

Le 4 avril 1814, le 4ᵉ léger livrait le dernier combat de la campagne à *Pithiviers*.

4ᵉ BATAILLON

Grande-Armée, Allemagne (1813).

Le 4ᵉ bataillon avait quitté le régiment pour rentrer en France pendant la campagne de Portugal, le 8 avril 1811 ; il rejoignit le dépôt en garnison à Paris et, en mars 1812, il entrait dans la composition de la 1ʳᵉ demi-brigade provisoire formée à Versailles par le major Bellancourt.

Elle comprenait les 4ᵉ bataillons des 2ᵉ et 4ᵉ légers à Paris, devait prendre à Strasbourg le 4ᵉ bataillon du 17ᵉ de même arme.

La 1ʳᵉ demi-brigade partit de Versailles dans les premiers jours de mai et fut placée dans la 30ᵉ division d'infanterie, commandée par le général d'Heudelet

Le 4ᵉ bataillon du 4ᵉ léger arriva à Berlin le 21 novembre 1812 ; là, la 30ᵉ division reçut l'ordre de se porter dans la Poméranie suédoise et ensuite sur Danzig. Ce mouvement s'exécuta, mais la 3ᵉ brigade, dont le bataillon du 4ᵉ léger

faisait partie, fut retenue par le duc de Castiglione, pour occuper les places de Magdebourg et de Spandau jusqu'à l'arrivée des troupes de la division Grenier.

Le bataillon du 4ᵉ léger, commandé par le chef de bataillon Couderc, était en garnison à Spandau, lorsque les troupes de la division Grenier étant arrivées, il reçut l'ordre de rejoindre sa division et partit, le 30 décembre, pour Danzig, où il arriva le 20 janvier 1813.

Siège de Danzig (21 janvier au 29 novembre 1813). — Le blocus de la place était déjà fait le lendemain de son arrivée.

La défense remarquable de la place de Danzig, par le général Rapp, dura dix mois, pendant lesquels le bataillon du 4ᵉ léger prit une part active à toutes les sorties importantes.

Dans un rapport en date du 10 mars, le général gouverneur cite avec éloge le 4ᵉ bataillon, sous les ordres du commandant Couderc, comme s'étant particulièrement distingué au poste de Stolzemberg. Le 5 mars, il soutint en cet endroit, avec opiniâtreté, le 6ᵉ régiment napolitain qui occupait un plateau dont la possession assurait la position du général Franceschi, sérieusement menacée par les Russes. Grâce au vigoureux concours du 4ᵉ léger, le plateau resta en notre possession jusqu'au soir; le capitaine Milcent, qui s'était déjà fait remarquer plusieurs fois, y eut le poignet fracassé d'un coup de feu et, malgré cette blessure, donna un bel exemple de courage et de dévouement en restant à la tête de sa troupe et en arrêtant l'ennemi; il fut cité à l'ordre du jour.

Pendant toute la durée du siège, la 30ᵉ division perdit 8,277 hommes morts de blessures ou de maladies; elle eut 654 hommes tués à l'ennemi et 49 prisonniers.

Le 29 novembre, le général Rapp se vit forcé de capituler; la garnison obtenait sa libre rentrée en France avec les honneurs de la guerre.

Violant les termes de cette capitulation, l'empereur Alexan-

dre ordonna que les troupes françaises seraient conduites à Kiew. Parties de Danzig le 7 janvier 1814, elles arrivèrent à Kiew le 15 mars et furent rapatriées après trois mois de captivité.

5e BATAILLON

Bataille de Paris (1814).

Le 5e bataillon, ou dépôt, tenait garnison à Paris en 1813 et 1814. Le 30 mars, les cadres et les hommes disponibles prirent part à la bataille de Paris.

NOUVELLE ORGANISATION DE L'ARMÉE

(12 mai 1814).

Après l'abdication de Napoléon, le 11 avril, Louis XVIII réorganisa l'armée.

Par une ordonnance royale du 12 mai, le nombre des régiments d'infanterie de ligne est réduit à 90 et celui des régiments d'infanterie légère à 15.

Les 90 régiments d'infanterie de ligne étaient formés par les 111 premiers régiments de l'Empire, qui prirent les numéros de la série naturelle, comblant ainsi les vides qui y existaient[1]. Les régiments portant les numéros 112 à 156 furent incorporés dans les autres.

C'est ainsi que le 79e prit le numéro 69 et reçut les 5e et 7e bataillons du 117e.

---

1. Les régiments de ligne dont les numeros suivent n'ont pas existé de 1803 à 1815 : les 31e, 38e, 41e, 49e, 68e, 71e, 73e, 74e, 77e, 78e ; c'est ce qui fait que le 79e prit le no 69 quand on combla les vides en faisant prendre aux régiments les numéros à la suite.

Le 4e léger conserva son numéro et reçut le titre de *Régiment de Monsieur*; il incorpora les 1er, 2e et 6e bataillons du [illegible] léger.

Les régiments eurent 3 bataillons à 6 compagnies ; la compagnie comprenait 3 officiers et 72 hommes.

Les aigles disparurent des rangs de l'armée et furent remplacées par les couleurs de Henri IV.

Quand vinrent les Cent-Jours, une ordonnance du roi, datée du 13 mars 1815, licencia tous les régiments comme s'étant rendus coupables de trahison ; mais Napoléon, ayant fait son entrée à Paris le 20 mars, rendit aux régiments leurs anciens numéros et le drapeau tricolore. Le 79e reprit donc le numéro sous lequel il avait combattu pendant tant d'années ; le 4e léger abandonna son nouveau titre de Régiment de Monsieur.

Les Cent-Jours. — Le 4e léger fit la campagne de 1815 avec le 2e corps d'armée ; il appartenait à la 9e division commandée par le général Foy et se trouvait avec le 100e de ligne dans la 2e brigade, baron Jamin ; il était composé de 3 bataillons à l'effectif de 61 officiers et 1,573 hommes.

Bataille de Ligny (16 juin 1815). — Arrivé à 2 heures devant la position des Quatre-Bras, le maréchal Ney, après une violente canonnade, fit attaquer les Hollando-Belges par les divisions Foy, Bachelu et Piré ; la 9e division se déploie sur la route et sa 2e brigade observe Pierrepont.

Le général Foy, après avoir foudroyé et désorganisé l'artillerie ennemie, se précipite sur la ferme de Germioncourt avec sa 1re brigade et chasse le prince d'Orange, qui est forcé de se replier sur les Quatre-Bras.

Jamais les Français ne s'étaient montrés aussi irrésistibles ; ce n'étaient plus des hommes, mais des lions furieux.

Wellington, voulant arrêter le maréchal Ney, place les troupes du duc de Brunswick en avant des Quatre-Bras, à

cheval sur la route. Ney lance la division Foy, qui oblige l'ennemi à lui abandonner les bâtiments de la bergerie, à 500 mètres sur le front de la position, puis, appuyée par l'artillerie, elle gravissait déjà la montée des Quatre-Bras lorsqu'elle fut chargée par les hussards noirs de Brunswick ; la 9e division les repoussa vigoureusement et Brunswick périt dans la mêlée.

A ce moment, Ney reçoit l'ordre de Napoléon de manœuvrer aussitôt de manière à envelopper la droite de l'armée prussienne. C'est alors qu'a lieu la brillante charge des cuirassiers de Kellermann ; l'infanterie de Foy ne peut suivre à temps et les cuirassiers, écrasés par la mitraille, repassent en désordre, tandis que les réserves anglaises et hanovriennes reprennent l'offensive. Ney n'avait plus un homme d'infanterie en réserve, il dut se retirer sur Frasne où il bivouaqua à 9 heures du soir.

Bataille de Waterloo (18 juin 1815). — L'armée se mit en marche et s'ébranla de manière à se former sur trois lignes. Le 2e corps était allé se poster en face du fameux château d'Hougoumont.

A 11 heures et demie l'ordre d'attaquer est donné aux troupes de la division Foy. Le 4e léger pénètre dans le verger en ouvrant de larges brèches dans les clôtures et les haies ; il chasse ceux qui les défendent et, avec les autres corps de la division, tourne la position à droite et tient à distance les renforts qui peuvent arriver de ce côté.

Wellington envoie alors un bataillon de Nassau et un de Brunswickois, puis il fait redoubler le feu de son artillerie, qui foudroie les troupes du général Foy et domine l'artillerie du 2e corps.

Six fois les soldats de la brave 9e division recommencent l'attaque, six fois ils sont repoussés.

Malgré l'incendie du château par les obusiers, les Français ne peuvent s'emparer de la position ; épuisés de fatigue, ils se bornèrent alors à occuper le bois jusqu'à la nuit

Dans les deux journées de Ligny et de Waterloo, le 4e léger avait laissé 34 officiers et 500 hommes sur le champ de bataille.

RECONSTITUTION DE L'ARMÉE

(16 juillet 1815)

Après la bataille de Waterloo, les débris de l'armée impériale, rejetés derrière la Loire, furent licenciés. La Restauration entreprit de reconstituer l'armée sur des bases nouvelles et, voulant détruire l'ancien esprit de corps, elle supprima le nom de régiment. Une ordonnance royale du 3 août 1815 créa les *Légions départementales*.

Article Ier. — Les régiments d'infanterie de ligne et légère étant licenciés par notre ordonnance du 23 mars, il sera formé une légion dans chaque département.

Article 2. — Chaque légion prendra le nom du département où elle sera formée.

Article 3. — Partie des militaires pourront être admis dans la légion de leur département.

Article 4. — Chaque légion sera composée :

D'un état-major ;
De deux bataillons d'infanterie de ligne ;
D'un bataillon de chasseurs à pied ;
De trois cadres de compagnies formant dépôt.

On pourra y ajouter :

Une compagnie d'éclaireurs à cheval ;
Et une compagnie d'artillerie, etc., etc.

Les dépôts des 108 régiments d'infanterie de ligne licenciés et ceux des 15 régiments d'infanterie légère furent envoyés dans les chefs-lieux des départements pour servir de noyaux aux légions départementales ; le 29e et le 79e de ligne servirent à former la 29e légion de la Haute-Garonne ; le 66e et le 4e léger formèrent la 31e légion de la Gironde.

QUATRIÈME PARTIE

LÉGION DE L'ARDÈCHE

La légion de l'Ardèche, qui devait plus tard faire revivre le 4e léger, fut formée avec le dépôt du 21e de ligne, le 1er janvier 1816, à Privas, par le colonel Müller. Elle reçut son nouveau drapeau le 7 mai 1816.

A peine était-elle organisée que les troubles de l'Isère l'appelèrent à Grenoble; elle séjourna dans cette ville jusqu'en juin 1817, et vint prendre rang parmi les troupes concentrées autour de la ville de Lyon insurgée.

En 1819, nous la retrouvons en garnison à Mont-Dauphin; c'est là qu'en novembre de la même année le colonel Müller, admis à la retraite, fut remplacé par le colonel Buchet.

En 1820, la légion vint tenir garnison à Toulon et, le 24 décembre, la légion de l'Ardèche prit le nom de 4e régiment d'infanterie légère.

Une ordonnance du 23 octobre 1820 changeait, en effet, la dénomination de légions départementales et lui substituait celle de régiments. Cette ordonnance créait 80 régiments d'infanterie, dont 60 de ligne et 20 légers.

Le 79e de ligne n'existait plus; le 4e léger, qui venait d'être créé le 24 décembre 1820, devait conserver cette dénomination jusqu'en octobre 1854, époque à laquelle il prit le nom de 79e régiment d'infanterie de ligne.

4e RÉGIMENT D'INFANTERIE LÉGÈRE

Campagne de 1823 en Espagne.

En 1822, le 4e léger quitta Toulon pour Briançon, garnison d'où il partit en 1823 pour se rendre au corps expéditionnaire d'Espagne.

Le régiment comprenait 47 officiers et 1,148 hommes; après avoir traversé les départements du midi de la France et laissé son dépôt à Avignon, il marcha sur Toulouse, traversa Saint-Gaudens, Tarbes et Pau et arriva à Bayonne le 29 mars. Il fut endivisionné avec les 10e et 19e régiments de chasseurs à cheval; la division était sous les ordres du maréchal de camp comte de Potier.

Le 6 avril, cette division se dirigea sur Irun et passa la Bidassoa le 9 à 10 heures du matin. Le 12, elle était à Tolosa. Elle faisait partie du 2e corps, commandé par le maréchal Molitor, vétéran des guerres de la République et de l'Empire.

Ce corps avait pour mission de soumettre l'Aragon, la Catalogne, les royaumes de Valence, de Murcie et de Grenade; il fit sa jonction devant Pampelune avec le 3e corps qui reçut l'ordre d'investir cette place.

Quant au 2e corps, il continua sa marche à travers l'Aragon et franchit l'Èbre, le 22, à Tudela. Là, le général Potier fut appelé à un autre commandement et remplacé par le général de Bonnemain. Le 23, le 4e léger et le 19e chasseurs arrivèrent à Borja, poussant devant eux l'arrière-garde du général espagnol Ballesteros, que l'on poursuivit avec vivacité le lendemain et le surlendemain dans la direction d'Épila, où s'établit le 19e chasseurs. Le 26 avril, Saragosse ouvrit ses portes sans résistance et, après un court séjour dans cette ville, le général de Bonnemain dirigea la brigade dans la direction de Daroca où se trouvait le quartier général



de l'armée constitutionnelle. Cette ville ayant été occupée, le général voulut rétablir ses communications avec le 4e corps et dirigea la division sur la Catalogne par Budilla et Hijar.

Les troupes du maréchal Moncey ayant fait leur jonction avec celles du 2e corps à Balaguer, le maréchal Molitor conçut le projet de faire la conquête du royaume de Valence. Le 27 mai, la division Bonnemain se mit en mouvement et repassa l'Èbre pour la troisième fois à Mequinenza, au confluent de l'Èbre et de la Sègre. A l'approche de nos troupes, la ville de Valence, capitale du royaume, envoya une députation et ouvrit ses portes. La brigade ne s'y arrêta que le temps nécessaire pour y prendre des vivres et, le 14 juin, le 4e léger était devant Alcira que défendaient les troupes constitutionnelles.

Combat d'Alcira (14 juin 1823). — La ville, construite dans une presqu'île formée par les deux bras du Xucar, est dans une position naturellement très forte et, en outre, entourée par des ouvrages réguliers. Le colonel Buchet, commandant le régiment, résolut de prendre cette place d'assaut; les voltigeurs des deux bataillons s'élancèrent avec entrain dans les faubourgs et, s'étant emparés de plusieurs maisons, les mirent en état de défense. Le reste du régiment suivit bientôt l'exemple de ces deux belles compagnies et la ville, attaquée par la rive droite en même temps que par la presqu'île, fut enlevée d'assaut par le 4e léger; le général Ballesteros, qui l'occupait avec son arrière-garde, dut prendre la fuite en laissant entre les mains du régiment beaucoup d'artillerie et de nombreuses munitions de guerre. L'ennemi fut ensuite poussé vivement sur la route de Carcagente et plusieurs de ses pelotons furent coupés et sabrés par notre cavalerie. Le général en chef, dans son bulletin, donna au 4e léger, pour ce brillant fait d'armes, les louanges qu'il méritait. Ce fut dans ce combat que le capitaine Paté, qui, plus tard, devait devenir le général Paté, commença à se faire connaître. Chargé de protéger les compagnies de voltigeurs engagées de front avec les Espagnols, il porta avec entrain sa compagnie sur la

droite de l'ennemi et employa si bien sa petite troupe qu'il contribua grandement au succès de la journée.

Au plus fort de l'action, le colonel Buchet étant venu se rendre compte par lui-même des positions occupées par les compagnies du régiment, voulut traverser un faubourg littéralement battu par les projectiles de l'ennemi, et courait ainsi à une mort certaine, lorsque le voltigeur SOULHOL se précipita au-devant de lui et dit :

— « Colonel, ne traversez pas la rue en ce moment; dès qu'un homme paraît les balles pleuvent autour de lui. Pour vous le prouver, je vais la traverser moi-même. »

Il allait s'élancer lorsque le colonel l'arrêta.

Prise du fort de Lorça (13 juillet 1823). — La division s'étant concentrée à Saint-Philippe, traversa Villena, Elda, Monforte et, le 7 juillet, entra à Murcie, où les Français furent reçus en libérateurs. Le 12, la brigade était devant la citadelle de Lorça qui commande la route de Murcie à Grenade. Le colonel Buchet décida qu'on l'attaquerait le lendemain matin et désigna 8 compagnies pour le coup de main; le 4e léger enleva cette citadelle avec sa vigueur habituelle. Un drapeau, 18 pièces d'artillerie, 27 officiers, 580 soldats et des munitions de toute espèce restèrent au pouvoir du régiment. Le sapeur VIEUX enfonça la porte à coups de hache; le carabinier JEAN *dit* Cadet se distingua en ramassant des grenades que l'ennemi jetait à profusion et les lançant dans le fort où elles éclataient; le carabinier EYNARD, à cheval sur une poutre du pont-levis, tira sans discontinuer sous un feu violent de l'ennemi; le tambour ARSENAC continua à battre la charge quoiqu'il eût une cuisse traversée par une balle.

Le colonel Buchet, nommé général à la suite de la prise du fort de Lorça, fut remplacé par le colonel Chambrun Ces différents combats et les longues marches avaient affaibli la division, qui fut renforcée par le 8e léger.

Ballesteros continuait à battre en retraite devant notre avant-garde. Arrivé à Guadix, le général Bonnemain apprit

que ce général espagnol s'était jeté dans la montagne du côté de Jaen. On se mit à sa poursuite et, le 25, la brigade d'avant-garde se trouva en présence d'une colonne de cavalerie forte de 1,000 chevaux. Les 10ᵉ et 19ᵉ chasseurs, soutenus par les compagnies du capitaine Roveda, du 4ᵉ léger, n'hésitèrent pas à l'attaquer; une charge à fond suffit pour bousculer la cavalerie espagnole qui fut poursuivie longtemps par les nôtres l'épée dans les reins. Le 26, la division fit son entrée à Grenade où elle ne put séjourner, car l'ennemi, qui s'était jeté de nouveau dans les montagnes, occupait la position de Campillo-de-Arenas. Attaqué le lendemain, il fut délogé de Campillo après une faible résistance et poursuivi avec une ardeur extrême par nos troupes.

Après cette défaite, le général Ballesteros, qui ne commandait plus que des débris d'une armée démoralisée, conclut un armistice avec le général en chef; cependant, quelques places résistaient encore, entre autres Almeria et Malaga. Le général de Bonnemain marcha contre la première et fit sommer le commandant de se rendre, mais les négociations traînant en longueur, le général dirigea sa division sur cette ville qui se rendit aussitôt. Ces marches si longues et si pénibles, à travers un pays coupé de montagnes et de ravins, avaient affaibli le régiment au point qu'il ne comprenait plus qu'un faible effectif. Le 4ᵉ léger supporta toutes ces fatigues avec l'abnégation qu'on devait attendre de lui après le courage qu'il avait toujours montré dans les combats.

A Malaga, le général espagnol Riégo, envoyé par les Cortès, se préparait à combattre; le maréchal Molitor résolut de le bloquer dans la place et, à cet effet, la division du général de Bonnemain devait suivre le littoral par Roquetas, Dalias, Albunol, lorsqu'un émissaire prévint le général que Riégo, sorti de Malaga avec 30,000 hommes, s'était jeté dans les Alpujarras. La division Bonnemain dut retourner alors sur ses pas et traversa Vellezillo, Santafé et la Mala, où son chef apprit que Riégo était à Priego, sollicitant Ballesteros de se joindre à lui et de violer l'armistice.

Attaque de Jaen (13 septembre 1823). — Le général espagnol refusa d'accéder à cette demande et Riégo, poursuivi avec vigueur, se rejeta sur Jaen, où le 4e léger, réduit à 300 hommes, l'y suivit avec le 19e régiment de chasseurs. Attaquée le 13 septembre, la ville fut enlevée par le 4e léger qui s'élança sur les positions ennemies au pas de charge et en colonne par section; les débris de l'armée insurgée, poursuivis jusqu'à Jodar par les chasseurs à cheval, y furent taillés en pièces.

Après avoir traversé Giezada, Castril, Huescar, Baza, Gorr et Guadix à la poursuite des fuyards, le 4e léger arriva le 28 septembre à Grenade. Le 4 novembre 1823, le régiment reçut l'ordre de rentrer en France et vint tenir garnison à Bayonne, où il arriva en janvier 1824; il y resta jusqu'en 1826 et fut dirigé ensuite sur Paris. A son arrivée dans la capitale, le 4e léger fut passé en revue par le roi qui le complimenta sur sa belle conduite en Espagne. Parti de Paris en 1827, il vint à Clermont-Ferrand et de là à Mâcon en août 1828. Ce fut dans cette dernière ville qu'il reçut l'ordre de fournir un bataillon au corps expéditionnaire d'Afrique.

Campagne d'Afrique en 1830[1].

D'après les ordres du roi transmis par le général commandant la 18e division militaire, le 1er bataillon du 4e léger, fort de 858 hommes, officiers compris, partit de Mâcon le 5 avril 1830 pour se rendre à Toulon, devant faire partie de l'expédition d'Afrique. A son arrivée à Toulon, le bataillon forma, avec un autre bataillon du 2e léger, le 1er régiment de marche de la 1re division du corps expéditionnaire sous les ordres du lieutenant-général Berthezenne et du maréchal de camp Poret de Morvan.

L'embarquement eut lieu le 11 mai sur le vaisseau de l'État

1. Les principaux renseignements sont tirés d'un mémoire laissé par le chef de bataillon Cousin, qui commandait le bataillon du 4e léger.

l'*Algésiras* et, le 23 mai, toute la flotte se dirigea vers les côtes d'Afrique en vue desquelles elle arriva le 13 juin. L'aspect de la ville d'Alger, devant laquelle toute la flotte défila le matin, avait exalté au dernier point l'enthousiasme de l'armée; la 1re brigade promettait de mériter la place brillante qu'on lui avait assignée dans l'expédition.

Débarquement à Sidi-el-Ferruch[1] (14 juin 1830). — Le 14 juin, deux heures avant le jour, tout se prépare pour le débarquement, qui doit s'effectuer dans la baie de Sidi-el-Ferruch. Le bataillon du 4e léger est réparti sur des chalans; le premier, qui porte la compagnie de carabiniers, est remorqué par un canot sur lequel se trouve le général de Morvan et l'état-major du bataillon. Chaque embarcation s'avance vers la place désignée à une demi-portée de pistolet de la plage. On est à faible distance d'une batterie dont on ignore le désarmement et l'idée d'un danger imminent ne jette pas un moment d'hésitation parmi les troupes; elles brûlent de se lancer sur le rivage.

Le signal est donné; chacun se précipite, ayant de l'eau jusqu'au milieu du corps; le chef de bataillon Cousin est le premier de l'expédition qui toucha le sol africain; le général Poret de Morvan aborde immédiatement, suivi du lieutenant-colonel du 4e léger. A quelques pas plus à gauche, la compagnie de carabiniers arrivait à terre animée d'une ardeur indicible; elle se forme avec promptitude, tandis que le reste du bataillon débarque.

Le 2e léger ne tarde pas à prendre sa place, et le 1er régiment de marche a l'honneur d'avoir abordé avant tous cette terre où l'armée française est destinée à faire revivre l'antique souvenir de tant de glorieux combats.

Combat de Sidi-el-Ferruch. — Le général ordonne de franchir des dunes peu élevées et fait former les deux bataillons

1. D'après un manuscrit du commandant Cousin, du 4e léger.

légers en colonne, à la naissance de la plaine. Deux pièces de campagne prennent position et quelques tirailleurs sont lancés en avant pour écarter les Bédouins qui viennent nous inquiéter.

L'ennemi démasque alors 4 batteries formant 12 pièces et 2 obusiers; plusieurs boulets viennent ricocher aux pieds des carabiniers du 4e léger. Notre artillerie répond vigoureusement et au bout d'une demi-heure, pendant laquelle la 2e brigade de la division Berthezenne a accéléré son débarquement, le général Poret de Morvan donne l'ordre de marcher.

Des broussailles impénétrables que l'on fit fouiller avec soin rendaient la marche extrêmement difficile; à 500 toises du plateau où les Arabes sont en position, le 1er régiment de marche fait un crochet à droite pour tourner les batteries dont tout le feu était dirigé sur lui, depuis près de deux heures. 30 carabiniers du 4e léger, sous les ordres du lieutenant Pigeire, et les voltigeurs du même bataillon, commandés par le capitaine Deleuze, sont envoyés pour renforcer la ligne des tirailleurs. Sous la protection de cette troupe bien conduite, le régiment en colonne serrée aborde vivement le plateau; l'ennemi change aussitôt la direction de son tir et plusieurs boulets viennent labourer la terre à la gauche de la colonne; enfin, le lieutenant Pigeire pénètre dans la batterie avec ses tirailleurs et l'ennemi se met en retraite.

Pendant ce temps, le capitaine Deleuze, avec ses voltigeurs, courait à droite à la poursuite d'une masse de Bédouins avec lesquels il était vivement engagé; s'apercevant du mouvement de la colonne, cet officier se jeta vers la gauche, mais le lieutenant Astruc, emporté par une valeur trop brillante et n'ayant pas vu la manœuvre de son capitaine, continua à attaquer les Bédouins. Séparé par les broussailles d'une partie des hommes qui l'accompagnaient, il tomba blessé en même temps que plusieurs sous-officiers et voltigeurs de sa compagnie; aussitôt entourés par un grand nombre d'ennemis, tous ces braves furent tués et décapités après une héroïque défense.

Ce premier combat coûta une trentaine d'hommes, mais donna les plus belles espérances pour l'avenir.

Le 4e léger se fortifia sur sa position pendant que les deux premières divisions arrivaient successivement en ligne à droite et à gauche de la première brigade.

L'ennemi était séparé de la ligne française par un ravin profond; de nombreux renforts venaient le rejoindre à tout instant et, le 18 juin, il présentait un effectif triple du nôtre.

Bataille de Staouéli (19 juin 1830). — Les journées du 17 et du 18 avaient été marquées par un combat acharné de tirailleurs; des alertes nombreuses tenaient les troupes continuellement sous les armes.

Enfin, le 19 juin, à 8 heures du matin, l'ennemi, qui a débordé nos deux ailes, attaque avec fureur.

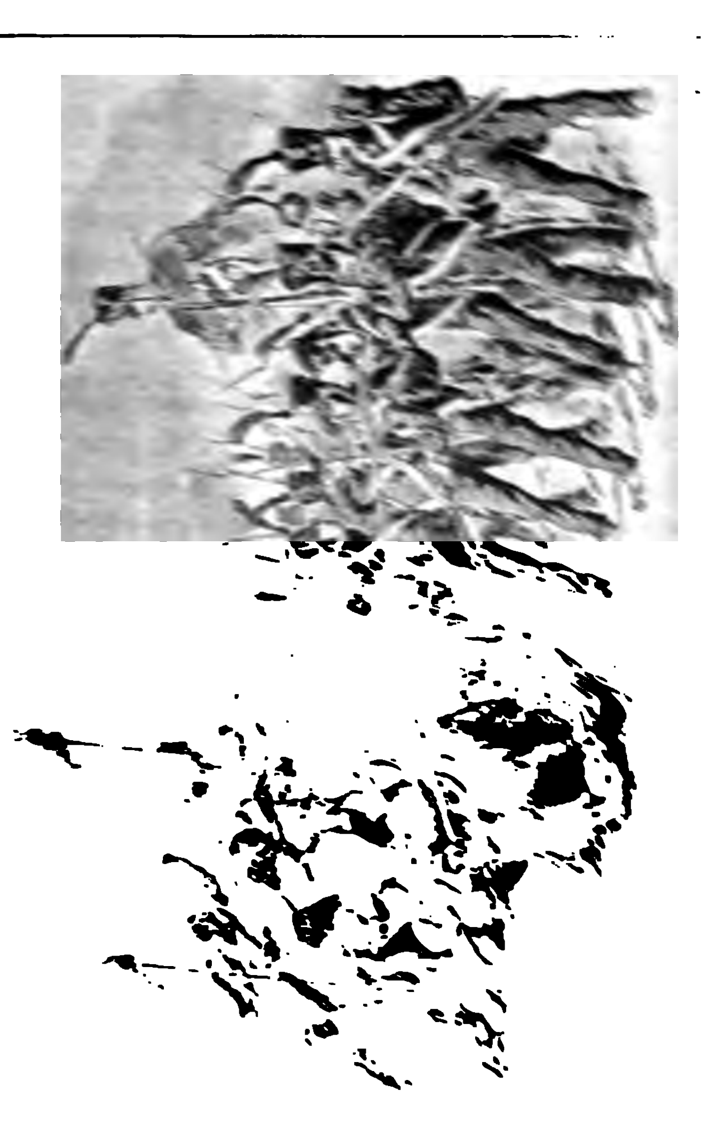
La confiance et la joie se manifestent chez nos adversaires. Tandis que notre gauche est attaquée avec vigueur, des nuées de cavaliers précédés d'une multitude de drapeaux et d'une musique barbare, cherchent à charger notre droite; quelques volées de canon arrêtent leur impétuosité.

Le 4e léger, au centre, occupait un mamelon qui s'avançait dans le ravin; sur le front de sa position d'épaisses broussailles sont occupées par ses tirailleurs.

Le combat continua ainsi jusqu'au moment où les carabiniers du 4e léger étant parvenus à une position fort avancée, les Arabes dirigèrent contre eux de violents efforts. Leur position étant devenue critique, les deux bataillons légers se lancent en avant; le reste de la brigade suit le mouvement et, en une demi-heure, l'ennemi est délogé de toutes ses positions où il abandonne ses batteries.

Tout a été enlevé à la course : un camp immense de tentes se présente à une demi-lieue. Les deux armées se trouvent de nouveau placées dans une position analogue à celle qu'elles viennent de quitter.

La journée avait commencé d'une manière trop brillante pour laisser le résultat incomplet, aussi après un court repos, une vive fusillade recommence. La tête du camp ennemi avait été fortifiée avec soin et, pen-



dant sa première retraite, de petites pièces de montagne avaient été établies dans l'intervalle de ses batteries. Le canon gronde des deux côtés; les Algériens n'ont jamais mis autant d'activité dans leur feu.

Les boulets, les bombes, qu'ils prodiguent, électrisent nos jeunes soldats. L'artillerie fait un heureux essai de fusées à la concrève qui portent l'étonnement dans les rangs opposés. Pour la seconde fois de la journée, la ligne française se précipite à la course.

Le 1er régiment de marche aborda et enleva de front la principale batterie de l'ennemi; puis l'armée entière se précipite sur le camp qu'on aperçoit à quelques centaines de pas en avant.

Le 4e léger arrive de l'autre côté du camp dans un ordre admirable; il a passé près de la somptueuse tente de l'Aga sans qu'il se soit détaché un seul homme pour marauder.

L'armée française avait eu 600 hommes hors de combat, mais les Arabes étaient en pleine déroute et avaient perdu entièrement leur confiance dans le succès.

La leçon sévère que l'ennemi avait provoquée exerçait sur lui une telle impression que, pendant trois jours entiers, il ne montra personne à nos avant-postes placés en avant du camp de Staouéli où toute notre armée s'était établie.

Ce repos fut employé à faire de nouveaux ouvrages et à assurer nos communications par terre entre Turetta-Chica et Alger.

Le 23 juin avant le jour, un mouvement extraordinaire se manifeste dans la ligne arabe; tout présage une affaire imminente.

Combat de Sidi-Khalef (24 juin 1830). — Le 24, à 9 heures du matin, des attaques sérieuses sont dirigées contre tous les points de la ligne française. Les Arabes, embusqués dans des broussailles inabordables, nous tuent beaucoup de monde. Aidés par l'artillerie, nos fantassins se portent en avant; les tambours et clairons sonnent la charge et bientôt l'ennemi est obligé de fuir.

A 4 heures de l'après-midi les Arabes ont été poussés

jusqu'au camp de Dely-Ibrahim ou de Chapelle-et-Fontaine, à une lieue et demie d'Alger. En cet endroit se trouvent deux belles positions militaires séparées par un ravin profond; l'ennemi retranché avait garni sa position de tirailleurs.

La ligne française s'établit sous le feu très vif des postes avancés; notre artillerie est souvent forcée de dissiper des groupes de Bédouins dont l'attitude devient inquiétante. Les tirailleurs des deux partis s'acharnent et emploient toutes les ruses pour se surprendre mutuellement. Ces combats partiels se terminent à la nuit, toujours avec des pertes considérables. C'est dans ces alternatives que se passent la soirée du 24 et toute la journée du 25.

Combat défensif du camp de Dely-Ibrahim (26, 27 et 28 juin). — Le 26, la brigade prend position à la droite de la ligne; le bataillon du 4e léger est établi à l'extrémité d'un ravin, ayant à sa droite le bataillon du 2e léger et à sa gauche le 3e de ligne.

Le 27, l'ennemi annonça l'intention de nous inquiéter sérieusement; les deux maisons qu'il occupait de l'autre côté du ravin étaient garnies de tirailleurs et les cavaliers arabes harcelaient notre droite par des charges continuelles. La fusillade continua jusqu'au coucher du soleil.

Deux obusiers avaient été demandés avec instance par le général Porret de Morvan; le capitaine de carabiniers du 4e léger avait supplié à plusieurs reprises qu'on lui donnât l'ordre d'enlever avec sa compagnie les deux maisons qui devenaient si menaçantes et qui devaient faire tant de mal le lendemain; on n'avait donné aucune suite à ces demandes. A la nuit nos avant-postes furent renforcés. Un bruit inaccoutumé, des bruits confus que l'on distinguait facilement en appuyant l'oreille contre terre, tous les symptômes d'un rassemblement nombreux et d'une attaque prochaine furent observés chez l'ennemi.

Le bataillon du 4e léger resta toute la nuit en carré sous les armes; à minuit, ce qui arrivait pour la première fois depuis le commencement de la campagne, les Bédouins vinrent tirer à l'avancée quelques coups de fusil.

Le lendemain 28, dès sept heures du matin, 1,500 cavaliers garnissaient les mamelons légèrement prononcés qui bordent à droite, à portée de fusil, l'espèce de plaine que nous avions à l'angle droit de notre carré. Cette multitude s'excitant au carnage fait retentir l'air de mille cris affreux.

Cependant les 2 ravins qui sont à notre gauche se remplissent d'hom-

mes à pied, de même que les deux maisons qui sont à portée de pistolet de notre grand'garde placée à 200 pas en avant du camp. A 8 heures 1/2 le feu des tirailleurs prend un accroissement considérable ; à 9 heures, il s'était beaucoup ralenti de notre côté, nos avant-postes ayant presque entièrement consommé leurs cartouches.

Les Kabyles saisissent cet instant ; des cris tumultueux et farouches se font entendre ; l'infanterie débouche des ravins en escaladant avec intrépidité notre position, en même temps la plaine disparaît sous une cavalerie qui charge avec vigueur pour appuyer les mouvements de sa droite. Notre ligne avancée, privée de cartouches, assaillie de front et débordée à droite et à gauche, se replie avec précipitation sur l'étroit plateau derrière lequel, à 200 pas, le bataillon du 4e léger était sous les armes.

Le danger est extrême, chaque coup de l'ennemi portait la mort dans nos rangs. Le général Poret de Morvan, qui arrivait sur les lieux ainsi que le lieutenant général, ordonne au chef de bataillon Cousin de faire avancer 2 compagnies ; elles se précipitent, mais à cent pas leur marche est embarrassée par le mouvement rétrograde de nos postes. Tout se confond, tout se mêle ; les Kabyles ont franchi le plateau, ils y plantent leurs étendards avec une rare intrépidité. On combat à l'arme blanche, l'ennemi coupe des têtes, nos soldats tirent à bout portant et se servent de leurs bayonnettes. Plusieurs cavaliers viennent à 10 pas de notre gauche se faire tuer après avoir sabré quelques hommes ; notre position était vraiment critique. Désormais le salut du camp paraissait reposer sur les carabiniers, mais ils ne pouvaient tirer, nos soldats étant pêle-mêle avec l'ennemi. Quelques secondes s'écoulent, un mouvement favorable s'opère et sépare les combattants. Cet instant est saisi, les carabiniers font feu et tout ce qui a paru sur le plateau tombe mort ; l'affaire a changé de face : les cavaliers qui avaient fait des progrès contre notre droite tournent bride. Le chef de bataillon Cousin fait sonner la charge, nous reprenons l'offensive et l'ennemi est rejeté dans le ravin.

On continue à tirailler ; l'ennemi cependant demeure inaccessible dans ses embuscades et nous tue beaucoup de monde, les munitions vont manquer une seconde fois. Les Kabyles, qui le remarquent et dont rien ne peut arrêter l'aveugle fureur, s'élancent par une seconde charge ; cette tribu audacieuse et renommée pour sa bravoure s'était engagée à enlever toutes nos têtes.

Les pertes du bataillon étaient effrayantes ; l'imminence du danger n'était pas douteuse. Le commandant Cousin donne à la 3e compagnie l'ordre de se porter par la droite ; à la 6e d'exécuter un mouvement semblable par la gauche ; les carabiniers conservent l'importante position d'où ils viennent de rendre un éminent service et qui va devenir peut-être le théâtre d'un grand choc. Les voltigeurs marchent de front au pas de charge et, malgré le feu terrible dirigé sur eux de trois côtés, parviennent à chasser l'ennemi de ses ravins et à lui faire abandonner le projet de s'établir dans nos positions. Le feu de 2 obusiers arrivés au moment de la seconde attaque des Kabyles contribue puissamment à les éloigner et à leur ôter l'envie de faire de nouvelles tentatives.

L'affaire du 28 juin est un fait d'armes dont le bataillon du 4e léger revendique exclusivement l'honneur. 3,000 fantassins, 1,500 cavaliers des tribus les plus féroces et les plus intrépides de l'Afrique ont été acharnés pendant plusieurs heures à la destruction d'un seul bataillon ; malgré leur nombre prodigieux, ils sont reçus partout avec résolution, et enfin refoulés en perdant 500 ou 600 hommes.

Ce triomphe est chèrement acheté : 8 officiers, 117 sous-officiers et soldats sont mis hors de combat.

Quatre jours après ce brillant combat, Alger tomba au pouvoir de l'armée française et le 1er bataillon du 4e léger fut désigné pour aller au camp de Sidi-Callef construire une grande redoute. Les maladies firent dans ses rangs de si grands ravages que dans le mois de septembre ce bataillon, réduit presque à rien, reçut l'ordre d'aller s'établir au jardin du Dey, au bord de la mer, afin d'y refaire la santé languissante de ses soldats.

Enfin, le 23 septembre, ce qui restait du bataillon fut embarqué sur la frégate *la Sirène*.

Après une traversée des plus malheureuses, le 4e léger débarqua au lazaret de Marseille le 6 octobre.

Il devait se rendre à Mâcon, son point de départ, mais des ordres nouveaux le firent rester à Marseille, où l'état-major et les 2e et 3e bataillons vinrent le rejoindre à la date du 31 octobre et du 2 novembre 1830. En mars 1831, Arles devint sa nouvelle destination avec de très nombreux détachements à Antibes, à l'île Sainte-Marguerite, à Draguignan, etc.

En 1832, l'état-major vint à Draguignan et quitta cette ville le 3 mai pour se rendre à Digne et, le 26 mai, à Grasse. Un détachement, parti le 10 juin, vint à Toulon recevoir le drapeau tricolore des mains de S. A R. le duc d'Orléans.

Le 26 février 1833, d'après les ordres du ministre de la guerre, le régiment vint tenir garnison à Pau (Basses-Pyrénées) C'est dans cette ville et au mois de novembre 1835 que le 4e léger reçut, par suite de l'apparition des troupes carlistes en Espagne, l'ordre de faire une démonstration mili-

taire de l'autre côté de la Bidassoa. La seule apparition des troupes françaises fit obtenir les résultats désirés ; les divers cantonnements occupés par le 4e léger, depuis 1833, furent abandonnés et tout le régiment vint à Bayonne les 25 et 26 février 1837. Deux ans après, le régiment se dirigea sur Bordeaux où il arriva au moment des émeutes occasionnées, en janvier 1839, par l'embarquement des grains et, au mois d'avril de la même année, il se dirigea sur Blois et Orléans et de là sur Paris où il arriva les 21 et 23 mai.

Le 23 août 1839, M. le duc D'AUMALE fut nommé capitaine de la 1re compagnie du 1er bataillon ; le 15 novembre 1839 il fut promu au grade de chef de bataillon dans le régiment et y resta jusqu'au 1er avril 1840, époque à laquelle il fut mis à la disposition du maréchal gouverneur de l'Algérie ; 27 jours après, à la suite de la campagne brillante de Médéah, le régiment fut informé que son chef de bataillon, le duc d'Aumale, avait chargé l'ennemi à la tête des chasseurs d'Afrique et, ayant été cité à l'ordre du jour par le maréchal gouverneur, était nommé lieutenant-colonel ; mais une nouvelle destination ne lui permit pas de venir exercer son emploi au 4e léger.

En avril 1842 le régiment quitta Paris pour la Bretagne.

En Bretagne comme partout ailleurs, le 4e léger se fit remarquer par sa belle tenue, sa discipline et de nombreux actes de dévouement parmi lesquels le sauvetage de l'équipage du *Saint-Joseph,* échoué sur la côte de Bréhat. Au mois d'octobre 1845 il quitta la Bretagne et vint en garnison aux environs de Paris, d'abord au Mont-Valérien puis à Rueil et Saint-Cloud, où il fit un service d'honneur près du Roi ; en décembre 1847, il reçut pour nouvelle destination Cherbourg. Lorsque éclata la terrible insurrection de juin 1848, le 4e léger reçut l'ordre de se diriger à marches forcées de Cherbourg sur Caen, pour être transporté de là sur Paris, mais l'insurrection ayant été vaincue, il revint dans son ancienne garnison. Le régiment reçut le drapeau républicain le 19 novembre 1848 ; il partit le 9 juillet 1849 pour aller à Rouen

et quitta cette garnison le 10 mars 1851 pour venir à Auxonne (Côte-d'Or).

Lors des troubles de 1851, le régiment fut réparti en six endroits des départements de Saône-et-Loire et du Jura et occupa Lons-le-Saulnier, Salins, le fort de Rennes, Châlons, Autun et Mâcon.

Le 18 septembre 1853, le régiment se mit en marche pour Perpignan et se trouvait dans cette ville lorsque éclata la guerre de Crimée. Après une longue période de paix l'armée de la France se trouvait de nouveau appelée à combattre ; le 4° léger ne devait pas être oublié, aussi le 21 juin 1854 reçut-il l'ordre de former deux bataillons de guerre et de les diriger sur Marseille, où ils arrivèrent le 30 juin.

Expédition de Crimée. — Déjà 5 divisions étaient parties pour l'Orient ; le 4° léger espérait les suivre de près, malheureusement il n'en fut pas ainsi car le choléra faisait à Marseille des ravages considérables. Le régiment, caserné au Lazaret, dans un des bâtiments spécialement réservés aux passagers, fut atteint par ce terrible fléau ; les pertes dans ces circonstances furent sensibles, mais chacun sut faire son devoir.

Le général de Rostolan, commandant à Marseille, convoquait fréquemment les officiers pour visiter avec lui les hôpitaux, relever le moral des malades et donner à tous courage et consolation. On n'avait qu'un seul regret, celui de voir le départ pour l'armée d'Orient nécessairement suspendu. Pendant ce séjour forcé, le colonel Soumain, nommé général, fut remplacé par le colonel Grenier ; enfin, le 19 septembre, ce dernier annonça au régiment l'ordre définitif d'embarquement.

Le régiment devait faire partie de la 8° division de l'armée d'Orient, général de Salles, et de la 1re brigade, général Faucheux, commandant. Les quatre navires *l'Hydaspe*, *le Tage*, *le Thabor* et *l'Arabia* reçurent le régiment partagé en quatre détachements ; la traversée fut très heureuse. L'*Arabia*

seul s'échoua cependant sur un banc de sable en face de Messine, mais deux navires à vapeur vinrent le remorquer et purent le remettre à flot.

Pendant la traversée, un décret ayant supprimé tous les régiments légers pour les transformer en régiments de ligne, et les régiments légers devant prendre dans l'ordre de leurs numéros la suite des 75 régiments de ligne existant, le 4e léger devint, à partir de ce moment, le 79e régiment d'infanterie de ligne.

CINQUIÈME PARTIE

79e RÉGIMENT DE LIGNE

Débarquement en Crimée. — Le 1er janvier 1855, le 1er bataillon et les 5e et 6e compagnies du 2e bataillon du 79e de ligne débarquèrent en Crimée. La plage de Kamiesch fut d'abord le lieu de campement. Un froid des plus violents se déclara le jour même et fit cruellement souffrir cette fraction du régiment, mais rien ne put ébranler le courage de ces soldats disciplinés qui allaient bientôt prendre rang parmi les vainqueurs de l'Alma.

Le 5 janvier, le colonel et l'état-major arrivèrent à Kamiesch, le régiment vint prendre sa place au *Clocheton*, à l'entrée des travaux d'approche de Sébastopol, en avant des divisions de siège.

Sortie des Russes (31 janvier 1855). — Dans la nuit du 31 janvier au 1er février, les Russes firent une sortie sur nos attaques de droite. Le 2e bataillon prit les armes et vint au secours des gardes de tranchée ; le fusilier VESTU placé dans une embuscade dans le ravin des Anglais resta couché à son poste malgré le passage d'une forte troupe russe et fit un prisonnier. Les mois de février, mars et avril furent très activement employés aux travaux du siège : gardes de tranchées, transport de projectiles, constructions de batteries, ouverture de boyaux de tranchées, etc ; on perdit pendant ces mois 22 tués et 47 blessés.

A partir du 1er février la division de Salles devint la 4e di-

vision du 1ᵉʳ corps, commandé par le général Pélissier. Enfin, au mois de mai on entra dans une ère nouvelle et le combat acharné qui se livra pendant la nuit du 1ᵉʳ au 2 mai établit de la manière la plus solide la bonne réputation du 79ᵉ dans l'armée d'Orient.

Combat de nuit du 2 mai 1855. — Les Russes avaient construit un ouvrage de contre-approche qu'il était nécessaire d'enlever; trois colonnes furent désignées pour cette attaque. Le 2ᵉ bataillon du 79ᵉ et les deux compagnies d'élite du 1ᵉʳ étaient de la colonne de gauche commandée par le général Bazaine; le colonel Grenier et le lieutenant-colonel Hardy avaient accompagné le 2ᵉ bataillon. Une attaque des plus habiles et des plus brillantes, exécutée simultanément par les trois colonnes, força l'ennemi à battre en retraite et nous rendit maîtres de l'ouvrage. Pendant toute la nuit il fallut s'occuper à tourner ses défenses contre l'ennemi et ce fut sous un feu des plus vifs que ce travail fut accompli. Le sergent Morisset, arrivé le premier dans l'embuscade enlevée à la baïonnette, se fit remarquer par son entrain; il eut ses vêtements percés de balles et resta dans l'embuscade jusqu'au départ. Les pertes du bataillon furent grandes, 18 hommes tués et 1 officier, le lieutenant Bertin, qui tomba mortellement frappé par un biscaïen; 59 blessés, dont le lieutenant-colonel Hardy, grièvement blessé à la tête.

Le colonel, heureux et fier de la gloire obtenue, publia le lendemain l'ordre du jour suivant :

Devant Sébastopol, le 2 mai 1855.

Officiers, sous-officiers et soldats,

Vous vous êtes vaillamment conduits cette nuit, vous vous êtes conduits comme de vieilles troupes et d'un seul coup vous vous êtes placés au premier rang des vieux régiments.

La France a reconnu ses enfants et les Russes les descendants des héros de Friedland. Soldats ! votre colonel vous remercie et, s'il ne signale personne, c'est que vous le mettez dans l'embarras pour choisir, car tous ont brillamment fait leur devoir.

Soldats ! vous avez donné au 79ᵉ un noble baptême.

A la suite de cette brillante affaire le général en chef cita à l'ordre de l'armée :

MM. Grenier, colonel ;
Hardy, lieutenant-colonel ;
Duprey, capitaine, commandant le bataillon ;
Baldini, capitaine adjudant-major ;
Renaud, capitaine adjudant-major ;
Dupo, sergent-major ;
Moulin, sergent ;
Desarnaud, fusilier ;
Lecorre, voltigeur ;
Billion, fusilier.

Il nomma chevaliers de la Légion d'honneur :

MM. Vignal, capitaine ;
Rey, lieutenant ;
Dupo, sergent-major ;
Moulin, sergent.

Et il conféra la médaille militaire aux militaires ci-après :

MM. Lecorre, voltigeur ;
Billion, voltigeur ;
Chaudemanche, sergent ;
Escarté, sergent ;
Simon, grenadier.

Quelques jours après, le général Pélissier remplaça le général Canrobert comme général commandant en chef. Le général de Salles commanda le 1er corps et le général Bouat la 4e division.

Combats des 22-23 mai. -- Le 22 mai, le général Pélissier ordonna l'attaque du cimetière et des embuscades à l'extrême-droite des Russes ; le combat fut terrible et dura deux nuits pendant lesquelles le régiment fut constamment sous les armes, le 1er bataillon sur le théâtre même de l'opération, le 2e en réserve ; M. Renault, sous-lieutenant, fut cité à l'ordre du corps d'armée. Les pertes du mois de mai furent pour le régiment de 29 tués et 107 blessés. Le 6 juin, à 5 heures du matin, le feu de nos batteries, dont le nombre s'était considé-

rablement augmenté, s'ouvrit sur toute la ligne et, le lendemain, les troupes du 2e corps enlevaient glorieusement aux Russes le Mamelon-Vert et les ouvrages Blancs.

Le 15 juin, le commandant Souville, se trouvant de garde de tranchée avec son bataillon, fut littéralement enterré par une bombe qui éclata sur le parapet de la tranchée; retiré aussitôt de cette position critique, il avait le corps couvert de contusions et la figure horriblement brûlée par la poudre; les pertes de ce mois s'élevèrent à 14 tués et 102 blessés. Pendant le mois de juillet, les travaux du siège continuèrent avec la plus grande opiniâtreté, chacun faisait des efforts surhumains et employait avec énergie le peu de forces qui lui restait pour assurer le résultat de cette entreprise gigantesque.

Les actes de dévouement furent nombreux au 79e; il est impossible de les citer tous; signalons cependant le fusilier DUSSERCLE qui, dans la nuit du 3 au 4 juillet, est allé en avant de la tranchée, sous le feu de l'ennemi, éteindre un pot à feu que celui-ci avait lancé pour éclairer nos travaux; le fusilier Dussercle fut, pour ce fait, cité à l'ordre du 1er corps et décoré de la médaille militaire.

Le séjour dans les tranchées, rapprochées de soixante mètres de l'ennemi, devint de plus en plus dangereux et le nombre des blessés et tués dans chaque garde était de plus en plus considérable; les projectiles ennemis venaient même jusque dans le camp occupé par le régiment. Les pertes du mois de juillet s'élevèrent à 9 tués et 123 blessés, dont 4 officiers.

Le mois d'août fit dans nos rangs un peu moins de victimes: 11 tués et 29 blessés. Le dénouement approchait.

Occupation du bastion du Mât (8 septembre). — Le 5 septembre, à 5 heures et demie du matin, les 800 pièces d'artillerie française en batterie devant Sébastopol et les 500 pièces anglaises tonnèrent à la fois et, le 7, des ordres furent donnés pour une attaque générale. Le 2e bataillon du 79e était dans la tranchée avec le commandant Souville, les 1er et 3e batail-




lons vinrent le rejoindre et le régiment fut chargé d'attaquer le bastion du Mât; il allait s'élancer, lorsque quelques déserteurs russes blessés vinrent annoncer l'abandon du bastion. Nous avions encore perdu 11 tués, dont 2 officiers, et 52 blessés, dont 3 officiers, mais Sébastopol avait succombé.

En récapitulant les pertes du régiment, on trouve 3 officiers tués, 91 sous-officiers et soldats tués et 526 blessés; total, 633 hommes hors de combat.

Après avoir occupé la vallée de Baïdar et le col de Kermi-Thermi, le régiment vint travailler aux lignes de Kamiesch. Là il fut cruellement éprouvé par le froid et les maladies, mais l'heure du retour en France approchait; on allait revenir victorieux et fier des lauriers conquis sur une vaillante armée; que faut-il de plus pour rendre joyeux et content le soldat qui a fait son devoir?

Retour en France. — La paix signée, des dispositions furent prises aussitôt pour l'embarquement. Le 17 avril, le maréchal Pélissier voulut faire ses adieux à l'armée victorieuse et une grande revue fut passée à la suite de laquelle de nombreuses récompenses, justement méritées, furent décernées aux braves officiers et soldats du 79ᵉ. Enfin, le 4 juin, le *Great Republic*, vaisseau américain, prit à son bord le 79ᵉ; la traversée fut des plus heureuses et, le 24 du même mois, le débarquement se faisait à Marseille; de là, le régiment fut dirigé sur Angers. La distance était grande, mais le régiment était rompu aux plus grandes fatigues; d'ailleurs, il voyageait dans l'intérieur de la France où il rencontrait des cœurs chaleureux qui venaient applaudir et saluer au passage de valeureux soldats.

Le 79ᵉ de ligne avait pour lui le légitime orgueil du devoir accompli et pouvait revendiquer sa part de gloire dans la grande guerre qui venait de se terminer.

En octobre 1856, le régiment reçut l'ordre de partir pour Paris après avoir formé deux bataillons de guerre; le troisième devait rester à Angers. Il tint garnison à Paris jusqu'au mois

d'octobre 1858, époque où il vint à Besançon. En mai 1859, il quitta Besançon et vint à Lyon. Un mois après éclata la guerre d'Italie.

Le 79e ne fut pas compris dans le nombre des régiments qui furent appelés en Italie au début de la guerre. Il fut cependant endivisionné vers la fin de juin et allait partir, lorsque la paix de Villafranca vint terminer brusquement la campagne de 1859 ; il fut alors appelé à tenir garnison en Savoie, où il arriva en 1860. Son exacte discipline le rendit très sympathique aux populations de ces nouvelles provinces cédées à la France à la suite de la campagne.

Par décret impérial du 14 août 1860, le colonel Grenier, le chef qui avait bravement conduit le 79e à l'ennemi pendant la guerre de Crimée, fut promu général et remplacé par le colonel de Cissey. En 1863, le régiment quitta Annecy et vint au camp de Châlons et de là à Nancy, où il resta jusqu'en 1866, puis il fut envoyé à Clermont-Ferrand.

En 1867, la guerre semblait sur le point d'éclater entre la France et la Prusse ; le 79e fut aussitôt appelé à Lyon. La paix n'ayant pas été troublée, il tint garnison en cette ville jusqu'en 1870 et fut alors envoyé en Corse, sous les ordres du colonel Bressolles qui avait remplacé en janvier 1868 le colonel de Cissey, admis à la retraite.

CAMPAGNE DU RHIN EN 1870

C'est de la Corse que partit le 79e pour prendre part aux funestes événements de la guerre d'Allemagne. Embarqué le 9 août sur le vaisseau *l'Intrépide*, le régiment arriva le 12 à Toulon et le 14 à Paris ; il fut aussitôt placé dans le 12e corps (général Lebrun). Le 18, sa division fut transportée au camp de Châlons par les voies ferrées ; la France était envahie et la 1re armée bloquée devant Metz. L'armée de Châlons ayant pour mission de débloquer cette place forte et l'armée du Rhin quitta le camp le 21 et vint camper dans les environs de

Reims. Les jours suivants, le régiment occupa les positions de Saint-Mames sur la Suippe, de Rethel, de Tourteron et de Stonne; le 29, il se forma en avant de Warni-Forêt, où se trouvaient déjà les autres divisions du 12e corps, puis s'engagea dans le vallon de Yoncq, traversa la Meuse à Mouzon et campa sur les hauteurs de la rive droite, entre la route de Verdun et celle de Carignan.

Combat de Beaumont (30 août 1870). — Le 30 août, une violente canonnade éclata dans la direction de Beaumont. C'était le 5e corps qui, surpris par l'armée saxonne, effectuait sa retraite sur Mouzon. La 2e brigade de la 1re division (58e et 79e de ligne) reçut l'ordre de passer la Meuse à Mouzon pour protéger la retraite du 5e corps, lequel, vivement poursuivi par le 5e corps prussien et par les Bavarois, pouvait être coupé de Mouzon. Le régiment ayant passé la Meuse se forma en colonne serrée par division et marcha en suivant le ruisseau de Yoncq jusqu'à deux kilomètres de Mouzon. La colonne présentait son flanc gauche aux collines boisées, lorsqu'une vive fusillade éclata au-dessus d'elle; les tirailleurs du 58e se replièrent et une batterie prussienne, déjà en position sur la hauteur, engagea le feu sur la batterie française qui marchait à la hauteur du régiment et sur son flanc droit. Le régiment étant dans l'impossibilité de se déployer sous le feu de l'artillerie ennemie, se mit en retraite sur la Meuse.

L'infanterie prussienne s'avançant toujours, quelques compagnies, sous les ordres des chefs de bataillon du Mazel et Gasser, firent un retour offensif sur la route de Remilly et ce mouvement sauva le régiment d'une destruction certaine. Dans ce combat, le capitaine Verdelet, de la 6e compagnie du 3e bataillon, fut tué et le capitaine Duplan, de la 1re compagnie du 2e bataillon, fut blessé mortellement en conduisant ses troupes au feu avec le plus grand courage. Vers 8 heures du soir, le 79e, à peu près rallié, se mit en marche par Douzy sur Sedan, où il arriva avec toute l'armée dans la matinée du 31 août, et y prit position.

Bataille de Sedan · 1er septembre. — Le 1er septembre [illegible] vait être pour l'armée française une journée de deuil, désor[illegible] ganisée par sa retraite [illegible] Sedan, elle comptait à peine 80,000 combattants [illegible] 200,000 [illegible]. La bataille commença à [illegible] la 2e brigade de la 2e division reçut [illegible] d'aller prendre position [illegible] Fond-de-Givonne [illegible] brun dans un [illegible] bataillon qui, dans sa marche [illegible], avait été arrêté par [illegible] plus à droite sur [illegible] de Balan.

Le feu de [illegible] tion occupée par [illegible] son front [illegible] plateau [illegible] protégea[illegible] creuses [illegible] [illegible]

le 2e bataillon dans le bois de la Garenne ; ils se retirèrent ensemble dans la place.

Enfermée dans la place, cernée de toutes parts et menacée d'une destruction complète par 500 bouches à feu braquées sur les hauteurs qui dominent la ville dans un rayon de moins de 2 kilomètres, l'armée dut capituler. Le 2 septembre, le régiment était réuni sur la place de Sedan et, le 3, il subissait le sort de toutes les troupes comprises dans ce désastre. Le 79e bivouaqua 10 jours dans la presqu'île d'Yges et fut ensuite conduit prisonnier en Allemagne.

Les pertes, dans cette triste journée, s'élevaient à 15 officiers et un grand nombre de soldats tués ou blessés ; le drapeau du régiment ayant pu être porté jusque dans la place de Sedan y fut soigneusement caché et, plus tard, envoyé en France. Le 79e de ligne, et par conséquent l'ancien 4e léger, sombra dans ce terrible naufrage en même temps que la fortune de la France ; traînés prisonniers en Allemagne, les soldats français assistèrent, tristes et impuissants, à l'invasion de la patrie, invasion cruelle, impitoyable comme les invasions des Barbares. Après huit longs mois d'attente et de souffrances morales, le cadre du 79e rentra en France espérant n'avoir qu'à songer au travail et à la réorganisation ; malheureusement il ne devait pas en être ainsi et une nouvelle et douloureuse épreuve attendait l'armée à son retour de captivité ; elle dut en effet arracher Paris des mains des incendiaires et des assassins de la Commune.

79e RÉGIMENT DE MARCHE

La France, ne voulant pas s'avouer vaincue, continua la lutte et la formation d'un certain nombre de régiments de marche fut décrétée par le gouvernement de la Défense nationale. Le 79e régiment de marche fut formé le 15 janvier à Bordeaux avec les éléments pris dans les dépôts des régiments

suivants : 13ᵉ, 14ᵉ, 23ᵉ, 26ᵉ, 30ᵉ, 38ᵉ, 46ᵉ, 54ᵉ, 55ᵉ, 60ᵉ, 61ᵉ, 73ᵉ, 80ᵉ, 88ᵉ et 98ᵉ de ligne. L'effectif au 15 janvier était de 2,421 sous-officiers et soldats ; quant au cadre des officiers, il était des plus incomplets. Le 15 janvier, le régiment se dirigea par les voies ferrées sur Issoudun, puis sur Vierzon où il arriva le 18 au matin. Le même jour, il fut désigné pour faire partie de la 2ᵉ brigade (colonel Blot), 2ᵉ division (Ferri-Pisani) du 25ᵉ corps (général Pourcet). Le 22, le 79ᵉ s'établit à Laleuf-du-Houx, Orsay et Puits-Bertaux, formant l'aile gauche du 25ᵉ corps, mais le 30 janvier 1871, il reçut communication de l'armistice et ne combattit donc sur aucun point du territoire contre les Allemands.

Insurrection de Paris (1871). — Le 79ᵉ de marche, parti de Bourges par un train spécial, arriva à Versailles le 29 mars et le 30 il était désigné pour faire partie de la 1ʳᵉ brigade (général Duplessis) de la 1ʳᵉ division (général Vergé) ; il alla camper à Porche-Fontaine, l'insurrection venait d'éclater dans Paris. Le 4 avril, à 5 heures du matin, il se dirigea sur Châtillon et occupa les positions autour de Villebon, positions qu'il quitta le 6 avril pour venir occuper la manufacture de Sèvres.

Le 7, la division Vergé devint 3ᵉ division du corps de réserve (général Vinoy) et fut mise à la disposition du 4ᵉ corps (général Douay).

Pendant tout le mois d'avril, le 79ᵉ régiment de marche occupa successivement les points suivants : Bellevue, les Tourelles, Brimborion et la Villa-Boson.

Le 7 mai, M. le colonel Étienne prit le commandement du 79ᵉ de marche qui, depuis son arrivée à Versailles, s'était trouvé successivement sous les ordres du lieutenant-colonel Blot et du lieutenant-colonel Chauchard ; pendant le mois de mai il garda Boulogne et Billancourt.

Le régiment entre à Paris (20 mai 1871). — Dans la soirée du 20 mai, il entra dans Paris avec la division Vergé par

la porte d'Auteuil et se dirigea aussitôt sur le Trocadéro; chemin faisant, il eut l'heureuse occasion de capturer Assy, un des membres influents de la Commune. Du Trocadéro, il se dirigea sur les Champs-Élysées et la place de la Concorde, où il reçut l'ordre de se porter sur l'Hôtel de ville (24 mai).

Le 3e bataillon, prenant la tête de la colonne, occupa les abords de l'avenue Victoria et du quai Lepelletier; quant au 2e bataillon, continuant sa marche par l'avenue Victoria, il s'empara de la barricade qui défendait l'un des côtés de la place de l'Hôtel-de-Ville. Une compagnie détachée à gauche prit position à l'entrée de la rue Truchery, derrière une barricade abandonnée par les insurgés. Pour dominer entièrement la place de l'Hôtel-de-Ville, le colonel Étienne fit occuper les dernières maisons de l'avenue Victoria et chargea deux compagnies d'enlever les barricades du quai Lepelletier et du pont d'Arcole. Les insurgés se trouvèrent ainsi refoulés à droite jusqu'à la caserne Lobau et à gauche jusqu'à l'entrée de la rue du Temple, où l'on s'empara de la barricade construite à la jonction de cette rue et de la rue de la Verrerie. Le lendemain matin, à 4 heures, les 5e et 6e compagnies du 2e bataillon s'emparèrent de la barricade de la caserne Napoléon, où le 2e bataillon s'établit provisoirement. Le 25, à 4 heures du soir, le régiment se porta sur la place des Vosges et y bivouaqua. Le 26, à 6 heures du matin, le 2e bataillon, dirigé par la rue des Vosges et le boulevard Beaumarchais, arriva sur la place de la Bastille pour y renforcer le 37e qui s'y trouvait déjà établi. A 10 heures du matin, ces troupes enlevèrent, avec la plus grande vigueur, la barricade construite à l'entrée de la rue de Charenton. A 2 heures, le colonel du 79e fit enlever la barricade de la rue de la Roquette, qui menaçait le derrière des troupes établies aux barricades des rues du Faubourg-Saint-Antoine et de Charenton. Le 1er bataillon était resté en réserve sur la place des Vosges et le 3e dans la rue Saint-Antoine. A 4 heures du soir, tout le régiment était relevé par la 2e brigade et dirigé sur l'avenue

Daumesnil d'où il détachait des compagnies à l'hospice Sainte-Eugénie et sur la place d'Alègre.

Le 27, le 79ᵉ se porta sur le boulevard Mazas et enleva les barricades des rues Sainte-Marguerite et Saint-Bernard. Du 28 au 30, il occupa les rues de Charonne et du Faubourg-Saint-Antoine. Le 30, il prit les positions suivantes: le 1ᵉʳ bataillon à la prison de la Roquette; le 2ᵉ bataillon à la mairie du XIᵉ arrondissement, le 3ᵉ bataillon à la caserne de la rue Folie-Méricourt.

L'insurrection était vaincue! Dans les combats successifs qui avaient eu lieu du 21 au 28 mai, le régiment eut 1 officier tué et 8 blessés, 22 soldats tués et 97 blessés.

Reconstitution du 79ᵉ de ligne (4 septembre 1871). — Le 79ᵉ de marche, reconstitué par les cadres de l'ancien 79ᵉ de ligne revenus d'Allemagne, contribua donc largement au succès de l'armée de Versailles, c'est-à-dire à la défaite de l'insurrection. Le 13 juin, le 79ᵉ de marche, placé dans le 4ᵉ corps par suite de la nouvelle réorganisation de l'armée, quitta, avec la division Vergé, les cantonnements qu'il occupait depuis le 28 mai et alla camper à Villeneuve-l'Étang; il s'y trouvait encore lorsqu'il reçut l'ordre de se fusionner avec le 79ᵉ de ligne (4 septembre 1871). Un an s'était écoulé depuis la triste journée de Sedan lorsque le 79ᵉ reprit définitivement dans l'armée française le rang qu'il y avait toujours occupé avec honneur et qu'une guerre à jamais malheureuse avait pu seule, lui enlever un instant.

GARNISONS OCCUPÉES PAR LE 79ᵉ DE LIGNE DE 1871 A 1895

Le 79ᵉ resta stationné au *camp de Villeneuve-l'Étang* pendant tout l'hiver de 1871-1872; il fut employé à la construction de baraquements qu'il occupa au mois de mars suivant, mais, le 28 du même mois, il reçut l'ordre d'aller tenir garnison à *Paris*; le 4ᵉ bataillon était à Troyes avec le dépôt.

Le 28 octobre 1872, le 79e de ligne quitta la capitale pour aller au *camp de Saint-Germain*; il devait attendre là l'ordre de se rendre dans le département de la Marne, encore occupé par les Prussiens.

Le 20 novembre, les deux premiers bataillons sont transportés à *Reims* par chemin de fer, le dépôt venu de Troyes les y avait précédés; le 3e bataillon rejoignit le régiment le 12 décembre.

Le 4e bataillon étant licencié par suite du passage de trois compagnies au 132e nouvellement créé, le 79e se trouve composé, le 4 octobre 1873, de trois bataillons et de trois compagnies de dépôt.

Il quitte Reims le 16 octobre de la même année; les 1er et 2e bataillons vont tenir garnison à *Bar-le-Duc*, le 3e et le dépôt se rendent à *Troyes*; le 3e fournit deux compagnies à *Clairvaux*.

Le 7 avril, les deux premiers bataillons du 79e rejoignent le dépôt à *Troyes*, où le régiment se trouve en entier.

Le régiment appartenait alors à la 24e brigade de la 12e division; le 30 mars 1875 il est de nouveau formé un 4e bataillon et deux compagnies de dépôt.

Par décision ministérielle du 6 décembre de la même année, le 79e fait partie de la *22e brigade de la 11e division*.

Le 17 janvier 1876, le 4e bataillon se rend à *Toul* où il doit faire le service de bataillon de forteresse.

Le 29 juillet, le fusil 1874 est mis en service au corps, en remplacement du fusil modèle 1866.

Par décret du 26 avril 1879, le colonel Étienne est nommé général de brigade et remplacé le 3 mai par le colonel Gay.

Le 10 octobre de la même année, le régiment se rend à *Neufchâteau*, sa nouvelle garnison, après les manœuvres d'automne; le 4e bataillon quitte Toul et rejoint le corps, tandis que le 1er se rend à *Remiremont* et occupe les forts de la Haute-Moselle.

Le 25 octobre, le colonel Gay, nommé commandant militaire du Sénat, est remplacé par le colonel de Négrier.

En janvier 1880, le régiment va au camp de Châlons, à la suite d'une épidémie de fièvre typhoïde qui le décimait depuis quelque temps. Une grève d'ouvriers tisseurs sévissant à Reims, les 2ᵉ, 3ᵉ et 4ᵉ bataillons sont envoyés dans cette ville le 17 mars et dispersent les grévistes ; ils reviennent au camp le 28 mai. Le mois suivant, le 79ᵉ rentre à Neufchâteau par étapes.

Le 14 juillet 1880, le régiment reçoit *son nouveau drapeau*, le premier qui lui est remis officiellement depuis les désastres de 1870.

Le 8 juillet 1881, le colonel de Négrier, appelé au commandement de la légion étrangère, est remplacé à la tête du régiment par le colonel DIMOFF.

Le 14 octobre 1886, le colonel Dimoff est nommé général de brigade et le colonel ALLARD prend le commandement du 79ᵉ de ligne ; peu de temps après, le 5 janvier 1887, le colonel Allard passe au 142ᵉ et le colonel SAUVAN est nommé colonel du régiment qui arrive à *Nancy*, sa nouvelle garnison, le 18 septembre.

Le 1ᵉʳ octobre 1887, le 4ᵉ bataillon et le dépôt étant supprimés, le 79ᵉ n'est plus composé que de trois bataillons.

Le 2 octobre 1893, le colonel Sauvan ayant été nommé général de brigade est remplacé à la tête du régiment par le colonel DE LANOUVELLE.

Enfin le 18 mai 1895, le colonel BERGOUNIOUX prend le commandement du 79ᵉ, en remplacement du colonel de Lanouvelle qui vient d'obtenir les étoiles de brigadier.

Ici se termine l'histoire du 79ᵉ qui, depuis la guerre de 1870, a toujours été à l'avant-garde, attendant avec patience le moment solennel et si ardemment désiré où il pourra, une fois de plus, montrer à l'ennemi cet invincible courage qu'il tient de ses aïeux.

Héritier de tant de gloires qui, pendant plus de deux siècles, ont placé la France à la tête des nations, pourquoi lui a-t-il fallu succomber dans ces désastres d'il y a vingt ans. Sedan !

épouvantable épreuve qui rappelle à la fois tant de sang versé et tant d'héroïques efforts, Sedan ! est-ce là le dénoûment de tant d'actes de bravoure, de tant de campagnes glorieuses ?

C'est à nous, soldats du 79°, qu'appartient l'honneur de frapper les premiers coups ; placés à l'extrême frontière, nous saurons trouver le chemin de la victoire et le jour de la bataille nous nous souviendrons de Rivoli, des Pyramides, de Caldiero, de Diernstein, de Friedland, de Sébastopol !

Nous vengerons les héros de 1870 !



ANNEXES

Année 1894.

22 juillet. — Par suite d'une épidémie de dysenterie le 79[e] régiment d'infanterie est transporté par voie ferrée à Corcieux.

31 août. — Un incendie se déclare au baraquement du régiment à Nancy.

Se signalent par leur entrain et leur dévouement : l'adjudant PRUNOT ; les soldats PORTAL, SORTON, DESPRES, CAILLAUT, qui sont nommés de 1[re] classe.

6 septembre. — Départ du régiment de Corcieux et rentrée à Nancy par étapes (10 septembre).

12 septembre. — Départ du régiment pour les manœuvres d'automne ; rentrée à Nancy le 24 septembre.

Année 1895.

7 mars. — Citation à l'ordre du régiment de M. le médecin aide-major de 2[e] classe MATHIEU, qui a contracté la diphtérie en soignant un caporal atteint de cette maladie.

14 mars. — Citation à l'ordre du régiment du jeune soldat MATHIAS, nommé de 1[re] classe pour avoir sauvé la vie à un garçon de 14 ans qui venait de disparaître sous la glace dans le canal de la Marne au Rhin.

25 avril. — Remise des brevets de la médaille coloniale

18 mai. — Par décret du 18 mai, M. le colonel de Lanouvelle est promu au grade de général de brigade.

19 mai. — Par décret du 19 mai, M. le lieutenant-colonel Bergougnioux est promu colonel au 79e régiment d'infanterie.

31 mai. — M. le ministre de la guerre fait connaître, par dépêche, que l'inscription de « Mont-Thabor » figurant au drapeau est remplacée par « les Pyramides ».

2 juillet. — Le régiment reçoit son nouveau drapeau portant « les Pyramides ».

3 juillet. — Le soldat Daval est cité à l'ordre du régiment et nommé de 1re classe pour avoir arrêté un cheval emporté.

1er septembre. — Le soldat Daval reçoit, par décision de M. le Président de la République, une médaille d'honneur de 2e classe avec la mention : « A été blessé en tentant d'arrêter un cheval emporté ».

2 septembre. — Départ du régiment pour les manœuvres d'automne; il rentre à Nancy le 21 septembre.

OFFICIERS MORTS AU CHAMP D'HONNEUR.

79e Régiment d'infanterie.

	MM.
Bataille de Malplaquet. (11 septembre 1709.)	Rulie, capitaine. Roffe, lieutenant ; Elvian, id. Berouet, sous-lieutenant ; Godefroy, id. ; Linière, id. ; Vilomboire, id.
Attaque du col de l'Assiette. (19 juillet 1747.)	De Morel, lieutenant-colonel. De Gaès, lieutenant.
Défense de Corfou. (5 juillet et 18 octobre 1798.)	Buchet, capitaine Buiron, lieutenant ; Pays, id. Guiony, sous-lieutenant ; Marchal, id. ; Le Bœuf, id. ; Moure, id.
(10, 20, 28 février 1799.)	Mathieu, capitaine ; La Croix, id. Boulvert, lieutenant. Giroux, sous-lieutenant.
Bataille navale de Trafalgar. (21 octobre 1805.)	Medrau, sous-lieutenant
Bataille de Caldiero. (30 octobre 1805.)	Gernot, lieutenant.

	MM.
Bataille de Gospich. (21 mai 1809.)	Denest, capitaine ; Buire, id.
Bataille de Wagram. (6 juillet 1809.)	Cortot, lieutenant.
Blocus de Figuières. (1811.)	Catrin, lieutenant.
Passage de l'Elbe. (9 mai 1813.)	Vitry, capitaine.
Défense de Dresde. (13 octobre 1813.)	Coste, capitaine.
Combat de Voiron. (24 mars 1814.)	Filiol, lieutenant. Pech, sous-lieutenant.
Siège de Sébastopol. (1855.)	De Vautré, chef de bataillon. Vignal, capitaine. Perguilhon, capitaine. Bertin, lieutenant.
Combat de Beaumont. (30 août 1870.)	Verdelet, capitaine ; Duplan, id.
Bataille de Sedan. (1er septembre 1870.)	Langrain, capitaine. Thorret, sous-lieutenant.
Insurrection de Paris. (1871.)	Serais, capitaine. Courtois, lieutenant. Bagot, sous lieutenant.

4e Léger.

Bataille de Dégo. (15 avril 1796.)	Couget, lieutenant. Siffert, sous-lieutenant.
Bataille de la Corona. (29 juillet 1796.)	Tetutal, lieutenant. Molard, sous-lieutenant ; Jacquier, id.
Bataille de Cerea. (11 septembre 1796.)	Tribert, capitaine.

	MM.
Affaires de Rivoli. (17 novembre 1796.)	Tascher, capitaine. Gabier, lieutenant; Pointfermé, id.; Villard, id.
Bataille de Rivoli. (15 et 16 janvier 1797.)	Nivard, capitaine; Roland, id.
Bataille de Lavis. (20 mars 1797.)	Guillon, lieutenant.
Affaire de Klausen. (24 mars 1797.)	Villesouli, capitaine.
Affaire de Milback. (2 avril 1797.)	Daru, lieutenant.
Bataille des Pyramides. (21 juillet 1798.)	Germain, lieutenant.
Siége de Saint-Jean-d'Acre. (Mars 1799.)	Angeleroux, capitaine. Nebout, lieutenant. Dufay, sous-lieutenant; Pothier, sous-lieutenant.
Dans les déserts d'Arabie.	Thévenin, capitaine.
Morts de la peste.	Preneuf, capitaine; Bourrené, id. D'Aigueplat, lieutenant. Paillerè, sous-lieutenant; Barbier, id.; Dauphin, id.; Brun, id.
Combat de Dierustein. (11 novembre 1805.)	Dozon, capitaine. Mollin, sous-lieutenant.
Bataille de Friedland. (14 juin 1807.)	Rey, capitaine. Protais, lieutenant. Destaing, sous-lieutenant.
Bataille de Medina del Rio Secco. (14 juillet 1808.)	Michal, capitaine.
Bataille de Vimeiro. (21 août 1808.)	Allier, capitaine.

	MM.
Combat près Torquemada. (10 décembre 1808.)	BORDET, sous-lieutenant.
Combat de Lugo. (7 janvier 1809.)	NAVAUD, sous-lieutenant ; PHILIPPEAUX, id.
Combat de la Corogne. (16 janvier 1809.)	LOHR, capitaine ; CAUSSES, id. MEILLIER, lieutenant. ANGELERGUE, sous-lieutenant.
Prise et bataille d'Oporto. (29 mars 1809.)	MALLAT, chef de bataillon. ROCHE, capitaine. COURSERVAISSE, lieutenant.
Évacuation d'Oporto. (12 mai 1809.)	CUMIN, sous-lieutenant.
Bataille de Busacco. (27 septembre 1810.)	BERNARD, capitaine ; GOISEN, id. PUS, lieutenant ; LASSÈE, id. DELIZY, sous-lieutenant ; SALLES, id. ; JAMART, id. ; LUZY, id ; DEMONTIS, id.
Combat de Sabugal. (3 avril 1811.)	ROSSIN, lieutenant. FOURNIER, sous-lieutenant.
Espagne. (27 novembre 1811.)	BRUNET, sous-lieutenant.
Combat d'Ohra (*Défense de Danzig*). (5 mars 1813.)	MONESTIER, sous-lieutenant.
Bataille de Lutzen. (2 mai 1813.)	BOISLINARD, lieutenant. THAURIN, sous-lieutenant. ATOCH, chirurgien.
Bataille de Wurschen. (21 mai 1813.)	DIEUZAIDE, chef de bataillon.
Bataille de Kulm. (30 août 1813.)	BAUCHAT, capitaine.

	MM.
Défense de Dantzig. (1813.)	FOURNIER, capitaine. BARJET, lieutenant ; DUMAS, id.
Combats devant Bayonne. (Décembre 1813.)	THEUREAU, lieutenant.
Bataille de Montmirail. (11 février 1814.)	LACAZE, lieutenant.
Combat de Valjouan. (17 février 1814).	FREAU, lieutenant.
Bataille de Paris. (30 mars 1814.)	GARNIER, capitaine ; SALMON, id. REMY, sous-lieutenant ; BRUN, id.
Combat de Pithiviers. (4 avril 1814.)	PAGES, sous-lieutenant.
Bataille de Ligny. (16 juin 1815.)	VIDAL, lieutenant ; CHERON, id. ; DAUPHIN, id ; GRAND, id. ; MESNARD, id. BOUCHARD, sous-lieutenant.
Bataille de Waterloo. (18 juin 1815.)	FLANDIN, capitaine
Prise de Lorça. (18 juillet 1823.)	PAJOL, lieutenant.
Torre-Chica. (15 juin 1830.)	ASTRUC, lieutenant.

COMPOSITION DES DEUX BATAILLONS DE GUERRE FORMÉS PAR LE 4e LÉGER POUR LA CAMPAGNE DE CRIMÉE (1854).

MM. SOUMAIN, colonel ;
HARDY, lieutenant-colonel ;
FOURQUET, médecin-major ;
RENAULT, porte-drapeau ;
GUEURY, médecin aide-major ;
DÉCHANET, officier-payeur.

1er Bataillon.

MM. POSION, chef de bataillon ;
DE CHAUNAC DE LAUZAC, capitaine adjudant-major.

	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
	MM.	MM.	MM.
Carabiniers. .	Verot.	Blanc.	Falher.
1re compagnie.	Noel.	Pointurier.	Rouxel.
2e compagnie.	Nivard.	Falherr.	De Chanteloup.
3e compagnie.	Duhamel.	Parmentier.	Lescure.
4e compagnie.	Falconetti.	Duhamel.	Thévenin.
5e compagnie.	Berthelot.	Buffenoir.	Pech.
6e compagnie.	Astow.	Crymer.	Nier.
Voltigeurs . .	Noizet.	Duhamel.	Reversé.

2e Bataillon.

MM. Delignat, chef de bataillon ;
Baldini, capitaine adjudant-major.

	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
	MM.	MM.	MM.
Carabiniers. .	Forestier.	Ligneau.	Maillot.
1re compagnie.	Lapouraille.	Rey.	Jacquin.
2e compagnie.	Canel.	Molle.	Filippi.
3e compagnie.	Ranguet.	Fournier.	Henviard.
4e compagnie.	Bon.	Boudin.	Montelon.
5e compagnie.	Vignal.	Bertin.	Decker.
6e compagnie.	Tonnelier.	Du Ginny.	Rouquier.
Voltigeurs. . .	Duprez.	Gaffory.	Geny.

Formation du 3e bataillon en Crimée (26 mai 1855).

Grenadiers . .	Perguilhem.	Laborde.	Negroni.
1re compagnie.	Berthelot.	Buffenoir.	Pech.
2e compagnie.	Vignal.	Du Guerny.	Philippi.
3e compagnie.	Gaffory.	Du Guiny.	Parchet.
4e compagnie.	Astor.	Larenaudie.	Nier.
Voltigeurs . .	Pacotte.	Lalment.	Jeammea.

COMPOSITION DU 79e RÉGIMENT D'INFANTERIE EN 1870.

(*Stationné à Bastia. — Dépôt à Ajaccio.*)

MM. Bressolles, colonel.
Pin, lieutenant-colonel.
Chopin-Merey, chef de bataillon.
De Labretoigne du Mazel, id.
Gasser, id.
Rénier, major.
Molle, capitaine adjudant-major.
Buffenoir, id.
Parmentier, id.
Thévenin, capitaine instructeur de tir.
Duhamel, capitaine trésorier.
Lefebvre, capitaine d'habillement.
Verdelet, adjoint au trésorier (sous-lieutenant).
Lebaise, porte-drapeau (sous-lieutenant).
N..., lieutenant d'état-major.
Marlier, médecin-major de 1re classe.
Albert, médecin-major de 2e classe.
Landrin, aide-major de 1re classe.
Knoll, chef de musique.

CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
MM.	MM.	MM.
Filippi.	Morin.	Tourtelle.
Renault.	Culot.	De Vissac.
Rouquier.	Decker.	Guyot.

CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
MM.	MM.	MM.
Noirot.	Langrain.	Tacail.
Decker.	Ruinet.	Didio.
Lesoure.	Pottier.	De Mauthé.
Jacquin.	Watrin.	Blandinières.
Vigier.	Gonzalès.	Didier.
Parchet.	Du Peyroux.	Briot.
Wattard.	Diez.	Verdelet (adjoint au trésorier).
Renault.	Barbier.	
Rouzaud.	Vernier.	Décosse.
Berthuy.	Boissière.	Clapisson.
Renault.	Nicolaud.	Lepaige (porte-dr.).
Michel.	Degrand.	Cotte.
Boulay.	Le Reculey.	Pelletreau.
Chiron.	De Jarnac.	Lequieu.
Dancy de Marcillac.	De la Grandière.	Berthelemy.
Vitalis.	Ledru.	Thorrct.
Duplan.	Fradin de Bellabre.	Polère.
Foucaud.	Picot.	Cavaroz.
Mège.	Wolf.	Bergerot.
Verdelet.	Lambert.	Gauthier.
Delpech.	Péchoux.	Durand.

COMPOSITION DU CADRE « OFFICIERS » DU 79e RÉGIMENT D'INFANTERIE EN 1896 (AOUT).

MM. Bergounioux, colonel.
Pizieux, lieutenant-colonel.
Fauvel, major.
Mirault, chef de bataillon.
Salle, id.
Grouin, id.
Pierron, id.
Dantant, id.
Debenath, capitaine d'habillement.
Gaté, capitaine trésorier.
Juveneton, lieutenant officier-payeur.
Durand, lieutenant porte-drapeau.
Colin, médecin-major de 2e classe.
Arragon, id.
Mathieu, médecin aide-major de 1re classe.
Castela, chef de musique.

Capitaines.

MM. Mariot.
Gadel.
Warin.
Vincent.
Büttner.
Gaté.
Roger.
Schmit.
Cathala.
De Ponton d'Amécourt.
Thiry.
Collombier.
Thouvenel.
Spony.
Retrouvey.
Gerthoffer.
Dupont.
Claudon.
Burton.
Gillot.
Kœhl.
Tondeur.

Lieutenants.

Bestagne.
Salducci.
Jouan.

MM. Torlotting.
Antoine.
Tafani.
Irigaray.
Pérot.
De la Mare.
Poncet.
Voisard.
Mouilleron.

Bonne.
Lebœuf.
Blum.
Pierret.
Dépierres.
Marconnet.
Boisson.
Simoneau.
Verdin.

Pelletier.
Flaubert.

Sous-Lieu

Vinit.
Femeliaux.
Bichot.
Albin.
Bayeux.

Officiers de Réserve.

Capitaines.

MM. Bossan.
Georges.
Horge.
Ravoux.
Verdereau.

Lieutenants.

Boulet.
Canivet.
Grillot.
Niéger.
Taubert.
Thouvenel.

Sous-Lieutenants.

Amos (Ch.).
Amos (P.).
Antoine.
Baille.
Bailly.
Bentz.

Biolet.
Bourgeois.
Bourguet.
Brismontier.
Brivois.
Cécile.
Chauvin.
Christophe.
De Croës.
Cuzin.
Deblaye.
Delhomme.
Dolé.
Donnot.
Dosch.
Durupt.
Fruit.
Gandier.
Geiger.
Grolleau.
Hartmann.
Jacquot.

Koch.
Lambert.
Lanfant.
Marcillat.
De Mahnet.
Marx.
Nicolle.
Paillery.
Pariset.
Perrin.
Planté.
Remy.
Rouhier.
Schiff.
Somnet.
Steinheil.
Taquey.
Tarte.
Thiriat.
Thirion.
Tillet.
Westermann.

Médecins aides-major : MM. Chout, Frœlich, Jillg, Lanique.

Le lieutenant Clerc ne figure pas sur ce tableau car il avait été no capitaine au 26e en octobre 1896.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

CINQUIÈME PARTIE

ANNEXES

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie









